

Eleon. Maximil. Christine. Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE
JUSQU'À NOS JOURS





HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.
TOME TROISIÈME.



ISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DES DÉCOUVERTES
TOME TROISIÈME



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

*QUI comprend l'Histoire naturelle, Ecclésiastique,
Militaire, Morale & Civile des contrées
de cette grande partie du Monde.*

PAR le R. P. TOURON, de l'Ordre des
Freres Prêcheurs.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { HÉRISANT Fils, } Libraires, rue
{ DELALAIN, } S. Jacques.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,

HISTOIRE

DES

DE L'AMÉRIQUE

DEPUIS SA DECOUVERTE



PARIS

HÉRISSEAU (L.)
DE LAUNAY (S.)

M. DCC. LXXIX

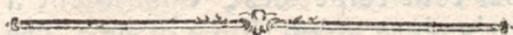
LES ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE DE LA RUE DE LA HARPE





HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE,
DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

*Qui comprend l'Histoire Ecclésiastique,
Militaire, Morale & Civile des con-
trées de cette grande partie du monde.*



SECONDE PARTIE.

*Conquête du Mexique, & conversion de ces
peuples à la Religion Chrétienne.*



VOIQUE l'établissement
de la véritable Religion,
& les progrès de l'Évan-
gile dans les différentes
contrées du Nouveau Monde, soient
le premier & le principal objet de

Tome III,

A

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

notre travail ; la curiosité du Lecteur ne seroit point satisfaite , & il ne sentiroit pas assez l'importance , ni toute la difficulté d'un changement , qu'on peut appeller par excellence , l'ouvrage du Très-Haut ; si avant que de lui parler de prédication & de Prédicateurs , on ne lui donnoit d'abord quelque idée du pays où on le transporte ; du caractère de ces peuples nombreux & puissans qu'on entreprenoit de soumettre au joug de Jesus-Christ ; & enfin de tous les obstacles , que d'anciennes superstitions , des loix , des coutumes généralement suivies & par-tout respectées , oppoient à la lumière qu'on alloit offrir à des nations entieres , dont les ténèbres étoient épaisses , & le culte aussi impie qu'extravagant & inhumain.

L'Histoire de la conquête du Mexique doit d'autant plus nécessairement précéder celle de l'établissement du Christianisme dans ce grand Empire , que durant les premières années , où tout retentissoit du bruit des armes , les conversions

y furent aussi rares qu'elles parurent depuis rapides, lorsque le pays une fois pacifié & soumis à un Monarque Chrétien, rien ne troubla plus la prédication de l'Évangile. Les Mexicains, ainsi que les autres peuples des Provinces voisines; les plus sauvages, comme ceux qui étoient plus policés, montrèrent la même docilité, le même empressement à être instruits. Ceux qui demandoient le Baptême (& le nombre en étoit toujours grand) commençoient à détruire ou à brûler eux-mêmes leurs idoles, leurs autels sacrilèges, leurs temples, & ils ne refusoient point de régler leurs mœurs sur les maximes de la loi Évangélique. C'est ce qu'on lira dans la suite avec autant d'édification que de plaisir. Mais l'ordre des matières & la clarté de l'Histoire ne nous permettent pas d'entrer ici en preuve, ni dans un détail qui seroit déplacé.

LIVRE PREMIER.

Grandeur de l'Empire du Mexique ; Religion , Loix , Coutumes des Mexicains ; magnificence du Souverain & de sa Capitale : l'entrée d'une petite armée Espagnole dans un coin de l'Empire allarme toute la Cour & fait trembler le Monarque sur son trône.

I.
Etendue de
l'Empire du
Mexique.

L'Empire du Mexique soumis à ses propres Rois , étoit au plus haut point de sa grandeur , lorsque les Espagnols entreprirent d'en faire la conquête. Toutes les Provinces découvertes jusqu'à ce tems-là dans l'Amérique septentrionale obéissoient à un Monarque , & étoient gouvernées par ses Ministres , ou par des Caciques qui lui payoient tribut , & ce tribut devoit être d'autant plus considérable , que le pays étoit par-tout fort peuplé , riche & abondant en toutes sortes de commodités. Sa longueur du levant au

couchant étoit de plus de 500 lieues ; & sa largeur du midi au septentrion s'étendoit en quelques endroits jusqu'à 200 ou 250 lieues. Ses bornes, du côté du septentrion, étoient la mer atlantique, appelée maintenant la mer du nord, qui lave un long espace de côtes, depuis Panuco jusqu'à Yucatan. L'océan asiatique, ou golfe d'Anian, borneroit cet Empire du côté du couchant, depuis le Cap Mindorin, jusqu'aux extrémités de la nouvelle Galice. Le côté du midi occupoit cette vaste côte qui court au long de la mer du sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & revient auprès de Nicaragua, vers cet isthme qui divise l'Amérique en deux parties, & les attache ensemble par un petit détroit.

Les limites de l'Empire Mexicain étoient néanmoins resserrées en quelques endroits, par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparés. Ces peuples farouches & barbares, sans avoir entr'eux aucune forme de gouvernement, habitoient dans les ca-

II.

resserré d'une part par des montagnes, & par la férocité de deux petits peuples.

6 HISTOIRE GÉNÉRALE

vernes des rochers, vivant de ce que la chasse leur fournissoit, & des fruits que leurs arbres produisoient sans culture. Cependant ils se servoient de leurs fleches avec tant d'adresse & de force, & ils sçavoient si bien se prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la situation & des défilés de leurs montagnes, qu'ils avoient repoussé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs du Mexique; mais ils n'aspiroient à vaincre, que pour ne pas devenir sujets, & pour conserver leur liberté entre les bêtes sauvages.

III. C'étoit par une suite de victoires & de conquêtes faites sur les Nations voisines répandues dans les plaines, que l'Empire du Mexique, dans l'espace de moins de deux siècles, étoit parvenu à ce haut point de grandeur. Un ancien Capitaine Mexicain, dont l'Histoire loue l'habileté & la bravoure, avoit sçu faire de bons soldats, en leur inspirant la connoissance & l'amour de cette gloire qui s'acquiert par les armes. Depuis ils élurent un Roi, donnant l'autorité souveraine

Il s'étendoit d'une autre par des conquêtes faciles; la valeur chez les Mexicains faisoit les Rois.

à celui qui étoit estimé le plus vaillant, parce qu'ils ne connoissoient point d'autre vertu que la valeur; ou s'ils en connoissoient quelqu'autre, ils ne lui accorderoient que le second rang. Ils observerent toujours inviolablement cette coutume de prendre le plus brave pour leur Roi, sans avoir égard au droit de succession acquis par la naissance: néanmoins lorsque le mérite étoit égal, ils adjugeoient la préférence à celui qui étoit du sang Royal. C'est ainsi que la guerre, qui faisoit leurs Rois, élevoit aussi peu-à-peu, & augmentoit leur Empire. S'ils avoient prétendu justifier leurs premiers exploits par la justice d'une légitime défense contre les attaques de leurs voisins, ils renonceroient bientôt à toute modération, & s'érigèrent en tyrans, lorsque leur Empire eut acquis une consistance & des forces qui le rendoient formidable à tout le reste de l'Amérique septentrionale.

Leurs armées s'assembloient sans peine, parce que les Princes de l'Empire & les Caciques des Pro-

IV.

Forces de cet
Empire sous
Montezuma.

A iv.

vinces, étoient obligés de se trouver au rendez-vous avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. Entre les grandeurs de cet Empire, on remarque avec admiration, que Montezuma, onzième Roi, & second du nom, avoit trente grands vassaux si puissans, que chacun d'eux pouvoit mettre en campagne jusqu'à cent mille hommes en armes au premier commandement.

v. Quoique l'aveuglement de ces peuples ne fût pas moins grand que la multitude de leurs dieux, ils ne laissoient pas de reconnoître une Divinité supérieure, un premier être, à qui ils attribuoient la création du ciel & de la terre: & ce principe de toutes choses étoit entre les Méxicains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avoient point de terme pour l'exprimer en leur langue. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils le connoissoient en regardant le ciel avec vénération, & en lui donnant, à leur manière, l'attribut d'ineffable, avec cette manière de doute religieux dont les Athéniens révéroient

Religion des
anciens Me-
xicains; ils
adoroient une
multitude de
dieux, & re-
connoissoient
un premier
Etre, supé-
rieur à tous.

le *Dieu inconnu*. Ils étoient encore prévenus de cette folle opinion, qu'il n'y avoit point de dieux avant les misères des hommes, & que les divinités ne s'étoient multipliées qu'à mesure que les hommes avoient commencé à devenir misérables : ils regardoient leurs dieux comme des génies favorables, qui se produisoient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance.

Les Mexicains croyoient l'immortalité de l'ame, ils reconnoissoient des récompenses & des peines dans l'éternité : mais ils expliquoient mal le mérite & le péché ; & cette vérité étoit encore obscurcie par d'autres erreurs. Ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent, pour les frais du voyage qu'ils croyoient long & fâcheux : ils faisoient mourir quelques-uns de leurs domestiques, afin qu'ils leur tinssent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes légitimes, de célébrer par leur mort les funérailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaste étendue,

VI.
Ils n'igno-
roient point
l'immortalité
de l'ame,
mais la super-
stition les ren-
doit cruels &
prodigues,
dans l'enter-
rement de
leurs Prin-
ces.

10 HISTOIRE GÉNÉRALE

puisqu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richesses & de leurs domestiques, l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il falloit que le nombre de tous leurs Officiers fût rempli: on les envoyoit ainsi escorter le Prince en l'autre monde, avec quelques-uns de leurs flatteurs, qui payoient alors assez cher les impostures de leur profession. On portoit aux Temples les corps des grands Seigneurs avec pompe & un grand cortège: les Prêtres venoient au-devant avec leurs brasiers de copal, chantant d'un ton triste des hymnes funébres, accompagné du son enroué & lugubre de quelques instrumens. Ils élevoient à diverses fois le cercueil en haut, durant qu'on sacrifioit ces misérables victimes qui avoient dévoué jusqu'à leur ame à l'esclavage; & cette action étoit horriblement mêlée de ridicules abus, & de cruautés atroces & déplorables.

VII. La religion ou la superstition de ce peuple se retrouvoit dans toutes leurs loix, leurs coutumes &

Dans tous les usages des Mexicains on

leurs usages. Dans tout ce qu'on retrouvoit, avec la superstition, leur inclination guerrière. pouvoit remarquer d'ailleurs de sensé & de sage, comme dans leurs mariages, dans l'éducation de leurs enfans, dans leur maniere de compter les mois, les années, & leurs siècles, la folle superstition, & souvent leur inclination guerrière ne s'y montroit pas moins.

Les mariages des Mexicains VIII. avoient quelque forme de contrat Loix & cérémonies de & quelques cérémonies de Religion. Après qu'on s'étoit accordé leurs mariages, le divorce étoit permis. & l'adultère étoit puni de mort. sur les articles, les deux parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit la volonté par des questions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme, & la mante du mari, & il les nouoit ensemble par un coin, pour signifier le lien intérieur des volontés. Ils retournoient à leur maison avec cette espèce d'engagement, accompagnés du Sacrificateur. Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des dieux Lares, ils alloient visiter le foyer, qui selon leur imagination,

étoit le médiateur des différends entre les mariés. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, précédés par le Sacrificateur; ce qui donnoit la dernière perfection au mariage. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot; & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se séparer, ce qui arrivoit très-souvent. Il suffisoit pour le divorce que le consentement fût réciproque; & ce procès n'alloit point jusques aux Juges. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons: mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réunir sous peine de la vie; & le péril de la rechûte étoit l'unique remède que les Loix eussent imaginé contre les divorces, où l'inconstance naturelle de ces peuples les portoit aisément; l'adultère étoit puni du dernier supplice.

IX. Les enfans nouveaux nés étoient portés avec solemnité aux Temples; & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations sur les miseres &

Cérémonies
usitées à la
naissance des
enfans.

sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfans étoient nobles , on leur mettoit une épée à la main droite , & à la gauche un bouclier , que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans , on faisoit la même cérémonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Les filles de l'une & l'autre qualité, n'avoient que la quenouille & le fuseau. Après cette première cérémonie, le Sacrificateur portoit les enfans auprès de l'autel où il leur tiroit quelques gouttes de sang avec une épine de maguez , ou une lancette de pierre à fusil ; & puis il jettoit de l'eau sur eux en faisant certaines imprécations.

Le démon toujours singe de la Divinité , n'avoit pas seulement contrefait les autres cérémonies de l'Eglise, il faisoit encore imiter aux Mexicains quelques Sacremens de la Religion Chrétienne. Il avoit introduit parmi eux le Batême, la Confession des péchés , en leur persuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs dieux, & une espèce

X.

Imitation de
quelques-uns
de nos Sacre-
mens.

14 HISTOIRE GÉNÉRALE

de communion ridicule que les Sacrificateurs administroient à certains jours de l'année, après avoir mis en petits morceaux une masse de farine pêtée avec du miel, figurée en Idole, qu'ils appelloient *le dieu de la Pénitence*.

XI. Un des soins de leur police qu'on ne peut trop estimer, est celui qu'ils donnoient à l'éducation des enfans, & l'industrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations après les avoir examinées. Ils avoient des Ecoles publiques où on enseignoit aux enfans du peuple ce qu'ils devoient sçavoir; & d'autres Collèges plus considérables où l'on élevoit les enfans des Nobles, depuis l'âge le plus tendre, jusqu'à ce qu'ils fussent capables de faire leur fortune, ou de suivre leur inclination. On trouvoit dans ces Collèges des Maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adolescence, & d'autres enfin pour la jeunesse. On commençoit par apprendre aux enfans à déchiffrer les caractères & les figures qui composoient leurs monumens; & on exer-

Attentions
à l'éducation
des enfans,
soit du peuple
ou des
Nobles. Diversité
de
Colleges &
de Maîtres.

coit leur mémoire en leur faisant retenir toutes les Chanſons Hiſtoriques ſur les grandes actions de leurs Ancêtres, & les louanges de leurs dieux. Ils paſſoient de-là à une autre Clafſe, où on leur enſeignoit la modeſtie, la civilité, & ſelon quelques Auteurs, juſqu'à une maniere réglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette Clafſe étoient plus qualiſiés que les premiers, parce que leur emploi ſ'appliquoit aux inclinations d'un âge qui ſouffre qu'on corrige ſes défauts, & qu'on émouſſe ſes paſſions. En même-tems que leur eſprit ſ'éclairoit dans cette épreuve d'obéiſſance, leur corps ſe fortifioit, & ils paſſoient à la troiſième Clafſe, où ils ſe rendoient adroits aux exercices les plus violens: c'eſt où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luter; où ils ſe faisoient des défis au ſaut, à la courſe; & où ils apprenoient à manier les armes, à eſcimer de l'épée ou de la maſſue, à lancer le dard avec force & juſteſſe. On leur faisoit ſouffrir la faim & la ſoiſ. Ils

16 HISTOIRE GÉNÉRALE

avoient des tems destinés à résister aux injures de l'air & des faisons, jusqu'à ce qu'ils retournaissent habiles & endurcis, dans la maison de leurs peres, afin d'être appliqués, suivant la connoissance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La Noblesse avoit le choix de l'une de ces trois professions, également considérées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y avançoit d'avantage sa fortune.

XII.
Education
des filles de
qualité.

Il y avoit aussi d'autres Colléges de Matrônes dévouées au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dès leur tendre jeunesse entre les mains de ces Maitresses, qui les tenoient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en sortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parens, & la permission de l'Empereur, étant déjà habiles dans tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

XIII.
Epreuves
des jeunes

Les enfans des Nobles qu'on reconnoissoit portés d'inclination à

la guerre, au sortir des Colléges, ^{Mexicains à} passioient par la rigueur d'un autre ^{la guerre.} examen fort remarquable. Leurs peres les envoyoiēt à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avoient à souffrir en campagne, & qu'ils connussent à l'épreuve à quoi ils s'engageoient avant que de prendre le rang de soldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de *Tamerte*, ou de porte-faix, portant leur bagage sur les épaules.

Celui d'entre ces apprentifs qui ^{XIV.} changeoit de couleur à la vûe de ^{Avantages} l'ennemi, ou qui ne se signaloit pas ^{qu'en retiroit} par quelque action de valeur, n'étoit point reçu dans les troupes : c'est pourquoi ils tiroient des services considérables de ces commençans, durant le tems de leur épreuve, parce que chacun cherchoit à se distinguer par quelque exploit, en se jettant tête baissée dans les plus grands périls, persuadé que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa réputation en sacrifiant quelque chose à la témérité.

Les Mexicains ne connoissoient

XV. Les gens du peuple, comme les nobles, s'avançoient dans le militaire par des actions de valeur.

point de plus grand bonheur que celui qui consistoit à acquérir de l'estime dans les occasions de la guerre : les Princes considéroient cette profession comme le principal appui de leur Couronne, & les sujets comme une vertu affectée à leur Nation. C'est par la voye des armes que les gens du peuple s'élevoient au rang des Nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignités de l'Etat. Il y avoit un tems déterminé pour le service, & pour obtenir le titre de soldat avec tous ses privilèges. Les Caciques commandoient leurs troupes dans l'occasion, sous l'autorité du Capitaine général, à qui ils obéissoient, comme à celui qui représentoit la personne de l'Empereur, quand il n'étoit pas à l'armée, ce qui arrivoit très-rarement ; parce que ces Princes croyoient que leur autorité souffroit quelque diminution, lorsqu'ils s'éloignoient du commandement de leurs armées ; le Souverain regardoit comme un monstre en politique, de commettre ses propres forces au bras d'autrui.

Leur maniere de combattre étoit la même que celle des autres peuples de l'Amérique, excepté que les Mexicains, ordinairement, gardoient plus d'ordre & de discipline, que le service y étoit plus exact, & les soldats plus obéissans; enfin qu'il y avoit plus de Noblesse, & bien d'autres récompenses à espérer. Ils lançoient d'abord leurs dards & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de massue; & souvent ils se jettoient à corps perdu sur l'ennemi; parce qu'entre ces peuples, c'étoit une plus grande action de valeur de faire des prisonniers, que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celui qui amenoit plus de victimes pour les sacrifices. Les charges de la guerre étoient fort estimées, & les Officiers fort respectés.

L'Empereur Montezuma ne manquoit pas de récompenser libéralement ceux qui se distinguoient dans les occasions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la réputation de ses troupes, qu'il avoit inventé

XVI.

Leur maniere de combattre les confondoit, à certains égards, avec les autres Indiens, & les distinguoit par d'autres endroits.

XVII.

Récompenses honorables inventées par Montezuma, pour exciter l'émulation.

20 HISTOIRE GÉNÉRALE

des prix d'honneur pour les Nobles qui servoient à la guerre : c'étoit comme une espèce d'Ordre Militaire, avec des habits particuliers, & des marques d'honneur & de distinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux comme un colier de l'Ordre pendu au col, ou peint sur leurs mantes. Il fonda un Ordre supérieur où on ne recevoit que les Princes, ou les Nobles qui étoient du sang Royal, & il s'y enrôla lui-même, afin de donner plus de considération à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux attachés par un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur, qui, sortant d'entre les plumes ornoient leur tête, & pendoient sur leurs épaules plus ou moins, suivant le mérite des exploits du Chevalier, que l'on distinguoit par le nombre de ces cordons, & on l'augmentoit avec de grandes cérémonies, à mesure que le brave se signaloit par de nouvelles actions : ainsi il y avoit tou-

jours lieu de se faire un nouveau mérite dans cette dignité.

Le style dont les Mexicains se servoient pour mesurer & compter leurs mois, leurs années, & leurs siècles, avoit quelque chose de singulier & de fort curieux. Ils régloient leur Calendrier sur les mouvemens du Soleil, dont ils sçavoient prendre la hauteur & la déclinaison, qui leur donnoit les différences du tems & des saisons. Leur année, ainsi que la nôtre, étoit de trois cens soixante-cinq jours; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun; ce qui faisoit le nombre de trois cens soixante jours: les cinq qui restoit étoient comme intercalaires: on les ajoutoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours qu'ils croyoient que leurs ancêtres avoient laissés exprès comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaisirs de l'oisiveté, & ne songeoient qu'à perdre, le plus agréablement qu'ils pouvoient, ces restes de tems. Les ouvriers cessoient leur travail, on

XVIII.

Calendrier
des Mexi-
cains, à quoi
ils employ-
oient les cinq
derniers jours
de l'année.

22 HISTOIRE GÉNÉRALE

fermoit les boutiques , on ne plaïdoit point aux Tribunaux , on ne sacrifioit point dans les Temples. Ils se visitoient les uns les autres , & ils se donnoient toute sorte de divertissemens , afin , disoient-ils , de se dédommager par avance , des chagrins & des miseres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du printemps ; & elle ne différoit de notre année solaire que de trois jours qu'ils ôtoient de notre mois de Février.

XIX.
Manière
de compter
leurs semaines , leurs
mois , leurs
années , &
leurs siècles.

Ils avoient aussi leurs semaines de treize jours chacune , avec des noms différens qu'ils marquoient sur leur calendrier par diverses figures. Leurs siècles étoient de quatre semaines d'années , dont la méthode & la distribution étoit faite avec beaucoup d'art , & se conservoit soigneusement , afin d'apprendre à la postérité ce qui s'étoit passé de plus considérable. On traçoit un grand cercle , divisé en cinquante-deux degrés , & on donnoit une année à chaque degré. Le Soleil étoit représenté au centre du cer-

cle, & il fortoit de ses rayons quatre lignes différentes en couleurs, qui partageoient également la circonférence du cercle: ainsi on comptoit treize degrés entre chaque demi-diametre. Ces divisions servoient comme de signes à leur zodiaque, sur lequel ils calculoient les révolutions de leurs siècles, & les aspects du soleil, qu'ils appelloient heureux ou malheureux, selon la couleur de la ligne sous laquelle ils tomboient. Ce cercle étoit inscrit dans un autre bien plus grand, sur lequel ils marquoient avec leurs caractères les événemens les plus considérables de chaque siècle. Les tables des siècles étoient comme des monumens publics qui servoient de preuves à l'Histoire: & l'on peut mettre entre les plus belles instructions de leur gouvernement, celle d'avoir des Historiens qui pussent conserver à la postérité les grandes actions de leurs ancêtres, sans le secours des lettres.

Cette supputation des siècles avoit encore un motif de superstition, parce qu'ils avoient appris que le

XX.

Dans quel
excès de ter-
reur les Me-

xicains voy- monde couroit risque de périr lors-
 oient arriver que le soleil achevoit sa révolution
 le dernier au bout de ces quatre semaines :
 jour du siècle. ainsi quand le dernier jour des cin-
 quante-deux années arrivoit, tout
 le monde se préparoit à cette ef-
 froyable disgrâce. Ils se dispofoient
 à la mort sans être malades: ils
 caffoient toute leur vaiffelle com-
 me un meuble qui ne devoit plus
 fervir. Ils éteignoient le feu, ils
 couroient durant toute la nuit com-
 me des gens qui ont perdu l'esprit,
 & personne n'osoit se reposer jus-
 qu'à ce qu'il eût fçu si l'on étoit tout
 de bon dans la région des ténèbres.
 Tournés sans relâche du côté de
 l'Orient, ils commençoient à res-
 pirer lorsque le crépuscule paroif-
 foit à leurs yeux; & quand le so-
 leil se montroit, il étoit salué au
 son de tous leurs instrumens, par
 des hymnes & des chansons qui ex-
 primoient les transports de leur
 joie. Les Mexicains se félicitoient
 alors les uns les autres, de ce que
 la durée du monde étoit déjà affu-
 rée pour un autre siècle, & ils al-
 loient aux Temples en rendre gra-
 ces

XXI.

Autres excès
 de folle joie
 & de super-
 stition, au
 lever du so-
 leil suivant.

ces aux Dieux, & prendre de la main des Sacrificateurs du feu nouveau qu'ils allumoient devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frotoient l'un contre l'autre; après quoi chacun faisoit de nouvelles provisions de tout ce qui étoit nécessaire à sa subsistance, & on célébroit ce jour-là par des réjouissances publiques. On ne voyoit que des danses par la Ville, & d'autres exercices d'agilité consacrés au renouvellement du siècle, de la même manière que Rome en usoit autrefois dans les jeux séculaires.

C'est principalement sous le règne de Montezuma II, le plus connu des Empereurs du Mexique, que le Gouvernement civil & militaire fut porté au dernier degré pour le bien & pour le mal. Les richesses de l'Empereur étoient si grandes, qu'elles ne suffisoient pas seulement à soutenir la dépense & les délices de sa Cour; mais encore à entretenir sur pied plusieurs Armées toujours en campagne, afin de dompter les rebelles, ou couvrir

XXII.
Gouvernement civil & militaire de cet Empire.

26 HISTOIRE GÉNÉRALE

ses frontieres. Outre un fonds considerable qu'il mettoit en reserve dans son epargne, les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les salines & les autres droits établis de toute ancienneté n'en produisoient pas moins; mais le capital de ses revenus venoit des contributions de ses sujets; contributions que Montezuma avoit poussées jusqu'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir: les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures: les pauvres apportoient à la Cour sans aucun salaire, tout ce que les autres devoient contribuer; ou ils reconnoissoient leur dépendance par quelque autre service personnel.

XXIII.
Tribunaux &
Jurisdiccions
ordinaires
pour les im-
57.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui avec le secours des Jurisdiccions ordinaires, recueilloient les impôts, & les envoioient à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'épargne, qui résidoit en la Ville

Capitale ; & ils étoient obligés de rendre un compte exact du revenu des Provinces , dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs négligences étoient également punies , & il y alloit de la vie ; ce qui faisoit naître les violences dont ils ufoient à exiger les droits , puisque la miséricorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin , en la personne de Ministre.

Les plaintes des peuples étoient grandes , & Montezuma ne les igno- roit pas : mais il mettoit l'oppression de ses sujets entre les plus fines maximes de la politique , disant qu'il connoissoit leurs méchantes inclina- tions , & qu'ils avoient besoin d'être chargés afin d'établir leur repos , puisqu'il n'en pourroit espérer d'obéissance s'il les laissoit enrichir ; très-habile à inventer des prétextes & des couleurs qui eussent quelque apparence de raison. Les places voisines de la Ville Capitale four- nissoient du monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur : elles envoioient du bois à son Palais , ou contribuoient quelque autre cho-

XXIV.

Dure politi- que de Mon- tezuma.

se aux dépens de leurs Communités.

XXV.
Tribut des
Nobles; de-
voirs de ses
Ministres.

Le tribut des Nobles étoit d'assister à la garde de la personne du Prince, ou de servir dans ses Armées, avec un certain nombre de leurs Vassaux. Ils lui faisoient, outre cela, des présens sans nombre, qu'il recevoit comme des dons, sans oublier de leur faire sentir qu'ils y étoient obligés. Il avoit plusieurs Trésoriers différens, suivant les diverses espèces de choses qui entroient en son Empire; & le premier Tribunal délieroit tout ce qui étoit nécessaire à la dépense de la Maison de l'Empereur, & à la subsistance des Armées. Les mêmes Ministres avoient soin de mettre à part ce qui restoit, afin de le porter au Trésor Royal; ils le réduisoient en espèces, qui pussent être conservées long-tems, particulièrement en pièces d'or, dont ils connoissoient & estimoient la valeur, sans que l'abondance fit rabattre rien de son prix.

XXVI. La maniere dont les Mexicains
Juste rapport de toutes les se gouvernoient étoit estimable,

par le juste rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre le Conseil des Finances appliqué à la disposition des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empereur; il y avoit un Conseil de Justice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inférieurs; un Conseil de Guerre, dont les Officiers avoient soin de la levée & de la subsistance des troupes; & un Conseil d'Etat, qui se tenoit ordinairement en présence du Prince, & où on délibéroit sur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre plusieurs autres Ministres, comme des Prevôts de Cour, qui faisoient la ronde par la Ville, & qui poursuivoient les mal-fauteurs. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'assembloient pour juger les procès en première instance. Tous les jugemens étoient sommaires & sans écritures: le demandeur & le défendeur paroissoient chacun avec ses raisons & ses témoins, & la con-

parties du
Gouvernement; l'usage
tenoit lieu de
loix écrites,
& abrégeoit
bien les procès.

testation étoit décidée sur le champ; On l'examinoit un peu plus longtemps, s'il y avoit lieu d'appeller au Tribunal supérieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs ancêtres; la coutume leur tenant lieu de Loi, lorsque la volonté du Prince n'altéroit point la coutume. Tous ces Conseils étoient composés de personnes d'une expérience consommée dans les Charges de la guerre & de la paix: mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui eussent séance au Conseil d'Etat. Les plus anciens Princes du Sang Royal montoient successivement à cette dignité d'Electeur; & quand il se présentoit quelque matiere de grande considération, on appelloit au Conseil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prérogative qui leur venoit par droit de succession. Les quatre premiers Conseillers étoient logés & nourris dans le Palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roi, & de lui don-

ner leurs avis, qu'il ne prenoit le plus souvent, que pour autoriser ses decrets dans l'esprit du peuple.

Ils apportoit une égale attention à récompenser le mérite & à punir les crimes. Les capitaux étoient l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irrévérences contre la personne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes se pardonnoient aisément, parce que la Religion même désarmoit la Justice en permettant les vices. On punissoit aussi de mort le défaut d'intégrité dans les Ministres, & il n'y avoit point de fautes legeres pour ceux qui exerçoient des offices publics. Montezuma avoit renouvelé cette Coutume à toute rigueur: il faisoit des diligences secrettes pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur désintéressement par des regales considérables qui leur étoient présentés de la main de quelques personnes de confiance, dont ils ne se défoient pas. Celui qui faisoit un faux pas sur ce sujet étoit puni de mort sans remission.

Le Gouvernement civil des Mexi-

Biv

XXVII.
Crimes capitaux; le défaut d'intégrité dans un Ministre étoit toujours puni de mort.

XXVIII.
Maniere d'é-
prouver l'Em-
pereur élu :
cérémonie de
son Couron-
nement.

cains n'étoit donc ni moins réglé ,
ni moins digne d'un état policé que
le Gouvernement militaire : l'un
contribuoit au soutien & à la per-
fection de l'autre. La façon sur-tout
d'éprouver le mérite de leur nou-
veau Souverain , & les cérémonies
de son couronnement sont remar-
quables. D'abord après son élection ,
& avant que d'être couronné & de
monter sur le trône , l'Empereur
étoit obligé de fortir en campagne ,
à la tête des troupes , & de rempor-
ter quelque victoire , ou de conqué-
rir quelque Province sur les enne-
mis de l'Empire ou sur les rebelles.
Aussitôt que le mérite de ses exploits
l'avoit fait paroître digne de regner ,
il revenoit triomphant en la ville ca-
pitale, où on lui avoit préparé une en-
trée avec toute la pompe & l'appareil
ordinaire en de semblables occasions.
Tous les Nobles , les Ministres &
les Sacrificateurs l'accompagnoient
jusqu'au Temple du Dieu de la guer-
re , où il descendoit de sa litiere , &
après les sacrifices propres à cette
cérémonie , les Princes Electeurs
mettoient sur lui l'habit & le man-

teau Impérial. Ils lui armoient la main droite d'une épée d'or garnie de pierres à fusil, qui étoit la marque de la justice. Il recevoit de la main gauche un arc & des flèches, qui désignoient le souverain commandement sur leurs armées, & alors le Roi de Tezeuco lui mettoit la Couronne sur la tête, ce qui étoit la fonction privilégiée du premier Elekteur.

Un des principaux Magistrats, & des plus éloquens, faisoit ensuite un long discours, par lequel il congratuloit le Prince au nom de tout l'Empire de sa nouvelle dignité : il y mêloit quelques instructions dans lesquelles il représentoit les soins & les obligations que la Couronne impose, l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ses peuples, & surtout la louable conduite de ses prédécesseurs qu'il devoit imiter. Le discours étant fini, le Chef des Sacrificateurs s'approchoit avec un profond respect, & l'Empereur faisoit entre ses mains un serment, dont les circonstances sont très-remarquables. En premier lieu, il ju-

XXIX.

Discours instructif & à la louange du nouveau Souverain : ce qu'il promet avec serment à ses Sujets.

roit de maintenir la Religion de ses ancêtres, d'observer les Loix & les Coutumes de l'Empire, & de traiter ses Sujets avec douceur & bonté. Il juroit encore que tant qu'il regneroit, les pluies tomberoient à propos, que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens, que les campagnes ne feroient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences du soleil.

XXX. Ce pacte ne peut être excusé de folie ou d'impiété. Ce pacte entre un Prince & ses Sujets a quelque chose de si bizarre, qu'il seroit bien difficile de l'excuser d'extravagance & de folie. Celle des Mexicains alloit jusqu'à mettre leur Prince au rang de leurs divinités. Il faut passer sous silence ce qui regarde quelques autres usages & coutumes de la nation; leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs cérémonies, leurs sortileges, leurs superstitions, souvent mêlées de tant d'indécences ou de brutalités, que ce seroit blesser la pudeur que d'en faire le récit.

Il nous reste à faire bien connoître l'Empereur qui regnoit sur ces peuples, lorsqu'ils furent attaqués par les troupes d'Espagne. Mon-

tezuma, dont il fera parlé souvent dans la suite de cette Histoire, n'est pas moins distingué dans celle des Mexicains, par ses vices que par ses grandes qualités.

Il étoit du sang Royal, & dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit élevé aux premiers emplois par ses talens militaires & ses belles actions. Il avoit l'esprit pénétrant, un jugement solide sans le secours de l'étude, & un grand fond de générosité naturelle. Toutes ses inclinations, tournées à la guerre, l'avoient rendu très-habile en cet art : & par plusieurs batailles gagnées, en commandant en personne, il avoit déjà bien étendu les limites de l'Empire. Toujours applaudi à la Cour & dans les armées, Montezuma crut qu'on ne pouvoit justement lui refuser le sceptre à la première élection ; & pour se l'assurer, il seut employer tout ce qu'un esprit fécond en ruses put lui suggérer ; la dissimulation, la fine politique, la modestie, l'hypocrisie & l'adresse à se faire des amis ; avantages qu'il considéroit alors comme le plus

XXXI.

Portrait de
Montezuma :
bonnes &
mauvaises
qualités : va-
leur, ambi-
tion & hypo-
crisie.

grand bonheur de la vie. Dans toutes les rencontres, il affectoit de marquer une grande obéissance & beaucoup de respect pour son Roi. Sa conduite paroissoit toujours sage & modeste; toutes ses actions & ses paroles étoient composées, ses manieres graves & son procédé toujours égal, en sorte que les Indiens disoient, que le nom de Montezuma lui convenoit fort bien, parce qu'en leur langue il signifie *le Prince sévere*. Mais il sçavoit tempérer cette sévérité en gagnant les cœurs par ses libéralités, & séduisant les esprits par une montre de Religion; le plus sûr & le plus puissant des moyens dont on se sert pour se rendre le maître des esprits qui ne s'attachent qu'aux apparences. Pour cet effet Montezuma choisit le temple le plus fréquenté, il y fit construire un appartement en maniere de tribune, où, exposé à la vue de tout le peuple, il employoit plusieurs heures à recevoir les applaudissemens qu'on donnoit à sa fausse piété, & à consacrer entre ses dieux l'idole de son ambition.

Des manieres si concertées lui attirerent l'estime & la vénération de tout le monde : ainsi après la mort du Roi, il fut choisi tout d'une voix par les Electeurs, & le peuple confirma leur choix par des démonstrations d'une excessive joie. Les grimaces de l'hypocrisie ne lui manquerent pas, pour colorer une feinte résistance : il se fit chercher longtems, & il ne donna son consentement à l'élection, qu'après toute la répugnance qui pouvoit la faire valoir. Mais à peine se vit-il sur le trône, que l'artifice cessant tout-à-coup, il sortit d'un état qui faisoit tant de violence à son naturel, & il laissa paroître tous les vices, qui s'étoient revêtus jusqu'alors des apparences de la vertu.

La première action où son orgueil se déclara, fut en renvoyant tous les Officiers qui composoient la Maison du Roi, & qui étoient tirés des familles populaires, ou d'une médiocre condition. Montezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans toutes les Charges de son Palais, même pour les plus vils

XXXII.
Montezuma ;
élu Empe-
reur, se mon-
tre tel qu'il
est.

XXXIII.
Orgueil qui
dégénere en
impiété & ti-
rannie.

38 HISTOIRE GÉNÉRALE

emplois, sous le prétexte de la bienfaisance. Il ne se laissoit voir par ses Sujets que très-rarement, & par ses Ministres & ses domestiques, qu'autant qu'il étoit nécessaire de se communiquer. Il inventa de nouvelles révérences & des cérémonies inusitées, pour ceux qui approchoient de sa personne; en poussant insolemment le respect jusqu'aux bornes de l'adoration, & se figurant que la vie & la liberté de ses Sujets dépendoient souverainement de son caprice, il exerça contre quelques-uns des cruautés horribles, afin que personne ne pût douter de son pouvoir.

Il créa de nouveaux impôts, sans que la nécessité des affaires de l'Etat l'y obligéât. Ces impôts se levoient par tête sur cette prodigieuse multitude de peuple, & avec une rigueur qui n'avoit pas eu encore d'exemple.

XXIV. Ces violences avoient jetté une grande frayeur dans l'esprit de tous les Sujets de Montezuma; mais comme la crainte & la haine ne se séparent guère, quelques Provinces

Révolte de quelques provinces qu'il entreprend de soumettre.

se révolterent, & Montezuma voulut aller en personne châtier leur rébellion. L'on ne pouvoit douter qu'il n'eût tous les talens nécessaires pour cela, outre que la jalousie qu'il avoit de son autorité ne lui permettoit pas de mettre quelqu'autre à la tête de ses armées.

Les seules Provinces de Mechoacan, de Tlascala & de Tepeaca, se maintinrent dans la révolte, & Montezuma disoit qu'il avoit différé de les soumettre, parce qu'il avoit besoin d'ennemis pour se fournir d'esclaves, dont il faisoit les misérables victimes de ses cruels sacrifices, l'inhumanité de ce Prince paroissant jusques dans sa tolérance, & lors même qu'il épargnoit les châtimens.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit selon ces maximes, & la dernière de ces années fut toute remplie de présages funestes, que le Ciel envoyoit sans doute pour amolir la férocité de ces barbares, & rendre moins difficile aux Espagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduisoit par des voies si

XXXV.
Pourquoi il
en épargne
quelques-unes.

40 HISTOIRE GÉNÉRALÉ

cachées, & des moyens si disproportionnés à la grandeur de l'entreprise.

XXXVI.
Grandeur de
la Capitale
de cet Em-
pire.

La Ville Capitale du Mexique répon-
doit bien à la grandeur de l'Em-
pire, & par le nombre de ses ci-
toyens aguerris, & par sa situation
au milieu d'un grand lac. Elle étoit
d'abord d'une vaste étendue, divi-
fée en deux principaux quartiers,
dont l'un nommé *Tiateluco*, n'étoit
rempli que du menu peuple, l'autre
étoit le séjour de la Cour & de
toute la Noblesse; aussi donnoit-il
le nom à la Cité entière. Cette Ville
étoit située au milieu d'une vaste
plaine, environnée de tous côtés
par de très-hautes montagnes, dont
les torrens & les ruisseaux alloient
former divers étangs dans la vallée,
& au centre deux grands lacs, cou-
verts ou environnés de plus de cin-
quante Villes, ou Bourgades.

XXXVII.
Deux grands
lacs servent
d'ornement
& de défense
à la Ville
Royale;

Cette petite mer avoit trente
lieues de circonférence, & les deux
lacs qui la composoient, communi-
quoient leurs eaux par une digue de
pierre qui les séparoit, & où on
avoit pratiqué des ouvertures que

l'on passoit sur des ponts de bois. Chaque ouverture avoit de deux côtés un portereau qui se levoit, afin de donner de l'eau au lac inférieur, qui avoit souvent besoin du secours de l'autre. Le plus haut étoit d'une eau douce & claire, où on trouvoit des poissons de fort bon goût; l'autre avoit ses eaux épaisses & salées, semblables à celles de la mer. Ce n'est pas que les torrens dont elles étoient formées, eussent une qualité différente de ceux qui composoient le lac supérieur; la salure ne venoit que de la nature de la terre, qui renfermoit ces eaux, & qui étoit grossière & nitreuse en cet endroit: ce défaut même tournoit à un très-grand avantage, à cause du sel que l'on faisoit par-tout sur les bords de ce lac.

Quoique la ville de Mexique fut sous la zone torride, elle ne laissoit pas de jouir d'un air agréable & sain, où le froid & la chaleur se faisoient sentir en leur saison, mais l'un & l'autre à un degré modéré; l'humidité, qui pouvoit le plus attaquer la santé, à cause de la situation

XXXVIII.

Dignes & chauffées d'une Fabrique fort somptueuse.

du lieu, étoit corrigée par la faveur des vents, & par le bénéfice du soleil. Il y avoit des lieux très-agréables au milieu des eaux, & la Ville donnoit la main à la terre par ses digues ou chaussées principales; Fabrique somptueuse, qui ne servoit pas moins à l'ornement qu'à la nécessité. La première chaussée, du côté du midi, avoit deux lieues de longueur; l'autre, du côté du septentrion, n'étoit que d'une lieue; & la troisième, un peu moindre, regardoit l'occident.

XXXIX.
Beauté &
commodité
des rues.

Les rues de la Ville, fort larges, paroissent avoir été tirées au cordeau; les unes étoient d'eau, avec leurs ponts pour la communication des Habitans; les autres de terre seule, avoient été faites à la main: enfin on en voyoit quelques-unes de terre & d'eau ensemble; la terre de deux côtés pour le passage des gens de pied, & l'eau au milieu pour l'usage des canots & des barques de diverses Fabriques, qui naviguoient par-tout dans la Ville, ou qui servoient au commerce, & dont le nombre paroitra peut-être

incroyable, puisque les Mexicains assurent qu'il alloit à cinquante mille, sans compter les autres moindres embarcations, qu'ils appelloient *acales*, faites d'un seul tronc d'arbre, & capables de contenir un homme qui ramoit.

Les édifices publics, & les maisons des Nobles qui composoient la plus grande partie de la Ville, étoient de pierre, & bien bâties; celles du peuple basses & inégales: mais les unes & les autres disposées, en sorte qu'elles laissoient différentes places d'un terrain plein & uni, où ils tenoient leurs marchés.

XL.
Edifices publics.

La place de *Tlateluco*, d'une étendue admirable, étoit celle où l'on voyoit le plus grand concours de monde à cause de ses foires, qui se tenoient à certains jours de l'année; où les Payfans, & les Marchands de tout le Royaume se rendoient avec ce qu'ils avoient de plus précieux, tant en fruits ou productions de la terre, qu'en manufactures. Ils accouroient en si grand nombre, qu'encore que Hex-

XLI.
Place appelée Tlateluco.

raera nous représente cette place comme une des plus grandes du monde, elle étoit néanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, & si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvoient-ils trouver de là place entre deux rangs. Chacun connoissoit son poste, & ils armoient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton, à l'épreuve du soleil & de la pluye.

XLII.
Faires célèbres, riches & ouvrages rares,

Nos Ecrivains s'attachent à représenter l'ordre, la variété & la richesse de ces marchés. Il y avoit des rangs d'Orfèvres, qui vendoient des bijoux & des chaînes d'un travail singulier; des vases, & diverses figures d'animaux, d'or ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques-uns de ces ouvrages ont épuisé toute l'habileté & toute la speculation de nos meilleurs ouvriers. On y voyoit aussi des rangs de peintres, qui expoisoient des desseins & des paysages d'un très-bon goût, de cette ordonnance de plumes qui donnoient le coloris & la vie à la figure; enforte qu'on a vû des ouvrages de cette espèce, où l'on ne

ſçavoit lequel des deux on devoit le plus admirer , de l'art , ou de la patience du Peintre. Toutes les diverses sortes de toiles qui ſe fabriquoient dans ce vaſte Empire , ſe vendoient à ces marchés : elles étoit faites de coton & de poil de lapin filés enſemble , par les femmes ennemies de l'oïſiveté , & très-adroites à cette ſorte de manufacture. L'achat & la vente ſe faiſoient par échange , chacun donnant ce qu'il avoit de trop , pour ce qui lui manquoit. Le maïs & le cacao ſervoient ſeulement de monnoie pour les choſes de moindre valeur. Ils ne ſe régloient point par le poids qu'ils ne connoiſſoient pas ; mais ils avoient différentes meſures qui leur ſervoient à diſtinguer la quantité , outre l'uſage des chiffres & des nombres , par leſquels ils déterminoient le prix de chaque choſe , ſuivant la taxe.

Il y avoit uné Maïſon où les Juges du Commerce tenoient leur Tribunal , deſſiné à régler les différends entre les Négocians. D'autres Miniſtres inférieurs alloient par les

XLIII.
Ordre & police de ces marchés.

marchés maintenir, par leur autorité, l'égalité dans les traités; & ils rapportoient au premier Tribunal, les causes où ils trouvoient que la fraude ou l'excès du prix méritoient quelque châtiment. On admiroit avec justice l'abondance, la diversité, l'ordre & la police de ces marchés, où cette multitude presque infinie de peuple trafiquoit si paisiblement. C'étoit véritablement un spectacle merveilleux, qui représentoit d'une seule vûe la grandeur & le Gouvernement de cet Empire.

XLIV.

Magnificence des temples; celui du Dieu de la guerre inspiroit de l'horreur, & son trésor étoit immense.

Les Temples s'élevoient magnifiquement au-dessus de tous les autres édifices. Le plus grand qui étoit le lieu de la résidence du chef de ces infâmes Sacrificateurs, étoit consacré au dieu de la Guerre, qui passoit pour le Souverain de tous leurs dieux. On entroit dans ce Temple par une grande place carrée, & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs coulevres de relief, entrelassées de diverses manières au-dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, princi-

palement à la vûe du frontispice de la première porte qui en étoit chargé, non sans quelque signification mystérieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontroit une espèce de chapelle qui n'étoit pas moins affreuse: elle étoit de pierre, élevée de trente degrés, avec une terrasse en haut, où on avoit planté sur le même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillés également, pour soutenir des perches qui passoient d'un arbre à l'autre. On avoit enfilé par les tempes, à chacune de ces perches, quelques cranes des malheureux qui avoient été immolés, & dont le nombre étoit toujours égal, par les soins des Sacrificateurs attentifs à remplacer les têtes qui tomboient par l'injure du tems: déplorable trophée où l'ennemi du genre humain étaloit les marques de sa rage; où la plus barbare cruauté prenoit le masque de la Religion, & où la mort, accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenoit familière aux yeux par l'habitude,

XLV.
Diversité de
temples & de
divinités, que
la crainte
multiplioit.

Le trésor de ce Temple étoit d'un prix inestimable: les murailles & les autels n'étoient couverts que de joyaux & de pierres précieuses sur des plumes de couleur. Il y avoit dans la Ville huit autres Temples aussi riches, & bâtis à-peu-près de la même maniere; outre deux mille moins considérables, où on adoroit autant d'Idoles différentes en nombre, en figure & en pouvoir. A peine y avoit-il une rue qui n'eût son dieu tutelaire: pour chaque maladie on trouvoit une divinité particuliere & son autel: l'imagination blessée des Mexicains se forgeoit ainsi des dieux de sa propre crainte, sans considérer qu'ils affoiblissent ou détruisoient le pouvoir des uns, par celui qu'ils attribuoient aux autres. Mais l'Idolâtre une fois livré à toutes les horreurs de l'impiété, consulte-t-il les lumieres de la raison?

XLVI.
La réputation des armes d'Espagne commença à inquiéter la Cour de
Montezuma qui mettoit une partie de sa gloire & toute sa religion à enrichir les Temples de ses dieux, couroit déjà la quatorzième année de son regne, comme nous avons déjà

déjà remarqué : & il y avoit déjà Mexique, & son Souve-
rain. long-tems que le bruit des armes d'Espagne pouvoit avoir retenti jusqu'à la Capitale du Mexique ; mais soit que l'éloignement des ennemis rassurât le Monarque Mexicain, soit que sa puissance les lui fît mépriser, ce ne fut que dans le tems qu'on armoit sérieusement dans l'Isle de Cuba, pour attaquer les Provinces du Royaume, que tout fut dans le trouble & dans la plus grande agitation, tant à la Cour que parmi les Peuples. Au rapport des Auteurs, les différens prodiges qui parurent en même-tems partout l'Empire furent tels, que Motezuma (comme s'il prévoyoit la ruine prochaine de son Trône) tomba dans un abattement qui se communiqua bientôt à ses Sujets. Nous en rapporterons les effets surprenans : mais ne prévenons rien, & après avoir représenté sommairement la grandeur, les richesses, la puissance de la monarchie, le caractère & les qualités de son Empereur ; une partie des Loix, des usages, des coutumes ; la Religion, enfin, ou

50 HISTOIRE GÉNÉRALE

les superstitions de la Nation Infidèle ; venons à la conquête qu'en firent les Espagnols avec des forces bien inférieures à une si haute entreprise.

XLVII.
La main de
Dieu paroît
ei avec éclat.

On peut dire que de toutes les conquêtes des Espagnols dans les Indes Occidentales, la plus célèbre, comme la plus rapide, & à plusieurs égards la mieux soutenue, fut celle du grand Royaume du Mexique. C'est encore dans ce vaste pays que la Religion Chrétienne a trouvé moins de contradictions, & qu'elle a fait d'abord de plus heureux progrès. La main de Dieu n'a peut-être jamais paru avec plus d'éclat, ni l'opération de sa grace ne s'est rendue jamais plus sensible que dans le changement de tant de millions d'Idolâtres, en Disciples dociles de Jésus-Christ & de sa croix. C'est ici principalement qu'un Chrétien attentif ne peut qu'admirer la sagesse & la douceur de la Providence.

XLVIII.
Obstacles à
la conquête :
Jalousie, di-
visions des
Conquérans.

Les difficultés & les obstacles qui s'opposoient aux vûes des Conquérans, pouvoient justement paroître insurmontables : & ils l'étoient en

effet aux forces humaines, si on compare la foiblesse des aggresseurs avec la puissance formidable qu'on prétendoit soumettre. Mais les Conquérans eux-mêmes n'augmentoient-t-ils pas ces obstacles & ces difficultés, par le peu d'union qu'il y avoit entr'eux, ou plutôt par leurs divisions & leurs jalousies? Combien de fois le Général Espagnol chargé de cette difficile expédition, n'eut-il pas à se défendre lui-même, & contre l'inquiétude ou la mutinerie de ses propres soldats, & contre le ressentiment d'un Gouverneur de Cuba, qui envoyoit de tems-en-tems des vaisseaux & des troupes dans le Mexique, non pour servir le Conquérant, mais pour l'arrêter & détruire tout ce qu'il avoit déjà fait? C'est ce qui arriva plus d'une fois.

Quand même les Aggresseurs auroient agi avec plus de concert, que pouvoit naturellement se promettre un Capitaine à la tête de cinq ou six cens hommes, contre un Monarque en état d'opposer deux cens mille bras à chaque soldat Es-

XLIX.

Leurs forces
peu propor-
tionnées à
celles de l'en-
nemi.

pagnol ? Cette expression n'est point une exagération. Les Mexicains ne disoient rien de trop , lorsque pour répondre aux menaces du Général Espagnol , ils lui firent dire dans une occasion , que quand la mort de chaque soldat ennemi devoit leur coûter vingt mille hommes , il leur en resteroit encore assez pour chanter la dernière victoire.

L. Si la supériorité des forces laissoit si peu d'espérance de vaincre cette multitude de puissans ennemis ; combien moins , sans un secours particulier du ciel , auroit-on pû espérer de voir tant de peuples infidèles , abandonner dans très-peu de tems leurs dieux , leurs temples , leurs sacrifices , & une religion qu'ils avoient succée avec le lait , pour en professer une autre , que ni eux , ni leurs ancêtres n'avoient jamais connue ? On sçait quel est le pouvoir de la coutume : quel est l'empire de la Religion sur les esprits & sur les cœurs. Entre les peuples Idolâtres , les Mexicains n'étoient pas les moins superstitieux , ni les moins attachés au culte de

Autres obstacles à un changement de Religion.

leurs Idoles, ou de leurs prétendues divinités. C'étoit à leur faveur ou à leur protection, qu'ils attribuoient tous les biens dont ils jouissoient, la santé, la vie, l'abondance des moissons, la défaite de leurs ennemis, les succès heureux, la gloire, & toute la prospérité de leur Empire.

Cette opinion ou cette erreur étoit commune à tous; & la longueur des siècles, bien loin de l'affoiblir, n'avoit servi qu'à l'enraciner toujours plus profondément dans ces ames égarées. Ni les plus grandes dépenses, ni la multitude & la nature des sacrifices, rien ne leur coûtoit, quand il s'agissoit, ou de marquer leur dévouement aux dieux de la Patrie, ou de travailler à les appaiser & à détourner leur colere. On le voyoit dans la somptuosité de leurs Temples, & encore plus dans la qualité des sacrifices qu'ils faisoient tous les jours à ces esprits réprouvés. Dans le principal Temple de la Ville Royale, & d'année en année on n'offroit pas moins de vingt mille

LI.
Zèle & ancien dévouement aux dieux de la Patrie.

victimes humaines, à ce qu'ils appelloient le dieu de la Guerre : & ce n'étoit pas seulement aux dépens des ennemis vaincus, qu'on enflanglantoit ces autels sacrilèges : les propres sujets du Prince, hommes, femmes, enfans, expiroient quelquefois sous le glaive du Sacrificateur : & on estimoit heureux celui qui donnoit ainsi de bonne grace, sa vie, pour honorer cette prétendue divinité, ou pour la rendre propice à la nation.

LII.
 Autorité
 des Sacrifica-
 teurs ; leurs
 imposantes
 fourberies.

La cupidité & la fourberie des Sacrificateurs entretenoient avec d'autant plus de facilité les peuples & leurs Souverains dans cet esclavage des démons, qu'ils se donnoient pour des hommes inspirés, accoutumés à converser avec les dieux, & chargés d'annoncer leurs volontés aux hommes. Leurs songes & leurs discours, quelquefois les plus extravagans, n'étoient pas moins regardés comme des oracles qu'il falloit respecter. Par-là ils étoient parvenus à être les arbitres de la vie ou de la mort de ces misérables aveuglés. On ne sçauroit dire

s'ils respectoient eux-mêmes leurs prétendues divinités : ce qui est certain , c'est que trompeurs ou trompés , ils n'étoient jamais que les organes de l'esprit du mensonge ; & nul ne connoissoit mieux qu'eux-mêmes , de quel principe partoient ces terreurs & ces effrayantes menaces , dont ils remplissoient tous les cœurs pour les mener où ils vouloient. Delà cette forte persuasion très-commune dans toutes les contrées de l'Amérique payenne , qu'on ne sçauroit toucher à une Idole , sans provoquer aussitôt la colere du Ciel , dont les premiers coups devoient tomber sur le profane , & sur tous ceux qui auroient différé de punir cet attentat. Delà par conséquent , le respect religieux , dont ces Idolâtres de bonne foi , les grands comme les petits , paroissent pénétrés en présence de ces affreuses représentations des démons , qu'ils appelloient leurs dieux.

Les Sacrificateurs sçavoient bien profiter de cette vénération , pour faire rejaillir sur leurs personnes

LIII.
Par quels
moyens les
Prêtres des

idoles se ren-
doient mai-
tres de toutes
les affaires
publiques.

tous les respects qu'on rendoit à leurs prétendues divinités; & ce n'étoit pas seulement à l'égard de quelques particuliers, destinés à expirer sous le glaive du Sacrificateur, que ces ministres de satan exerçoient leur empire: la nation entiere, les peuples & leur Souverain, tous rampoient & plioient au premier ordre, ou à une simple menace des Sacrificateurs. Quand il leur plaisoit de faire entendre ce qu'ils appelloient la *Trompette Sacrée*, le Monarque ne trembloit pas moins sur son Trône, que le dernier de ses sujets sur le fumier. Tous se rendoient aussi attentifs, que dociles & obéissans à ce qui étoit commandé ou défendu au nom & de la part du grand Dieu de la Guerre: nous en verrons bien des exemples qui ne furent peut-être jamais aussi multipliés, que depuis l'entrée des Espagnols dans ce Royaume: on en comprend la raison.

LIV.

Ce qui rendoit la petite armée Espagnole formidable aux Sacrificateurs.

L'armée des Espagnols n'étoit point formidable par le nombre des combattans; mais elle l'étoit beaucoup aux Sacrificateurs, par la pro-

ffession qu'elle faisoit du Christianisme. Les Sacrificateurs ne comprennoient que trop, que c'en étoit fait du culte des Idoles, & par conséquent de leur crédit, & de leur fortune, si les Chrétiens étoient une fois reçus dans le Royaume, introduits à la Cour, & favorablement écoutés d'un Empereur déjà intimidé & abattu.

Quelques Ecrivains, que les Espagnols comptent parmi leurs Savans & graves Auteurs, ont été persuadés que les Sacrificateurs Mexicains avoient réellement un commerce lié avec les démons; & que ces esprits réprouvés agitoient violemment leurs ministres, pour les remplir de terreur, & faire passer par eux le même effroi dans le cœur du peuple, de la Noblesse, & du Souverain, afin que tout conspirât ensemble pour exterminer jusqu'au dernier des Espagnols qui avoient déjà paru, ou qui pourroient paroître dans la suite sur les terres de l'Empire: tout cela fut mis successivement en usage.

On ne peut donc attribuer qu'à

LV.
Dessins de

la Providen-
ce dans la
conquête de
ce grand Em-
pire.

une providence particuliere la dé-
faite des Mexicains, & leur con-
version qui suivit de près. L'un &
l'autre furent un effet de la miséri-
corde de Dieu, qui vouloit humi-
lier ce grand peuple pour l'éclair-
er, & le soumettre à un Prince
Chrétien, pour le faire entrer dans
son Eglise. L'ambition des Conqué-
rans & le zèle des Prédicateurs,
servirent également à accomplir les
desseins du Très-haut, quand il
lui plut d'exécuter dans le tems, ce
qu'il avoit résolu dans ses decrets
éternels, pour le salut de plusieurs.
Tout ce qu'on va raconter ne sera
que le développement, l'explica-
tion, ou la preuve de cette vé-
rité.

LVI.
Entreprife
sur Yucatan,
d'abord man-
quée.

Vers le commencement du sei-
zième Siècle, François Fernandez
de Cordoue, avoit tenté la conquê-
te de l'*Yucatan* (1) : l'entreprife ne

(1) *Yucatan*, grande Presqu'isle de l'A-
mérique septentrionale, entre le golfe des
Honduras & celui de Guanajos, qui en fait
partie à l'orient, & celui de Mexique à
l'occident. Cette Presqu'isle, qui a environ
deux cens trente lieues de tour, est presque

fut point heureuse ; une partie des troupes , & leur Chef y perdirent la vie : les soldats qui purent échapper , se retirèrent à Cuba avec les marques de leur défaite : & néanmoins tout vaincus & blessés qu'ils étoient , ils n'en paroissoient que plus encouragés à retourner à la charge. Une certaine quantité d'or qu'ils avoient emporté de leur expédition , & quelque connoissance des belles Provinces frontieres de de l'Yucatan ; voilà ce qui flattoit la cupidité du soldat , & l'espérance de l'Officier. Mais personne n'en sentit mieux les conséquences que Diegue Velasquez.

Nous avons vû ailleurs que ce LVII:
 Capitaine , en réputation de valeur Petite Escad
 & de conduite , avoit conquis sans dre de Die-
 peine & sans aucune perte , la belle gue Velas-
 Isle de Cuba ; dont il eut d'abord quez , qu'iva
 le commandement : il n'étoit cepen- à la décou-
 dant que Lieutenant de Diegue Co- verte.

par-tout fertile & abondante en toutes choses. Les Espagnols y ont aujourd'hui quatre Villes , Merida la Capitale , Valladolid , Campeche & Salamanque , avec plusieurs Bourgades.

60 HISTOIRE GÉNÉRALE

lomb, second Amiral des Indes; & parce que cette subordination gènoit trop l'ambition du Commandant, il cherchoit l'occasion de faire plus de chemin par de nouvelles découvertes, & de plus grandes conquêtes. Il faisoit donc avec plaisir celle qui se présentoit si à propos; & sçut profiter de l'ardeur qui paroissoit dans des troupes même vaincues, pour remporter des victoires qui pouvoient le rendre recommandable dans la Cour de Castille. Ayant assemblé deux cents cinquante hommes, tant soldats, que matelots, ou pilotes, il les fit embarquer sur trois petits vaisseaux & un brigantin, bien équipés & bien pourvus de vivres & de munitions. Velasquez nomma pour Général Jean Grijalva son parent, & Officier de mérite, ainsi que les Capitaines Pierre d'Alvarado, François Montexo, & Alfonse d'Avila, qui devoient servir sous lui. Cette petite Escadre mit à la voile le 8^e d'Avril 1518.

LVIII.
Isle de Cozumel, Pro- Les vents & les courans porterent d'abord les Espagnols à l'Isle de Cozu-

mel, où ayant fait quelques provisions, sans aucune opposition de la part des Insulaires, ils se rembarquerent, & se trouverent en peu de jours à la vûe d'Yucatan, à la rade de *Champton*, où Fernandez de Cordoue avoit été défait. Le desir de venger sa mort, plus que celui de prendre des vivres, obligea les Espagnols à mettre pied à terre. Ils battirent en effet les Indiens, & contens d'avoir répandus la terreur de leurs armes par toute la Province, ils rentrèrent dans leurs vaisseaux pour pousser avant & continuer leurs découvertes. Comme ils ne s'éloignoient de la terre qu'autant qu'il étoit nécessaire pour éviter le péril d'un naufrage, tout ce pays leur paroissoit d'une grande beauté, & d'une plus grande étendue. C'étoit en effet une partie du Royaume du Mexique, où on découvroit, au milieu des plus riches campagnes, des bourgs qu'on prenoit pour de grandes villes, & de tems en tems des édifices bâtis de pierre. Cette maniere de bâtir, peu ordinaire dans les Indes, caufoit de

vince d'Yucatan.

la surprise & de l'admiration. Un soldat ayant dit qu'il trouvoit ce pays fort semblable à l'Espagne, son idée fut applaudie, & le Royaume du Mexique (dont on ignoroit encore le nom) fut appelé dès-lors, comme il l'a toujours été depuis, *la nouvelle Espagne.*

LIX.
Rivière de
Tabasco.

En suivant toujours la côte on arriva à l'endroit, où la rivière de Tabasco se jette dans la mer par deux embouchures. Tout le pays paroissoit fort peuplé, & couvert d'arbres d'une hauteur extraordinaire. On résolut d'entrer dans cette rivière, que les Espagnols ont appelée depuis la rivière de Grijalva; mais ayant jetté la sonde, on trouva qu'il n'y avoit de fond que pour porter les deux plus petits bâtimens. Ainsi le Général y fit embarquer tout ce qu'il y avoit de gens de guerre, laissant à l'ancre les deux autres vaisseaux, avec une partie des matelots. Les soldats commençoient avec beaucoup de peine à surmonter la force du courant de l'eau, lorsqu'ils apperçurent un nombre considérable de canots pleins

d'Indiens armés, outre ceux qui étoient à terre en diverses troupes, qui, par leur mouvement, sembloient dénoncer la guerre, & vouloir défendre l'entrée de la riviere par des cris, & par ces postures que la crainte fait faire à ceux qui souhaiteroient éloigner le péril à force de menaces.

Les Espagnols, dont le courage se proposoit des entreprises bien plus difficiles, ne laisserent point de s'avancer en bon ordre jusqu'à la portée du trait. Le Général défendit de tirer, ni de faire aucun mouvement qui ne fût pacifique. L'étonnement des Indiens sembloit leur avoir ordonné la même chose : ils admiroient la fabrique des vaisseaux, les habits & les visages des Espagnols si différens des leurs, & la surprise que cette vue leur causoit les rendoit immobiles, comme si l'attention de leurs yeux eût suspendu la fonction de tous leurs autres membres. Grijalva prit adroitement ce tems pour mettre pied à terre, suivi de la plus grande partie de ses gens : ce qu'il fit avec beaucoup de dili-

LX.

Les Indiens armés pour arrêter les Espagnols : sage conduite du Général Grijalva.

gence & sans aucun danger. Il forma d'abord un bataillon, & donna ordre que l'on fit comprendre aux Indiens qu'ils venoient sans aucun dessein de leur faire du mal : ce soin fut commis à deux jeunes Indiens, qui avoient été pris en la première expédition, & qui avoient reçu au Bapême les noms de Julien & de Melchior. Ils entendoient la langue des peuples de Tabasco, qui approchoit de celle qui leur étoit naturelle, & ils avoient appris un peu la langue Espagnole, enforte qu'ils se faisoient entendre des uns & des autres, mais avec quelque difficulté: c'étoit pourtant un grand secours dans les occasions où on n'auroit pû s'expliquer que par signes.

L'envoi des deux truchemens rassura les Indiens, & environ trente d'entr'eux prirent la hardiesse de s'avancer avec quelque précaution, car ils vinrent en quatre canots, faits chacun du tronc d'un seul arbre, creusé d'une manière qu'il y en avoit qui pouvoient contenir quinze ou vingt hommes; telle est la grosseur de ces arbres, & la fer-

tilité de la terre qui les prodnit. On se salua de part & d'autre, & Grijalva après les avoir apprivoisés par quelques présens, leur fit un petit discours, dans lequel il leur fit entendre, par le moyen d'un truchement, que lui & tous les soldats qu'ils voyoient étoient sujets d'un Monarque très-puissant, qui commandoit à tous ces pays d'où ils voyoient naître le soleil : qu'il venoit leur offrir de la part de ce Prince la paix & toute sorte de bonheur, s'ils prenoient la résolution de se soumettre à son obéissance.

La proposition n'étoit point gracieuse, aussi ne fut-elle pas écoutée sans peine : un de ces Indiens ayant pris la parole répondit : » que la
 » paix qu'on leur offroit, accompagnée de conditions d'hommage
 » & de sujettion, ne leur paroissoit
 » pas de bonne espece, & qu'il ne
 » pouvoit qu'être surpris d'entendre
 » qu'on leur parlât d'abord de recon-
 » noître un nouveau Seigneur, sans
 » sçavoir s'ils étoient, ou s'ils n'é-
 » toient pas contens de celui qu'ils
 » avoient : que pour ce qui regardait

LXI.
 Proposition
 qu'il fait aux
 Indiens

LXII.
 Réponse d'un
 Indien.

» doit la paix ou la guerre, puis-
 » qu'il ne s'agissoit maintenant que
 » de ces deux points, ils en parle-
 » roient avec leurs anciens, & qu'ils
 » rapporteroient la réponse ».

LXIII.
 Sujet de ré-
 flexions pour
 les Espa-
 gnols.

Ce n'est pas là une réponse de
 barbare, moins encore de l'un de
 ces sauvages, que les Espagnols
 avoient coutume de traiter de brutes,
 sans esprit & sans raison. Pour
 le coup ils rendirent justice à la sagesse
 & à la fermeté de ceux-ci, & ils ne se
 dissimulerent pas qu'il étoit à craindre,
 que des gens qui sçavoient bien parler,
 ne sçussent encore mieux combattre,
 s'ils étoient attaqués. On sçut bientôt à
 quoi il falloit s'en tenir : les mêmes
 Indiens revinrent avec toutes les marques
 de gens qui veulent la paix sans la
 demander : ils dirent que leurs Caciques
 la recevoient, sans néanmoins y être
 poussés par la crainte de la guerre,
 ni par celle d'être vaincus avec la même
 facilité que ceux d'Yucatan, dont ils
 avoient appris la défaite ; mais parce
 que les étrangers ayant remis à leur
 choix la paix ou la guerre, ils se croyoient
 obligés de prendre le meilleur.

Ils présentèrent en même-tems une quantité de fruits & d'autres vivres du pays, pour gage de l'amitié qu'ils venoient lier. Quelque tems après, leur principal Cacique parut peu accompagné & sans armes. Après les premiers complimens, il fit approcher ses domestiques chargés d'un autre présent, qui consistoit en robes de coton très-fin & en plusieurs autres pièces, dont le prix n'égaloit pas le travail, quoiqu'il y en eût qui fussent couvertes d'or. Le Général rendit civilité pour civilité, & présent pour présent: & le Cacique lui fit entendre que son but étoit la paix, & celui de son présent de congédier ses hôtes, afin que cette paix pût subsister. Grijalva répondit sur le même ton, qu'il estimoit fort les présens du Cacique, sa libéralité & sa sincérité, & que les Espagnols avoient déjà résolu de passer plus avant, sans s'arrêter en ce lieu-là, ni lui donner aucun sujet de plainte.

Le Général avoit intérêt d'en user de la sorte, tant pour remplir son objet de faire de nouvelles décou-

LXIV
Un Cacique
fait des présens & congédie les Espagnols.

LXV.
Ils continuent leur route.

vertes, que pour laisser derrière soi une retraite & des amis dans les accidens qui pourroient arriver. Les Indiens de leur côté l'auroient vu plus volontiers retourner sur ses pas; mais ils ne pouvoient l'y forcer sans combattre, & c'étoit ce qu'ils vouloient éviter.

LXVI.
Riviere qui
fut appelée
des Bannies.
105.

Continuant donc leur voyage, toujours sur la même route, les Espagnols voyoient en plusieurs endroits des pays qui paroissoient également riches & peuplés, sans qu'il leur arrivât rien de remarquable, jusqu'à une riviere qu'ils appellerent *des Bannieres*, *Rio de banderas*, parce que sur les bords & par toute la côte, ils ne voyoient que des troupes d'Indiens, qui avoient une espece de banderolle blanche attachée au bout de leurs demi-piques. Les Espagnols observant que le procédé de ces Indiens ne donnoit lieu à aucun soupçon, mirent pied à terre, & furent reçus par les naturels du pays avec des cris de joie & des marques d'admiration. Trois des principaux se détacherent de la troupe, s'avancerent vers les Espa-

gnols, & s'adresserent au Général, qu'ils saluerent fort civilement. Il les reçut de même; mais de part & d'autre on ne se parloit que par signes, parce que les Truchemens n'entendoient pas la langue de ces peuples.

Cependant les Indiens présente-
rent aux Espagnols une espèce de
festin sur des nates de palme à l'om-
bre de quelques arbres. L'appareil
de ce repas, quoique rustique, pa-
rut délicieux aux soldats affamés, &
après ce rafraîchissement, les trois
Indiens manderent à leurs gens d'ap-
porter quelques lingots d'or, qu'ils
avoient caché jusqu'à ce moment.
La maniere dont ils les montroient
sans les laisser aller, faisoit assez
comprendre que leur dessein n'étoit
pas d'en faire un présent, mais d'en
acheter les marchandises qui étoient
sur les vaisseaux, & dont ils avoient
eu des nouvelles. On étala aussi-tôt
plusieurs ouvrages de verre, de fer,
du leton, des peignes, des couteaux,
des miroirs, qui n'étoient que de
petits morceaux de fayance; d'un
seul pot cassé on faisoit plusieurs

LXVII.
Festin rusti-
que; trafic
fort utile
pour les Es-
pagnols.

douzaines de ces précieux miroirs. Toutes ces bagatelles aux yeux des Indiens, étoient des bijoux de grand prix, & pour se les procurer, ils donnoient de bon cœur leur or, qui véritablement étoit d'un titre fort bas, mais en si grande abondance, que dans l'espace de six jours, ce commerce monta pour les Espagnols à la valeur de quinze mille marcs d'or.

LXVIII.

Première
connoissance
du nom & de
la puissance
de Montezu-
ma.

Ce qu'il y eut de plus gracieux pour Grijalva, c'est qu'à force de questions & de signes, il apprit que les trois Indiens qui commandoient aux autres, étoient Sujets d'un puissant Monarque nommé Montezuma, dont l'empire s'étendoit sur plusieurs Provinces très-riches en or; & que c'étoit par son ordre qu'ils étoient venus avec cet équipage pacifique, pour reconnoître les desseins des étrangers, dont il sembloit que les approches commençoient à l'inquiéter. Ce fut aussi la première fois que le nom de Montezuma fut connu des Espagnols.

LXIX.

Ile des sa-
crifices; pour

La suite de leur navigation fut exposée à plus d'une aventure; au

sortir de ce même lieu ils trouverent deux ou trois petites Isles au-dessous du vent, & ils descendirent dans l'une des trois, qu'ils appellerent *l'Isle des Sacrifices*, parce qu'un parti Espagnol s'étant avancé pour reconnoître quelques édifices fort élevés, on y rencontra des idoles de différentes figures, & toutes horribles; plusieurs autels, & proche les degrés de ces autels sept corps humains immolés depuis peu, & qu'on avoit mis en quartiers, après en avoir arraché le cœur & les entrailles. Cette vue excita en même tems la compassion & la colere des Chrétiens; mais ils ne purent la faire tomber sur les Habitans, que la crainte avoit déjà écartés,

Les Espagnols passerent à une autre Isle, peu éloignée de la Terre-Ferme, & dans une situation qui formoit entr'elle & le continent une rade fort étendue & fort sure pour mettre les vaisseaux à l'abri des vents. C'est ce qui fut appelé dès-lors l'Isle de Saint-Jean d'Ulua. On l'appella l'Isle de Saint-Jean, parcequ'on y étoit arrivé le jour de

quoi ainsi
nommée.

LXX.
Isle de St
Jean d'Ulua.

S. Jean-Baptiste, & d'*Ulua*, parce qu'un Indien montrant de la main un pays, dont il sembloit vouloir indiquer le nom, il répéta souvent le mot *Culua* ou *Ulua*. Un commerce fort utile arrêta quelques jours les troupes dans le même lieu, où les Indiens de Terre-Ferme accouroient de tous côtés avec de l'or, dont ils croyoient tromper les Espagnols, en le troquant contre du verre.

LXXI. La facilité de ces Indiens, la richesse & les commodités du lieu, sembloient inviter Grijalva à y faire un établissement : il le souhaitoit, ainsi que tout son monde ; mais Velasquez l'avoit expressément défendu, on ne sçait pourquoi. On prit donc le parti d'envoyer vers ce Gouverneur le Capitaine Pierre d'Alvarado, pour demander cette permission, & l'instruire de toutes les découvertes déjà faites ; un des quatre vaisseaux fut chargé de tout l'or, & des autres richesses ou curiosités qu'on avoit trafiquées avec les Indiens. L'Envoyé devoit encore demander de nouvelles munitions & de plus grandes forces ; mais d'Alvarado

Lieugracieux
& commode
pour faire un
établissement
qu'on ne fit
pas alors.

varado n'étoit pas encore arrivé à l'Isle de Cuba, que Grijalva se vit obligé de prendre lui-même la même route.

Etant sortis de l'Isle de S. Jean, les Espagnols découvrirent les deux montagnes de *Tuspa* & de *Tusta*, qui s'étendoient fort loin entre la mer & la Province de *Tlascala*; ils entrèrent ensuite dans la riviere de *Panuco*, & allerent mouiller à l'entrée de cette riviere, appelée *Rio de Canoas*, ou des Canots, parce qu'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître, ils furent vivement attaqués par seize canots remplis d'Indiens armés. L'attaque ayant d'abord commencé par une grêle de fleches, les sauvages aborderent l'un des trois vaisseaux avec beaucoup de résolution; mais les deux autres étant venus au secours, les soldats sauterent dans les chaloupes, & chargerent si brusquement les Indiens, qu'ils en tuerent plusieurs, renverferent quelques canots, & mirent les autres en fuite. On ne jugea pas à propos de suivre cette victoire; & bientôt après on trouva

LXXII.
Nouvelles découvertes; les Indiens attaquent vivement les Espagnols, qui détruisent leur flotte de canots.

une résistance d'une autre espece:

LXXIII.
On est forcé
de reprendre
le chemin de
Cuba.

Ayant levé les ancrs, dans la résolution de suivre la côte, ils arriverent à une pointe de terre qui avançoit bien avant dans la mer, & qu'il ne parut pas possible de doubler. On eût dit que cet obstacle mettoit la mer en fureur, comme si elle eût voulu éprouver sa force contre la fermeté des rochers. Malgré l'habileté des Pilotes & toute la manœuvre des Matelots, les vaisseaux furent toujours repouffés par le reflux des vagues, avec un extrême péril d'être renversés, ou d'aller se briser contre la côte. Le Général, dont la prudence égaloit le courage & la fermeté, assembla alors tous ses Capitaines & ses Pilotes, pour consulter sur le parti qu'on devoit prendre, & la délibération ne fut pas longue; on sentoit assez, & les difficultés qu'il y avoit d'aller plus avant, & l'incertitude du retour: d'ailleurs les vivres, déjà bien diminués, commençoient à se corrompre, les navires étoient en mauvais état, & les soldats rebutés par tant de fatigues. Enfin la

défense imprudente de faire un établissement dans le pays, mettoit le comble au découragement des trou- pes. Il fut donc convenu tout d'une voix de retourner à Cuba, & de prendre la même route qu'on avoit déjà faite. On ne laissa pas de reconnoître en passant d'autres endroits de la côte, sans s'y arrêter beaucoup, mais avec assez de profit sur le commerce. Ce fut le 15 du mois de Septembre 1518, que les trois vaisseaux arriverent à S. Jacques de Cuba.

Le quatrième y étoit arrivé quelques jours auparavant, & les quinze mille marcs d'or avoient rendu le Gouverneur Velasquez plus gracieux au Capitaine Alvarado, qu'il ne le fut au Général Grijalva. Le Gouverneur regardoit ces richesses avec un plaisir qui lui faisoit quelquefois douter du rapport de ses yeux. Il fit répéter plusieurs fois à Alvarado les circonstances de cette découverte, qui avoit toujours pour lui la grace de la nouveauté. Mais son plaisir fut bientôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, sur ce qu'il n'avoit

LXXIV.

Bizarrerie du Gouverneur de Cuba, qui ne peut pardonner à Grijalva d'avoir suivi ses ordres.

point fait d'établissement dans un pays où il avoit été si bien reçu. Ce qu'il y avoit de curieux, étoit que tout ce qui faisoit le crime de ce brave Officier, ce qui lui attiroit l'humeur ou l'indignation de Velasquez, étoit son exactitude à s'en tenir à ce qui lui avoit été prescrit. Le Gouverneur ne croyoit pas pouvoir lui pardonner de ce qu'il lui avoit obéi, en ne faisant pas un établissement dans quelques-unes de ses découvertes. Les hautes pensées de Velasquez, ou l'idée flatteuse des plus brillantes conquêtes, avoient tellement gâté sa raison, qu'en demeurant d'accord de tout ce qu'il avoit prescrit, défendu ou ordonné, il traitoit de crime le respect qu'on avoit eu pour ses ordres.

LXXV. Ce qu'il demande à la Cour d'Espagne, & ce qu'il fait dans l'Isle de Cuba pour une nouvelle expédition. Cependant pour ne rien négliger de tout ce qui pouvoit tourner à son honneur, ce Gouverneur députa un de ses amis à la Cour d'Espagne pour faire valoir ses dernières découvertes & proposer ses nouveaux projets : en sollicitant quelques grâces pour les services déjà rendus, il demandoit sur-tout le titre d'Ad-

Yantade (Gouverneur Général) dans les conquêtes qu'il méditoit. Il en faisoit en même-tems les préparatifs avec beaucoup de diligence. Il levoit des troupes, faisoit radouber les anciens vaisseaux, & en achetoit d'autres. Enfin il composa une flotte de dix navires, qu'il eut soin d'armer & d'équiper. Il falloit un Général : le mérite & la réputation de Grijalva le faisoient souhaiter de tous, excepté de Velasquez, son parent : il avoit résolu de le punir, & de l'oublier. Le choix pouvoit tomber sur plusieurs autres, dont le mérite n'étoit point inférieur aux plus grands emplois ; mais aucun ne réunissoit toutes les qualités que Velasquez vouloit lui trouver : la chose en effet n'étoit pas facile. Il cherchoit un homme brave, ferme, résolu, en état de se démêler dans toutes sortes d'occasions, & de prendre son parti à propos, un homme qui n'eût cependant aucune attention à son intérêt ni à sa propre gloire, uniquement occupé de celle du Gouverneur qui l'auroit commis ; c'est-à-dire un homme qui

scût allier la grandeur du courage avec la bassesse d'esprit & la lâcheté d'un flatteur.

LXXVI.
Il choisit Fernand Cortez pour Capitaine général : qualités de ce grand homme.

Ce n'étoit pas là le caractère de Fernand Cortez, ses amis ne laisserent pas de le faire agréer à Velasquez, qui le choisit pour Capitaine Général de la flotte, & des pays déjà découverts, ou que l'on découvreroit à l'avenir dans la nouvelle Espagne. Les grandes qualités du nouveau Général l'ont rendu fort célèbre, & nous nous trouverons souvent dans l'occasion de parler de ces beaux faits.

Fernand Cortez, natif de la ville de Metellin dans l'Estramadoure, étoit fils de Martin Cortez de Monroy, & de Catherine Pizarre Altamirano. Ces deux noms illustres (dit un Auteur Espagnol) marquent assez la noblesse de son extraction. Il s'appliqua aux lettres humaines dès sa première jeunesse, & fit son cours à Salamanque durant l'espace de deux années. Ces études ne lui furent point inutiles : mais son inclination le portant à la profession des armes, il passa en 1504 dans l'Isle

de Saint-Domingue, où il gagna d'abord l'estime & l'amitié de tout le monde, par ses qualités d'esprit & de cœur. Il étoit bien fait de sa personne, d'une physionomie agréable, & d'un caractère extrêmement liant : il parloit toujours bien des absens ; sa conversation étoit sage, quoiqu'enjouée, & sa générosité si grande, que ses compagnons n'avoient pas moins de part que lui en tout ce qu'il possédoit, sans souffrir qu'ils publiassent ses bienfaits comme des obligations.

Cortez avoit déjà bien de puissans amis dans l'Isle de Saint-Domingue ; mais le repos dont on jouissoit dans ce pays déjà entièrement soumis, lui paroissoit un état trop violent ; il demanda permission d'aller dans l'Isle de Cuba, où il comptoit trouver, comme il trouva en effet, bien des occasions de signaler non-seulement son courage & sa valeur, mais aussi sa prudence & son exactitude à obéir : en peu de tems il acquit la réputation de brave soldat, & celle de bon Capitaine. Son mariage avec Ca-

LXXXVII.

Sa réputation, son mariage, & ses premiers emplois dans l'Isle de Cuba.

80 HISTOIRE GÉNÉRALE

therine Suarez Pacheco, demoiselle d'une illustre naissance & d'une haute vertu, le brouilla d'abord avec Velasquez, qui se réconcilia néanmoins avec lui, le mit au nombre de ses amis, & lui donna, avec un département d'Indiens, la charge de Juge Royal de la ville de Saint-Jacques; emploi qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées, entre les conquérans les plus qualifiés.

LXXVIII.

Il ajoute aux préparatifs de guerre déjà faits par le Gouverneur. Jalouſie de ſes ennemis.

Tel étoit l'état de Cortez, lorsqu'il fut préféré à un grand nombre de concurrens, pour être le Chef d'une expédition des plus importantes que les Espagnols eussent encore tenté dans le Nouveau-Monde. Mais depuis ce moment jusqu'à celui du départ, le nouveau Général eut plus d'un orage à essuyer: les intrigues de ses ennemis & les jalouſies de Velasquez sembloient se réunir pour le renverser, & tout cela ne servit qu'à faire mieux connoître la fermeté de son ame, son habileté, & tout le crédit ou tout l'empire qu'il avoit déjà sur l'esprit de tout ce qu'on connoissoit de bons

Officiers dans l'Isle. Tandis que pour se faire honneur & servir sa nation dans une si haute entreprife, Cortez employoit avec profusion tout son bien, & ce qu'il avoit emprunté de ses amis, pour acheter des vivres, des armes, des munitions, & augmenter l'équipage par le nombre des soldats, & de bons Capitaines, les parens & les amis de Velasquez n'oublioient rien pour aigrir de plus en plus son esprit, & lui faire entendre qu'il risquoit tout par le choix qu'il venoit de faire. On rapporte que Velasquez allant un jour à la promenade avec quelques-uns de ses parens, & ayant encore Cortez à son côté, un fou qui les divertissoit ordinairement par ses plaisanteries, lui dit assez brusquement : *Seigneur Diegue, vous avez fort bien fait, mais il nous faudra bientôt une autre flotte pour courir après Cortez.*

Cependant, si on en croit à Bernard Diaz de Castille, qui étoit présent, & qui a écrit cette Histoire, Velasquez dissimuloit encore ses soupçons, ou soutenoit même avec

LXXIX.
Velasquez
dissimule
quelquetems,

82 HISTOIRE GÉNÉRALE

vigueur l'honneur de son choix. Selon lui, Cortez ayant arboré son étendart, qui portoit le signe de la croix, avec ces mots : *in hoc signo vinces*, alla prendre congé du Gouverneur, qui lui fit bien des caresses, l'embrassa, le conduisit au port, & le vit monter sur son vaisseau.

LXXX. Tout cela peut être vrai, & il ne
 Et se déclare l'est pas moins, que depuis le 18
 enfin ouver- Novembre 1518, que la flotte par-
 tement con- tit du port de Saint-Jacques de Cu-
 tre son pro- ba, jusqu'au mois de Février de
 pre choix : le Capitai- l'année suivante, tout ce tems fut
 ne général employé par Cortez à augmenter
 fortifie la pe- ses forces dans différens ports, &
 tite armée, & le Gouver par Velasquez à le détruire par la
 neurtravaille à détruire ce ruse ou par la violence. Outre une
 Général; pre- nouvelle recrue de cent soldats, que
 mières vio- le Général leva dans la ville de la
 lences de Ve- Trinité, ou dans celle du Saint-Es-
 lasquez. prit, il s'associa beaucoup de no-
 bleffe, Alfonse Fernandez Portocare-
 ro, Gonzalez de Sandoval, Rodrigue
 Rangel, Jean Velasquez de
 Leon, parent du Gouverneur, &
 plusieurs autres Gentilshommes en
 réputation de valeur; mais en

même-tems Diegue Velasquez formoit la dernière résolution de rompre avec Cortez, & de lui ôter le commandement de la flotte : en conséquence il dépêcha deux Courriers à la ville de la Trinité, avec des lettres pour tous ses confidens, & un ordre exprès à François Verdugo, Juge Royal de cette Ville, pour qu'il eût à déclarer à Cortez que son emploi étoit révoqué, & à le déposséder juridiquement de la charge de Capitaine Général. Mais, soit crainte des suites, soit persuasion qu'on faisoit injure à Cortez, Verdugo ne put se résoudre à devenir l'instrument d'une pareille violence : il écrivit même au Gouverneur afin de l'obliger à changer de résolution, puisqu'aussi on ne sçauroit l'exécuter sans causer un mouvement très-dangereux, capable de mutiner les soldats & toute l'armée. Les principaux Officiers écrivirent dans le même goût ; Cortez y joignit ses lettres, très-mesurées, quoique pleines de plaintes tendres, sur la défiance que Velasquez lui témoignoit.

LXXXI.
Autres sages
précautions
de Cortez
pour assurer
le succès de
l'entreprise.

Après ces mesures, qu'on croyoit propres à calmer l'esprit du Gouverneur, Cortez se rendit à la Havane, il y grossit encore ses troupes de plusieurs habitans qui prirent volontiers les armes pour cette expédition; bien des personnes de qualité acheverent de fournir la flotte de tout ce qui lui manquoit, & donnerent une grande réputation à l'entreprise. Celle de Cortez augmentoit tous les jours. Comme il sçavoit ménager jusqu'au tems de son loisir, pour assurer le succès de ses armes, il profita de celui-ci en plusieurs manieres: d'abord il fit mettre à terre l'artillerie, la fit nettoyer & éprouver toutes les pieces, commandant aux Canoniers d'en reconnoître exactement la portée; & parce qu'il y avoit dans ce pays une grande abondance de coton, Cortez en fit faire des armes défensives pour ses soldats: c'est par cette expérience qu'on a appris qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles, étoit de meilleure défense que le fer, contre les fleches & les dards des Indiens. Une autre

Occupation du Général étoit de dresser & de discipliner ses troupes : tous les jours il faisoit faire l'exercice à ses soldats, leur apprenant à manier les armes, & leur faisant pratiquer toutes les évolutions, leur enseignant à former un bataillon, à défiler en ordre, à charger l'ennemi, à se saisir d'un poste & à faire retraite. Il les instruisoit lui-même en donnant ses ordres, & faisant le premier tous ces mouvemens, à l'exemple des plus fameux Capitaines de l'antiquité, qui donnoient de feintes batailles & de faux assauts, pour apprendre aux nouveaux soldats le métier de la guerre dans les véritables occasions.

Lorsque le Général s'occupoit ainsi, & que les troupes voyoient avec plaisir approcher le tems du départ, on vit arriver de nouveaux ordres de Diegue Velasquez, qui commandoit à Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, d'arrêter Cortez, & de l'envoyer prisonnier à Saint-Jacques avec une sûre escorte. L'ordre étoit conçu dans les termes les plus forts, & la ma-

LXXXII.
Nouvelles
violences de
la part de
l'obstiné Gouverneur: tout
se déclare
contre lui.

niere dont Velasquez exprimoit son chagrin contre Verdugo, qui n'avoit pas répondu à ses vûes, faisoit assez sentir à Barba ce qu'il devoit craindre pour lui-même, s'il n'obéissoit pas avec plus de fermeté. Cortez bientôt averti de tout, ne parut point insensible à ce nouveau coup: mais si son embarras fut grand, celui de Barba n'étoit point petit. Ce qu'on lui commandoit ne paroissoit guère praticable, & il risquoit tout, s'il négligeoit seulement de le tenter. Pendant qu'il différoit d'intimer ses ordres, Cortez prit son parti, ou fit semblant de vouloir l'attendre de la résolution de l'armée, en publiant lui-même la nouvelle persécution dont il étoit menacé. Ce fut dans cette occasion qu'il put connoître combien toutes les troupes, & ceux qui les commandoient, lui étoient attachés: tous les Officiers s'offrirent à lui, & par estime, & par reconnoissance, car tous lui avoient quelque obligation: les soldats, sur-tout, parurent si échauffés, que leur émotion donna de l'inquiétude à Cortez.

même, quoiqu'elle se fit en sa faveur.

Pierre de Barba, persuadé qu'il n'y avoit rien de plus pressé que d'appaiser ce mouvement avant qu'il fût en sa dernière force, alla chercher Cortez, & paroissant en public avec lui, il dit tout haut, *qu'il n'avoit aucun dessein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il n'auroit jamais de part à une si grande injustice.* Ce peu de paroles appaisèrent le trouble; les menaces se tournèrent en applaudissemens, & Barba, pour témoigner la sincérité de ses intentions, renvoya vers le Gouverneur son propre Député (Gaspar de Garnica) avec une lettre où il lui mandoit qu'il n'étoit pas tems d'arrêter Cortez, suivi d'un très-grand nombre de soldats, qui ne souffriroient point qu'on le maltraitât, & qui n'étoient pas disposés à lui donner cette marque de leur obéissance. Après avoir représenté toute l'émotion que son ordre avoit causée, & le péril où elle avoit jetté la Ville, & tout son peuple, Barba conseilloit au Gouver-

LXXXIII.
Danger d'une émotion, qu'on prévient fort facilement.

neur de retenir Cortez par de nouveaux bienfaits , parce qu'à tout événement , il valoit mieux espérer de sa reconnoissance , ce qu'on ne pouvoit obtenir par la persuasion , ni par la force.

LXXXIV. L'avis n'étoit pas mauvais , car
 Le Gouverneur s'opiniâtre , & le Général part. enfin l'autorité , quoique toujours respectable , est quelquefois un argument bien foible , pour disputer contre ceux qui ont de leur côté la force & la raison. Cet avis cependant ne changea rien dans les dispositions du Gouverneur , & le bruit se répandit qu'il venoit en personne à la Havane pour arrêter & dégrader Cortez ; ce bruit , en renouvelant les inquiétudes des soldats , alloit exciter quelque sédition , si le Général ne l'eût prévenu en hâtant son départ. Il mit donc à la voile le 10 du mois de Février 1519.

LXXXV. Un brigantin de médiocre grandeur ayant été joint aux autres vaisseaux , la flotte se trouva composée d'onze bâtimens ; Cortez partagea tous ses gens en onze compagnies , une dans chaque vaisseau. Il nomma

Ses forces ,
 & ses arrangements.

pour Capitaines Jean Velasquez de Leon, parent du Gouverneur, Alonse-Fernand Portocarero, François de Montexo, Christophle d'Olid, Jean d'Escalante, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Saucedo, & Diegue d'Ordas. Il donna le brigantin à Gines de Nortes, & se réserva le commandement de l'Amiral. Il commit le soin de l'artillerie à François Otosco, & la charge de Pilote major à Antoine d'Alaminos: l'un s'étoit signalé dans les combats en Italie, & l'autre avoit une grande expérience sur les mers de l'Amérique.

Cortez dressa ensuite ses instructions pour les Officiers, prévenant par un détail fort long, & encore plus exact, toutes les difficultés qui pouvoient naître dans les différentes occasions. Le jour de l'embarquement on chanta avec beaucoup de solemnité la Messe du Saint-Esprit, pour offrir à Dieu le commencement d'une entreprise dont on ne pouvoit attendre le progrès & la fin que de son divin secours. Le Licencié Jean Diaz, & le Pere Barthe-

LXXXVI.
Actes de Religion.

lemy d'Olmedo, Religieux de Notre-Dame de la Mercy, qui accompagnerent le Général jusqu'à la fin de la conquête, étoient ses Chapelains ou Aumoniers, les premiers Ministres de l'Evangile qui soient entrés dans le Mexique. Toute l'armée n'étoit composée que de cinq cents huit soldats, de cent neuf matelots, ou pilotes; il s'y trouvoit dix-sept chevaux. C'étoit avec ces médiocres forces qu'on alloit conquérir un grand Empire, & attaquer un Monarque qui pouvoit armer plusieurs millions d'Indiens, dont la plupart étoient aguerris & conduits par une noblesse, qui ne manquoit ni de zèle pour la Patrie, ni de courage.

LXXXVII.

Confiance
chrétienne.

En ne considérant donc que les forces humaines, le projet d'une telle entreprise pouvoit passer pour une témérité, ou pour une folie: mais le passé avoit appris à mieux placer sa confiance, & on peut dire que personne ne comptoit plus fortement sur la protection du Ciel, que le Chef de cette expédition. Il en donna de belles preuves dans toutes les occasions.

On mit à la voile avec un vent assez favorable (1); mais au coucher du soleil il se leva une horrible tempête qui mit la flotte en désordre & en danger. Tous les vaisseaux devoient suivre l'Amiral, & lorsque la tempête cessa avec l'obscurité de la nuit, les vaisseaux se trouverent bien dispersés; l'un extrêmement endommagé & en péril, fut promptement secouru, & celui de Pierre d'Alvarada se trouva le premier dans l'Isle de Cozumel, qui étoit le premier rendez-vous, en cas que quelque accident les séparât. Les Insulaires avoient pris la fuite par la crainte des Espagnols, & Alvarado, sans attendre l'arrivée de la flotte, marcha avec sa troupe pour reconnoître le pays: il trouva les deux premiers bourgs ou villages abandonnés; on avoit laissé dans le second quelques vivres, & quel-

LXXXVIII.
Tempête,
qui met la
flotte en dan-
ger.

(1) La petite armée mit à la voile le 10 de Février 1519, & nous verrons que le 13 du mois d'Août 1521, une grande partie de l'Empire de Mexique, sa Capitale, & son Souverain, étoient déjà au pouvoir de Cortez.

ques joyaux dans une espece de temple ; on prit tout cela , avec deux Indiens & une Indienne , qui n'avoient pû se sauver à tems.

LXXXIX.

Tous les vaisseaux se réunissent à Cozumel, où le Général corrige la faute d'un de ses Officiers.

Cortez étant arrivé avec tout son monde, deux jours après Alvarado, le reprit publiquement de son incursion ; après quoi il fit venir les trois Indiens prisonniers, qu'il mit en liberté, commanda qu'on leur rendît tout ce que les soldats leur avoient enlevé, & leur remit quelques petits présens pour leur Cacique. Les intentions du Général étoient qu'à la vûe de ces témoignages d'amitié, les Indiens de Cozumel perdissent la crainte qu'ils pouvoient avoir conçue ; & cependant il fit encore la revue de son armée, & parla ainsi, tant aux Capitaines, qu'aux soldats.

XC.
Discours de Cortez à ses troupes.

» Mes amis, & mes compagnons ;
» quand je considère le bonheur qui
» nous a réunis tous dans cette
» Isle, & que je fais réflexion sur
» les traverses & les persécutions
» dont nous sommes échappés, &
» sur les difficultés qui se sont op-
» posées à notre entreprise, je re-

» connois avec respect la main de
» Dieu qui nous a assisté, & j'ap-
» prends par cette disposition de sa
» divine providence, qu'elle nous
» promet un heureux succès d'un
» dessein, dont elle a daigné favo-
» riser le commencement. C'est le
» zèle que nous avons pour lui &
» pour le service de notre Roi, ce
» qui part d'un même principe ;
» c'est ce zèle qui nous pousse à en-
» treprendre la conquête de ces
» pays inconnus, & Dieu combat-
» tra pour sa cause en combattant
» pour nous. Mon dessein n'est point
» de vous déguiser les difficultés qui
» se présentent. Nous avons à sou-
» tenir des combats sanglans & fu-
» rieux, des fatigues incroyables
» dans les fonctions, les attaques
» d'un nombre infini d'ennemis, où
» vous aurez besoin d'employer tou-
» te votre valeur : outre que la né-
» cessité de toutes choses, les inju-
» res du tems, & la difficulté des
» chemins exerceront votre con-
» stance, que l'on peut nommer
» une seconde valeur, & qui n'est
» pas un moindre effort du courage,



» puisque vous sçavez que la patience
» ce acheve souvent à la guerre ,
» ce que les armes n'ont pû faire.
» Vous vous êtes accoutumés à pâ-
» tir & à combattre dans ces Isles
» que vous avez soumises ; mais
» notre entreprise est bien d'une
» autre importance , & nous y de-
» vons apporter bien plus de fer-
» meté , puisque la résolution se
» mesure sur la grandeur des obsta-
» cles. Il est vrai que nous sommes
» en petit nombre , mais l'union fai-
» sant la force des armées , semble
» encore les multiplier ; & c'est ce
» que nous devons attendre de la
» conformité de nos sentimens. Il
» faut, mes amis , que nous n'ayons
» tous qu'un même avis , quand il
» s'agira de prendre des résolutions ,
» une même main quand il faudra les
» exécuter ; que nos intérêts soient
» communs , & notre gloire égale
» en tout ce que nous aquerrons.
» La valeur de chacun de nous en
» particulier , doit établir la sûreté
» de tous en général. Je suis votre
» Chef , & je ferai le premier à hâ-
» zarder ma vie pour le dernier des

» soldats : vous aurez à suivre mon
 » exemple encore plus que mes or-
 » dres. Je puis vous assurer que dans
 » cette confiance je me sens assez de
 » courage pour conquérir le monde
 » entier, & mon cœur se flatte de
 » cette espérance, par un de ces
 » mouvemens extraordinaires qui
 » surpassent tous les présages. Je fi-
 » nis, car il est tems de faire succé-
 » der les effets aux paroles. Que ma
 » confiance ne vous paroisse pas un
 » excès de témérité; elle est fondée
 » sur ceux qui m'entourent main-
 » tenant; & tout ce que je n'ose
 » attendre de mes propres forces,
 » je l'espère de vous ».

Il parloit encore, quand on l'a-
 vertit que quelques Indiens se mon-
 troient assez près du camp : aussi-tôt
 il fit mettre les soldats en ordre de
 bataille, mais derrière les lignes
 seulement, jusqu'à ce qu'on eût re-
 connu le dessein des Insulaires. Ils
 étoient désarmés, & en petites trou-
 pes; quelques-uns s'approchoient
 peu à peu, & comme on ne leur fai-
 soit point de mal, ils étoient suivis
 des autres. Les plus hardis étant

XCI.

Sa conduite
 envers les In-
 sulaires de
 Cozumel.

venus jusques dans le camp, le Général leur fit un accueil si gracieux, qu'ils appellerent leurs compagnons; dès le même jour il en vint un grand nombre, & on les vit se mêler parmi les soldats Espagnols avec autant de familiarité que de confiance, sans marquer la moindre surprise.

XCII.
Idole, qui
donne le nom
à cette Isle.

La conduite de Cortez leur avoit inspiré cette confiance; & leur commerce perpétuel avec des nations différentes en langage, & en habillement, faisoit qu'ils voyoient sans étonnement l'arrivée des étrangers. La réputation d'une idole, qui a donné son nom de Cozumel à cette Isle, y attiroit depuis long-tems les peuples de plusieurs Provinces de la Terre-Ferme; on venoit continuellement en grandes troupes, & on n'entroit dans le temple de cette idole qu'avec beaucoup de respect. La nuit étant venue, tous les Insulaires se retirèrent dans leurs maisons, & le lendemain on vit arriver leur principal Cacique, suivi de plusieurs Indiens, qui venoit faire lui-même son ambassade & son présent au Général. Cortez l'ayant reçu
fort

fort civilement , il lui fit entendre par son Interprète qu'il lui sçavoit bon gré de sa visite , & qu'il lui offroit son amitié & celle de tous ses soldats. Le Cacique répondit qu'il recevoit ses offres , & qu'il étoit homme à en bien user.

Le mot de *Castille* , prononcé comme par hazard par cet Indien , donna lieu aux réflexions de Cortez , qui , par diverses interrogations , apprit qu'il y avoit quelques Castillans prisonniers dans la Province d'Yucatan , à peu de journées du lieu où on se trouvoit alors. Résolu de les délivrer , il communiqua son dessein au Cacique pour sçavoir si ces Indiens étoient guerriers , & de quel nombre de soldats il auroit besoin pour retirer les prisonniers. Ce Cacique répartit sur le champ en habile homme , que le plus sûr moyen seroit de les racheter par quelques présens , parce que si l'on y alloit par les voies des armes , on les exposeroit à être massacrés par leurs maîtres , & quelque châtimement qu'on en fit , on les perdrait toujours sans ressource. Le conseil étoit

XCIH.
Sage conseil
d'un Cacique.

trop sage pour n'être pas suivi : le Capitaine Ordaz eut ordre de passer avec son vaisseau & sa compagnie à la côte d'Yucatan : il amenoit quelques Indiens de Cozumel pour aller à la découverte des prisonniers , & apportoit quelques présens pour leur rançon.

XCIV.
Par quels motifs Cortez inspire la modération à ses soldats.

Cependant le Général marchoit avec toute son armée pour reconnoître cette Isle , & pour retenir tous ses soldats dans le devoir , sans les mutiner ; il leur disoit que cette nation étoit pauvre & sans défense , que la bonne foi qu'elle avoit témoigné méritoit bien d'être récompensée par un bon traitement , & que leur misere ne donnoit point de tentations à l'avarice ; qu'ils ne devoient tirer de ce petit coin de terre d'autres richesses qu'une bonne réputation. Ne pensez pas , ajoutoit-il , que celle que vous acquerez ici , se renferme dans les bornes étroites de cette misérable Isle ; le concours des peuples qui s'y rendent en foule , comme vous le sçavez , portera votre nom en d'autres pays , où l'impression qu'on aura de

notre douceur & de notre équité nous fera fort utile pour faciliter nos desseins ; ainsi nous en aurons moins à combattre dans les lieux où il y aura plus à gagner.

Arrivés au temple, les Espagnols y trouverent une quantité de petites statues, & un plus grand nombre d'Indiens autour de la fameuse idole. Elle avoit la figure de l'homme, mais d'un air si terrible & si affreux, qu'il étoit aisé d'y reconnoître les traits de son original. Au milieu de cette foule d'adorateurs paroissoit un sacrificateur, qui, par le ton de voix & par ses gestes, sembloit vouloir leur persuader quelque chose. Cortez l'interrompit, & se tournant vers le Cacique, il lui dit, que pour maintenir l'amitié qui étoit déjà entr'eux, il devoit renoncer au culte de ses idoles, qui n'étoient que des représentations du démon, & persuader la même chose à ses Sujets par son exemple.

Les raisons qu'il apporta pour appuyer sa proposition contre les horreurs de l'idolâtrie, parurent si convaincantes au Cacique, qu'il en fut

XCv.

Il veut persuader au Cacique de renoncer à ses idoles.

XCvi.

Le Cacique se tait ; les sacrificateurs crient, menacent, &

les soldats
brisent les
idoles.

étourdi & n'osa jamais se hasarder d'y répondre : il avoit assez de jugement pour connoître son ignorance : il demanda seulement la permission de communiquer cette affaire aux sacrificateurs, aussi stupides & moins sinceres que lui. Cette conférence aboutit donc à faire venir en présence du Général un grand nombre d'imposteurs, qui crioient tous fort haut, & ces cris, expliqués par les Interprètes, n'étoient que des protestations de la part du Ciel, contre quiconque seroit assez téméraire pour troubler le culte qu'on rendoit aux dieux, dénonçant qu'on verroit le châtement suivre de près l'attentat sacrilege. Leurs menaces ne firent qu'irriter Cortez, & ses soldats, déjà accoutumés à interpréter les mouvemens qui paroissent sur son visage, comprirent son intention, & se jetterent sur l'idole avec tant d'ardeur, qu'en un moment elle fut mise en pieces, ainsi que toutes les autres qu'on voyoit dans des niches.

XCVII.
Conferna-

• Tout ce fracas mit les Indiens dans



une horrible consternation : les Indulaires de Cozumel en furent les plus outrés , parce qu'ils perdoient le plus par la destruction de l'idole , qui attiroit tant de peuples chez eux. Mais les uns & les autres , quand ils virent que le Ciel étoit fort tranquille , & que contre leur attente , la vengeance tarδοit beaucoup , tout leur respect pour l'idole se tourna en mépris ; ils ne se fâchoient , ils ne murmuroient plus que contre leurs dieux , de ce qu'ils étoient ou impuissans , ou trop pacifiques ; & pour les punir de leur insensibilité , ou pour se venger de ce qu'ils en avoient été trompés , ils ne prirent plus leur défense. Ce que les Chrétiens venoient de faire dans le principal temple de cette Isle , ils le firent sans empêchement dans tous les autres ; & le plus considérable ayant été netoyé de tous les débris de l'idolâtrie , on le bénit , & on y éleva un autel , sur lequel on plaça une image de la sainte Vierge ; le lendemain on y dit la messe , & le Cacique y assista accompagné de ses Indiens , qui , mêlés avec les Espa-

tion & surprise des Idolâtres , ils méprisent leurs dieux , parce qu'ils ne se vengent pas : autel élevé au vrai Dieu .

gnols, y parurent tous dans un silence qu'on eût pris pour dévotion, mais qui tenoit sans doute plus de l'admiration, que de la véritable piété; ils étoient encore trop peu instruits, quoiqu'il ne faille point douter que les deux Aumôniers ne profitassent de l'occasion pour leur expliquer les premiers élémens du Christianisme, autant que les circonstances du tems pouvoient le permettre.

XCVIII.
La Croix ar-
borée.

Vis-à-vis de l'entrée du temple on fit dresser une grande croix, que les Charpentiers de la flotte avoient taillée, avec autant de diligence que de zèle. Après huit jours, Ordaz étant de retour, sans avoir eu aucune nouvelle, ni des prisonniers, ni des Indiens qu'il avoit envoyés pour les chercher, Cortez prit congé du Cacique, lui marquant beaucoup de satisfaction, & lui recommandant sur-tout de conserver avec soin les premières marques qu'il lui laissoit de la véritable Religion, espérant, disoit-il, de son amitié, qu'il leur feroit rendre le respect qui leur étoit dû, jusqu'à ce

qu'étant mieux instruit de la vérité, son esprit en reçût les lumières (1).

Le docile Cacique promit tout, & le Général se remit en mer, dans le dessein de suivre la route que Grijalva avoit déjà faite, mais en poussant toujours plus avant dans la découverte du nouveau pays, & de faire cependant quelques établissemens, selon que les lieux & les circonstances le permettoient. La flotte avoit le vent en poupe, & tout sembloit annoncer une heureuse navigation, lorsque Jean d'Escalante fit tirer un coup de canon; son vaisseau avoit une voie d'eau qui le mit à deux doigts de sa perte: on retourna promptement à l'Isle de Cozumel, & on n'eut que le tems d'y arriver pour sauver le vaisseau. Les Insulaires accoururent sur la côte, inquiets peut-être de ce prompt retour; mais dès qu'ils en connurent

XCIX.

On remet à la voile, & bientôt on revient à l'Isle pour sauver un vaisseau.

(1) Le zèle de Cortez paroît ici plus militaire que réfléchi: ne devoit-on pas craindre que la croix & l'image de la sainte Vierge, entre les mains de ces Insulaires si peu instruits, & encore idolâtres, ne devinssent pour eux de nouveaux objets d'idolâtrie.

la raison, ils s'employèrent tous avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaisseau & à le réparer. Leur Cacique donnoit l'exemple, & les canots, qu'ils manioient avec une adresse admirable, furent d'un grand service en cette occasion.

C.
Les Insulaires font bien espérer de leur conversion à la Foi.

Tandis qu'on préparoit tout ce qui étoit nécessaire, Cortez, accompagné du Cacique & de quelques soldats, alla visiter le temple, & vit avec une singulière satisfaction, des témoignages de la vénération de ces peuples pour la croix & l'autel de la sainte Vierge; les parfums qu'ils y avoient brûlés, les fleurs & les ornemens dont ils avoient paré l'autel, parloient en leur faveur. Tout cela donnoit du moins lieu d'espérer qu'un bon Missionnaire feroit un jour du fruit, lorsqu'il pourroit prêcher & instruire à loisir ces peuples, qui ne paroissent rien moins qu'obstinés dans leur ancienne idolâtrie.

Cl.
Trait marqué de la Providence.

On reconnut encore ici un trait de la divine Providence, quand on fit attention que le tems nécessaire pour raccommoder le vaisseau, ne

l'avoit pas été moins pour donner lieu à la venue d'un des prisonniers qui étoient à Yucatan, & que cet Espagnol délivré, comme par miracle, de ses liens, sçavoit assez les différentes langues des peuples, pour suppléer au besoin qu'on avoit d'un truchement.

Le quatrieme & dernier jour employé à donner un radoub au vaisseau, l'armée étant prête à se rembarquer, on découvrit de loin un canot rempli d'Indiens armés, qui, traversant le golfe d'Yucatan, venoit droit à l'Isle de Cozumel : c'étoit les mêmes Indiens qu'on avoit envoyés à la découverte des prisonniers, & qui en ramenoient un, dont la joie, au moment qu'il revit des Chrétiens & ses Espagnols, ne fut pas moins grande que celle qu'il causa dans toutes les troupes.

Jérôme Aguillar (c'est le nom de l'esclave délivré) étoit natif d'Es-cija, où il avoit étudié & reçu quelques ordres sacrés; étant passé depuis dans l'Amérique, & allant de la côte de Darien à l'Isle de Saint-Domingue, il a voit été poussé avec

CII.

La délivrance
d'un prisonnier
chrétien.

CIII.

Quel étoit
ce prisonnier
ses aventures.

vingt de ses compagnons, sur les côtes d'Yucatan. Saisis d'abord par les Barbares, ils furent menés & vendus dans un pays de Caraïbes. Le Cacique fit d'abord mettre à part les mieux nourris pour les sacrifier à ses idoles, & faire ensuite un festin des misérables restes de ce sacrifice. Les plus maigres furent réservés pour une autre occasion : Aguillar, l'un de ceux-ci, fut rudement lié, & néanmoins bien nourri, dans une cage de bois, où on l'apâtoit, non pour lui sauver la vie, mais pour le faire servir à un autre genre de mort. La Providence qui avoit d'autres vûes sur lui, lui donna le moyen de se tirer de cette cage, & des mains des Caraïbes : il tomba entre celles d'un autre Cacique, ennemi du premier, qui le traita plus humainement, mais sans lui épargner le travail le plus rude, jusqu'à ce qu'il eût gagné sa confiance par ses bonnes manières, par sa fidélité sur-tout, & par un grand exemple de son amour pour la continence, dont il donna une belle preuve dans une occasion fort

critique. Ce Cacique mourant quelques années après, il laissa un fils, auquel il recommanda particulièrement Aguillar, qui eut le bonheur de lui plaire & de le servir utilement dans une guerre.

Aguillar se trouvoit dans cette situation aussi heureux que peut l'être un esclave chrétien parmi des infidèles, lorsqu'on lui remit les lettres de Cortez & les présens, avec lesquels il n'eut aucune peine de payer sa rançon, d'obtenir son congé, & de suivre ceux qui étoient venus le chercher. Il y avoit huit ans qu'il étoit dans l'esclavage; & quand il parut devant Cortez, il étoit presqu'entièrement nud; une de ses épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois, & l'autre d'une mante, au bord de laquelle il avoit attaché des heures, qu'il tira d'abord, les montrant aux Espagnols, & attribuant à cette dévotion qu'il avoit toujours conservée, le bonheur de se revoir entre des Chrétiens. On eut le loisir de lui faire raconter toutes ses aventures, & plus d'une occasion de se servir uti-

CIV.
En quel état
il paroit devant
Cortez.

lement de lui pour entendre les différens peuples du pays, & en être entendu. L'habile Général, qui sçavoit mettre tout à profit, ne manqua pas de faire valoir cet événement devant ses troupes, comme une marque que le Ciel favorisoit son entreprise.

CV.

Autre esclave
Espagnol,
moins sage.

Le matlot Gonzale Guerrero fut moins sage qu'Aguillar; compagnon de son esclavage, il auroit pû profiter de l'occasion comme lui pour recouvrer sa liberté & l'exercice de sa Religion; mais le malheureux avoit épousé une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfans: il sacrifia sans hésiter son honneur & son salut à l'amour de sa famille infidèle. Antoine Solis, en rapportant ce fait, assure que dans toutes les relations des conquêtes de sa nation en Amérique, il n'a trouvé aucun autre Espagnol qui ait commis un crime semblable. Il seroit à souhaiter qu'on fût moins fondé à leur en reprocher quelques autres, qui, pour être d'une autre espece, ne sont peut-être pas moins griefs.

Les Espagnols partirent pour la seconde fois de l'Isle de Cozumel le 4 de Mars 1519, & ils arriverent à la riviere de Tabasco, ou de Grijalva. Le bon accueil que ces peuples avoient fait à cet Officier, & l'or qu'il en avoit tiré, étoient de grands charmes pour attirer tous les soldats à terre, & Cortez ne comptoit pas d'y séjourner, mais d'avancer toujours, car sa maxime étoit que dans ces sortes d'expéditions il falloit aller droit à la tête. On commençoit à forcer le torrent de l'eau, lorsqu'on apperçut un nombre infini d'Indiens, les uns dans des canots, les autres sur les bords de la riviere, & tous bien armés : leur dessein paroissoit être de disputer le passage aux Espagnols. Leurs cris horribles & leurs menaces ne permettoient pas d'en douter. Le Général fit d'abord ses arrangemens, & ordonna cependant que personne ne bougeât, jusqu'à ce qu'il fallût venir à la charge, disant aux soldats, qu'en cette occasion il falloit employer le bouclier avant que de

CVI.

On dispute
le passage aux
Espagnols sur
la riviere de
Tabasco.



VIO HISTOIRE GÉNÉRALE

tirer l'épée, parce que la justice seroit du côté de ceux qui se tiendroient simplement sur la défensive. Il envoya en même-tems Aguillar vers les Indiens pour leur offrir la paix, & les faire ressouvenir qu'ayant déjà fait alliance avec Grijalva, ils ne pouvoient la rompre sans violer leurs sermens, & donner lieu aux Espagnols de s'ouvrir le chemin par les armes.

CVII.
Les Indiens
attaquent, &
leur flotte est
détruite; au-
tre combat
sur terre.

La réponse des Barbares fut le signal de l'attaque; s'étant avancés à la faveur du courant, ils tirèrent brusquement, tant de leurs canots, que des bords du fleuve, une si grande quantité de fleches, que les Espagnols furent assez embarrassés à se couvrir. Ils chargerent à leur tour, mais avec tant de vigueur & d'avantage, que la plûpart des canots ayant été d'abord renversés, & un grand nombre d'Indiens jetés dans l'eau, ou emportés par le feu de l'artillerie, les vaisseaux s'avancerent sans obstacle, & les troupes descendirent à terre. Il fallut soutenir d'abord un second combat dans

un terrain marécageux & couvert de buissons : les Indiens , dont le nombre croissoit toujours , ne cessent de lancer des fleches , des dards , & des pierres. Les Espagnols combattoient dans l'eau jusqu'aux genoux ; mais leur courage étoit soutenu par celui du Général , qui pouffoit toujours cette effroyable multitude d'ennemis , & en même-tems , avec sa présence d'esprit ordinaire , il détacha le Capitaine Alfonso d'Avila pour aller attaquer la ville de Tabasco , capitale de la Province , & peu éloignée de là.

Les Indiens , attentifs à la marche de ce Capitaine , disparurent devant Cortez pour courir à la défense de leur ville. Le Général , à la tête de ses troupes , prit la même route & arriva devant Tabasco plutôt que d'Avilla , qui avoit trouvé plusieurs marais : dès ce moment , sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître , ni aux Espagnols celui d'examiner le péril , le Général les rangea , & leur dit : » Mes amis , » la Ville que vous voyez doit être » cette nuit notre logement : ceux

CVIII.

Troisième
plus difficile,
au milieu de
la ville de
Tabasco.

» que vous venez de vaincre à la
 » campagne, s'y étant retirés, cet-
 » te méchante muraille (ou paliffa-
 » de) qui les couvre, leur ôte un
 » peu de crainte, mais elle ne les
 » défend pas. Suivons notre victoi-
 » re, avant que ces barbares ou-
 » blient leur coutume de fuir devant
 » nous, ou que notre retardement
 » leur laisse prendre quelque assu-
 » rance ».

CIX.

Les Indiens
 ne savent
 point profiter
 de leurs a-
 vantages; en
 fuyant ils lais-
 sent de gran-
 des provi-
 sions aux en-
 nemis.

La ville fut aussi-tôt attaquée avec beaucoup d'impétuosité, & la résistance ne fut pas longue, ni à la première paliffade, parce que le gros des Indiens s'étoit retiré dans le fond de la ville, ni dans celles qui se trouvoient presque de rue en rue, parce que les ennemis s'embarassoient eux-mêmes par leur grand nombre: leur effort fut plus grand dans une belle place au centre de la ville; mais le fer & le feu des Espagnols éclaircirent cette confuse multitude, & la dissipèrent en fort peu de tems. Cependant la ville de Tabasco étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une ville de guerre, qui pouvoit passer

pour forte dans ce pays. Les Indiens en avoient fait sortir leurs familles, avec les meubles, & y avoient fait provision d'une grande quantité de vivres. L'armée sçut bien en profiter; elle passa la nuit en trois temples, qui se trouvoient sur la même place où s'étoit donné le dernier combat.

Quoique les Indiens échappés de la bataille se fussent dispersés dans les bois, & qu'au retour du soleil on ne vît aucun ennemi en campagne, ce silence étoit suspect à Cortez; ses soupçons augmentèrent encore, quand il apprit que Melchior, Indien de Cuba, qui lui servoit quelquefois d'Interprète, s'étoit enfui durant la nuit, laissant ses habits de Chrétien suspendus à un arbre. Les avis que ce déserteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de fâcheuses suites. On sçut en effet que c'étoit lui, qui, pour les porter à continuer la guerre, leur avoit dit que les Espagnols étoient en petit nombre, qu'ils n'étoient ni invincibles ni immortels, comme les sauvages se l'imaginoient, & que

CX.

Un Indien baptisé apostasie, trahit les Espagnols, & est enfin sacrifié aux idoles par les sauvages.

les armes à feu n'étoient rien moins que des foudres. En dissipant ainsi la principale terreur des Indiens, il les rendit plus opiniâtres à refuser la paix, & leur occasionna plusieurs autres défaites; mais il fut enfin la victime de sa perfidie, car les barbares, toujours battus, déchargèrent sur lui leur vengeance en le sacrificiant à leurs dieux.

CXI.
Nouveaux
combats dans
les plaines de
Tabasco.

Cependant François de Lugo & Pierre d'Alvarado furent envoyés à la découverte; chacun avec sa compagnie de cent hommes, devoit prendre différens chemins, & le premier tomba bientôt dans un gros d'Indiens qui étoit en embuscade, & qui l'ayant enveloppé, l'attaquèrent fort brusquement. De Lugo ne laissa pas de mettre sa petite troupe en bataillon quarré; faisant ainsi tête par-tout, & suppléant par la valeur à l'égalité des forces, il faisoit bien plus de mal à l'ennemi qu'il n'en recevoit. Alvarado, averti par le bruit des armes, vint à son secours; le nombre des Indiens croissoit aussi toujours, & malgré la quantité de leurs morts ou blessés, ils conti-

noient à se battre avec toute la férocité qui leur est naturelle dans la première attaque. Cortez parut enfin avec ses autres troupes, & les ennemis ne l'attendirent pas : leur fuite ne fut pas si précipitée, qu'on ne leur fît quelques prisonniers.

C'étoit ce que le Général s'étoit proposé : ayant fait questionner ces prisonniers par Aguillar, il apprit qu'on n'avoit eu encore affaire qu'avec les Sujets du Cacique de Tabasco, & que tous les autres Caciques de la contrée, ses Confédérés, assembloient incessamment leurs vassaux pour venir avec toutes leurs forces fondre sur les Espagnols ; c'est-à-dire quarante ou cinquante mille hommes contre six ou sept cents. Le courage & l'intrépidité de Cortez ne le rendoient point téméraire : il assembla donc ses Capitaines, les avertit qu'ils auroient le lendemain une nombreuse armée sur les bras, & demanda leur avis. Tout bien examiné, il fut dit qu'il falloit combattre, puisqu'il n'étoit ni sage de se rembarquer pour continuer sa route, en laissant par der-

CXII.

Les Caciques
alliés assemb-
lent de plus
grandes for-
ces.

rière une multitude d'ennemis, ni honorable de reprendre le chemin de Cuba comme en fuyant. Si la résolution avoit été unanime dans le Conseil de guerre, l'ardeur ne fut pas moindre parmi les troupes.

CXIII.
Bataille gé-
nérale du 25
Mars 1519,

Le Général ayant pris toutes les mesures, ordonna que tout le monde se tint prêt à marcher le lendemain : c'étoit le 25 de Mars ; & dès que le jour parut, tous les Espagnols entendirent la Messe, prirent les armes, & marcherent en ordre de bataille : ils n'étoient encore qu'à une lieue du camp, qu'ils découvrirent de loin une armée qui sembloit inonder toute la campagne, autant que la vûe pouvoit s'étendre. On se posta, & on attendit les ennemis : si le nombre en imposoit aux yeux, leurs effroyables cris ne frapportoient pas moins les oreilles, & on n'ignoroit point que leur première impétuosité pouvoit être redoutable : mais on s'étoit posté d'une manière à n'être pas facilement enveloppé, & on avoit placé l'artillerie de façon à éclaircir bientôt ces nombreux ba-

tailions, qui ne sçavoient garder aucun ordre de rangs, ni de files. Le combat fut engagé avec une égale résolution : la multitude & la fureur animoient les uns, la valeur & l'expérience soutenoient les autres. Pendant que les Barbares faisoient retentir l'air de leurs horribles cris, & sembloient l'obscurcir par la multitude de leurs fleches, l'artillerie Espagnol faisoit le plus grand fracas dans leurs troupes ; plus elles étoient ferrées, plus le canon y faisoit de ravage : chaque décharge en abattoit des rangs, ou des pelotons entiers.

Ordaz à la tête de l'Infanterie, remplissoit tous les devoirs d'un sage Capitaine & d'un brave soldat ; & Cortez, suivi de ses quinze cavaliers, s'ouvrit bientôt le passage. La terreur & la mort sembloient marcher à ses côtés. Les Indiens se voyant partout renversés, emportés par le feu du canon, ou foulés aux pieds des chevaux, ne songerent plus qu'à fuir, jettant même les armes qui les embarrassoient, en les rendant moins légers. Le nom-

CXIV.
Gagnée par
les Espagnols

118 HISTOIRE GÉNÉRALE

bre de leurs blessés ne pouvoit être que fort grand, & celui de leurs morts d'autant plus considérable, que, si on excepte les Caciques, ils combattoient tous nuds. Mais comme c'étoit leur coutume d'emporter (autant qu'ils pouvoient) leurs morts, les vainqueurs n'en comptèrent que huit cens sur le champ de bataille, & ne purent juger sûrement de la perte des ennemis, que par leur empressement à demander la paix, aux conditions qu'on voulut leur accorder.

CXV.
Cortez rend
la liberté à
ses prison-
niers.

La perte des Espagnols ne fut que de deux soldats tués, & soixante-dix blessés. Cette journée servit beaucoup à arranger leurs affaires, soit par l'éclat de leur victoire, qui se répandit au loin dans le pays, soit par la réputation de modération & de douceur que l'habile Cortez sut se faire; car d'abord qu'il vit les Indiens en fuite, il fit faire alte à son armée, pour épargner le sang; & à l'égard des prisonniers qu'on venoit de faire, il les traita avec une humanité peu connue à ces peuples, leur coutume générale étant

de faire mourir leurs prisonniers de guerre sur les autels sacrilèges de leurs dieux, & sous le glaive des Sacrificateurs. Le Général Espagnol, peu content de sauver la vie aux siens, leur rendoit la liberté; non-seulement il n'exigeoit d'eux aucune rançon, mais en les renvoyant à leurs Caciques, après quelques caresses, il leur faisoit quelques petits présens, de ces bagatelles qu'on portoit de Castille, & qui étoient toujours d'un très-grand prix aux yeux des sauvages.

Certe conduite pleine de sagesse concilioit à Cortez les esprits & les cœurs de tous ces peuples; il leur paroissoit aussi aimable après la victoire, que redoutable dans le combat. Aussi s'empressoit-on de gagner son amitié & de faire alliance avec lui. C'est ce qu'on pourra souvent remarquer dans le cours de cette Histoire. Dans tout le pays qu'il traversa jusqu'à la Capitale du Mexique, il se fit presque autant d'amis & d'alliés qu'il connut de peuples. Les uns étoient Sujets, les autres Tributaires de Montezuma; plu-

CXVI.

Sa modération lui gagne la confiance des peuples: il en fait des alliés utiles.

seurs avoient déjà secoué le joug de la dépendance, ou travailloient à le secouer, se plaignant de son faste orgueilleux & de sa tyrannie. Parmi-ceux-ci Cortez fit des alliances, qui lui furent d'un grand secours pour la conquête de cet Empire. Il est vrai que la plûpart de ces peuples ne se soumirent aux Espagnols par un Traité de paix, qu'après en avoir été battus dans quelque sanglante bataille. Ceux de Tabasco donnerent le premier exemple à tous les autres.

CXVII.

Le Cacique de Tabasco, précédé de ses Envoyés, de différens rangs, vient faire ses présens & ses soumissions.

Peu d'heures après que Cortez eut renvoyé ses prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines, on vit arriver au camp quelques Indiens chargés de maïs, de poules & d'autres provisions : ce premier présent étoit pour faciliter les ouvertures de la paix qu'on venoit proposer de la part du Cacique de Tabasco. Mais Aguillar fit remarquer que ceux qui portoient cette parole, étoient du dernier ordre du peuple ; ce qui étoit contre l'usage du pays : aussi Cortez ordonna-t-il qu'on les renvoyât sans

sans qu'ils l'eussent vu, & l'Interprète les avertit de dire à leur Cacique, que s'il souhaitoit la paix, il falloit qu'il l'envoyât demander par des hommes plus raisonnables & plus qualifiés. Le Cacique reconnut sa faute, & ne différa pas de la réparer : dès le lendemain, il envoya, avec une grande abondance de vivres, trente Indiens des plus distingués de la nation : il les suivit lui-même de près, accompagné de tous ses Capitaines, & des autres Caciques ses alliés. Il commença par offrir son présent, qui consistoit en mantes de coton, en plumes de diverses couleurs, & autres bijoux d'un or assez bas, mais dont le travail surpassoit de beaucoup la matière. Cette visite se passa en bien des politesses réciproques, & en plusieurs complimens muets.

Le Cacique ne prit congé du Général qu'après avoir marqué un jour pour une autre entrevue ; & pour donner une preuve sensible de sa confiance, il commanda à ses Sujets de retourner incessamment à Tabasco avec toutes leurs familles.

CXVIII.
Ce Cacique présente à Cortez vingt Indiennes, une desquelles est devenue célèbre dans l'Histoire.

pour rendre service aux Espagnols. Le jour suivant il revint au camp avec les mêmes Indiens, & vingt Indiennes fort parées, à la maniere du pays. Le Cacique, en présentant toutes ces femmes au Général, lui dit qu'il les lui donnoit, afin que durant tout son voyage elles eussent soin de lui apprêter à manger, étant fort habiles non-seulement à faire le pain de maïs, mais aussi à assaisonner délicatement tous les mets dont leur table étoit couverte. Ce présent n'auroit peut-être pas paru d'un grand prix à un Conquérant, si parmi ces Indiennes il ne s'en fût trouvé une encore plus distinguée par l'esprit, que par sa condition & sa beauté, qui pouvoit passer pour rare. Peu de tems après elle reçut le baptême sous le nom de *Marine*; elle est connue dans l'Histoire pour avoir beaucoup contribué à la conquête du Mexique (1).

(1) Dona Marina étoit fille du Cacique de Guazacoalco, province sujette à l'Empereur de Mexique, & voisine de la pro-

Dans le discours que Cortez fit au Cacique & à ses principaux Indiens, par la bouche d'Aguillar, il leur dit qu'il étoit Sujet & Ministre d'un Monarque très-puissant, dont le dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur, s'ils vouloient lui obéir & reconnoître la véritable Religion, en renonçant aux erreurs de leur idolâtrie. Le Général appuya ces deux propositions de toute son éloquence naturelle, & il ne fut point contredit par les Indiens, dont la réponse fut qu'ils s'estimeroient toujours heureux d'obéir à un Monarque, dont la puissance

CXIV.

On presse le Cacique de renoncer à ses idoles; ce qui n'est ni accordé, ni absolument refusé.

vince de Tabasco : certains incidens l'avoient fait enlever dès ses premières années à Xicalango, place forte sur les frontières d'Yucatan, où se trouvoit une garnison de Mexicains. Elle y étoit élevée dans un état peu convenable à sa naissance, lorsque par une nouvelle injure de la fortune, elle devint esclave du Cacique de Tabasco, qui en fit présent à Cortez. Cette Indienne avoit l'esprit vif, la mémoire fort heureuse : elle sçavoit déjà plusieurs idiomes, & apprit bientôt assez bien le Castillan, pour rendre de bons services.

F ij

fance & la grandeur se faisoient assez connoître par des Sujets d'une valeur si extraordinaire. Ils s'expliquerent avec plus de retenue sur le sujet de la Religion. Cependant s'ils n'étoient pas encore persuadés de tout ce qu'ils venoient d'entendre, ils montroient au moins beaucoup de bonne volonté & de penchant à se rendre à la raison. Les deux Chapelains essayèrent de leur développer davantage les vérités qu'ils ne faisoient qu'entrevoir. On remarquoit en eux des gens à demi convaincus, avec beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais sans renoncer encore à aucun de ceux qu'ils adoroient. Le tems de leur conversion approchoit, mais il n'étoit pas encore venu.

CXX. Le Pere Barthelemi d'Olmedo auroit bien souhaité pouvoir profiter d'une si belle occasion pour annoncer l'Evangile à ce grand peuple, & faire des chrétiens : Cortez, il faut lui rendre cette justice, ne le desiroit guère moins; mais son premier objet étoit de conquérir, &

Cérémonies
saintes; sur-
prise religieu-
se; acclama-
tions des In-
diens.

les Pilotes pressoient le départ, qui fut fixé à peu de jours après, c'est-à-dire au lundi après les Rameaux. Le Dimanche au matin une foule d'Indiens accourut de tous côtés pour voir la Fête des Chrétiens. La modestie & la gravité des Espagnols ne laisserent rien à desirer dans la bénédiction & la distribution des rameaux, dans la procession qui suivit, & dans la célébration des SS. Mystères. L'éclat des saintes cérémonies frappa aussi beaucoup les infidèles : ils firent paroître leurs sentimens par leur respect & leur admiration ; Jérôme Aguillar les entendit s'écrier plus d'une fois : *ce Dieu, à qui des hommes si braves rendent tant de respect, doit être un grand Dieu.*

La valeur avoit donc acquis une grande réputation aux Espagnols, & leur piété, en cette occasion, fit honneur à la Religion qu'ils professoient. Quelle gloire pour eux, & quel bonheur pour tous les peuples de l'Amérique, si les Conquérens se fussent toujours comportés de même ? Après la Messe, Cortez

CXXI.

Départ de
l'armée.

ayant renouvelé avec le Cacique le Traité de paix & d'amitié par des offres obligeantes, prit congé, & alla s'embarquer.

CXXII.
Suites de la
journée du
25 de Mars.

Cependant le bruit de la bataille de Tabasco avoit porté au loin la terreur des armes d'Espagne, & le nom de Cortez : la Cour de Mexique n'en parut pas moins frappée que les peuples les plus exposés aux premiers coups. Les inquiétudes causées peu de mois auparavant par l'approche des troupes de Grijalva, n'avoient pas été entièrement dissipées par la retraite de cet Officier, & les allarmes furent plus vives, lorsqu'on apprit quels avoient été les premiers succès de Cortez, tant sur la riviere, qu'au milieu de la ville de Tabasco : mais après la célèbre journée du 25 Mars, où quarante mille Indiens bien armés, commandés par leurs Caciques, & par des Capitaines en réputation de valeur, avoient été battus en rase campagne, & totalement défaits par six ou sept cents Espagnols, toute la férocité des Barbares céda à la frayeur ; tous les cœurs furent

comme glacés, & la plupart perdirent l'envie de combattre, par le peu d'espérance de vaincre.

Ce fut dans ce même tems que parurent dans tous ces pays des signes, ou ces présages qu'on appelloit des prodiges, & que l'imagination, sans doute, grossiffoit beaucoup. C'est des Indiens mêmes que les Espagnols les apprirent depuis; & ce n'est que d'après les plus anciens Historiens de sa nation, qu'Antoine de Solis les rapporte ainsi :

CXXXIII.
Signes ou
funestes pré-
sages, rap-
portés par
Ant. Solis.

Une effroyable comète parut durant plusieurs nuits comme une pyramide de feu, commençant à minuit, & s'avancant jusqu'au plus haut du Ciel, où la venue du soleil la faisoit disparoître. Elle fut suivie d'une autre comète, ou nuée claire, en figure d'un serpent de feu à trois têtes, qui, se levant en plein jour du lieu où le soleil se couche, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horizon, où elle disparoissoit, après avoir marqué la trace de son chemin dans toute cette étendue, par une infinité d'é-

Conquête du
Mex. t. 1. l.
2. c. 4.

tincelles , qui s'évanouissoient en l'air.

Le grand lac de Mexique rompit ses dignes , & inonda les terres qui sont sur les bords , avec une impétuosité que l'on n'avoit pas encore remarqué. Quelques maisons furent emportées par ce torrent , d'où l'on voyoit sortir comme des bouillons à plusieurs reprises , sans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent , ou d'autres mauvais tems , à quoi l'on pût attribuer un mouvement si extraordinaire.

Un Temple de la Ville s'embrasa , sans qu'on pût découvrir la cause de cet incendie , ni trouver des moyens pour en arrêter la fureur , qui consuma jusqu'aux pierres , & le réduisit tout entier en cendres. On entendit dans l'air , en différens endroits , des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie ; & toutes les réponses des idoles répétoient ce funeste pronostic. On apporta à Montezuma plusieurs monstres de différentes especes , & tous horribles à voir , qu'il regarda comme de malheureux prétaiges.

CXXIV.
Montezuma
en est effrayé.

Mais deux prodiges sur-tout , fort remarquables , acheverent d'accabler son esprit.

Quelques pêcheurs rencontrèrent au bord du lac de Mexique un oiseau d'une grandeur extraordinaire & d'une figure monstrueuse. Ils s'en firent & crurent qu'ils le devoient présenter à l'Empereur , à cause de la rareté du fait. L'oiseau étoit hideux à voir , il avoit sur la tête comme une lame luisante , en façon de miroir , ou la reverbération des rayons du soleil produisoit une lumière triste & affreuse. Montezuma attachâ d'abord les yeux sur cette lame , & en s'approchant , pour l'examiner de plus près , il aperçut au-dedans la représentation d'une nuit , & des étoiles qui brilloient en quelques endroits , d'espace en espace , à travers l'obscurité , le tout si naturellement qu'il se tourna vers le soleil , comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment. Mais quand il revint au miroir , il y trouva d'autres objets bien plus effroyables ; au lieu de la nuit , il vit des gens inconnus & armés , qui venoient du

côté de l'orient, & qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeller ses prêtres & ses devins pour les consulter sur ce prodige ; & l'oiseau demeura immobile jusqu'à ce que plusieurs d'entr'eux eussent fait la même expérience, & puis il s'échappa en un moment d'entre leurs mains, leur laissant un nouveau sujet de frayeur, par une fuite si prompte & si brusque.

CXXV. Discours d'un prétendu Laboureur à l'Empereur Montezuma. Peu de jours après un Laboureur, homme simple & grossier, vint au Palais, demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'instance & d'empressement, qu'il parut qu'il y avoit du mystère. On tint Conseil sur ce sujet, & on conclut qu'il falloit l'écouter. Après qu'il eut fait ses révérences, cet homme, sans paroître ni étonné ni embarrassé, fit un discours en son langage rustique, mais avec une liberté & une éloquence, qui parurent être l'effet d'un transport surnaturel, comme si quelqu'autre eût parlé par sa bouche : » Seigneur, » dit-il au Roi, j'étois hier au soir » occupé à cultiver mon héritage,

» lorsque je vis fondre sur moi avec
 » impétuosité un aigle d'une gros-
 » seur extraordinaire. Il me prit en-
 » tre ses ferres, & m'enlevant du-
 » rant un assez long espace, il me
 » mit enfin à l'entrée d'une grotte,
 » où un homme étoit en habit royal,
 » dormant entre des fleurs, & d'au-
 » tres parfums, & tenant en sa main
 » une pastille allumée. Je pris la
 » hardiesse de m'approcher, & je
 » vis ou votre figure, ou votre
 » propre personne, sur quoi je n'o-
 » serois rien assurer, sinon qu'il me
 » paroît encore que j'étois alors d'un
 » sens raffiné & fort libre. La crainte
 » & le respect me pouvoient à me
 » retirer promptement, lorsque je
 » fus arrêté par le commandement
 » d'une voix, qui, me parlant avec
 » beaucoup d'autorité, ne me causa
 » pas moins de frayeur, en m'or-
 » donnant de prendre la pastille de
 » votre main, & de l'appliquer en
 » un endroit de votre cuisse qui
 » étoit à découvert. Je me défendis
 » autant que je le pus de commettre
 » une action qui me paroïssoit si in-
 » solente; mais la même voix, d'un

» ton effroyable, me força d'obéir;
 » Moi-même, Seigneur, sans pou-
 » voir résister à cet ordre, la frayeur
 » me rendant hardi, j'appliquai la
 » pastille brûlante à votre cuisse, &
 » vous souffrîtes la brûlure sans vous
 » éveiller, ni faire aucun mouve-
 » ment. J'aurois crû que vous étiez
 » mort, si, au milieu de la tranquil-
 » lité du sommeil qui vous ôtoit le
 » sentiment, le mouvement de la
 » respiration ne m'eût assuré de vo-
 » tre vie. Alors la voix qui paroît
 » soit se former dans le vent me dit:
 » c'est ainsi que ton Roi s'endort,
 » en s'abandonnant aux délices &
 » aux vanités, lorsque le courroux
 » des dieux gronde sur sa tête, &
 » que tant d'ennemis viennent d'un
 » autre monde pour détruire son
 » Empire & sa Religion. Dis-lui qu'il
 » s'éveille pour apporter, s'il se peut,
 » du remède aux malheurs qui le me-
 » nacent. A peine la voix eut-elle
 » fini ce discours, qui a fait une si
 » grande impression dans mon es-
 » prit, que l'aigle me reprit dans
 » ses serres & me reporta dans mon
 » champ sans me faire aucun mal.

» C'est l'avertissement que je vous
» donne, suivant l'ordre des dieux».

Après ces paroles ou d'autres semblables prononcées par ce paysan, ou par l'esprit qui l'inspiroit, il tourna le dos, & sortit si brusquement, qu'aucun des Officiers de Montezuma n'eut la hardiesse de l'arrêter. Le Prince néanmoins, suivant le premier mouvement de sa férocité naturelle, alloit ordonner qu'on taillât en pièces cet insolent, s'il n'eût été empêché par la douleur extraordinaire qu'il sentit à sa cuisse. Il y fit regarder, & tous ceux qui étoient présens apperçurent les marques d'une brûlure récente, dont la vue effraya Montezuma, & lui fit faire plusieurs réflexions, sans quitter le dessein de châtier le paysan, en le faisant servir de victime pour appaiser la colère de ses Dieux.

Nous ne prétendons point garantir l'exacte vérité de tout ce qui est écrit : quelque graves & judicieux que soient les Auteurs Espagnols qui rapportent ce qu'on vient de raconter, ils n'ont parlé que d'a-

CXXVI.

Le paysan
disparoit,
comme avoit
déjà fait Poi-
seau mon-
trueux.

CXXVII.

Réflexions.

près les Indiens ; & on ſçait que dans les bruits populaires , il y a ſouvent bien de l'imagination , de l'exagération , peut-être de l'illuſion ; & dans les choſes qui ſont , ou qui paroiffent extraordinaires , un eſprit ſolide & attentif y découvre quelquefois moins de réel & de merveilleux , que de prestige d'adresse ou de friponnerie. Permis donc à un chacun d'abonder en ſon ſens , & de penſer ce qu'il voudra de ce qu'on a appellé dans cette occasion des ſignes , des préſages , des prodiges. Il n'eſt point dit qu'on ait ſouſçonné en tout cela la malice des Sacrificateurs , ſeuls capables de telles fourberies.

CXXVIII. Ce qu'il y a de certain , c'eſt que ces événemens , ou ſi l'on veut , ces rumeurs portoient la conſternation dans toutes les Provinces de l'Empire , & la conſuſion dans le Conſeil ; mais perſonne n'en étoit plus intimidé , ni plus effrayé que l'Empereur : perſuadé que la colere des dieux lui annonçoit la prochaine ruine de ſon Empire , il crut qu'une bataille haſardée & perdue ſeroit le

Montezuma
abattu oublie
ſes forces ré-
elles , & met
ſa dernière
reſſource
dans une lâ-
che politique.

renversement de son trône ; il résolut donc de l'éviter : ainsi à la place de ces nombreuses & puissantes armées , qu'il pouvoit avec tant de facilité mettre sur pied , selon le conseil de ses plus braves Officiers , & les desirs de quelques-uns de ses Ministres , Montezuma chercha d'autres ressources dans sa politique : les ambassades vers Cortez , les présens , les prieres , les menaces , les ruses multipliées , les stratagêmes de guerre , les sortileges enfin & les enchantemens : tels furent les moyens de défense qu'il opposa jusqu'à la fin aux progrès de Cortez & de ses troupes : moyens bien éloignés de son humeur guerriere , & plus indignes encore d'un Monarque aussi puissant.

Après ce petit éclaircissement , nos Lecteurs seront moins surpris des démarches toujours timides de Montezuma : Cortez ne tarda peut-être pas à en pénétrer les motifs. Ayant pris congé du Cacique de Tabasco le Dimanche des Rameaux , il fit voile le lendemain , suivant toujours la côte & tirant au cou-

CXXIX.

Cortez continue sa marche , & fait toujours de nouvelles découvertes.

136 HISTOIRE GÉNÉRALE

chant : sans s'arrêter il reconnut la Province de *Guazacoalco*, la riviere des Bannieres, l'Isle des Sacrifices, tous les autres lieux que Grijalva avoit déjà découverts ; & la flotte arriva à Saint Jean d'Ulta le Jeudi Saint à midi. On avoit à peine jetté l'ancre, qu'on vit approcher de la flotte deux gros canots. Les Indiens qui les montoient, sembloient donner des signes de paix, & lorsqu'ils furent assez près du vaisseau du Général pour s'en faire entendre, ils commencerent un discours en une langue inconnue à Jérôme d'Aguillar. Mais l'Indienne *Marine* l'entendit très-bien, & tira d'embarras Cortez & son Interprète : elle dit à celui-ci en langue d'Yucatan, que ces gens parloient celle du Mexique, & qu'ils demandoient audience au Général. Aguillar rendit ce peu de mots en Castillan.

CXXX.

Premières
avancées des
Officiers de
l'Empereur.

Les Mexicains, conduits aussitôt en présence de Cortez, lui dirent que Pilpatocé, Gouverneur de cette Province, & Teutilé, Capitaine Général pour le grand Empereur Montezuma, les avoit envoyés au

Commandant de la flotte, pour sçavoir à quel dessein il étoit venu mouiller l'ancre en ce rivage, & lui offrir leurs secours.

La réponse de Cortez fut qu'il venoit comme ami traiter d'affaires très-importantes à leur Prince & à tout son Empire : qu'il verroit sur ce sujet le Gouverneur & le Capitaine Général; & qu'il espéroit de leur honnêteté, un accueil aussi favorable que celui qu'on avoit fait l'année précédente à quelques personnes de sa nation.

CXXXI.
Réponse de Cortez, qui tire quelque lumière de tout.

Après avoir tiré de ces Indiens quelque connoissance générale de la puissance de Montezuma, de ses richesses, de la manière dont il gouvernoit ses Etats, &c. Cortez les renvoya aussi satisfaits de ses caresses, que de ses petits présens.

Les suites firent connoître que la défaite de l'armée du Cacique de Tabasco & de ses Alliés, avoit inspiré aux Officiers de Montezuma plus de crainte que d'amitié pour les Espagnols. Leurs premières démarches furent gracieuses, & parurent pleines de générosité. Le Ven-

CXXXII.
Les Mexicains portent des vivres aux Espagnols, & leur dressent des tentes.

dredi Saint au matin, les troupes Espagnoles étant descendues sur le rivage, pendant que les soldats s'occupoient à faire des fascines & à dresser des baraques, on vit arriver un bon nombre d'Indiens qui leur apportoiēt des vivres de la part de Teutilé, & qui par leur adresse furent d'un grand secours aux Espagnols, pour achever avec beaucoup de diligence leurs logemens : ils portoient même des mantes de coton, pour couvrir ceux des Officiers, & les défendre des ardeurs du soleil qui étoient très-grandes. Cortez choisit de toutes ces baraques celle qui étoit la mieux bâtie & la plus grande, pour y faire élever un Autel fort paré, sur lequel il mit une image de la Sainte Vierge, & fit planter une Croix devant la porte de cette Chapelle.

CXXXIII. Le jour de Pâques, le Gouverneur & le Capitaine Général, suivis d'un grand cortège, vinrent saluer le Général Espagnol, qui les reçut au milieu de tous ses Capitaines & autres Officiers. Après les premiers complimens, dont Cortez

Actes de Religion qui surprennent les infidèles & les édifient.

fut moins prodigue que les Mexicains, il les conduisit à la Chapelle, & leur fit dire par ses Truchemens, qu'avant que de traiter du sujet de son voyage, le Général vouloit s'acquitter des devoirs de sa Religion, & recommander à son Dieu, le seul vrai Dieu, le bon succès de sa proposition. On commença donc l'Office Divin : la Messe fut chantée avec toute la solemnité que le tems & le lieu pouvoient permettre ; & les Infidèles assisterent à toutes ces cérémonies avec une attention qui ne pouvoit être qu'un effet de la nouveauté, mais qui ne laissoit pas d'avoir un air de dévotion.

De retour au logis, Cortez traita superbement les Officiers de Montezuma, & leur fit entendre, qu'il venoit de la part de Dom Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, traiter avec l'Empereur Montezuma de matieres de grande importance, non-seulement à la personne de l'Empereur & à son Etat, mais encore à tous ses Sujets en particulier : que cette affaire ne pouvoit être

CXXXIV.

Cortez traite avec magnificence les Officiers de Montezuma, & demande d'aller à sa Cour.

proposée qu'en présence de l'Empereur même : qu'ainsi il falloit nécessairement qu'il le vît , & qu'il espéroit en être reçu avec toute la civilité & la considération qui étoient dûes à la grandeur du Prince qui l'envoyoit.

CXXXV.
Magnifiques
présens , &
refus de voir
le Prince.

Cette proposition ne laissa pas de causer aux Mexicains une inquiétude qui parut sur leur visage : mais sans s'expliquer encore , Teutilé fit avancer une trentaine d'Indiens chargés de vivres , de robes de coton très-fin , de plumes de différentes couleurs , & d'une grande corbeille pleine de divers bijoux travaillés avec la dernière délicatesse. En présentant tout cela à Cortez , cet Officier ajouta » qu'il le » prioit d'agréer ces témoignages » de l'affection de deux esclaves de » Montezuma , qui avoient ordre » de regaler ainsi les étrangers qui » abordoient sur les terres de son » Empire , pourvû qu'il fussent dans » la résolution de continuer leur » voyage le plutôt qu'ils le pour- » roient faire : que le dessein de » voir l'Empereur souffroit trop de

» difficultés , & qu'ils ne croyoient
 » pas lui rendre un médiocre service
 » de lui ôter cette pensée , avant
 » qu'il en eût éprouvé tous les in-
 » conveniens ».

» Cortez répondit que les Rois
 » ne refusoient jamais audience aux
 » Ambassadeurs des autres Souve-
 » rains ; & que leurs Ministres ne
 » devoient point se charger du suc-
 » cès d'un refus si dangereux , sans
 » en avoir des ordres bien précis :
 » que leur devoir en cette occasion
 » étoit d'avertir Montezuma de son
 » arrivée : qu'il leur accordoit du
 » tems pour faire cette diligence ,
 » pourvû qu'ils assurassent en même-
 » tems leur Empereur , que le Génér-
 » ral des Etrangers avoit résolu for-
 » tement de le voir , & de ne point
 » sortir de son pays sans avoir rem-
 » pli sa commission ».

CXXXVI.
 Instances &
 protestations
 du Général,

Cette assurance de Cortez , & la
 manière dont il expliqua ses inten-
 tions , étonnant encore davantage
 les Mexicains , ils n'osèrent contre-
 dire , & se bornèrent à prier le
 Général de ne faire aucun mouve-
 ment , avant qu'ils eussent reçu la

CXXXVII.
 Qui décon-
 certent les
 Officiers de
 Montezuma,

réponse de Montezuma, offrant cependant de l'assister des choses dont il auroit besoin.

CXXXVIII. Durant ces entretiens, les Peintres Mexicains travailloient à représenter, sur des toiles de coton préparées, les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie, & généralement tout ce qui étoit dans le camp. C'étoit par ordre de Teutilé qui vouloit donner à Montezuma une connoissance entière de tout ce qui regardoit les Espagnols. Comme ils n'avoient pas l'usage d'écrire, ils suppléoiént aux lettres par le pinçeau, & ne laissoient pas de se faire entendre, en représentant les objets matériels par des figures, & le reste par des nombres ou autres signes; le tout avec tant de diligence & de justesse, que le nombre, le caractère & la figure, s'entraidoient réciproquement à exprimer la pensée. Les Hyeroglifes des Egyptiens n'étoient pas plus ingénieux, & étoient moins utiles.

CXXXIX. Cortez fut surpris lui-même de la facilité avec laquelle ces Peintres exécutoient leurs desseins. Il com-

Les peintres
Indiens re-
présentent
par le pinçeau
tout ce qu'ils
voioient dans
l'armée Espa-
gnole.

De quelle
maniere Cor-
tez anime &

prit en même-tems que ces images releve adroitement la représentation. sans action ni mouvement, ne donneroient pas une idée fort avantageuse de son armée : il résolut d'animer la représentation, en faisant faire l'exercice à ses soldats. Il ordonna donc de prendre les armes, forma un bataillon, & mit toute son artillerie en batterie, disant aux Officiers Mexicains qu'il vouloit leur faire les mêmes honneurs que l'on faisoit en son pays aux personnes de distinction. Ce combat simulé surprit extrêmement les Indiens : comme hors d'eux-mêmes, ils regarderent d'abord avec frayeur la fierté des chevaux, qui leur paroissoient si terribles dans l'action, & considérant en même-tems leur docilité, & ces effets de leur obéissance qu'ils ne comprennoient pas, ils concluoient que des hommes qui rendoient ses fiers animaux si soumis à leur volonté, avoient quelque chose de surnaturel. C'étoit déjà beaucoup pour les desseins de l'habile Général.

Mais lorsqu'ayant donné le signal, CXL. les Arquebusiers firent quelques dé- Effroi & terreur de tous

Les Mexicains
à la première
décharge de
l'artillerie.

charges , suivies du tonnerre de l'artillerie , la peur fit une si forte impression sur leur esprit , que quelques-uns se jettoient par terre , les autres s'enfuyoient , sans sçavoir où ils alloient ; & les plus assurés cachotent , comme ils pouvoient , leur effroi sous le masque de l'admiration. C'est ainsi (leur dit Cortez) que les Espagnols font des fêtes militaires à leurs amis. Sa vue cependant étoit de leur faire comprendre à quel point ses armes pouvoient être redoutables dans une véritable action , puisqu'un divertissement , qui n'en étoit que l'image , causoit tant de frayeur. Les Peintres de leur côté inventerent de nouvelles figures pour rendre tout ce qu'ils venoient de voir. Les uns dessinoient les soldats armés & rangés en bataille ; les autres peignoient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuroient non-seulement un coup de canon par le feu & la fumée , mais le bruit même par quelques traits qui représentoient un éclair.

Ayant

Ayant ramené les Officiers Mexicains à son logis, Cortez leur fit quelques présens de ces bijoux qu'on fait en Castille, & leur en remit un autre plus considérable pour Montezuma : les uns & les autres furent estimés par les Indiens bien au-delà de leur juste valeur. Il y avoit une chaise de tapisserie d'un ouvrage, dont ils firent tant d'estime, qu'elle fut mise parmi les meubles les plus précieux de l'Empereur. Mais ni par ses présens, ni par ses caresses, le Général ne dissipa point le chagrin que sa résolution causoit aux Mexicains.

CXLI.
Présens pour
l'Empereur,
& pour les
Officiers.

Cela parut bien par la réponse de Montezuma : cette réponse arriva dans sept jours, quoiqu'il y ait soixante lieues de Saint Jean d'Ulúa à la Ville Royale ; mais les Mexicains sont si bien dressés à la course, qu'ils font plus de diligence que nos postes ; ensorte qu'on ne fut point surpris que leurs Couriers, chargés même de présens, eussent fait cent vingt lieues en moins de sept jours. Ces présens étoient des pièces de mantes de coton, si fines & si bien

CXLII.
Montezuma
envoie de
nouveaux
présens plus
riches que les
premiers.

travaillées, que leur différence avec la soye ne se reconnoissoit qu'en les maniant; plusieurs garnitures de plumes, & d'autres curiosités de même matière. Après cela on produisit diverses sortes d'armes, comme des arcs, des flèches & des rondaches, tout cela d'un bois précieux & rare, & suivi de deux grandes plaques rondes d'un travail singulier. La première représentant le soleil en bosse étoit d'or, & l'autre d'argent représentoit la lune. Après quoi on vit paroître quantité de joyaux d'or & quelques-uns enrichis de pierreries. Ces pièces étoient des colliers, des bagues & des pendans d'oreilles à leur manière: mais ils en avoient encore d'un plus grand poids & toutes d'or, travaillées en figures d'oiseaux & d'autres animaux si délicatement, que le mérite de l'ouvrage surpassoit de beaucoup le prix du métal.

CXLIII.

Cortez recevoit ces présents avec de grandes marques de reconnaissance

Teutilé les fit porter au camp des Espagnols par cent Indiens; & les ayant fait étendre contre terre sur des nates, qu'ils appelloient *petates*, il se tourna vers le Général; & lui

dit : que le grand Empereur lui envoyoit ces curiosités, pour lui témoigner sa reconnoissance du présent qu'il lui avoit envoyé, & l'estime qu'il faisoit de l'amitié de son Roi ; mais qu'il ne jugeoit pas à propos d'accorder la permission qu'il demandoit d'aller à sa Cour, parce que l'état de ses affaires ne le permettoit pas. Teutilé voulut appuyer le refus que faisoit son Empereur de différens prétextes honnêtes ; mais toutes ces raisons firent peu d'impression sur l'esprit de Cortez : il reçut donc le présent avec des marques d'un profond respect ; après quoi il répondit au Général Mexicain, qu'il n'avoit pas dessein de déplaire à Montezuma en négligeant ses commandemens ; mais qu'il ne pourroit retourner en arrière, sans blesser l'honneur de son Roi ; & qu'il devoit poursuivre l'exécution des ordres qu'il lui avoit donnés, avec tout l'empressement qu'il étoit obligé d'avoir pour la gloire d'une Couronne réverée par les plus grands Princes du monde. Il s'étendit un peu sur cet article, avec tant

& de respect, mais il n'insiste pas moins à vouloir continuer sa route.

de vivacité & de résolution, que les Mexicains n'osèrent lui repliquer. Ils offrirent seulement de redoubler leurs instances auprès de l'Empereur; & le Général, en leur donnant congé, les chargea d'une autre présent de même valeur que le premier qu'il avoit fait. Il les assura qu'il attendroit encore en ce lieu la réponse de leur Maître; mais qu'il auroit beaucoup de chagrin si elle tarδοit à venir, & s'il se voyoit obligé à la solliciter de plus près.

CXLIIV.

Différentes impressions qu'avoit fait sur l'esprit des soldats Espagnols la richesse des présens de Montezuma.

La richesse du présent de Montezuma plut beaucoup à tous les Espagnols, & donna lieu à des jugemens biens différens parmi les soldats. Ceux-là concevoient les plus hautes espérances: & ceux-ci mesurant la puissance de Montezuma sur la valeur de son présent; regardoient l'entreprise de Cortez comme très-difficile, & sa résolution comme une témérité: le sage Général différoit de s'expliquer; mais pour faire cesser la dispute & les raisonnemens des soldats, en les occupant, il commanda deux

vaisseaux pour aller reconnoître la côte, & chercher un ancrage plus sûr & un lieu plus fertile, afin d'y transporter le camp, en attendant une nouvelle réponse de Montezuma, que ses Officiers avoient promis d'apporter en diligence. Le Capitaine Montexo, qui commandoit les deux vaisseaux, avoit ordre d'aller le plus loin qu'il se pourroit, sur la route qu'il avoit déjà tenue avec Jean Grijalva, & de revenir au bout de dix jours. Par cet arrangement, Cortez pourvut habilement à ce qui étoit nécessaire; il donna de l'occupation aux esprits les plus inquiets, & entretint les autres dans l'espérance de se voir bientôt soulagés.

Cependant les Indiens continuoient de porter dans le camp des vivres en abondance: Pilpatocé lui-même s'étoit arrêté tout près; & y avoit fait élever un si grand nombre de baragues pour toute suite, qu'en peu d'heures cette campagne déserte étoit devenue un gros bourg fort peuplé: son intention sans doute étoit d'observer de plus

CXLV.
Abondance
de vivres dans
le camp des
Espagnols.

près les démarches des Espagnols ; & pour écarter tout soupçon , il fit dire à Cortez , qu'il n'avoit pris ce poste que pour être plus en état de lui fournir de regales pour sa personne , & des vivres pour ses trou- pes. On avoit pénétré son artifice ; mais on lui laissa le plaisir de croire qu'il l'avoit bien caché : les Espa- gnols en tiroient tout le profit , & cela leur suffisoit.

CXLVI. La dernière réponse de Cortez ,
 Conster-
 tion de la
 Cour , & de
 tout le peu-
 ple de Mexi-
 que.
 jettoit en même-tems la plus gran-
 de consternation dans la Cour de
 Mexique. L'Empereur dans les pre-
 miers transports de sa colere ne par-
 loit que d'exterminer tous ces étran-
 gers. Revenu presque aussitôt à son
 sang froid , il tomboit dans un ac-
 cablement horrible : la tristesse &
 l'irrésolution succédoient à la co-
 lere. Il assembloit ses parens & ses
 Ministres , pour délibérer ; & ca-
 choit ces délibérations avec beau-
 coup de mystere. La désolation du
 Monarque & des Ministres , ne fut
 pas ignorée du Peuple , qui voyoit
 les sacrifices publics se multiplier
 dans les Temples. De l'effroi le peu-

ple passa bientôt aux murmures ; & delà à des discours trop libres sur le Gouvernement ; & sur la ruine dont l'Empire étoit menacé par des présages qui l'annonçoient selon leurs anciennes traditions.

L'embaras du Prince & de son Conseil augmentoit encore par la diversité des sentimens. Les uns trop effrayés , soit par ces augures funestes , que leur imagination grossiffoit encore ; soit par les exploits des Espagnols & le bruit de leurs victoires , qui les faisoit passer pour invincibles , ne vouloient que des traités de paix & d'amitié avec eux : une déclaration de guerre , dans de telles conjonctures , leur paroïssoit annoncer la ruine prochaine de l'Empire. Les autres ne faisoient d'attention qu'aux forces de Montezuma , qui dans peu de jours pouvoit assembler plusieurs puissantes armées ; & à la foiblesse des troupes Espagnoles qui n'étoient qu'une poignée de gens , terribles sans doute à quelque Cacique , mais trop petits devant un grand Empereur. Ils vouloient donc qu'on marchât avec fer-

CXLVII.
Sentimens
différens par-
mi les Mini-
stres & les
politiques.

meté, pour enlever ces audacieux Etrangers, & les immoler sur les Autels des dieux de la Guerre & de la patrie. Ceux-ci ne méprisoient pas les prodiges: ils s'en fervoient même pour appuyer leurs avis: car, disoient-ils, agir autrement, c'est s'opposer à la volonté des dieux, qui n'avoient montré ces signes extraordinaires, avant de les frapper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour échapper au châtement. Les premiers regardoient donc une guerre avec les Espagnols, comme le plus grand des malheurs pour les Mexicains: & les derniers considéroient un coup de rigueur, comme l'unique moyen de salut pour la patrie.

CXLVIII.
Montezuma
prend un mi-
lieu.

Montezuma croyant devoir prendre un milieu entre ces différens avis, conclut qu'il falloit refuser absolument à Cortez la permission de venir à la Cour, & lui ordonner de se retirer au plutôt de dessus les terres de l'Empire; mais pour l'obliger à obéir de meilleure grace, l'Empereur résolut de lui envoyer de nouveaux présens. Il ajou-

ta que si la voye de la douceur ne réussissoit pas, on leveroit une armée si forte, qu'on n'eût pas à craindre la même disgrâce qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco & à ses Alliés. La première partie de ces résolutions fut ponctuellement exécutée; & Dieu ne permit point que la seconde le fût; sans doute pour rendre moins difficile aux Chrétiens ce grand ouvrage, auquel sa providence les conduisoit par des voyes si cachées, & des moyens si peu proportionnés à la grandeur de l'entreprise.

Tandis que la Cour de Mexique étoit dans ces agitations, François de Montexo revint de son voyage, ayant découvert à deux lieues de Saint-Jean d'Ulua, une terre fertile & cultivée, un gros Bourg d'Indiens, & un port que les Pilotes jugeoient fort propre à mettre les vaisseaux en sûreté, à l'abri de quelques rochers élevés, qui rompoient la force des vents. Cortez regardoit déjà ce lieu comme un poste très-favorable pour faire camper commodément son armée; & dans

CXLIX.
Retour du
Capitaine
Montexo.

le même tems il reçut la réponse de Montezuma.

CL. Réponse & nouveaux présens de Montezuma. Teutilé, suivi de deux Officiers Généraux de son armée, portoit cette réponse, & les présens assez semblables aux premiers, excepté quatre pierres vertes, qu'ils appelloient *Chalcuites*. En les présentant à Cortez, le Mexicain dit, que Montezuma envoyoit ces pièces expressement pour le Roi des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix ineffimable. La conclusion de la harangue fut de renvoyer les étrangers sans réplique.

CLII. Occasion dont on profite pour donner aux Mexicains une première notion du Christianisme. Cortez alloit cependant répondre, quand on sonna l'*Ave Maria* à la baraque qui servoit d'Eglise : aussitôt le Général Chrétien & toutes ses troupes se mirent à genoux. Leur silence & cette marque de devotion ayant surpris les Infidèles, Teutilé demanda ce que c'étoit que cette cérémonie : on saisit avec plaisir cette occasion pour donner aux Indiens présens quelque notion des vérités de la Religion Chrétienne : le P. Barthelemi d'Olmedo leur expliqua fort clairement,

& par des raisons qui n'étoient point au-dessus de leur portée , qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui étoit le premier principe & la dernière fin de toutes choses , seul par conséquent adorable ; & qu'en profituant leurs adorations à des idoles , ils rendoient ce culte à des démons , esprits impurs , & mortels ennemis du genre humain. Il fut écouté avec attention : & sur le même principe , Cortez répondit à Teutilé :

» Qu'un des sujets de son Am-
 » bassade , & le principal motif qui
 » obligeoit son Roi d'offrir son ami-
 » tié à Montezuma, étoit l'obligation
 » que les Princes Chrétiens ont de
 » détruire les erreurs de l'idolâ-
 » trie : qu'un de ses plus ardens de-
 » sirs étoit de lui faire recevoir
 » ces instructions , qui conduisent à
 » la connoissance de la vérité , &
 » de l'aider à sortir de la servi-
 » tude du démon , invisible tyran de
 » son Empire , qui exerçoit une ty-
 » rannie réelle sur l'Empereur mê-
 » me , dont il faisoit son esclave ,
 » quoiqu'à l'extérieur il fût un si
 » puissant Monarque. Que comme

CLII.
 Réponse de
 Cortez au
 Général Me-
 xicain.

» il venoit d'un pays si éloigné pour
 » des affaires de telle importance, de
 » la part d'un Roi plus puissant en-
 » core que Montezuma, il ne pou-
 » voit se défendre de faire de nou-
 » veaux efforts, & de poursuivre
 » fortement les instances qu'il avoit
 » faites, jusqu'à ce qu'il eût obtenu
 » une Audience favorable, puisqu'il
 » n'apportoit que la paix, ainsi qu'il
 » étoit aisé d'en juger par ceux qui
 » l'accompagnoient, dont le petit
 » nombre ne pouvoit donner aucun
 » ombrage, ni faire croire qu'il eût
 » d'autres desseins ».

CLIII.

Indignation
 de Teutilé ;
 suite de sa re-
 traite précé-
 pitée.

Ce ne fut pas sans peine que Teu-
 tilé attendit la fin de ce discours,
 pour en marquer son chagrin ou
 sa colere : se levant brusquement,
 il dit que » jusqu'alors le grand Mon-
 » tezuma avoit usé de douceur en-
 » vers Cortez, en le traitant comme
 » son hôte ; mais que s'il s'opiniâ-
 » troit à faire toujours la même ré-
 » ponse, ce seroit sa faute s'il étoit
 » traité désormais comme ennemi ».
 Après ces mots, sans attendre une
 replique, ni prendre congé, Teu-
 tilé se retira à grands pas avec tous

ses Indiens. Il étoit déjà nuit ; & le lendemain au matin il ne parut pas un seul homme en toute cette campagne : les Indiens qui, sous l'ordre de Pilpatocé, peuploient les baraqués construites auprès des Espagnols, s'étoient retirés plus avant dans les terres ; & ceux des villages voisins, qui apportoient des vivres tous les jours, cessèrent aussi tout d'un coup d'en apporter.

Tout cela étoit une suite des ordres de Montézuma : il falloit s'y attendre, & la constance de Cortez n'en fut point ébranlée ; mais les soldats & tous les Capitaines n'avoient pas la fermeté, ni la grandeur d'ame de leur Général. L'épouvante se mit parmi eux, les murmures recommencerent, & ces murmures firent hausser le ton à quelques partisans de Diego Velasquez : ils disoient hardiment que Cortez jouoit à les perdre ; que son ambition prenoit un vol que ses forces ne pouvoient soutenir ; & que le dessein de s'établir avec si peu de monde, sur les terres d'un si puissant Monarque, étant une témérité ou

CLIV.
Etonnement
& murmure
de l'armée
Espagnole.

une folie, il falloit que tout le monde s'unît, pour crier que le retour en l'Isle de Cuba étoit absolument nécessaire, afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assuré à cette entreprise.

CLV.

Fermeté de
Cortez, son
adresse pour
ramener les
esprits.

Une partie de ces bruits vint aux oreilles de Cortez : sans les négliger ni s'émouvoir, il employa habilement ses meilleurs Officiers, pour pénétrer les sentimens des soldats en général; & il trouva que les plus braves, qui faisoient le plus grand nombre, étoient de son parti, résolus à le suivre par-tout. Sur cette confiance, il permit aux timides de venir le trouver, & de lui représenter leurs raisons. Le Capitaine Diego d'Ordaz portant la parole pour tous, » dit que les soldats » étoient découragés, & en termes » de franchir les bornes de l'obéif- » sance & de la discipline, parce » qu'ils avoient entendu dire qu'on » parloit de suivre cette entreprise » où ils se voyoient engagés : & » qu'il falloit avouer que leur cha- » grin n'étoit pas tout-à-fait dérai- » sonnable, puisque le nombre des

» soldats, ni l'appareil des vaisseaux,
 » ni le fonds des vivres & des mu-
 » nitions n'avoient aucune propor-
 » tion avec le dessein de conquérir
 » un Empire si puissant & d'une si
 » vaste étendue : que personne n'é-
 » toit assez ennemi de soi-même,
 » pour vouloir se sacrifier au caprice
 » d'autrui ; & qu'il étoit nécessaire
 » que l'on songeât à se retirer à Cu-
 » ba, afin que Diego Velasquez
 » pourvût la flotte d'un renfort con-
 » sidérable, & reprît le dessein de
 » cette conquête avec plus d'ordre
 » & de forces ».

La sage fermeté de Cortez, qui
 sçavoit se relâcher quand il étoit
 nécessaire, mais pour revenir avec
 plus de force à l'exécution de ses
 desseins, parut ici avec éclat : il
 avoit écouté le discours peu mesuré
 de d'Ordaz, sans témoigner être
 choqué, ni de la dureté de la
 proposition, ni de celle de son stile ;
 & il lui répondit avec un sang froid
 admirable : » Qu'il lui étoit obligé
 » de son avis, parce qu'il n'avoit
 » point encore appris le dégoût de
 » ses soldats ; qu'au - contraire il

CLVI.

Il écouta
 tranquillement les
 plaintes, &
 paroît les ap-
 prouver.

160 HISTOIRE GÉNÉRALE

» croyoit qu'ils devoient être con-
» tens & pleins de confiance, puis-
» qu'en cette expédition ils n'a-
» voient point encore eû sujet de
» se plaindre de la fortune, si ce
» n'étoit qu'ils fussent fatigués de
» l'excès de careffes. Qu'un voyage
» sans traverses, favorisé de la mer
» & des vents, des succès tels que
» leurs desirs mêmes ne pouvoient
» s'en figurer de plus heureux, l'as-
» sistance du Ciel qui s'étoit déclaré
» pour eux à Cozumel, une grande
» victoire à Tabasco, le bon accueil
» & les regales qu'on leur avoit
» fait en ce pays-là, n'étoient pas
» des principes dont on dût atten-
» dre une conclusion si désagréable :
» attendu même que l'éloignement
» fait paroître les obstacles plus
» grands qu'ils ne sont, & que ces
» monstres de l'imagination se diffi-
» pent souvent quand on y porte la
» main. Néanmoins que si les soldats
» avoient si peu de confiance & de
» courage, qu'on le lui disoit, ce
» seroit une grande folie de comp-
» ter sur leur secours, dans une en-
» treprise de cette nature. Qu'il fal-

» loit donc prendre ses mesures pour
 » retourner à l'Isle de Cuba, ainsi
 » qu'ils le propofoient : mais qu'il
 » vouloit bien leur avouer, qu'il se
 » trouvoit forcé à cette résolution
 » par le conseil de ses amis, bien
 » plus que par l'inclination des sol-
 » dats & du menu peuple ».

Le jour même il fit publier dans le camp que tout le monde se tint prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba, & ordonna aux Capitaines de remonter avec leurs compagnies chacun dans son vaisseau. Cette résolution ne fut pas plutôt divulguée parmi les soldats, que les plus courageux s'émeurent, en criant que Cortez les avoit trompés, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce pays-là & le peupler : qu'ils n'entendoient ni le quitter, ni retourner à Cuba. Quelques Officiers parloient de même, & ces discours éclaterent si fort, que plusieurs d'entre les timides ou les mutins revinrent au parti du Général : ceux-ci crièrent même plus haut que les autres contre le re-

CLVII.

Il fait publier
 le retour de
 l'armée à l'Is-
 le de Cuba.

tour à Cuba : les amis de Cortez , qui avoient excité le premier mouvement , eurent assez de peine à appaifer le dernier : ils ne l'arrêterent en effet qu'en approuvant la résolution des foldats , & offrant d'en parler à Cortez , afin de l'obliger à fufpendre celle qu'il avoit prife pour le retour.

CLVIII.

Toute l'armée demande de pouffer l'entreprife : Cortez fe fait prier pour accorder ce qu'il defire avec paffion.

Sans laiffer donc refroidir cette nouvelle ardeur , les Officiers fuivis de la plus grande partie des foldats , allèrent chercher Cortez ; & lui dirent que presque toute l'armée étoit prête à fe soulever , à caufe d'une nouveauté fi furprenante. Ils fe plaignoient (ou feignoient de fe plaindre) qu'une résolution de cette conféquence eût été prife fans demander l'avis des Capitaines. Ils appuyoient fur-tout fur la honte & l'injure qu'on feroit au nom Espagnol , en abandonnant une entreprife au feul bruit des difficultés qui pourroient s'y rencontrer , & en tournant le dos fans avoir tiré l'épée. Ces gens qui parloient avec feu , n'oublierent rien de ce que Cortez leur avoit lui-même dicté ;

& le politique Général les écoutoit, comme s'ils lui apprenoient un incident tout nouveau. Il fit plus; il se laissa long-tems presser & beaucoup prier, d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionnément.

En se rendant enfin à de si douces instances, le Général déclara que comme il avoit donné dans la résolution du retour contre son gré, & par pure complaisance pour les soldats, il demeureroit dans ce pays avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il les voyoit dans des sentimens qui s'accordoient parfaitement avec le service du Roi, & l'obligation que de véritables Espagnols se font d'aimer l'honneur plus que la vie: mais qu'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que des soldats de bon gré; & que la guerre n'étoit point un emploi de forçats: qu'ainsi quiconque trouveroit bon de se retirer à Cuba, le pourroit faire sans aucun obstacle; & que dès ce moment il donneroit ordre qu'il y eût une embarcation sûre, & des vivres préparés pour tous ceux qui ne se sentiroient pas dis-

CLIX.
Nouvelles
attentions du
Général pour
satisfaire tous
ses soldats.

164 HISTOIRE GÉNÉRALE
posés à suivre volontairement sa
fortune.

CLX.
Tout le monde est content, ou paroît l'être.

Après cette déclaration, tout le monde devoit être content; & tout le monde le fut ou parut l'être. Un événement qui suivit de près, commença à développer aux esprits attentifs, les moyens dont il paroissoit que la divine Providence vouloit se servir, pour conduire à une heureuse fin cette entreprise, si capable par elle-même de déconcerter les plus hardis.

CLXI.
Le Cacique de Zempoala recherche la paix & l'amitié des Espagnols.

On vit cinq Indiens qui descendoient d'une colline du côté du rivage de la mer, & qui s'avançoient vers le camp: à quelque distance ils s'arrêtèrent, & firent les signaux ordinaires pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le Général de l'armée. Cortez les reçut agréablement, & les fit regaler avant que de leur donner audience. A l'air, aux habits & au langage, on reconnut d'abord qu'ils n'étoient pas Mexicains: il y en avoit cependant un qui heureusement entendoit un peu cette langue, & ce fut par son organe qu'on

apprit qu'ils étoient envoyés par le Seigneur de *Zempoala*, Province peu éloignée, pour visiter de sa part le Chef de ces braves hommes, dont ils avoient sçu les exploits si admirables dans la Province de *Tabasco*. L'Indien ajouta que le Cacique de *Zempoala* étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, lui demandoit son amitié, & lui offroit la sienne.

Cortez regarda d'autant plus volontiers cette Ambassade, comme une nouvelle faveur du Ciel, qu'il apprit que la Province de *Zempoala* se trouvoit sur le chemin qu'il falloit prendre pour aller dans le lieu découvert par *Montexo*, & déjà destiné pour un établissement. En questionnant ces Indiens, on apprit que *Montezuma* étoit un Prince violent, & fort haï à cause de son orgueil & de sa tyrannie, ce qui faisoit que plusieurs Provinces de son Empire s'étoient déjà révoltées; que quelques-unes, comme celle de *Tlascalá*, de *Tepeaca*, de *Mechoacan*, persistoient encore dans leur révolte; & que quelques autres du

CLXII.

Les Envoyés de ce Cacique apprennent à Cortez bien des choses importantes.



voisinage cherchoient à secouer ce joug trop odieux.

CLXIII. On comprend ici combien d'idées se présenterent confusément à l'imagination de Cortez, & combien ce récit éleva ses espérances; espérances d'autant mieux fondées, qu'il éclaircit bientôt la réalité de ce qu'il venoit d'entendre pour la première fois. Il dépêcha donc promptement ces Indiens, & leur fit quelques présents, en leur promettant qu'il iroit bientôt lui-même rendre visite à leur Maître, pour établir entr'eux une confiance réciproque, & combattre à son côté autant de fois qu'il auroit besoin de son secours.

CLXIV. Mais avant toutes choses, & sur le lieu même où on campoit alors, Cortez voulut exécuter la résolution qu'il avoit déjà prise, de donner une forme au gouvernement de la Colonie. Il communiqua sa pensée aux Capitaines qui lui étoient le plus attachés: ayant tout réglé, on assembla les Espagnols, afin de nommer par une délibération commune, les Officiers qui devoient leur rendre la justice. La conférence fut

Sage & gracieuse réponse de Cortez.

Première colonie Espagnole dans le Mexique: forme de son Gouvernement.

courte, & ceux qui sçavoient le secret du Général, emporterent les voix. Alfonse Portocarero, & François de Montexo furent nommés Alcades, ou Chefs du Conseil Souverain : on nomma Regidors ou Conseillers, Alfonse d'Avila, Pierre & Alfonse d'Alvarado, & Gonzale de Sandoval : Jean d'Escalante fut Algouazil ou Lieutenant Criminel ; & on fit Procureur Général François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier pour tenir les registres du Conseil, & d'autres petits Officiers.

Après qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire, de garder la raison & la justice, selon qu'ils y étoient obligés, par le service qu'ils devoient à Dieu & au Roi, ils prirent possession de leurs charges avec les solemnités accoutumées, & commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle Colonie le nom de *Villa Rica de Vera Cruz*. Ce nom, qui s'est toujours conservé, fut donné au lieu où on fonda la Ville, à cause de l'or qu'on y avoit vu, & parce qu'on y étoit descendu à terre

CLXV

Pourquoi
cette colonie
est appelée
Villa Rica de
Vera-Cruz.

le Vendredi Saint, jour auquel on adore la Croix.

CLXVI. Cortez assista à ces fonctions comme un particulier, entre les autres Bourgeois de la Colonie; il voulut autoriser les nouveaux Officiers, par le respect qu'il leur rendoit, afin de donner à tout le peuple un exemple de l'obéissance qu'on leur devoit. Il n'ignoroit pas d'ailleurs que son pouvoir se trouvoit appuyé sur de trop foibles fondemens, pour en user toujours comme il convenoit. De-là l'obligation de dissimuler quelquefois, lorsqu'il auroit fallu agir avec vigueur. De-là encore le double embarras de penser, & à ce qu'il devoit commander, & aux moyens de se faire obéir.

CLXVII En homme de tête, & bien servi par ses amis, Cortez avoit pourvu à tout, & on le vit le lendemain matin. Le Conseil s'étant assemblé, sous prétexte de traiter des moyens de conserver la nouvelle Colonie, Cortez demanda la permission d'y entrer, pour y proposer une affaire qui regardoit le bien public. Les Ju-
ges

CLXVI.

Chef d'œuvre de la politique de Cortez.

Il se démet du commandement de l'armée: son discours dans le Conseil de la Colonie.

ges se leverent tous pour le recevoir ; ayant pris sa place après le premier Conseiller , il fit un discours qu'on rapporte en ces termes :

» Seigneurs , vous êtes assemblés
 » pour délibérer des moyens d'éta-
 » blir cette nouvelle Colonie , trop
 » heureuse de dépendre de votre
 » conduite ; & j'ai cru que je ne
 » vous importunerois pas , en vous
 » proposant ce que j'ai médité sur
 » ce sujet , afin que vous ne vous
 » arrêtiez pas à des suppositions mal-
 » fondées , dont le défaut vous obli-
 » geroit à prendre de nouvelles con-
 » clusions. Cette Ville , qui com-
 » mence aujourd'hui à s'élever sous
 » votre gouvernement , est fondée
 » en un pays peu connu & fort peu-
 » plé , où nous avons trouvé des
 » marques de résistance , qui suffisent
 » pour nous persuader que nous som-
 » mes engagés en une entreprise
 » périlleuse , où nous aurons égale-
 » ment besoin de la tête & des
 » mains , & où souvent il faudra que
 » la force acheve ce que la prudence
 » aura commencé. Votre premier
 » soin doit donc être de conserver

» l'armée qui nous sert de rempart ;
 » & mon premier devoir est de vous
 » avertir qu'elle n'a pas tout ce qui
 » lui est nécessaire pour établir notre
 » sûreté & soutenir nos espéran-
 » ces. Vous sçavez que je l'ai com-
 » mandée sans autre titre que la no-
 » mination de Velasquez , qui n'a
 » pas été plutôt expédiée en ma fa-
 » veur qu'il l'a révoquée. Je n'exa-
 » mine point ici l'injustice de ses
 » soupçons & de sa défiance ; il ne
 » s'agit pas de cela : mais on ne peut
 » nier que la Jurisdiction Militaire ,
 » dont nous avons tant de besoin ,
 » ne subsiste plus en ma personne ,
 » que contre la volonté de celui qui
 » pouvoit en disposer ; ainsi elle
 » n'est plus fondée que sur un titre
 » forcé , qui porte avec foi la foi-
 » blesse du principe dont il vient.
 » Les soldats n'ignorent pas ce dé-
 » faut. Je n'ai point le cœur assez
 » bas , pour exercer , en comman-
 » dant , une autorité sans vigueur
 » & pleine de scrupules. C'est à
 » vous , Seigneurs , qu'il appartient
 » d'apporter le remède nécessaire à
 » cet inconyénient. Votre assen-



» blée qui représente la personne
 » du Roi, peut en son nom pour-
 » voir au commandement des trou-
 » pes, en choisissant un sujet qui
 » n'ait point contre soi ces défauts
 » de pouvoir. Il y en a plusieurs en
 » cette armée dignes d'un si bel
 » emploi. Pour moi, dès ce mo-
 » ment je renonce au titre qui me
 » l'a acquis, afin de vous laisser
 » toute la liberté du choix que vous
 » devez faire, & de vous assurer
 » que toute mon ambition se borne
 » au bon succès de cette entreprise,
 » & que sans me faire aucune vio-
 » lence, cette main qui a porté le
 » bâton de Général, sçaura fort
 » bien se servir de la pique ou de
 » la lance; puisque si on apprend à
 » commander en obéissant à la guer-
 » re, il y a aussi des occasions où
 » le commandement est l'école de
 » l'obéissance ».

Il finit en jettant sur la table les
 provisions qu'il avoit de Diegue
 Velasquez; remit le bâton de Gé-
 néral entre les mains d'un des Al-
 cades, & se retira. Les meilleurs
 amis de Cortez ne furent pas les

CLXVIII.

La Colonie
 n'accepte la
 démission de
 Cortez, que
 pour le nom-
 mer de nou-
 veau gouver-
 neur & Capi-

H ij

taine général
de l'armée
dans la nou-
velle Espa-
gne.

seuls à admirer la noble & modeste fierté qui parut dans cette démarche : & le choix d'un Général ne partagea point le Conseil. Toutes les voix se réunirent à recevoir la démission de Cortez , mais à condition de l'obliger à reprendre le commandement général de l'armée ; que le Conseil Souverain de la Ville lui en donneroit les patentes au nom du Roi , jusqu'à ce que Sa Majesté eût déclaré sa volonté ; & qu'on feroit part au peuple de cette élection. Aussitôt qu'elle fut connue , la joie & les acclamations parurent générales. Les Chefs du Conseil & les Conseillers en furent témoins , lorsqu'accompagnés de la plus grande partie des soldats , qui représentoient le peuple , ils allèrent au logis de Cortez , pour lui signifier que la Ville de *Vera-Cruz* , au nom du Roi Charles , l'avoit élu & nommé pour Gouverneur & Général de l'armée en pleine assemblée de son Conseil , avec la connoissance & l'approbation de tous ses habitans ; & en tant que besoin seroit , elle requeroit & lui ordon-

noit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville & au service de Sa Majesté.

En acceptant cette nouvelle charge (car il l'appella toujours nouvelle) Cortez soutint bien son personnage ; & dès ce moment il commença à donner les ordres avec un certain caractère de grandeur & de confiance , qui fit bientôt impression sur l'esprit des soldats , pour les porter à l'obéissance. Les partisans de Velasquez se montrèrent peu avisés en cette occasion , puisqu'ils ne sçurent , ni couvrir leurs passions , ni ceder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Par leurs discours inconsiderés , ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil & le crédit du Général : excès trop violens , sans doute , & trop dangereux pour pouvoir être dissimulés dans de telles conjonctures.

Il n'étoit pas gracieux pour Cortez de se trouver sitôt dans la nécessité de donner un exemple de sévérité : mais il avoit éprouvé que la patience n'étoit d'aucun usage

CLXIX.

Quelques
partisans de
Velasquez
murmurent
fort indiscre-
tement.

CLXX.

Par un coup
de vigueur ,
Cortez arrê-
te les mur-
mures , &
fait trembler
les séditieux.

qui s'atta-
chent à lui
pour tou-
jours.

dans ces occasions ; & que les voies
d'une juste rigueur étoient toujours
plus puissantes contre les insolens.
Il fit donc arrêter & mettre aux
fers , dans les vaisseaux , Diegue
d'Ordaz , Pierre Escudero & Jean
Velasquez de Leon. Ce coup porta
la terreur dans l'esprit de tous les
soldats , & le Général trouva bon
de l'augmenter encore , en disant
d'un air plein d'intrépidité , qu'il
avoit fait prendre ces trois person-
nages comme des féditieux , pertur-
bateurs du repos public , & qu'il
leur feroit faire leur procès , afin
que leur tête répondît de leur opi-
niâtreté. Il se foutint quelques jours
dans cette sévérité , feinte ou véri-
table , mais sans les pousser en Ju-
stice , parce qu'il vouloit moins les
punir que les corriger. On leur
avoit d'abord retranché toute sorte
de communication , qu'on leur ren-
dit au bout de quelques jours : on
faisoit passer cela pour une simple
tolérance du Général ; c'étoit lui-
même cependant qui avoit donné
cette permission , pour envoyer
vers les coupables quelques-uns de

ses confidens , qui les ramenerent insensiblement à la raison , en sorte que les chagrins étant dissipés de toute part , les trois prisonniers furent élargis & devinrent les plus fidèles amis de Cortez , & les plus ardens à combattre auprès de sa personne dans toutes les occasions qui se présenterent.

Toutes choses ainsi disposées , on mit les vaisseaux à la voile , & l'armée suivit par terre : on se trouva peu d'heures après sur les bords de la riviere de Zempoala , proche de laquelle la Ville de *Vera Cruz* fut depuis bâtie. On arriva bientôt après à un bourg , où les Espagnols ne trouverent ni habitans , ni vivres , ni meubles , ce qui marquoit une retraite préméditée & faite avec ordre. Les Indiens y avoient seulement laissé dans leurs Temples quelques Idoles , avec des instrumens qui servoient aux sacrifices , quelques misérables restes de victimes humaines , & deux ou trois volumes , ou especes de livres , qui contenoient sans doute les cérémonies de leur Religion : ces volumes

CLXXI.

Marche de
l'armée vers
Zempoala: ce
qu'on trouve
dans un tem-
ple abandon-
né.

Hiv

composés de plusieurs toiles ou peaux fort larges & colées ensemble, paroissoient écrits, ou plutôt griffonnés de cette espece d'images, de figures ou de chiffres, dont les Peintres de Teutilé avoient donné une connoissance moins imparfaite. Le silence de l'Histoire fait penser que les Espagnols jetterent ces volumes au feu.

CLXXII.
Continuation
de la marche,
d'abord fort
triste, & bien-
tôt après très
gracieuse.

On passa la nuit dans ce bourg, non sans incommodité. Le lendemain ayant repris le même ordre de marche, par le chemin le plus frayé, & en s'écartant un peu de la mer, on ne trouva dans toute la matinée personne dont on pût prendre langue, & cette solitude donnoit déjà à penser, lorsqu'à l'entrée d'une très-belle Province, on découvrit enfin douze Indiens, qui venoient chercher le Général, chargés d'un regale de poules & de pain de maïs : c'étoit le Cacique de Zempoala qui lui envoyoit ces vivres, avec de très-humbles prieres de ne laisser pas de venir le voir dans son bourg, où il avoit fait préparer des logemens pour toute l'armée.

Cortez témoigna qu'il effimoit extrêmement le regale du Cacique, & qu'il seroit incessamment à lui : en lui renvoyant six de ces Indiens, il en retint autant, soit pour lui servir de guides, parce qu'il y avoit encore une journée de marche dans un pays inconnu, soit aussi pour tirer d'eux quelques lumieres sur ce qu'il desiroit sçavoir. Tout ce qu'il avoit vu depuis qu'on marchoit sur les terres de Zempoala lui donnoit quelques soupçons.

L'armée passa la nuit dans un petit village, dont les habitans parurent fort empeslés à bien traiter les Espagnols : leur confiance & leur tranquillité, firent juger que cette nation souhaitoit la paix. Les conjectures n'étoient point fausses, & cependant Cortez n'omettoit aucune de ses sages précautions que les grands Capitaines ne négligent jamais. Dès le matin il se remit en marche vers Zempoala, sous la conduite de ses guides; & sur le soir, à la vue du bourg, vingt Indiens, fort distingués par leur parure, se présenterent au Général, & lui di-

CLXXIII.
Autres marques qu'on marchoit en pays ami.

178 HISTOIRE GÉNÉRALE

rent que leur Cacique, trop incommodé pour avoir pû venir avec eux, les envoyoit pour lui faire ses complimens, & l'assurer qu'il attendoit avec beaucoup d'impatience de connoître des hôtes, dont la valeur faisoit tant de bruit, & de les recevoir dans son amitié, comme ils étoient déjà dans son inclination.

CLXXIV. Zempoala étoit un grand bourg fort peuplé, en une très-belle situation, entre deux ruisseaux, qui coulant d'une montagne peu éloignée, sur une descente aisée & couverte d'arbres, arrosoient une campagne très-fertile. Toutes les rues & les places publiques du bourg se trouvoient remplies d'Indiens qui étoient accourus en foule & sans armes, pour voir l'entrée des Espagnols. Le Cacique sortit à la porte de son Palais, appuyé sur les bras de quelques Seigneurs de sa Cour: son incommodité étoit une grosseur prodigieuse qui le défiguroit beaucoup, & sa parure n'étoit qu'une mante de coton, enrichie de plusieurs joyaux & pierres fines. Mais ni la

Description
de Zempoala:
quel étoit son
Cacique:
corps monstrueux avec
un esprit fort
foible.

hante ni toutes ces pierreries n'or-
noient point ce corps presque tout
nud. Cortez eut besoin de toute sa
gravité pour en inspirer à ses trou-
pes. Cependant à peine eut-on en-
tendu le discours de ce Cacique,
qu'on fut forcé d'admirer la solidité
de son esprit, & de reconnoître
que le bon sens est de tous les peu-
ples. Son compliment fut aussi court
que gracieux; & il conclut en priant
le Général de se retirer en son quar-
tier pour prendre du repos, &
faire les logemens de son armée,
qu'il iroit ensuite lui rendre visite,
pour conférer ensemble plus com-
modément de leurs intérêts com-
muns.

Ces logemens déjà préparés sous
des portiques, étoient vastes & bien
pourvûs de toutes sortes de vivres:
sous les Espagnols s'y trouverent à
leur aise, & le généreux Cacique
ne tarda pas d'annoncer sa visite
par un présent de curiosités & de
bijoux de la valeur de deux mille
marcs d'or. Il suivit lui-même de
près, accompagné d'un superbe
cortege, & porté dans une espece

CLXXV.
Politesse &
libéralités du
Cacique.

de lit de repos , sur les épaules de ses principaux Officiers. Cortez , accompagné de tous ses Capitaines , alla le recevoir hors la porte de son logis , & lui donnant par-tout le pas & la main , il le conduisit dans son appartement , où il ne retint que ses Interprètes. Après le discours accoutumé sur les motifs de son arrivée en ce pays , il dit quelque chose de la grandeur de son Roi & des erreurs de l'idolâtrie : mais pour mettre le Cacique sur la plainte contre Montezuma , il ajouta qu'un des principaux emplois de la valeur de ses soldats étoit de détruire l'injustice , de châtier la violence , & de se ranger du parti de la justice & de la raison.

CLXXVI.
 Ses plaintes
 contre la ty-
 rannie de
 Montezuma.

Le changement qui parut d'abord sur le visage de l'Indien fit connoître au Général qu'il avoit mis le doigt dans la playe. Après bien des soupirs , le Cacique en déplorant sa misere dit : » que tous les » Caciques de cette contrée se trou- » voient dans un esclavage hon- » teux , gémissant sous la cruauté & » la tyrannie de Montezuma , sans

» avoir ni assez de force pour s'en
 » tirer, ni assez de raison pour ima-
 » giner le remède qu'il y falloit ap-
 » porter. Qu'il se faisoit adorer &
 » servir par ses vassaux comme un
 » de leurs Dieux; & qu'il vouloit
 » qu'on révéraît ses injustices & ses
 » violences comme des arrêts du
 » Ciel. Qu'il n'osoit pourtant pas
 » lui proposer une entreprise aussi
 » dangereuse qu'étoit celle de se-
 » courir ses pauvres affligés; parce
 » que Montezuma avoit trop de for-
 » ces, & que Cortez avoit trop peu
 » de sujet de leur être obligé, pour se
 » déclarer ennemi d'un Prince si puis-
 » sant; & que ce seroit ignorer les
 » loix de l'honnêteté, que de pré-
 » tendre acquérir son amitié, en
 » lui vendant à un si haut prix le
 » petit service qu'il lui avoit ren-
 » du ».

Cortez sçut bien profiter de cette
 ouverture; & pour consoler le Ca-
 cique, en le faisant bien espérer, il
 lui dit qu'il craignoit peu les forces
 de Montezuma, parce que les sien-
 nes, favorisées du secours du Ciel,
 avoient un grand avantage sur les

CLXXVII.

Cortez rani-
 me ses espé-
 rances; &
 commence à
 voir clair
 pour les sien-
 nes.

tyrans : que comme il étoit obligé d'aller à *Quiabiflan* , ceux qui se sentoient opprimés par la violence le trouveroient en cet endroit , en cas qu'ils eussent la raison de leur côté , & qu'ils voulussent l'appuyer du secours de leurs armes : qu'il pourroit cependant communiquer cette proposition à ses amis & à ses confédérés , en les assurant que Montezuma cesseroit de les insulter , ou ne pourroit le faire , lorsque lui & ses soldats auroient entrepris de les protéger.

Sur cette assurance , ils se séparèrent également satisfaits : l'Indien croyoit toucher déjà à la fin de ses maux ; & l'Espagnol commençoit à voir clair dans la possibilité d'exécuter ses vastes desfeins.

CLXXVIII.
L'armée Espagnole continuant sa route, trouva la Ville de *Quiabiflan* déserte ; sur la parole de Cortez la confiance est rétablie , & Les troupes étoient sous les armes prêtes à partir , lorsque quatre cens Indiens se présentèrent pour porter leur bagage , & pour aider à conduire l'artillerie. C'étoit un usage dans le pays , que les Seigneurs assistassent les armées de leurs alliés , de cette espece de somniers , qu'ils appelloient *Tamenes*.

La marche se fit dans un pays fort riant & très-fertile : au coucher du soleil, les Espagnols trouverent un hameau abandonné, où ils se logerent, pour n'entrer pas de nuit dans *Quiabislan*. Lorsqu'ils y arriverent le lendemain à dix heures du matin, le Cacique & les habitans s'étoient déjà retirés. L'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie de soldats arrivant à la place où les Temples étoient bâtis, il en sortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands Seigneurs, qui ne s'approcherent qu'après un long prélude de révérences & de parfums. Rassurés par les caresses & les présens de Cortez, ils dirent que leur Cacique s'étoit retiré par un dessein prémédité, crainte d'attirer la guerre en défendant l'entrée de sa Ville, ou de hasarder sa personne, en la confiant à une nation qu'il ne connoissoit pas, & qui venoit le trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit pû retenir ses sujets épouvantés par cet exemple,

la Ville au
tôt repeu
plée.

& moins obligés que lui d'attendre le péril : que pour eux , qui étoient bien au dessus du vulgaire , & qui devoient avoir plus de cœur , ils avoient offert de s'y exposer ; mais qu'au moment que le Cacique & ses Sujets apprendroient la douceur & l'honnêteté de leurs hôtes , qu'ils honoroient déjà beaucoup , ils reviendroient dans leurs maisons , & se feroient un plaisir de servir de si braves gens , & un honneur de leur obéir en tout.

Sur la parole de Cortez , la confiance parut si bien rétablie , que quelques familles revinrent dès la même nuit ; & peu de tems après la Ville fut repeuplée de tous ses habitans.

CLXXIX. Le Cacique de *Quialiflan* arriva le dernier avec celui de *Zempoala* , qui fit des excuses fort adroites pour son voisin : après quoi ils tomberent d'eux-mêmes sur les plaintes contre *Montezuma* : leurs larmes ne représentoient pas moins vivement que leurs paroles , les tyrannies de ce Prince , l'oppression de ses peuples , & le désespoir de sa

Gémissemens de deux Caciques sur la tyrannie de *Montezuma*.

noblesse. » Ce monstre , ajouta
 » Zempoala , est si superbe & si
 » fier , que peu content de nous
 » avoir épuisés par ses impôts , il
 » veut encore entreprendre sur
 » l'honneur de ses vassaux , en nous
 » ôtant par force nos filles & nos
 » femmes , afin de fouiller de notre
 » sang les autels de ses Dieux ,
 » après avoir sacrifié ces infortu-
 » nées victimes à d'autres usages
 » plus cruels & moins honnêtes ».

Ces plaintes furent justifiées dans le moment par la conduite de quelques Ministres de Montezuma. Les Caciques parloient encore , lorsqu'on vit entrer deux Indiens fort effrayés , qui , leur ayant parlé à l'oreille , les deux Caciques se leverent si déconcertés , qu'ils se retirèrent aussitôt , sans prendre congé , ni achever leurs discours. La cause de leur trouble parut bientôt , lorsqu'on vit passer par le quartier même des Espagnols , fix de ces Officiers que Montezuma envoyoit par-tout son Empire pour recueillir les tributs. Leur fierté étoit extrême , & leur cortége aussi superbe que

CLXXX.
 Preuves réelles de l'excès de cette tyrannie : effroi des deux Caciques.

nombreux. Cortez, accompagné de ses Capitaines, sortit pour les voir à la porte de son logis; & les fiers Mexicains passèrent sans le regarder, ou ils ne le regarderent que d'un air de colere & de mépris. Les soldats Espagnols n'attendoient que le signal pour punir cette insolence, mais le Général les retint, & il se contenta d'envoyer Dona Marina avec une bonne escorte, pour s'informer des intentions de ces Ministres.

CLXXXI. On apprit par cette voie, que ces Ministres ayant établi d'abord le siege de leur audience dans une des maisons de la Ville, avoient fait citer les Caciques, & qu'après leur avoir reproché vivement en public leur crime d'avoir reçu dans leurs Villes une nation étrangère, ennemie du Monarque, ils leur avoient commandé de fournir, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens propres à être sacrifiés aux dieux, pour l'expiation de leur criminelle témérité.

CLXXXII. La vivacité de Cortez & sa politique peu scrupuleuse ne parurent jamais tant que dans cette oc-

A quoi ils
sont condam-
nés par quel-
ques Offi-
ciers de Mon-
tezuma.

Cortez or-
donne aux
Caciques

caſion & dans ſes ſuites. Sur le champ il envoya querir les deux Caciques par quelques ſoldats, qui avoient ordre de les amener ſans bruit. Lorſqu'ils furent en ſa préſence, il leur fit entendre qu'il avoit pénétré le fond de leurs penſées & le ſujet de leur frayeur. Il leur dit qu'il n'ignoroit point la violence de ces Mexicains, qui prétendoient leur impoſer un nouveau tribut ſur le ſang humain, & cela uniquement parce qu'ils avoient reçu & logé des hôtes; mais qu'il n'étoit plus tems de tolérer de ſemblables abominations; & que pour lui il ne ſouffriroit pas qu'on exécutât ſous ſes yeux des commandemens qui faiſoient tant d'horreur: qu'ainſi il leur ordonnoit abſolument d'aſſembler ſur le champ leurs troupes, & d'aller prendre ces infâmes Miniſtres de la tyrannie: qu'il prenoit ſur ſon compte la défenſe d'une action qu'ils entreprenoient par ſon ordre.

Ce coup de vigueur étoit bien au-deſſus du courage abattu des Caciques: mais l'autorité de Cortez

d'arrêter ces
Officiers.

CLXXXIII.

Les Caciques obéiſſent en tremblant, & s'ap-

plaudissent
de leur cou-
rage.

l'emporta sur leurs répugnances ; ils allèrent donc se saisir des six Ministres : tous les Indiens se prêtèrent avec joie à leur capture. On les chargea d'une espece d'entraves d'autant plus incommodes, qu'en leur ferrant la gorge, elles leur laissoient à peine la liberté de respirer. Les deux Caciques devenus presqu'orgueilleux par ce grand coup vinrent l'étaler au Général, ajoutant qu'ils vouloient ce jour-là même faire souffrir à ces prisonniers le supplice ordonné contre les traîtres ; & voyant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demanderent au moins qu'ils pussent les sacrifier à leurs Dieux, comme si ç'eût été une grande diminution du châtiment mérité.

CLXXXIV.

Politique de
Cortez élevé
dans ses vues,
& peu scrupuleux dans
les moyens.

Cortez avoit d'autres pensées : livré à ses réflexions, il crut que pour tirer de grands avantages de ce qu'il venoit de faire, il falloit tromper en même-tems l'Empereur & les Caciques, en conduisant sa marche de telle sorte, que le premier lui fût bon gré, & que les derniers se trouvaissent dans la né-

cessité de lier plus étroitement leurs intérêts avec les siens. La chose n'étoit pas facile : les esprits bornés l'auroient jugée impossible ; mais Cortez l'exécuta avec succès. Il est vrai que son plan fut formé & conduit avec plus d'adresse que de bonne foi.

D'abord il s'étoit assuré des prisonniers par un bon corps-de-garde de soldats Espagnols ; & sur le minuit , il ordonna qu'on lui en amenât deux sans les maltraiter. Les ayant reçus avec civilité , il leur dit » que son dessein étoit de les » mettre en liberté , & pour leur » témoigner qu'ils la recevoient » uniquement de sa main , il ajouta » qu'ils pouvoient assurer leur Prince , qu'il travailleroit au plutôt » qu'il lui seroit possible à lui envoyer leurs compagnons qui étoient entre les mains des Caciques , & qu'il feroit tout ce qui seroit le plus avantageux à son service , afin de les obliger à reconnoître leur faute & les réduire à son obéissance , parce qu'il souhaitoit la paix , & qu'il vouloit

CLXXXV.

A l'insçu des Caciques , Cortez renvoye deux de ces prisonniers à Montezuma.

» mériter par son respect & par ses
 » actions, toute la civilité qui lui
 » étoit dûe, comme Ambassadeur
 » & Ministre d'un très-grand Prin-
 » ce ».

CLXXXVI.

Il fait garder
 les autres sur
 les vaisseaux.

Et parce que ces Mexicains crai-
 gnoient que les Caciques ne les
 fissent tuer ou remettre en prison,
 le Général les fit conduire par des
 soldats à la rade, avec ordre au
 Commandant des vaisseaux de les
 faire mener dans un esquif hors des
 limites de la Province de Zempoa-
 la. Cependant les Caciques au point
 du jour vinrent voir Cortez, fort
 allarmés de ce que deux de leurs
 prisonniers s'étoient échappés sans
 qu'on sçût comment. Le rusé Gé-
 néral témoigna de la surprise, &
 blâmant la négligence des gardes,
 il ordonna en présence des Caci-
 quès que les autres Ministres de
 Montezuma fussent menés à la flot-
 te: il dit qu'il se chargeoit de les
 garder, & ordonna cependant aux
 Capitaines des vaisseaux de les bien
 traiter & de les divertir. Il ajus-
 toit ainsi les desseins qu'il se pro-
 posoit avec le secret qui étoit né-
 cessaire pour les faire réussir.

Cependant le bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs Alliés se répandoit dans toutes les contrées. Nos deux Caciques donnerent des avis certains à leurs Confédérés, du bonheur dont ils jouissoient, publiant qu'ils se trouvoient dans une entiere liberté, affranchis de toute sorte de tribut, sous la protection d'une nation invincible, qui pénétrait jusqu'aux plus secretes pensées des hommes. Ces discours coururent par-tout, & furent encore bien augmentés par la renommée. Déjà on disoit publiquement dans toutes les bourgades de ces Indiens, que leurs dieux étoient arrivés à Quiabiflan, d'où ils lançoient des foudres contre Montezuma. La suite de ce faux bruit fut qu'en peu de jours on vit à Quiabiflan plus de trente Caciques, qui venoient offrir leurs troupes & leur obéissance au Général Espagnol.

Ils firent le serment de fidélité & d'hommage au Roi d'Espagne, en la forme qu'on leur proposa, & dont on dressa un acte autentique,

CLXXXVII

La réputation de Cortez vole par-tout; trente caciques s'assemblent à Quiabiflan, pour lui offrir leurs services & leurs troupes.

reçu par le Greffier du Conseil.

CLXXXVIII
Nombre &
valeur des
Indiens To-
tonaques.

Ces Indiens, appellés *Totonaques*, étoient fort robustes, endurcis à la fatigue, propres à faire de bons soldats, & leurs bourgades étoient très-peuplées. Herrera assure que le nombre des soldats que les Caciques offrirent à Cortez, alloit au-delà de cent mille. Il est du moins certain qu'il étoit grand, ce pays étant extrêmement peuplé d'hommes aisés à soulever, sur-tout ceux des montagnes, portés naturellement à la guerre, & mécontents de Montezuma, qui les avoit assujettis depuis peu à son empire.

CLXXXIX.
On fixe la
Colonie dans
un lieu fertile
& gracieux.

Les Caciques s'étant retirés dans leurs provinces, prêts à suivre les ordres qu'on leur donneroit, Cortez résolut de donner enfin une assiette fixe à la Ville de Vera-Cruz, qui avoit été jusqu'alors comme errante avec l'armée qui la composoit. L'assiette en fut choisie dans une belle plaine entre la mer & Quiabiskan; tout invitoit à ce choix, l'agrément & la fertilité du terrain, l'abondance des eaux, la beauté des arbres propres aux bâtimens, &

& sur-tout la bonne volonté de ces peuples, qui alloient au-devant des desirs des Espagnols. On creusa les fondemens de l'enceinte, en commençant par ceux de l'Eglise. Les Officiers de la Ville se partagerent, assistés de tout ce qu'il y avoit de Charpentiers & de Mâçons ; & tout le monde mit la main à l'œuvre, les Indiens comme les Espagnols, les Capitaines, le Général même, comme les soldats. On fit les maisons de basse architecture, ayant plus d'égard au couvert qu'à la commodité. L'enceinte de la muraille fut aussi bientôt achevée, & faite de mortier ; rempart suffisant contre les armes des Indiens, & qui soutient fort bien en ce pays le nom de Fortification qu'on lui donna.

Cependant on avoit reçu à Mexique les premiers avis de l'entrée des Espagnols à Zempoala, & du favorable accueil que leur avoit fait le Cacique, dont on tenoit la fidélité fort suspecte & les peuples peu obéissans. Cette nouvelle avoit ému Montezuma jusqu'à ce point, qu'il proposa d'assembler ses forces & de

CXC.
Colere &
fiere résolu-
tion de Mon-
tezuma.

marcher en personne pour châtier l'insolence de Zempoala, soumettre toutes les autres nations des montagnes, & prendre vifs les Espagnols qu'il destinoit déjà à servir de victimes au sacrifice solemnel dont il vouloit remercier ses dieux.

CXCI.

Le rapport des deux prisonniers déli-
vrés, dimi-
nue un peu
le couroux de
l'Empereur.

On commençoit à préparer ce qui étoit nécessaire pour cette expédition, lorsqu'on vit arriver à la Cour les deux Ministres que Cortez avoit renvoyé de Quiabiflan. En faisant le rapport de leurs aventures, ils publioient qu'ils n'étoient redevables de la vie & de leur liberté, qu'au Général des étrangers, qui avoit brisé leurs liens, & les avoit fait escorter pour les mettre en état de se rendre en sûreté à la Cour, & témoigner son inclination à la paix. Ces dupes faisoient de si grands éloges de la douceur & de l'honnêteté de leur Libérateur, qu'il étoit aisé de juger qu'ils avoient conçu autant de respect & d'affection pour Cortez, que de crainte pour les Caciques qui les avoient arrêtés.

Ce rapport fit prendre d'autres

mesures : la colere de Montezuma s'appaisa ; on cessa les préparatifs de guerre , & remettant à un autre tems le châtiment des Caciques , on ne pensa plus qu'aux moyens d'éloigner d'eux le Général des Espagnols, en le comblant de faveurs , de présens & d'honnêteté. Les nouveaux Ambassadeurs de l'Empereur arriverent au camp des Espagnols , dans le tems qu'on achevoit les fortifications de la nouvelle Ville. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes , cousins de Montezuma , qui avoient quatre anciens Caciques pour Gouverneurs. Les présens répondoient à la magnificence du cortège , & le discours des Ambassadeurs fut : » que le grand Empe-
 » reur Montezuma ayant appris la
 » défobéissance de ces Caciques , &
 » leur insolence , poussée jusqu'à
 » prendre & maltraiter ses Mini-
 » stres , avoit mis sur pied une ar-
 » mée formidable pour venir en
 » personne châtier ces criminels ,
 » mais qu'il avoit suspendu l'effet de
 » cette résolution , pour ne se voir
 » pas obligé de rompre avec les

CXCII.

Il prend d'autres mesures en faveur de Cortez : noble ambassade, présens magnifiques : discours d'un Ambassadeur à Cortez.

» Espagnols, dont il fouhaitoit l'a-
» mitié, & dont il avoit sujet d'e-
» stimer le Commandant, à qui il
» vouloit témoigner sa reconnoif-
» sance des soins qu'il avoit pris de
» lui renvoyer ses deux serviteurs,
» en les tirant d'une si rude prison ;
» que l'offre qu'il lui avoit faite d'en
» user avec la même générosité à
» l'égard des autres, avoit été re-
» çue de sa part avec une extrême
» confiance ; néanmoins qu'il ne
» pouvoit s'empêcher de se plaindre
» amiablement de ce qu'un homme
» si brave & si raisonnable pouvoit
» s'accommoder à vivre entre des
» révoltés, dont l'insolence croissoit
» à l'ombre de ses armes ; qu'ap-
» puyer la hardiesse des traitres,
» étoit à peu-près la même chose
» qu'approuver la trahison ; c'est
» pourquoi l'Empereur lui deman-
» doit qu'il s'éloignât du pays, afin
» qu'il y pût faire tomber le châti-
» ment que les rebelles méritent ;
» que l'amitié qu'il lui portoit l'o-
» bligeoit encore à lui donner un
» avis ; qu'il ne songeât pas à ve-
» nir à sa Cour, à cause de la gran-

» deur des obstacles & des périls
 » qui traversoient cette entreprise». Ils s'étendirent sur cette dernière considération, avec une abondance de raisons qui avoient toujours l'air mystérieux, & l'on voyoit bien que c'étoit-là le principal article de leur instruction.

Cortez fit de grands honneurs à ces Ambassadeurs, & témoigna qu'il estimoit beaucoup la richesse du présent, & encore plus les bonnes grâces de l'Empereur. Pour en donner des preuves, & avant que de répondre au discours des Ambassadeurs, il leur remit les quatre Officiers Mexicains qui restoient sur les vaisseaux. Ceux-ci se joignirent aux Ambassadeurs, pour remercier Cortez du bon traitement qu'ils en avoient reçu, & de la liberté dont ils se croyoient redevables à sa seule générosité. Après les complimens réciproques, le Général dit : » que » par la liberté qu'il donnoit aux Ministres de Montezuma, la faute des » Caciques de Zempoala & de Quia- » bislan devoit être expiée, qu'il » s'estimoit fort heureux de trouver

CXCIII.

En remettant les quatre derniers prisonniers, Cortez fait beaucoup valoir ce service : il justifie les Caciques, & persiste fortement à vouloir aller à la cour de Montezuma.

» cette occasion pour signaler son
» zèle pour l'Empereur, & lui don-
» ner ce premier témoignage de son
» obéissance, &c. . . ; qu'il se sen-
» toit extrêmement obligé à ces Ca-
» ciques, qui lui avoient accordé de
» fort bonne grace une retraite sur
» leurs terres, lorsque Teutilé &
» Pilpatoé, qui gouvernoient ces
» Provinces, l'avoient abandonné
» si incivilement, en péchant con-
» tre le devoir de l'hospitalité & le
» droit des gens, sans ordre de leur
» Prince, qui n'approuveroit pas
» leur procédé; qu'il lui en donnoit
» seulement avis, parce que n'ayant
» en vue que la paix, il ne cherchoit
» point à aigrir les choses par ses
» plaintes; que le pays & les mon-
» tagnes des Totonagues ne feroient
» aucun mouvement contraire au
» service de Montezuma, & que
» lui-même ne le permettroit pas,
» parce que ces Caciques étoient ses
» amis, & ne mépriseroient point
» ses ordres; c'est pourquoi il se
» trouvoit obligé d'intercéder pour
» eux, afin que l'Empereur leur par-
» donnât ce qu'ils avoient fait contre

» ses Ministres, n'ayant d'ailleurs
 » point de tort d'avoir reçu & logé
 » son armée; qu'il n'avoit rien à ré-
 » pondre au reste de leur harangue:
 » mais lorsqu'il auroit le bonheur de
 » se trouver aux pieds de l'Empe-
 » reur, on connoitroit les motifs &
 » l'importance de son ambassade;
 » que les obstacles & les périls qu'ils
 » lui représentoient, n'auroient pas
 » le pouvoir de le détourner de ce
 » dessein, parce que les Espagnols,
 » bien loin de connoître la peur,
 » sentoient redoubler leur courage
 » & leur ardeur à la vue des dan-
 » gers, ayant appris dès leur enfan-
 » ce à les affronter, & à chercher
 » la gloire au milieu de ceux qui sont
 » les plus redoutables ».

Si les Ambassadeurs de Montezu-
 ma se retirèrent fort contens des po-
 litesse de Cortez, & riches de tou-
 tes les bagatelles de Castille, ils ne
 parurent pas moins chagrins de n'a-
 voir pû obtenir que l'armée se re-
 tirât de dessus les terres de l'Empi-
 re, car c'étoit tout le but de leur
 négociation. Cette ambassade ne
 laissa pas d'augmenter toujours le

CXCV.

Toutes les
 avances de
 Montezuma
 élevent infi-
 niment dans
 l'esprit des
 Indiens le
 mérite de
 Cortez; ils le
 mettent pres-
 que au rang
 des dieux.

crédit de Cortez parmi les Indiens; ils s'imaginoient que ce Général devoit être quelqu'un de leurs dieux, & même des plus puissans, puisque Montezuma, dont l'orgueil dédaignoit de plier le genou devant les Temples mêmes, le recherchoit avec tant de soumission, & sollicitoit son amitié par des ambassades & par des présens, qui, dans leur imagination, n'étoient guère moins que des sacrifices. A proportion que les Indiens perdoient ce qui leur restoit de crainte pour leur Prince, ils s'attachoient par estime aux Espagnols & à leur Général.

EXCV.

Jalousie de deux Caciques, qui procure à Cortez l'occasion de s'attacher de nouveaux alliés.

Bientôt après, la jalousie de deux peuples procura à Cortez l'occasion de s'attacher de nouveaux alliés en faisant cesser leurs divisions. Le Cacique de Zempoala, accompagné de ses Indiens les plus considérables, vint saluer le Général à Vera-Cruz, & lui dit » que l'occasion se présenteoit de protéger le pays qui lui appartenoit, parce que des trou- pes de l'armée de Mexique s'étoient emparées de *Zimpazingo*, » place forte éloignée de deux fo-

» leils , d'où ils faisoient des cour-
 » ses sur ses Sujets , pour ruiner les
 » maisons , & faire d'autres hostili-
 » tés par où ils sembloient vouloir
 » commencer à se venger ».

Cortez crut le discours de son ali-
 lié aussi sincère qu'il le paroissoit ,
 & s'offrit d'abord de marcher en
 personne pour châtier ceux qui trou-
 bloient son repos. Ayant prompte-
 ment réglé l'ordre de sa marche , il
 prit la route de Zimpazingo , suivi
 de quatre cens Espagnols , & lais-
 sant les autres à la défense de la
 Ville de Vera-Cruz. En passant à
 Zempoala il trouva deux mille In-
 diens de guerre , que le Cacique
 avoit mis sur pied pour servir en
 cette expédition. Le Général lui fit
 entendre qu'il n'avoit pas besoin de
 ses soldats pour une entreprise de si
 peu de conséquence ; & néanmoins
 il les laissa venir , faisant valoir cet-
 te permission , comme s'il ne l'ac-
 cordoit que pour leur faire partager
 l'honneur de la victoire.

A quelques heures après-midi de
 la seconde marche , on découvrit
 la Ville de Zimpazingo sur le haut

CXCVI.
 Le Général
 marche en
 personne
 contre Zim-
 pazingo.

CXCVII.
 Plaintes de
 quelques Sa-
 crificateurs ,

202 HISTOIRE GÉNÉRALE

qui justifient
les habitans
de Zimpazin-
g^o.

d'une montagne d'un très-difficile accès : les Espagnols commençoient à surmonter la fierté des rochers , pendant que les Zempoales , beaucoup plus legers entroient déjà dans la ville avec beaucoup d'impétuosité. Cortez leur manda de faire alte & d'attendre ses gens. S'étant avancé sans résistance jusqu'aux portes , il vit arriver huit Sacrificateurs fort âgés , & plus affreux encore par les taches du sang humain qu'ils répandoient tous les jours , & qui paroissoient sur leurs cheveux , sur leur visage , & sur leurs mains , qu'il ne leur étoit point permis de laver. En se présentant à Cortez , ils demanderent d'abord , autant par leurs larmes que par des paroles mal-articulées : » par quelle résif-
» tance , ou par quel crime , les
» pauvres habitans de cette inno-
» cente ville avoient mérité le châ-
» timent & l'indignation de ces
» braves gens , si fameux dans tou-
» tes ces Provinces , par la réputa-
» tion de leur clémence & de leur
» douceur. Le Général répondit :
» qu'il n'avoit pas dessein de faire

» fort aux habitans de cette ville ;
 » mais qu'il prétendoit châtier les
 » Mexicains qui s'en étoient em-
 » parés , & qui faisoient des sorties
 » pour ravager les terres de ses
 » amis. Les Indiens repliquerent :
 » que les troupes de Mexique , qui
 » étoient en garnison à Zimpazingo ,
 » s'étoient retirées par une espece
 » de fuite , lorsqu'on publia la nou-
 » velle de la prise des Ministres de
 » Montezuma à Quiabislan : que s'il
 » avoit été poussé à leur faire la
 » guerre par la persuasion des In-
 » diens qui l'accompagnoient , il
 » devoit sçavoir que les Zempoales
 » étoient leurs ennemis : qu'ils l'a-
 » voient surpris , en feignant ces
 » irruptions des Mexicains , afin de
 » le rendre l'instrument de leur
 » vengeance par la ruine de Zim-
 » pazingo ».

Le discours des Sacrificateurs pa-
 roissoit sincere , & les mauvaises
 excuses des Chefs des Zempoales ,
 en confirmant cette sincerité , les
 condamnoient eux-mêmes. Le Gé-
 néral reconnut alors que ceux-ci
 l'avoient en effet trompé , pour

CXCVIII.

Cortez re-
 connoit que
 les Zempoa-
 les l'avoient
 surpris.

faire servir ses armes à leur propre vengeance. Il sçut enfin que la jalousie des deux Caciques de Zempoala & de Zimpazingo, sur les bornes de leurs Provinces, avoit fait naître ces différends, & que leur haine ayant passé dans le cœur de leurs Sujets, les entretenoit depuis long-tems dans cette disposition, qui donnoit lieu à des hostilités réciproques.

CXCIX.

Il arrête leur impétuosité, & leur fait restituer ce qu'ils avoient enlevé,

Cortez sur le champ commanda à deux de ses Capitaines d'aller avec leurs Compagnies ramasser tous les Zempoales, qui répandus dans la ville, avoient déjà fait un butin considérable en or ou en meubles, & enchaîné plusieurs prisonniers. L'ordre fut promptement exécuté, & Cortez ne se contenta point de délivrer les prisonniers, & de faire rendre tout le butin à ceux à qui on l'avoit enlevé, il reprit encore publiquement les Chefs des Zempoales, en leur déclarant qu'ils avoient mérité la mort, pour l'avoir engagé par une fourberie criminelle, à conduire son armée contre une ville innocente pour exercer leur

vengeance. Cette parole les remplit de frayeur : & tous les Capitaines Espagnols lui demanderent la grace des coupables : il ne l'accorda qu'après s'être fait bien prier : la justice ou la raison l'avoit fait éclater en menaces, & la politique l'adoucit ; il n'étoit pas de l'intérêt de sa cause d'aliéner ses bons Alliés de Zempoala.

Il leur commanda cependant de s'éloigner de Zimpazingo , où il entra avec ses troupes au bruit des acclamations de tous les habitans : ses bonnes gens publioient de toutes parts , qu'ils devoient la vie & la liberté au Général des Etrangers. Le Cacique , suivi de plusieurs autres de cette contrée , l'étant venu visiter dans son quartier , ils lui jurèrent tous une amitié inviolable , offrant de lui obéir , & de reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Souverain : leur aversion pour la tyrannie de Montezuma animoit encore leurs sentimens de reconnoissance envers Cortez. Ce Général fit quelque chose de plus , en réunissant tous ses Alliés , & termi-

CC.

Plusieurs caciques à la suite de celui de Zimpazingo , reconnoissent le roi d'Esp. pour leur Souverain. Cortez réunit tous ses alliés , & finit leurs querelles.

nant leurs querelles : il dressa lui-même une espèce de traité de paix entre les Caciques de Zimpazingo & de Zempoala ; le premier y souscrivit , & Cortez prit sur lui-même de le faire ratifier par le second. Tous les Indiens furent contens , & les Espagnols reprirent la route de Vera-Cruz. Ils ne pouvoient qu'être bien satisfaits de toutes ces manœuvres , qui en grossissant tous les jours le nombre de leurs amis , les mettoient en si beau chemin pour la conquête projetée : s'il restoit encore beaucoup à faire , on peut dire aussi qu'il y avoit déjà beaucoup de fait.

CCI.

Ce qui se passe à Zempoala entre le Cacique & Cortez , qui veut lui faire abandonner le culte des idoles.

Le Cacique de Zempoala , inquiet & déconcerté de ce que sa fourberie avoit éclaté , s'étoit avancé pour recevoir le Général dans quelques maisons peu éloignées de son bourg , & qu'il avoit fait remplir de toutes sortes de vivres. D'abord il voulut s'excuser ; mais le Général l'interrompit , pour lui dire que tout son chagrin sur ce sujet étoit déjà dissipé , & qu'il ne souhaitoit que l'amendement , l'unique

satisfaction qui soit dûe aux péchés pardonnés. Dès qu'ils furent arrivés au bourg, le Cacique présenta huit filles fort parées, entre lesquelles étoit sa cousine, qu'il destinoit pour le Général, afin qu'il la prît pour épouse, & qu'il destinât lui-même les autres pour ses Capitaines, selon sa volonté. C'est ainsi, ajouta le Cacique, que les liens de l'amitié que nous avons contractée, seront encore plus étroitement serrés par ceux du sang.

Cortez lui témoigna que les marques de son affection & de sa bonne volonté lui étoient très-agréables; mais qu'il n'étoit point permis aux Espagnols d'épouser des femmes qui n'étoient pas de leur Religion; & il prit de-là occasion de lui faire sentir toute l'impiété de l'idolâtrie, l'horreur des sacrifices aussi criminels que barbares, qui fouilloient leurs autels du sang humain; & il dit bien des choses touchant la vérité & la sainteté du Christianisme. Comme il avoit reconnu beaucoup de bon sens & de raison dans ce Cacique, il se flattoit de ne point

parler à un sourd ; mais il éprouva ; non sans étonnement , que la pré-
somption de cet Indien égaloit son
obstination dans le culte des de-
mons : non-seulement il ne sentoit
point la force de la vérité ; mais il
osa bien prendre la défense de ses
impures divinités. Cortez en fut si
choqué qu'il lui tourna le dos avec
quelque sorte de mépris.

CCII.
Sacrifices
abominables:
Cortez les
arrête par la
terreur de ses
armes.

Dans le même-tems les Infidèles
devoient célébrer une de leurs gran-
des fêtes , & ils s'assemblerent dans
leur principal Temple , le plus se-
crettement qu'il purent , ils y sacri-
fierent quelques hommes avec le
même secret , parce qu'ils crai-
gnoient les Espagnols : cette abo-
mination ne laissa pas d'être dé-
couverte , parce qu'ils avoient cou-
tume de vendre ces misérables vic-
times par pièces , qui étoient re-
cherchées comme une viande sacrée.
Quelques Espagnols ayant vu cette
horrible boucherie , le rapporterent
à leur Général , dont le zèle éclata
d'abord : toutes les raisons qu'il
pouvoit avoir de conserver ses Al-
liés , cederent ici à un autre motif

plus juste & plus puissant. Il fit prendre les armes à tous les Espagnols ; & ayant commandé qu'on amenât le Cacique avec ses principaux Indiens, il marcha avec eux & toute sa troupe vers le Temple. Les Sacrificateurs, pleins de soupçons & de crainte, parurent à la porte, & poufferent d'abord des cris effroyables, à dessein d'appeler le peuple au secours de leurs dieux. On vit en même-tems bien des Indiens armés qui s'étoient déjà faisis des avenues & dont le nombre augmentoit toujours.

Alors le Général, dont la présence d'esprit paroissoit dans toutes les occasions, fit crier par ses Interprètes, qu'à la première flèche qui seroit tirée, il feroit égorger le Cacique avec tous ses Courtisans qu'il tenoit ; & qu'il lâcheroit ensuite la main à ses soldats, pour châtier cette insolence par le fer & le feu. Cette menace fit trembler tous ces Indiens : & le Cacique, plus tremblant que tous les autres, cria de toutes ses forces que l'on mît bas les armes & qu'on se reti-

CCIII.

Le Cacique joint son commandement à celui du Général, pour désarmer les sacrificateurs & le peuple idolâtre.

rât. Son ordre fut exécuté avec d'autant plus de promptitude, que la crainte aidait à l'obéissance.

CCIV.

Le Général chrétien par le avec douceur pour défabuser les sacrificateurs : il n'obtient rien,

Cortez ayant employé alors le commandement du Cacique pour faire approcher les Sacrificateurs, il tâcha d'abord de les rassurer, & leur témoigna avec beaucoup de douceur, combien les erreurs où il les voyoit plongés lui donnoient de compassion. Il se plaignit de ce qu'é rant ses Alliés & ses amis, ils refusoient encore de suivre son conseil en une affaire de cette importance, dans laquelle il ne cherchoit que leur bien & leur grand avantage, comme ils en feroient eux-mêmes convainçus par l'instruction. Il leur fit encore un puissant discours contre l'idolâtrie, & le conclut en leur déclarant qu'il avoit résolu de ruiner tous ces simulacres du démon; & que s'ils vouloient exécuter par leurs propres mains un si saint ouvrage, il leur en seroit éternellement obligé.

CCV.

Les soldats Espagnols mettent les

La réponse de tous ces Sacrificateurs, prosternés d'abord contre terre, fut qu'il se laisseroient plutôt

hacher en mille pièces, que de mettre la main sur leurs dieux. Ce que les Ministres de l'idolâtrie refusoient de faire, les soldats le firent au premier signal de Cortez. Dans un moment on vit sauter en pièces la principale idole & toute sa suite, ainsi que ses autels & tous les instrumens de ce culte impie. Les Zempoales virent tous ces débris avec autant d'émotion que de surprise : comme les Indiens de Cozumel, ils attendoient le châtement que le Ciel alloit faire de ce prétendu sacrilege : mais enfin voyant leurs divinités en pièces, sans qu'elles eussent le pouvoir de se venger, ils cessèrent de les redouter & méprisèrent leur foiblesse. Leur estime pour les Espagnols s'accrut à proportion. Ils avouoient que ces Etrangers étoient au-dessus de leurs dieux, puisqu'ils les mettoient en pièces impunément.

Le Général sçut bien profiter de cet empire qu'il avoit pris sur leurs esprits : il leur commanda donc de nettoyer le Temple, & les Indiens sans repliquer le firent avec tant

idoles en pièces ; les gentils cessent de révéler des dieux, qui ne savent ni se défendre, ni se venger.

CCVI.

Le Temple est purifié & béni : on y dresse un autel au vrai Dieu, sous l'invocation

de la Sainte
Vierge ; &
on y offre les
divins mystè-
res.

de joie , qu'ils jettoient au feu toutes ces pièces de leurs idoles , pour montrer qu'ils en étoient entièrement défabusés. Le Cacique voulut avoir sa part à la bonne œuvre , en ordonnant à ses Architectes de laver les murailles du Temple , d'en effacer toutes les taches du sang humain , & d'y donner ensuite une couche de ce gez , si blanc & si brillant , dont ils se servoient pour embellir leurs maisons. Les Espagnols dresserent ensuite un Autel , où l'Image de la Sainte Vierge fut placée , parée d'une grande quantité de fleurs & de quelques lumières. Le lendemain on y célébra le Saint Sacrifice de la Messe avec beaucoup de solemnité : les Indiens qui y assisterent en nombre parurent fort édifiés des cérémonies de l'Eglise , & très-disposés à recevoir les instructions , qu'on n'eut pas le tems de leur donner alors , autant qu'il convenoit , & qu'on ne manqua pas de faire dans la suite.

CCVII. Pendant la ville de Zempoala
La Ville de Zempoala , (appelée depuis la nouvelle Se-
aujourd'hui ville) conçut dès-lors autant de

mépris pour ses anciennes idoles, ^{la nouvelle} que de respect pour l'Image de la ^{Seville, est} très-sainte Vierge, ^{toute chré-} offrant de la ^{tienne.} prendre pour sa Patrone auprès du Dieu des Chrétiens, dont le pouvoir paroïssoit par les effets. On rapporte que lorsque l'armée partit de-là, un vieux Soldat Espagnol, nommé Jean de Torrès, natif de Cordoue, voulut demeurer entre ces Indiens, pour avoir soin de la sainte Image, & couronner la fin de sa vie par ce saint emploi.

Cortez n'avoit pas lieu d'être mécontent de ce qu'il venoit de faire en fort peu de tems dans les Villes de Zimpazingo & de Zempoala; & en entrant dans celle de Vera-Cruz, il regarda comme une nouvelle faveur du Ciel, l'arrivée d'un petit vaisseau qui vint se joindre à sa flotte. Ce vaisseau étoit parti de l'Isle de Cuba, sous le commandement du Capitaine François de Sancedo. Louis Marin, qui servit depuis utilement dans la conquête de Mexique, accompagnoit Sancedo, & ils amenoient dix soldats, un cheval & une jument: ce

CCVIII:

Un vaisseau
de l'Isle de
Cuba vient se
joindre à la
flotte de Cor-
tez.

qui passa pour un secours considérable dans cette conjoncture.

CCIX.

Le Général & la Colonie envoient au Roi Cath. de grosses sommes, avec une relation de ce qui s'étoit déjà fait dans la nouvelle Espagne.

Les nouvelles qu'on apportoit de l'Isle de Cuba n'étoient point gracieuses : Diego Velasquez, décoré depuis peu du titre d'Adelantade, menaçoit toujours Cortez, & faisoit intriguer contre lui dans la Cour d'Espagne. Le Général & les Officiers de la Vera-Cruz, prirent sur ce sujet des mesures pour écrire à l'Empereur au nom de la Ville, & rendre à Sa Majesté les hommages de ce nouvel établissement. Ils lui faisoient un détail exact des succès de cette entreprise, des Provinces déjà soumises à son obéissance, de la fertilité, de l'abondance, des richesses de ce nouveau monde, & de ce qu'on pouvoit espérer pour la Religion. Si les Officiers relevoient par de justes louanges, les grandes qualités de leur Général, sa sagesse, sa capacité, son zèle, sa valeur, sa prudence dans le Conseil, & son intrépidité dans l'action; Cortez n'oublioit pas ce qu'il devoit à ses braves Capitaines, & au courage de ses trou-

pes. Il exposoit au Prince ses vues, & les moyens qu'il vouloit employer pour la conquête d'un grand Empire. Tout cela ne pouvoit que plaire à la Cour de Castille; & ce qui ne devoit pas lui être moins agréable, fut l'envoi de tout l'or; des joyaux rares & précieux qu'on avoit amassés, tant des présens de Montezuma, que des dons ou ransons de plusieurs Caciques: tous les Capitaines & les soldats mêmes y ajoutèrent encore de bon cœur quelque chose de leur part.

La conclusion des dépêches étoit une très-humble supplication de la Ville & de l'armée à Sa Majesté, de nommer Fernand Cortez Capitaine Général de cette expédition, sans aucune dépendance de Diego Velasquez; c'étoit demander que le Roi autorisât par ses lettres le titre que la Ville & l'armée avoient déjà accordé à Cortez, sous le bon plaisir de Sa Majesté. Les Capitaines Alfonse Portocarero & François de Montexo, furent choisis pour porter à la Cour ces dépêches & les présens. Quelques Indiens s'offri-

CCX.

Conclusion
de ces dépê-
ches, que 2
Capitaines
sont chargés
de porter à la
Cour de Cas-
tille.

rent volontairement à faire le voyage, pour être présentés au Roi Catholique comme des prémices de ses nouveaux Sujets. Le Général envoya en même-tems des lettres & un présent à Martin Cortez son pere. Le jour de l'embarquement fut marqué au 16 de Juillet 1519, & ils mirent à la voile après avoir invoqué l'assistance divine par une Messe solennelle du Saint-Esprit. Comme on devoit toujours craindre le ressentiment de Velasquez, les deux Capitaines & le Pilote Major Alaminos, avoient ordre de prendre leur route droit en Espagne par le canal de Bahama, sans toucher en aucune manière à l'Isle de Cuba,

CCXI. On découvrit en même-tems que quelques soldats, aussi peu sensibles à la reconnoissance qu'à l'honneur, faisoient une nouvelle brigade pour s'enfuir par mer, & aller instruire de tout Diego Velasquez, afin qu'il eût le tems de croiser sur le passage, & d'enlever le vaisseau envoyé à leur Roi. Ces mutins avoient déjà gagné les matelots

Trahison de
quelques sol-
dats décou-
verte & pu-
nie.

¶

d'un autre navire, & fait des provisions de vivres & de munitions. Mais la nuit même qu'ils devoient exécuter leur complot, Bernardin de Coria, l'un des conjurés, frappé tout d'un coup de l'horreur de son crime, vint en donner avis au Général. Cortez prit d'abord ses mesures avec tant de diligence & de secret, qu'il faisit dans le vaisseau même tous les complices, sans qu'ils pussent ni cacher, ni désavouer leur trahison. Leur procès fut bientôt expédié : on jugea à mort deux soldats, qui furent exécutés comme principaux auteurs de la conspiration ; & deux autres ayant été condamnés au fouet, on pardonna à tout le reste, comme à des gens qui avoient été surpris & trompés : Cortez se servit de ce prétexte pour n'être pas obligé de se défaire de tous les coupables. Il fit néanmoins couper le pied au principal matelot du navire destiné à la fuite des conjurés. Cette sévérité parut nécessaire pour avertir long-tems & intimider les audacieux.

CCXII.

Les réflexions de Cortez approuvées de tous les Officiers, se portèrent à mettre tous les gros vaisseaux en pièces : raisons & avantages de ce parti.

Les réflexions de Cortez sur cet événement, ne pouvoient que l'inquiéter beaucoup : il se voyoit pressé d'avancer vers Mexique, ce qui pouvoit le jetter dans la nécessité de mesurer ses forces avec celles de Montezuma; mais l'entreprise étoit trop grande pour être tentée avec des troupes pleines de soupçons & de division. Il songeoit donc à s'arrêter encore quelques jours avec ses Caciques affectionnés, à faire quelques petites expéditions pour occuper son armée, & à jetter plus avant dans le pays de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celle de Vera-Cruz. Enfin il prit une résolution, qui, selon l'expression de son Historien, fit éclater la grandeur de son ame & la vigueur de son courage : ce fut de mettre ses vaisseaux en pièces, afin de s'assurer ainsi de tous ses soldats, & de les obliger à vaincre ou à mourir avec lui. Il en retiroit encore cet avantage, d'augmenter ses troupes de plus de cent hommes, qui faisoient les fonctions de pilotes & de matelots. Ayant communiqué sa

pensée à ses amis, il eut le plaisir de voir son dessein si applaudi, que les matelots mêmes publièrent tout d'une voix, que les vaisseaux couloient à fond sans remede, étant entr'ouverts, par le séjour qu'ils avoient fait dans ce port, & par la mauvaise qualité de l'eau. On fit donc mettre promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, les ferremens, & tous les agrès qui pouvoient encore servir; après quoi le Général commanda de faire échouer sur la côte tous les gros vaisseaux, ne réservant les esquifs que pour l'usage de la pêche. Cortez a eu ses admirateurs & ses critiques, dans la conduite & dans l'exécution d'un dessein si hardi. L'événement l'a justifié.

On ne parla plus que d'avancer vers Mexique; l'armée assemblée à Zempoala étoit composée de cinq cens fantassins, de quinze cavaliers, & de six pieces d'artillerie. C'étoit sans doute une bien petite poignée de gens auprès des nombreuses armées de Montezuma: mais il ne faut point oublier que les Caciques

CCXIII.

En quoi consistoit l'armée Espagnole, & le secours qu'on pouvoit retirer des alliés.

alliés pouvoient fournir de très- grandes troupes à Cortez , & que si ce secours n'étoit que d'Indiens , ce n'étoit aussi que des Indiens qu'on avoit à combattre , & dans cette égalité , le petit nombre d'officiers & de soldats Espagnols , étoit un très-grand avantage pour le Général.

CCXIV. Jean d'Escalante , soldat brave & Derniers ordres de Cortez avant son départ de Vera-Cruz. vigilant , fut laissé pour Gouverneur à Vera-Cruz , avec cent cinquante hommes & deux chevaux. Cortez ordonna fort précisément à tous les Caciques alliés , d'obéir en son absence au Gouverneur , & de le respecter comme une personne à qui il laissoit toute son autorité. Il leur recommanda encore d'avoir soin de fournir des vivres & des hommes pour travailler , tant à la construction de l'Eglise , qu'aux fortifications de la Ville. Le Cacique de Zempoala tenoit deux cens *Tamenes* prêts à porter le bagage , & quelques troupes armées pour se joindre à celles d'Espagne : le Général en choisit seulement quatre cens hommes , entre lesquels il y

avoit quarante ou cinquante nobles Indiens, des plus qualifiés dans le pays. Il les traitoit comme des amis & les conduisoit en effet comme des ôtages qui lui répondoient de la sûreté de ce qu'il laissoit à Zempoala, ainsi que des Espagnols restés à Vera-Cruz, & d'un jeune page qu'il avoit mis auprès du Cacique, afin de lui faire apprendre la langue du Mexique, & servir de truchement dans le besoin.

L'armée alloit commencer sa marche, lorsqu'un Courier dépêché par le Gouverneur de Vera-Cruz, vint avertir le Général qu'il y avoit des vaisseaux à la côte; & qu'ils ne vouloient point se déclarer, quoiqu'on eût fait des signaux de paix. Cortez partit à l'heure même avec quelques-uns de ses Officiers pour aller éclaircir ce fait: peu de tems après son arrivée à Vera-Cruz, on découvrit sur la côte de la mer, quatre Espagnols qui s'approchèrent, faisant connoître qu'ils cherchoient le Général: un de ces hommes étoit Ecrivain du vaisseau, & les autres venoient pour être té-

CCXV.

Quelques
vaisseaux du
Gouverneur
de la Jamaï-
que paroif-
sent sur la cô-
te; préten-
tions de ce
Gouverneur.

moins d'une signification qu'ils prétendoient faire au nom de leur Capitaine ; leur écrit portoit : » que
 » François de Garay , Gouverneur
 » de l'Isle de la Jamaïque , ayant ordre du Roi de découvrir & de
 » peupler , avoit équipé trois navires , montés par deux cens
 » soixante Espagnols , sous le Capitaine Alfonse de Pineda , & pris
 » possession de ce pays du côté de Panuco ; & que comme il étoit
 » prêt d'établir une Colonie auprès de *Naothlan* , à douze ou quatorze
 » lieues du côté du Ponant , ils le
 » lui intimoient , & lui demandoient qu'il n'étendît point ses
 » Colonies de ce côté-là.

CCXVI.
 Réponse de
 Cortez,

Cortez répondit à cet Ecrivain :
 » qu'il ne sçavoit ce que c'étoit que
 » requêtes & significations , & que
 » cette matière ne devoit point se
 » traiter par des procédures : que
 » son Capitaine vint le trouver , &
 » qu'ils ajusteroient ensemble toutes leurs prétentions , puisqu'ils
 » étoient tous Sujets d'un même
 » Prince , & qu'ils devoient s'affister réciproquement , lorsqu'il y
 » alloit de son service ».

Il leur dit de s'en retourner avec cette réponse : ils n'en voulurent rien faire ; l'Ecrivain s'emporta au contraire, disant avec peu de respect au Général, qu'il répondît en forme à sa signification. Cette réponse en forme fut que les quatre Envoyés furent arrêtés : le lendemain matin on en prit trois autres, qui étoient descendus à terre : après quoi les vaisseaux de Garay se retirèrent ; & Cortez revint à son armée, avec beaucoup moins d'inquiétude & quelque profit de plus, puisqu'il amenoit sept soldats, qui furent reçus avec une joie extrême, & considérés comme une grande recrue.

Tout étant disposé pour le départ, le Général fit son ordre pour la marche : il donna l'avant-garde aux Espagnols. Les plus robustes entre les Tamenes conduisoient l'artillerie, les autres portoient le bagage : & trois Caciques de la montagne, nommés *Mamegi*, *Tenche* & *Tamelli*, commandoient l'arrière-garde. Le Général ayant détaché des Coureurs, qui devoient

CCXVII.

Qui arrête
sept soldats
de cet équi-
page.

CCXVIII.

Marche des
Espagnols &
des Caciques
alliés.

précéder les troupes, l'armée marcha le 16 Août 1519, & fut reçue avec joie à *Talapa*, à *Socochema*, & à *Techuela*, où elle prit ses premiers logemens parmi des peuples alliés.

CCXIX.
Zèle de Cortez: réflexion des deux Aumôniers,

La précipitation de la marche ne permettoit pas d'instruire ces Indiens des vérités de notre Religion: on se contentoit alors de leur donner des soupçons des erreurs dont ils étoient abusés: mais les voyant si dociles & si bien disposés, Cortez étoit d'avis qu'on plantât une croix dans chaque bourg, pour les accoutumer à révéler ce signe de notre salut. Les deux Aumôniers crurent au-contraire que ce seroit une témérité de confier la croix à des Barbares mal-instruits, qui pourroient, ou la traiter avec indignité, ou la mettre au rang de leurs idoles, s'ils avoient pour elle une vénération superstitieuse, sans sçavoir le mystère qu'elle représente. La réflexion étoit sage: Cortez s'y rendit.

CCXX.
Marche extrêmement pénible,

De ces bourgs on passa dans des chemins fort rudes: les soldats souff-

friront beaucoup pendant trois jours, étant obligés de traverser des montagnes désertes, par des sentiers étroits bordés de précipices, pendant un froid cuisant & des pluies continuelles. Pour comble de misere les vivres leur manquoient. Il est vrai qu'arrivés au haut de la montagne, les Espagnols trouverent dans quelques habitations assez de commodités pour leur faire oublier tout ce qu'ils avoient souffert.

La Province de *Zocotlan*, vaste & fort peuplée, commençoit en cet endroit, & le Cacique demouroit dans la Ville qui donne son nom à tout ce pays, assise dans une vallée qui borne la montagne de ce côté-là. Le Général l'informa de son arrivée par deux Indiens, qu'on vit retourner bientôt avec une réponse favorable. Le Cacique bien accompagné vint quelques momens après au-devant du Général, & lui fit beaucoup de civilités qui parurent un peu forcées. L'accueil qu'il fit à l'armée fut désagréable, le logement incommode, & les vivres fort

CCXXI.

Le Cacique
de Zocotlan
vient visiter
le Général.

médiocres. Cortez dissimula son mécontentement, & retint celui des soldats. Cette première visite finit ainsi : la seconde eut quelque chose de singulier.

CCXXII.
Seconde vi-
site de ce Cr-
cique, bon
serviteur de
Montezuma.

Le lendemain ce même Cacique, appelé *Olineth*, étant revenu accompagné d'un grand cortège de ses parens & de ses domestiques, Cortez le reçut avec tout l'éclat dont il soutenoit ordinairement ses actions de cérémonie ; & après les premiers complimens, le Général lui ayant demandé s'il étoit Sujet du Roi de Mexique, le Cacique repartit brusquement, y a-t-il quelqu'un sur la terre qui ne soit vassal ou esclave de Montezuma ? Cortez repliqua en souriant, qu'on connoissoit fort peu le monde à Zo-cothlan, puisque lui & ses compagnons étoient Sujets d'un Empereur si puissant, qu'il avoit plusieurs Princes pour vassaux plus grands encore que Montezuma.

CCXXIII.
Il releve
beaucoup la
puissance &
la grandeur
de son Mai-
tre.

Cette vivacité ne déconcerta point l'Indien, qui en poursuivant son discours dit d'un ton grave :
» que Montezuma étoit le plus grand

» Prince dont on eût connoissance
 » dans le monde qu'ils habitoient.
 » Que l'on ne pouvoit ni concevoir
 » ni retenir dans sa mémoire le
 » nombre des Provinces soumises à
 » son Empire. Qu'il tenoit sa Cour
 » dans une Ville inaccessible, fon-
 » dée dans l'eau, entourée de lacs,
 » & dont les entrées n'étoient ou-
 » vertes que par des digues ou
 » chaussées, coupées en plusieurs
 » endroits par des pont-levis sur
 » des ouvertures, par où les eaux
 » de ces lacs se communicoient.
 » Il exagéra les immenses richesses
 » de son Prince, la force de ses ar-
 » mes, & sur-tout le malheur de
 » ceux qui ne lui obéissoient pas,
 » puisqu'ils ne servoient qu'à aug-
 » menter le nombre des victimes
 » destinées à ses sacrifices : étant
 » certain que plus de vingt mille
 » hommes de ses ennemis ou de
 » ses rebelles étoient immolés tous
 » les ans sur les autels de ses
 » Dieux ».

En tout cela le Cacique n'ajou- CCXXIV.
 toit rien à la vérité : mais au ton Réponsefere
 même de sa voix, il étoit aisé de du Général
 Espagnol;

K vj

connoître que cet étalage de grandeur & de puissance visoit plus à donner de l'épouvante que de l'admiration. Cortez croyant qu'un peu de vivacité ne seroit pas-là mal placée répondit : » Qu'il étoit déjà in-
 » formé des grandeurs de Monte-
 » zuma ; & que si cet Empereur
 » n'eût été qu'un Prince mediocre ,
 » celui qui parloit ne seroit pas
 » venu d'un pays si éloigné lui of-
 » frir l'amitié d'un autre Prince en-
 » core plus grand lui. Que son Am-
 » bassade étoit pacifique ; & que
 » les armes qui étoient entre les
 » mains de ceux qui l'accompa-
 » gnoient ne seroient qu'à donner
 » plus d'autorité à sa légation , &
 » non pas à faire aucune violence :
 » mais qu'il vouloit bien que Mon-
 » tezuma & tous les Caciques de
 » son Empire , sçussent qu'il desi-
 » roit la paix sans craindre la guer-
 » re , parce que le moindre de ses
 » soldats seroit capable de défaire
 » une armée de leur Empereur :
 » Qu'il ne tireroit jamais l'épée si
 » on ne l'attaquoit ; mais du mo-
 » ment qu'elle sera hors du four-

» reau , je mettrai , dit-il , à feu &
 » à sang tout ce qui se présentera
 » devant moi. La Nature produira
 » des monstres en ma faveur , & le
 » Ciel lancera ses foudres , j usque
 » je viens pour soutenir sa cause ,
 » en corrigeant vos vices & les er-
 » reurs de votre Religion , & ces
 » mêmes sacrifices du sang humain ,
 » que vous rapportez comme une
 » des grandeurs de votre Roi ».

Il se leva en ce moment , & se tournant vers ses soldats : mes amis , leur dit-il , voilà ce que nous cherchons , de grands perils & de grandes richesses : celles-ci établissent la fortune , & les autres la réputation. Ce peu de paroles , qui n'exprimoient dans le fonds que les sentimens de Cortez , firent impression sur l'esprit du Cacique , il s'en expliqua au Pere Olmedo ; & pendant les cinq jours que les Espagnols s'arrêterent à Socothlan , les vivres arrivoient en plus grande abondance , & les regales ne manquoient pas à ses hôtes. Il parut cependant fort réservé à faire des présens , parce qu'il craignoit de

CCXXV.

Le Cacique
 baisse un peu
 le ton , & fait
 quelques li-
 béralités.

faire connoître ses richesses : quoi-
qu'il tint le premier rang entre tous
les Caciques ses voisins, sa plus
grande libéralité fut de quatre filles
esclaves qu'il donna au Général
pour faire du pain, & de vingt In-
diens nobles qu'il offrit pour servir
de guides à l'armée.

CCXXVI.

L'avis de ce
Cacique sur
la route que
les Espagnols
devoient
prendre, pa-
roit suspect à
Cortez.

Quant au chemin que l'on devoit
choisir pour la marche, le Cacique
proposoit la Province de *Cholula*,
abondante & peuplée, dont les ha-
bitans plus adonnés au trafic qu'à
la guerre, livreroient un passage
sûr & commode aux Espagnols; &
il leur conseilloit avec beaucoup
d'ardeur d'éviter la route de *Tlascala*,
disant que ces peuples avoient
des inclinations si farouches & si
sanguinaires, qu'ils faisoient confi-
ster tout leur bonheur à se défaire
de leurs ennemis. Les Chefs des
Zempoales, qui accompagnoient
Cortez, lui dirent en secret, » qu'il
» se défiât du conseil de ce Caci-
» que, parce que *Cholula* étoit
» une Ville fort peuplée de gens
» traîtres & de peu de foi, & que
» les armées de *Montezuma* lo-

» geoient ordinairement en cette
 » Ville, ou dans les Bourgs qui en
 » dépendoient ».

Le Général jugeant qu'il étoit ^{CCXXVII.}
 plus sage de se fier à des Indiens, ^{On marche}
 ses amis, qu'à un Cacique si atta- ^{vers Tlascala.}
 ché à Montezuma, prit sans hésiter le
 chemin de Tlascala *. Nous verrons
 qu'il n'y arriva point sans de rudes
 combats ; mais il en recueillit tout
 le fruit : ses victoires lui acquirent
 pour toujours les cœurs & les bras
 d'un peuple belliqueux, & de nou-
 veaux alliés, qui le servirent plus
 utilement que tous les autres dans
 la conquête de l'Empire.

* On prononce toujours *Lascala-Lascab-*
teques.



LIVRE SECOND.

I.
 Quels étoient
 les Tlascalte-
 ques, & leur
 République.

L Es Tlascalteques avoient été gouvernés par des Rois, jusqu'à ce qu'une guerre civile leur donna occasion de secouer le joug de l'obéissance, & de se former un Etat Républicain. Ils partagerent leurs bourgades en une espèce de cantons : chacun nommoit quelques personnes des plus considérables, qui alloient résider à Tlascala, & de tous ces Députés on formoit le corps d'un Sénat, dont ils suivoient les décisions. Ils choisirent donc plusieurs Princes pour se défaire d'un seul. Dans ce gouvernement aristocratique (exemple rare parmi des barbares) ils s'étoient maintenus contre la puissance des Empereurs de Mexique. Leur Province, de cinquante lieues de circuit, étoit fort peuplée, & ils se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parce que la tyrannie de Montezuma avoit bien augmenté le nombre

de leurs alliés, & jetté dans leur parti les *Otomies*, peuple barbare entre les barbares mêmes, mais redoutés par leur valeur ou leur férocité.

Le Général Espagnol informé de toutes ces circonstances, n'ignorant pas d'ailleurs que toute la Province de *Tlafcala* étoit en armes, & qu'on faisoit un mystère de la cause de ces mouvemens, fit alte en un lieu appelé *Xacazingo*, & envoya de-là quelques Députés vers cette République, pour demander le passage sur ses terres: il donna cette commission à quatre Indiens *Zempoales*, & il les choisit entre ceux qui lui avoient proposé la marche par *Tlafcala*, afin qu'ils s'intéressassent davantage au succès de la négociation.

Ces Envoyés partirent de *Xacazingo*, revêtus de toutes les marques de leur dignité; ces marques étoient une mante de coton bordée de frange, une grande coquille en forme de bouclier au bras gauche, & à la main droite une fleche fort large, les plumes en haut; les rouges

II.
Cortez fait
demander le
passage sur les
terres de
Tlafcala.

III.
Marques qui
faisoient con-
noître & res-
pecter les am-
bassadeurs.

annonçoient la guerre , & les blanches marquoient la paix. A ces marques les Ambassadeurs Indiens étoient connus & respectés sur les passages ; mais ils ne pouvoient s'écarter des grands chemins , à peine de perdre leur droit de Jurisdiction & de franchise.

IV. Arrivés à Tlascala , les Députés de Cortez y furent reçus avec honneur , & conduits d'abord dans le lieu destiné pour le logement des Ambassadeurs. Le Sénat s'étant assemblé le lendemain dans la salle du Conseil , les Zempoales y furent introduits , tenant toujours leurs fleches & leurs plumes blanches élevées. Après les saluts & les révérences ordinaires , le plus ancien des Sénateurs ayant ordonné aux Députés d'expliquer le sujet de leur ambassade , celui qui portoit la parole dit :

V. » Noble République , braves & » puissans Tlascalteques , le Seigneur » de Zempoala , & les Caciques de » la montagne , vos amis & vos » alliés , vous saluent ; & après vous » avoir souhaité une récolte abon-

Ceux du Général Espagnol font introduits dans le Senat de Tlascala.

Leur discours.

» dante, & la mort de vos enne-
» mis, ils vous font sçavoir qu'ils
» ont vu arriver en leur pays, du
» côté de l'orient, des hommes in-
» vincibles, qui semblent être des
» dieux, qui ont passé la mer sur
» de grands palais, & qui portent
» dans leurs mains le tonnerre & la
» foudre, armes dont le Ciel s'est
» réservé l'usage. Ils sont les Mini-
» stres d'un Dieu supérieur aux nô-
» tres, qui ne peut souffrir ni la ty-
» rannie, ni les sacrifices du sang
» des hommes. Leur Capitaine est
» Ambassadeur d'un Prince très-
» puissant, qui, étant poussé par le
» devoir de sa Religion, desire de
» remédier aux abus qui regnent en
» notre pays, & aux violences de
» Montezuma. Cet homme, après
» avoir délivré nos Provinces de
» l'oppression qui les accabloit, se
» trouve obligé de suivre le chemin
» de Mexique par les terres de votre
» République, & souhaite de sça-
» voir en quoi ce tyran vous a of-
» fensé, afin de prendre la défense
» de votre droit comme du sien
» propre, & de la mettre entre les



236 HISTOIRE GÉNÉRALE

» autres sujets qui justifient ses pré-
 » tentions. La connoissance que
 » nous avons de ses bons desseins, &
 » l'expérience que nous avons faite
 » de sa bonté, nous ont obligés à
 » le prévenir, pour vous demander
 » & vous exhorter de la part de nos
 » Caciques, & de toute leur ligue,
 » que vous receviez ces étrangers
 » comme les bienfaiteurs & les al-
 » liés de vos alliés, & de la part de
 » leur Capitaine, nous vous déclara-
 » rons qu'il vient avec un esprit
 » pacifique, qu'il ne demande que la
 » liberté du passage sur vos terres,
 » après que vous ferez persuadé
 » qu'il ne desire que votre avanta-
 » ge, & que ses armes sont les in-
 » strumens de la justice & de la rai-
 » son; qu'elles soutiennent la cause
 » du Ciel; que ceux qui les portent
 » recherchent la paix par inclina-
 » tion, & n'usent de rigueur que
 » contre ceux qui les offensent par
 » leurs crimes, ou qui les provo-
 » quent ».

VI.
 Courte ré-
 ponde du Sé-
 nat.

Après ce discours, les Sénateurs
 ne conférèrent entr'eux que quel-
 ques momens; & l'un de l'assemblée

dit aux Ambassadeurs , au nom du Sénat , » qu'il recevoit avec toute » forte de gratitude la proposition » des Zempoales & des Totonagues, » dont on estimoit l'alliance ; mais » que pour faire une réponse juste » au Capitaine des étrangers , cela » demandoit une plus mure délibé- » ration ».

Les Ambassadeurs furent donc re-
 conduits à leur logis , & on ferma
 les portes de la salle pour examiner
 à loisir les inconvéniens & les avan-
 tages de la proposition faite de la
 part des Espagnols. On en sentoit
 l'importance , & les avis se trouve-
 rent fort partagés , les uns soute-
 nant qu'on devoit accorder le pas-
 sage aux Espagnols , & les autres
 voulant qu'on leur fit la guerre, afin
 de s'en défaire une bonne fois. Un
 troisieme avis étoit de leur dé-
 fendre le passage sur leurs terres, en
 leur faisant sçavoir qu'on ne s'oppo-
 seroit pas à leur marche hors des
 limites de la Province. Après bien
 des contestations, qui ne décidoient
 rien , un vieux Sénateur , dont la
 sagesse étoit estimée , fit un long

VII.

Les Envoyés
 sortent, & le
 Sénat déli-
 bere: partage
 dans les avis.

discours en faveur des Espagnols ; & un plus jeune , mais dont les talens militaires faisoient honneur à la République , répliqua avec beaucoup de vivacité. Si ces deux discours furent alors prononcés , tels que l'Histoire les rapporte , ils méritent certainement d'être lus , comme une preuve que les Tlascalteques ne pensoient & ne parloient pas en barbares. Voici comment s'expliqua le vieux Magiscatzin :

VIII.

Discours de
Magiscatzin ,
l'un des plus
graves Sénateurs , dont
il serasouvent
parlé.

» Nobles & vaillans Tlascalteques , vous sçavez bien qu'aux premiers siècles de notre établissement , nos Sacrificateurs connurent par une révélation , qui passe encore maintenant pour un des points de notre Religion , qu'une nation invincible viendrait quelque jour des régions orientales du monde que nous habitons ; que cette nation auroit un empire si absolu sur les élémens , qu'elle fonderoit des Villes mouvantes sur les eaux , & qu'elle se serviroit du feu & de l'air pour soumettre la terre ; & quoique les personnes de bon sens n'ayent

» jamais cru qu'ils dûssent être des
» dieux, ainsi que le vulgaire igno-
» rant se persuade, néanmoins la
» même tradition nous apprend que
» ces hommes paroïtroient descen-
» dus du Ciel, & qu'ils seroient si
» vaillans, qu'un seul en vaudroit
» mille des nôtres, & si généreux,
» qu'ils n'auroient point d'autre
» vue que celle de nous faire vivre
» selon la justice & la raison. Je ne
» puis nier que mon esprit n'ait été
» agité, par la conformité que je
» trouve en ces caractères, avec ce
» qu'on nous débite sur le sujet des
» Etrangers qui sont maintenant à
» nos portes. Il viennent des pays
» orientaux, leurs armes sont de
» feu, & leurs embarcations sont
» des villes sur la mer. Pource qui est
» de leur valeur, la renommée vous
» a appris ce qui s'est passé à Tabaf-
» co, & leur générosité vous est
» connue, par les obligations dont
» nos Confédérés publient qu'ils leur
» sont redevables. D'ailleurs si nous
» tournons les yeux vers ces co-
» mètes, & ces signes que le Ciel
» envoie coup-sur-coup sur nos têtes

» tes, ne semble-t-il pas qu'ils nous
 » parlent intérieurement, & qu'ils
 » viennent comme les avant-cou-
 » reurs de cette grande nouveauté ?
 » Que si c'est-là cette nation pré-
 » dite par nos Prophéties, quel-
 » qu'un se trouvera-t-il assez info-
 » lent & assez téméraire, pour vou-
 » loir éprouver ses forces contre le
 » Ciel, & pour traiter d'ennemis
 » des hommes dont les armes sont
 » appuyées de ses decrets ? Pour
 » moi, je redouterois au moins la
 » colere des dieux, qui châtient
 » rigoureusement ceux qui se révol-
 » tent contr'eux ; & qui ne sem-
 » blent envoyer leur foudre que
 » pour nous apprendre l'obéissance,
 » puisque la voix effroyable du ton-
 » nerre ne parle à personne, mais qu'il
 » ne fait du fracas que là où il trou-
 » ve de la résistance. Je consens
 » néanmoins qu'on appelle effets du
 » hafard, des signes si évidens, &
 » que les Etrangers soient des hom-
 » mes comme nous ; quel mal nous
 » ont-ils fait, pour nous exciter à
 » la vengeance ? Sur quelle injure
 » pouvons-nous fonder cette vio-
 » lence ?

» lence ? Tlascala , qui maintient sa
 » liberté par les victoires qu'elle
 » doit à la justice & à la raison qui
 » accompagnent ses armes , entre-
 » prendra-t-elle de gayeté de cœur
 » une guerre capable de ruiner cette
 » haute estime qu'on a de son gou-
 » vernement & de sa valeur ? Ces
 » gens apportent la paix , ils ne
 » demandent que le passage sur les
 » terres de notre République , ils
 » ne prétendent point le tenter sans
 » notre permission ; où est leur cri-
 » me , en quoi nous ont-ils offensés ?
 » Ils recourent à notre protection ,
 » par la confiance qu'ils ont en celle
 » de nos Alliés : perdrons-nous nos
 » amis , pour en offenser d'autres qui
 » souhaitent notre amitié ? Qu'est-
 » ce que nos autres alliés diront de
 » cette action , si cinq cens hommes
 » nous obligent à prendre les ar-
 » mes ? Et pouvons-nous gagner
 » autant de gloire à les vaincre , que
 » nous perdrons de réputation pour
 » les avoir appréhendés ? Mon avis
 » est qu'on les reçoive avec toute
 » sorte d'honnêteté , & qu'on leur
 » accorde la permission qu'ils de-

» mandent de passer sur nos terres :
 » puisque s'ils sont des hommes,
 » ils ont la raison pour eux, & s'ils
 » sont quelque chose de plus, ils
 » ont la volonté des Dieux, plus
 » puissante que la raison ».

IX.
 Xicotencal,
 jeune Sénate-
 ur & mili-
 taire, s'op-
 pose à la de-
 mande.

Cet avis reçu avec applaudisse-
 ment alloit emporter toutes les
 voix, lorsque *Xicotencal*, Sénateur
 & Militaire, demanda audience, &
 dit : » Ce n'est point en toutes les
 » affaires indifféremment qu'on peut
 » fonder une résolution sur l'avis
 » d'une tête à cheveux gris, où
 » l'on voit beaucoup de réflexion
 » & peu d'entreprise, & qui con-
 » seillera toujours la patience pré-
 » férablement à la hardiesse. Je ré-
 » vére autant qu'aucun autre l'au-
 » torité & les sentimens de Magis-
 » catzin; mais il ne vous paroitra
 » pas extraordinaire, qu'un homme
 » de mon âge & de ma profession,
 » ait d'autres vues moins raffinées
 » & peut-être plus certaines. Quand
 » on parle de faire la guerre, on se
 » trompe souvent sur ce qu'on ap-
 » pelle prudence; puisque tout ce
 » qui ressemble à la crainte n'est

» point une vertu , mais une passion.
» Il est vrai qu'on attend parmi nous
» ces Reformateurs Orientaux , l'es-
» pérance de leur arrivée dure en-
» core dans les prédictions de nos
» Prophètes : mais ceux qui souhai-
» teroient d'être détrompés sur ce
» sujet , trouvent qu'elle tarde beau-
» coup. Cependant je n'ai pas des-
» sein de tourner en ridicule un
» bruit auquel la tolérance de plu-
» sieurs siècles a acquis de la véné-
» ration ; mais vous trouverez bon
» que je vous demande quelle sû-
» reté nous avons pour croire que
» ces Etrangers soient ceux qu'on
» nous a promis ? Comptez - vous
» pour la même chose de venir du
» côté de l'orient , & de descendre
» de ces regions du ciel , d'où nous
» voyons naître le soleil ? Les armes
» à feu & les embarcations , que
» vous appelez des palais sur la
» mer , ne peuvent-elles pas être des
» ouvrages de l'industrie des hom-
» mes, que l'on admire , parce qu'on
» n'a rien vu de pareil ? ou peut-
» être n'est - ce qu'une illusion de
» ces prestiges qui imposent à la

» vue, semblables à ceux que nous
» appellons science en nos enchan-
» teurs. Ce que ces Etrangers ont
» fait à Tabasco est une action de
» valeur, qui leur a fait battre une
» armée beaucoup plus forte qu'eux;
» mais cela passe-t-il pour furnatu-
» rel à Tlascala, où l'on fait tous
» les jours de plus grands exploits,
» avec les seules forces de la Ré-
» publique? Quant à la générosité
» dont ils ont usé avec les Zempoa-
» les, elle peut être un artifice
» pour gagner à peu de frais l'affec-
» tion des peuples; au moins je la
» croirois une douceur suspecte, de
» la nature de celles qui flattent le
» goût pour faire avaler le poison,
» puisqu'elle n'a point de rapport
» avec ce que nous avons appris
» d'ailleurs de leur avarice, de leur
» orgueil & de leur ambition. Ces
» hommes (si peut-être ils ne font
» point des monstres que la mer a
» vomis sur nos bords) ces hommes,
» dis-je, vivent suivant les mouve-
» mens de leur caprice, affamés d'or
» & d'argent, abandonnés à tous les
» plaisirs de la terre. Ils attendent

» des nouveautés dangereuses à la
 » Justice & à la Religion ; ils détrui-
 » sent nos Temples , & mettent en
 » pièces nos Autels ; ils blasphèment
 » contre nos dieux , & on les croit
 » des hommes descendus du Ciel ;
 » on doute si nous devons nous op-
 » poser à leurs violences ; on en-
 » tend parler de paix sans se scan-
 » daliser : si les Zempoales & les
 » Totonagues les ont reçus en leur
 » alliance , ils l'ont fait sans nous
 » consulter ; c'est une faute d'atten-
 » tion dont ceux qui prétendent se
 » prévaloir doivent être châtiés.
 » Pour ce qui est de ces impressions
 » & de ces signes funestes en l'air
 » que Magiscatzin a si fort exagérés ,
 » ils doivent nous persuader de les
 » traiter comme nos ennemis , d'au-
 » tant plus que ces signes annoncent
 » toujours des malheurs & des af-
 » flictions. Le Ciel ne fait point de
 » prodiges pour nous avertir de ce
 » que nous pouvons espérer , mais
 » seulement de ce que nous devons
 » craindre ; car le bonheur qu'il
 » nous envoie , n'est point accom-
 » pagné d'horreur , & il n'allume

» point de comètes pour endormir
 » nos soins & nourrir notre négligence. Mon avis est donc d'assembler nos troupes, & d'exterminer une bonne fois ces Etrangers, puisqu'ils tombent entre nos mains portant le caractère que les étoiles nous ont marqué de tyrans de notre patrie & de nos dieux; & qu'ayant égard à leur châtiment, autant qu'à la réputation de nos armes, nous faisons connoître que ce n'est pas la même chose d'être immortels à Tabasco & invincibles à Tlascalala ».

X.
 Résolution
 du Sénat.

L'Orateur guerrier fit les plus fortes impressions sur l'esprit de gens qui sembloient être nés les armes à la main : cependant l'affaire étant remise encore en délibération, on résolut, par forme de tempérament, que Xicotencal assembleroit les troupes de la République, & marcheroit pour se mesurer avec les Espagnols : s'il demeureroit victorieux, c'étoit autant de crédit gagné pour la nation : & s'il étoit battu, la République auroit toujours une voie ouverte pour traiter de la paix,

en rejetant la faute de cette insulte sur les *Otomies*, & faisant croire que c'étoit un désordre, ou un contretrems de la férocité de ces peuples. On agit en conséquence, & on retint les députés, sans qu'il parût qu'ils fussent en prison. Les *Tlascalteques*, qui ne laissoient pas de connoître le danger de l'entreprise, pensoient agir en braves, en ce qu'ils remettoient le succès sur leur valeur; & en sages, en ce qu'ils ne perdoient pas de vue les accidens de la fortune & le moyen de se retourner dans le besoin.

Le retardement des députés donnant de l'inquiétude à Cortez, ainsi qu'à ses Capitaines, & aux Chefs des Indiens qu'il avoit avec lui, il résolut de continuer sa marche, & de camper plus près de *Tlascala* pour observer les démarches de ces Républicains. Mais il n'avoit pas fait encore deux lieues, dans une agréable vallée entre deux montagnes, qu'il se vit arrêté par une muraille fort haute, qui prenant d'une montagne à l'autre barroit entièrement le chemin: cet ouvrage également

XI.

Cortez s'avance & franchit heureusement un premier obstacle.

fort & magnifique , marquoit la grandeur & le pouvoir de son Entrepreneur. On apprit des Indiens de Socothlan , que les Princes de Tlascala avoient élevé autrefois cette espèce de fortification pour marquer les bornes de leur Province , & se garantir des invasions de leurs ennemis. Ce fut un bonheur qu'ils ne s'aviserent point de la défendre , soit qu'ils n'eussent pas eû le tems d'y envoyer leurs troupes , ou qu'ils eussent résolu d'attendre les Espagnols en plaine campagne , afin d'ôter au petit nombre l'avantage de combattre dans un lieu étroit. L'armée passa donc de l'autre côté sans désordre , & après qu'elle eut réformé ses bataillons , on continua de s'avancer avec précaution : on trouva bientôt un terrain plus étendu ; & les Coureurs découvrirent de loin vingt ou trente Indiens avec la parure de gens de guerre : le Général commanda qu'on essayât de les faire approcher par des signes de paix , sans marquer d'empressement à les suivre.

Les Tlascalteques demeuroient fermes dans leur poste ; & quand ils virent assez proche d'eux les Cavaliers qui composoient le détachement à la tête de l'armée, ils tournerent le dos sans s'arrêter, ni à leurs cris, ni à tous les signes de paix. On découvrit en même-tems une autre troupe plus éloignée, où les premiers se jetterent, & tous ensemble se mirent en défense. Les quatorze Cavaliers se joignirent & chargerent cette troupe, qui soutenoit vigoureusement le choc des chevaux, lorsqu'un gros de cinq mille hommes sortant d'un embuscade vint à leur secours. L'Infanterie Espagnole arrivant de l'autre côté se mit en bataille, & son artillerie fit d'abord un grand carnage dans ces gros bataillons, qui malgré le nombre de leurs morts revinrent souvent à la charge avec une furie extrême. Mais enfin ils cederent le champ de bataille, & les Espagnols profitant de leur désordre, les suivirent en bon ordre, & avec tant de vigueur, qu'on les força de disparoître, laissant soixante Indiens tués sur la

XII.

Il bat un gros
des ennemis,
avec des forces
bien inférieures.

place & quelques prisonniers. Le Général ne voulut pas suivre sa victoire parce que le jour baissoit, & qu'il avoit dessein de les épouvanter plutôt que de les détruire. On se saisit de quelques maisons voisines, où les soldats trouverent des rafraîchissemens, & y passerent la nuit fort commodément, sans oublier les soins nécessaires en ces occasions.

XIII.

Il en met un autre en fuite, & découvre une nombreuse armée.

Le jour suivant on se remit en marche avec le même ordre, & on découvrit bientôt un gros d'Indiens plus fort que celui qui avoit été battu : ces troupes s'avancerent avec autant de fierté que de précipitation ; cependant après une décharge inutile de traits qu'ils lançoient de trop loin, ils se mirent sur la retraite : Cortez connut d'abord que cette retraite tenoit moins de la crainte que du stratagème, & s'attendant à un plus rude combat, il les suivit avec toutes ses troupes unies, jusqu'à ce qu'ayant passé une hauteur qui se trouvoit en son chemin, il vit dans la plaine une armée qu'on jugea être de quarante

mille hommes : Xicotencal en avoit le commandement , les Nobles de Tlascala étoient à la tête , suivis de tous leurs Alliés , tous distingués par les couleurs de leurs devises & de leurs plumes.

Cette multitude ne put effrayer les soldats Espagnols ; & Cortez reconnoissant sur leur visage l'ardeur qui les pouffoit à combattre , ne s'arrêta pas à les haranguer ; mais le terrain rude & inégal ne permettant pas de bien manier les chevaux , on fit tirer d'abord une volée de toutes les pièces d'artillerie : cela écarta les troupes ennemies qui s'étoient avancées pour disputer la descente aux Espagnols. Le gros des ennemis étoit encore hors de la portée du mousquet & ils ne combattoient guères que par des cris & des menaces ; & lorsque l'armée fit un mouvement pour les charger , ils se retirèrent tout-à-coup : ce n'étoit qu'une feinte de Xicotencal , qui cherchoit à faire avancer assez les Espagnols pour parvenir au dessein qu'il avoit de les envelopper , & de les attaquer :

XIV.
Préludes d'une
sanglante
bataille.

il y réussit , car à peine les Espagnols eurent-ils abandonné la hauteur qu'ils avoient à dos , & qui les couvroit de ce côté-là , que l'armée ennemie s'ouvrit en deux ailes , qui s'étendant par la campagne occupèrent tout le terrain , & formèrent comme un grand cercle autour des Espagnols. L'autre partie des Indiens accourut avec une diligence incroyable doubler les rangs de la première enceinte , qu'ils resserroient toujours , étant eux-mêmes aussi pressés qu'animés. Cortez , pour faire tête par-tout forma un bataillon quarré , & il falloit songer à se défendre avant que d'attaquer , suppléant par l'union & le bon ordre à l'inégalité du nombre.

XV.
Horrible
carnage d'Indiens,

L'air déjà frappé du son d'une infinité de cris qui faisoient un bruit effroyable , parut en un moment obscurci par une quantité prodigieuse de flèches , de pierres , de dards , & tout cela ne faisoit pas encore assez d'effet ; les Indiens en vinrent aux mains avec leurs massues & leurs espèces de sabre. Les Espagnols cependant en faisoient un

grand carnage , fans diminuer rien de leur obstination : le Général à la tête des Cavaliers , couroit aux endroits où le peril paroissoit le plus pressant , rompant à coup de lances ceux qui s'approchoient le plus près : les chevaux en érafoient plusieurs sous leurs pieds ; les Arquebustiers leur causoient autant de mal que de frayeur ; & l'artillerie qui ne perdoit pas un seul coup abattoit par son bruit ceux que le plomb avoit épargnés.

Tout cela éclaircissoit bien leurs rangs , & les Indiens les affoiblissoient eux-mêmes en suivant trop scrupuleusement leurs usages. Le plus grand point d'honneur parmi eux c'est de dérober aux ennemis la connoissance du nombre de leurs morts & de leurs blessés ; ce soin dans le feu du combat occupoit bien du monde , & mettoit du désordre parmi les combattans : les Espagnols en profiterent pour les pousser avec une nouvelle vigueur. Les Indiens cependant soutenoient encore ces nouveaux efforts avec beaucoup de courage ; mais la furie

XVI.

Les Tlascalteques vaincus se retirèrent comme en triomphe.

des chevaux, qui leur paroïssoit tous jours quelque chose de terrible & de surnaturel, les jetta dans une si grande frayeur, qu'en fuyant de tous côtés en désordre, ils se heurtoient les uns & les autres. Xicotencal ne pouvant plus faire agir ce grand nombre de troupes, parce qu'il avoit déjà perdu la meilleure partie de ses Officiers & les plus nobles de ses alliés, ordonna la retraite: le silence subit, & la fuite d'une armée encore si nombreuse, surprit beaucoup les Espagnols qui n'en connoïssent pas la cause. Cortez n'avoit perdu aucun de ses soldats: dix ou douze seulement étoient blessés & quelques Zempoales, dont le service fut d'un grand secours; l'exemple des Espagnols n'excitant pas moins leur valeur naturelle, que le dépit de voir qu'on avoit rompu & méprisé leur alliance. Néanmoins malgré la perte & la retraite précipitée des Tlascalteques, qui cedoient une seconde fois le champ de bataille à l'ennemi, ils firent une entrée triomphante en leurs logemens, ils pensoient que n'avoir pas été

entièrement défaits, c'étoit avoir remporté la victoire, & ce qui enflloit le plus leur orgueil étoit la tête d'une jument, le seul ou le plus beau de leurs trophées.

Pierre de Moron, Officier Espagnol, monté sur une jument très-vive, mais un peu forte en bouche, s'étoit engagé si avant dans la mêlée, qu'il fut environné en même-tems de plusieurs nobles Tlascalteques, dont il reçut quelques légères blessures, & fut fait prisonnier : les autres Cavaliers Espagnols vinrent promptement au secours, fabrerent les Indiens, & mirent Moron en liberté ; mais les ennemis ayant déjà coupé la tête à la jument, ils la présentèrent à Xicotencal, qui après l'avoir portée quelque tems sur la pointe d'une lance, l'envoya à Tlascala pour être présentée au Senat, comme une redoutable dépouille, elle fut regardée en effet avec beaucoup d'étonnement, & sacrifiée depuis avec solemnité dans un de leurs Temples.

Tandis que les Sacrificateurs & le

XVII.

Tête d'une
jument, im-
portant tro-
phée pour les
barbares.

XVIII.
 On se pré-
 pare de part
 & d'autre à
 une nouvelle
 action.

peuple de Tlascala se repaissoient de ces chimères de victoire, leur Capitaine Général, dans l'espérance d'en remporter une plus réelle, ramassoit en diligence les débris de ses troupes, & Cortez se préparoit à le recevoir. A quelque distance du lieu où le combat avoit été donné, il y avoit un petit bourg sur une hauteur, qui commandoit à toute cette plaine: ce Général, pour donner quelque repos à ses troupes extrêmement fatiguées, résolut d'occuper ce poste, ce qu'il fit avec autant de facilité que de profit; les habitans s'en étoient retirés aussitôt qu'ils eurent vû la retraite de leurs troupes, & ils y avoient laissé toutes sortes de rafraichissemens: ce secours inattendu servit à renouveler les provisions de l'armée, & à réparer les forces des soldats: si on n'y trouva pas assez de couvert pour toute l'armée, les Zempoales remédièrent à cette incommodité, par les barraques qu'ils construisirent en fort peu de tems: avec la même diligence, Cortez fit ajouter tout ce que l'art pouvoit fournir de

nouvelles fortifications à la nature du lieu ; & les soldats s'occupèrent tout le reste du jour à cet ouvrage, avec tant d'ardeur, qu'ils sembloient se délasser de leurs fatigues, par cette preuve de leur diligence.

Le Sénat de Tlascala n'en faisoit pas moins pour lever des recrues : car si on pleuroit en secret la mort de tant de Capitaines, & de tant de Caciques, on se réjouissoit en public d'une victoire, dont la tête d'une jument ne permettoit point de douter : ce qu'il y eut de plus réel & de plus consolant pour Xicotencal, fut l'arrivée d'un Cacique confédéré, qui la nuit même après le combat, entra dans son camp à la tête de dix mille de ses Sujets, armés en guerre : le secours parut aux Tlascalteques un effet de la providence de leurs dieux, qui augmenta leur courage avec leurs forces. Le jour qui suivit la bataille, les quatre Zempoales qui avoient été députés à Tlascala, arriverent au quartier des Espagnols par des chemins détournés ; ils rapportèrent que le jour même que Xicotencal

XIX.

Les envoyés de Cortez reviennent vers leur Général : ce qu'ils lui apprennent n'annonce point la paix.

s'étoit mis en campagne, ils avoient été jettés dans une étroite prison, destinés à appaiser par leur sang les dieux de la guerre, & ils bénissoient la divinité favorable qui leur avoit fait rompre cette terrible prison. Ce rapport, qui remplissoit d'abord les esprits d'horreur, ne donnoit point d'espérance de paix, & le repos même des ennemis donnoit de l'inquiétude à Cortez, aucun de leurs partis ne paroissoit, quoique Xicotencal eût fait sa retraite d'une maniere qui témoignoît assez que la question n'étoit pas encore décidée.

XX. Cortez va reconnoître le pays, & fait des prisonniers.

Le Général sans abandonner son poste, où il pouvoit trouver une retraite dans le besoin, résolut de sortir le lendemain au matin, à dessein de prendre langue, de reconnoître le pays, & de tenir l'ennemi en respect : il fit lui-même cette fonction à la tête de ses cavaliers, suivi de deux cens fantassins, Espagnols, ou Zempoales. Il s'avança jusqu'à des villages qui étoient sur le chemin de Tlascala, où les soldats trouverent des provisions de bou-

che, & firent quelques prisonniers: ce fut par ces prisonniers que Cortez apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieues de-là, assez près de la Ville, & qu'il assembloit des troupes avec autant de succès que de diligence.

Sur cet avis le Général retourna en son quartier, où, après avoir fait bien des caresses aux prisonniers, il leur rendit la liberté, & en choisit deux ou trois, qu'il envoya vers Xicotencal avec une lettre, qui contenoit » que le Général des » Espagnols étoit affligé de la perte » que le peuple de Tlascala avoit » faite dans ces derniers combats, » mais que ce mal ne devoit s'imputer qu'à ceux qui en avoient été la cause, en recevant à main armée des gens qui venoient leur proposer la paix, qu'il la demandoit encore, oubliant tous les outrages qu'on lui avoit faits; que s'il ne recevoit cette grace à l'heure même, & s'il ne quittoit les armes, il l'obligeroit à détruire la ville de Tlascala, pour en faire un exemple qui feroit trembler

XXI.

Il renvoye les prisonniers, & en demandant de nouveau la paix, il fait les plus terribles menaces.

» tous les peuples voisins, en en-
 » tendant prononcer le nom de cet-
 » te malheureuse ville ».

XXII.
 Cruauté &
 réponse info-
 lente de Xi-
 cotencal.

Les Indiens partirent avec cette
 lettre fort satisfaits, & promettant
 de revenir bientôt avec la réponse.
 Ils s'acquitterent de leur parole, &
 reparurent sans délai, mais pleins de
 sang & couverts de blessures, par la
 cruauté de Xicotencal, qui n'avoit
 pas voulu les faire mourir, afin qu'ils
 parussent en ce misérable état devant
 les yeux de Cortez, & que cette
 circonstance expliquât encore mieux
 sa résolution & sa réponse : » Que
 » demain au lever du soleil, ils le
 » verroient en plaine campagne :
 » que son dessein étoit de les pren-
 » dre tous en vie, & de les porter
 » sur les autels de ses dieux, pour
 » leur faire un sacrifice agréable de
 » leur sang & de leurs cœurs, &
 » qu'il en avertissoit le Général de
 » bonne-heure afin qu'il eût le tems
 » de s'y préparer ».

XXIII.
 Le Général
 Espagnol s'a-
 vance avec sa
 petite armée,
 & Xicotencal

Plus irrité qu'étonné de l'info-
 lence de ce barbare, Cortez profita
 de son avis : il sortit à la pointe du
 jour avec toute son armée, ne lais-

fant que peu de foldats à la défenſe
 du fort : s'étant avancé environ une
 demi-lieue , il prit un poſte avanta-
 geux pour recevoir l'ennemi , diſ-
 poſa toutes choſes , détacha quel-
 ques Cavaliers pour battre la cam-
 pagne , demeura à la tête des autres
 pour porter du ſecours où il ſeroit
 néceſſaire ; & attendit le succès de
 cette journée avec une intrépidité
 qui en inſpiroit à toute ſon armée :
 l'habitude de vaincre , & la con-
 fiance au ſecours du Ciel , faiſoient
 naître dans tous les cœurs un ardent
 deſir d'en venir aux mains. Les Cou-
 reurs revinrent bientôt avertir que
 l'ennemi s'avançoit ; & un moment
 après on découvrit ſon avant-garde :
 la campagne , autant que la vue ſe
 pouvoit étendre , parut toute cou-
 verte d'Indiens armés. Leur armée ,
 ainſi qu'ils l'avouèrent depuis , paſ-
 ſoit le nombre de cinquante mille
 hommes , & c'étoit-là le dernier
 effort de la République & de tous
 ſes Alliés. Au milieu de leurs trou-
 pes on voyoit pour la première fois
 un aigle d'or fort élevé , Enſeigne
 que les Tlaſcalteques ne portoient

vient à lui
 avec 50000
 Indiens bien
 armés.

que dans les occasions de la dernière importance.

XXIV.

Combat
meurtrier :
les bataillons
Espagnols
sont mis en
désordre, &
ceux des In-
diens taillés
en pieces.

Cette effroyable multitude s'avancoit avec sa fierté & ses cris ordinaires, lorsqu'étant à la portée du canon elle effuya une décharge qui modéra beaucoup leur ardeur. Après s'être arrêtés quelque tems, ils se rallierent & marcherent avec assez d'ordre, jusqu'à ce qu'ils pussent faire agir leurs frondeurs & leurs archers : les flèches & les pierres tombaient comme une grosse glêle ; & dans cette impétuosité ils se virent arrêtés de nouveau par la frayeur des coups d'arquebuses & par l'adresse des arbaletiers. Le combat dura long-tems de cette manière, infiniment plus sanglant pour les Indiens, que pour leurs ennemis que tout favorisoit, la science de l'art militaire, la différence des armes, le bon ordre, l'union dont ils combattoient, & sur-tout l'habileté d'un Général, dont les talens égaloient la réputation. Les Indiens s'apperçurent enfin que cette façon de combattre leur coûtoit bien du sang, & ruinoit insensiblement leur armée ;

ils jetterent tout d'un coup sur les Espagnols un gros corps de troupes fort ferrées, & poussées par celles qui venoient derrière : cette épaisse multitude tomba sur les Espagnols & sur leurs Alliés, avec tant d'impétuosité & de fureur, qu'elle rompit d'abord les rangs & mit les bataillons en désordre. On eut besoin dans ce moment de toute la valeur des soldats, de la diligence des Capitaines, de la furie des chevaux, & de toute la présence d'esprit de Cortez pour reformer les bataillons : on le fit enfin avec peine, & un furieux carnage des ennemis qui s'étoient mêlés dans nos rangs.

On vit bientôt après une grande confusion parmi les Indiens, qui faisoient divers mouvemens opposés les uns aux autres, en se partageant & présentant leurs armes : cela aboutit à une retraite qui se tourna en fuite pour ceux qui combattoient à l'avant-garde, on les chargea, & on les poursuivit quelque tems sans néanmoins s'engager trop avant. La cause de cette révolution étoit que Xicotencal, avec sa fierté naturelle,

XXV.

Défaite & fuite des Tlascalteques ; imprudence de l'impétueux Xicotencal, qui gâta ses affaires.

avoit fait des reprimandes très-ai-
gres à un Cacique qui servoit sous
son commandement avec dix mille
hommes de guerre, parce que ce
Cacique étoit demeuré un peu en
arrière, tandis que la multitude des
autres Indiens chargeoit les Espa-
gnols; ce Général barbare avoit
traité le Cacique de lâche & de pol-
tron: le Cacique offensé fut près
d'en venir aux mains avec Xicoten-
cal, qu'il avoit défié au combat sin-
gulier: tous ses soldats prirent aussi
part au ressentiment de leur Caci-
que; les autres Caciques ses amis se
souleverent en même-tems, & se
retirerent avec leurs troupes. Xico-
tencal connoissant alors sa foiblesse,
ne songea qu'à sauver ce qui lui res-
toit de gens de guerre, abandonnant
aux Espagnols la victoire & le champ
de bataille.

XXVI. Cortez venoit de gagner deux
victoires en très-peu de tems, &
avec un tel avantage, qu'au lieu que
le nombre des morts & des blessés
étoit très-grand du côté des Indiens,
les Espagnols n'eurent qu'un homme
tué sur le champ, & environ vingt
blessés

Décourage-
ment & mur-
mures de
quelques sol-
dats Espa-
gnols: on les
assemble.

bleffés légèrement. Ces deux actions cependant produisirent presque le même effet ou le même découragement dans la ville de Tlascala & dans le quartier des Espagnols. Ceux-ci rougissoient de s'être vus rompus & mis en désordre, & cette nouveauté fit une telle impression sur l'esprit des soldats, que malgré leur victoire ils retournerent au quartier, tristes & abattus comme des troupes vaincues. Leurs murmures recommencerent, & ils ne parloient plus que de retourner à Vera-Cruz. Cortez entendit ces murmures, & il crut devoir les dissimuler, sans chercher à ramener les esprits chagrins, jusqu'à ce que revenus de leur frayeur, ils fussent en état de sentir l'absurdité de leurs propositions. Mais appréhendant que l'inquiétude des plus mutins ne devînt un mal contagieux, il commanda que tous les Espagnols s'assemblassent à la place d'armes, sous prétexte de délibérer sur l'état présent de leurs affaires : il avoit averti les Capitaines de placer adroitement les mutins le plus près de sa per-

sonne, afin que cette espèce de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit.

XXVII.
Cortez les
ramene tous
au bon sens,
par un seul
discours.

» Il n'est pas besoin, dit alors
» Cortez, de s'étendre beaucoup
» sur ce que nous avons à faire
» maintenant, après avoir gagné
» deux batailles, où votre valeur
» n'a pas moins paru que la foiblesse
» de nos ennemis. Il est vrai que
» les travaux de la guerre ne sont
» pas toujours terminés par la vic-
» toire. La manière d'en profiter a
» aussi ses difficultés, & on doit au
» moins se précautionner contre les
» perils qui accompagnent souvent
» les bons succès, comme une es-
» pèce de tribut imposé à la félicité
» des hommes. J'avoue néanmoins,
» mes amis, que ce n'est pas-là le
» motif de mon inquiétude, un be-
» soin plus pressant me rend votre
» conseil nécessaire. On m'a dit que
» l'envie de retourner en arrière re-
» vient dans l'esprit de quelques-
» uns de nos soldats, qu'ils s'ani-
» ment les uns & les autres à faire
» cette proposition. Je veux croire
» qu'elle est fondée sur quelque ap-

» parente de raison ; mais il n'est
 » pas honnête qu'une affaire de cette
 » importance se traite sourdement
 » en manière de cabale. Il faut que
 » chacun dise librement ce qu'il pen-
 » se sur ce sujet, afin que son zèle
 » pour le bien public soit autorisé,
 » lorsqu'il n'empruntera point la
 » figure & les apparences d'un cri-
 » me. Mais afin que chacun raisonne
 » plus nettement sur ce qui convient
 » à tout le monde, il faut avant tou-
 » tes choses considérer l'état où
 » nous sommes, & prendre pour
 » une bonne fois une résolution qui
 » ne souffre plus de contradictions.
 » Cette expédition a été approuvée,
 » pour ne pas dire applaudie par vous
 » mêmes, d'un consentement univer-
 » sel. Nous avons entrepris d'aller
 » jusqu'à la Cour de Montezuma :
 » nous nous sommes en quelque
 » manière sacrifiés à ce dessein en
 » faveur de notre Religion & de
 » notre Roi, après quoi il y va de
 » notre honneur & de nos espé-
 » rances. Les Indiens de Tlascala
 » qui ont voulu s'y opposer avec
 » tout le pouvoir de leur Républi-

» que & de leurs Alliés ont été
» vaincus & dissipés, & selon tou-
» tes les regles de la prudence hu-
» maine, il n'est pas possible qu'ils
» demeurent long-tems sans nous
» demander la paix, ou sans nous
» accorder le passage libre sur leurs
» terres. Si nous obtenons cet avan-
» tage, à quel point doit-il élever
» notre réputation? & quelle place
» ne pourrons-nous pas prétendre
» dans l'estime de ces barbares, qui
» nous en donnent déjà une entre
» leurs dieux? Montezuma qui nous
» attend avec tant de crainte, com-
» me il est aisé de le reconnoître
» par l'artifice de ces ambassades
» qu'il nous a envoyé plusieurs
» fois, nous regardera avec bien
» plus de respect, après la défaite
» des Tlascalteques qui font les bra-
» ves de son Empire, dont ils ont
» secoué le joug par la force de leurs
» armes. Il y a beaucoup d'appa-
» rence qu'il nous offrira des partis
» avantageux, dans la crainte que
» nous ne nous joignons à ces peu-
» ples révoltés contre lui; & il se
» peut faire aisément que les tra-

» verſes que nous avons endurées
 » de leur part ſeront l'inſtrument
 » dont Dieu veut ſe ſervir pour
 » avancer notre entrepriſe, en é-
 » prouvant notre conſtance ; puis-
 » qu'il n'eſt point obligé à faire des
 » miracles en notre faveur, ſans
 » que nous y contribuions de notre
 » cœur & de nos mains. Que ſi
 » nous tournons maintenant le dos,
 » outre que nous ſerons les pre-
 » miers à qui les victoires auront
 » fait perdre le courage, nous per-
 » drons tout-à-la-fois nos travaux &
 » le fruit qui les devoit ſuivre.
 » Après cela que pouvons-nous ef-
 » pérer, ou que ne devons-nous pas
 » craindre ? Ces mêmes peuples que
 » nous avons vaincus, & qui ſont
 » encore tremblans & fugitifs, s'a-
 » nimeront par notre relâchement ;
 » & étant les maîtres des défilés
 » d'un pays difficile, ils nous ſui-
 » vront & nous déferont pendant
 » notre marche. Les Indiens amis
 » qui ſervent auprès de nous avec
 » beaucoup de courage & de fati-
 » faction, ſe ſépareront de nos trou-
 » pes & tâcheront de s'échapper,

» afin d'aller en leur pays publier
 » notre honte ; & les Zempoales &
 » les Totonagues, qui sont nos Al-
 » liés & l'unique ressource de notre
 » retraite, vont conspirer contre
 » nous, après qu'ils auront perdu
 » cette haute opinion qu'ils avoient
 » de nos forces. Je reviens donc à
 » dire qu'il faut considérer tout avec
 » beaucoup d'attention, en mesu-
 » rant les espérances que nous aban-
 » donnons, avec les perils auxquels
 » nous nous exposons. Proposez &
 » délibérez ce qui fera le plus ex-
 » pédient : je laisse toute sorte de
 » liberté à vos sentimens : & j'ai
 » touché ces inconvéniens plutôt
 » pour disculper le mien que pour
 » le défendre ».

XXVIII.
 Acclamation générale : fa-
 gerésolution.

A peine le Général eut-il fini son discours, qu'un soldat connu parmi les plus remuans, élevant la voix dit à ses camarades : » Mes amis, » notre Général demande ce qu'il » faut faire ; mais il nous l'enseigne » en nous le demandant : il est main- » tenant impossible de nous retirer » sans nous perdre ». Tous les au- » tres témoignèrent qu'ils étoient con-

vaincus de cette vérité, & confesse-
rent leur faute. Le reste de l'armée
applaudit, & il fut résolu par la
voie d'acclamation que l'on pour-
suivroit l'entreprise.

Ni la Ville, ni le Senat de Tlascala, n'eurent la même facilité à revenir de leur frayeur, ni à calmer le trouble, ni à réunir les suffrages. Tandis que les amis de Xicotencal ne propofoient que les partis les plus extrêmes contre les Espagnols, les plus graves disoient avec Magiscatzin, que si ces Etrangers n'étoient point des dieux, ils étoient au moins au-dessus de l'espèce humaine, & qu'il falloit les appaiser par une prompte obéissance. Il y en eut qui soutinrent que les exploits surprenans de ces étrangers ne pouvoient être que l'effet de quelque enchantement: & on conclut qu'il falloit avoir recours à la même science, afin de les vaincre en défarmant un charme par un autre. Le grave Senat, aussi ridiculement crédule que le peuple, fit aussitôt appeler les Magiciens, les Sorciers les plus respectés dans ce pays, & leur

XXIX.
Embarras
du Senat de
Tlascala, qui
a recours aux
Magiciens.

communica sa délibération. Ces organes du démon ne manquèrent pas de l'approuver, & de l'appuyer par des réflexions mystérieuses, déclarant qu'ils étoient déjà informés de l'embarras qu'on venoit de leur expliquer, & qu'ils avoient prévu & étudié cette matière.

XXX.
Ridicule i-
magination
de ces four-
bes écoutée
& applaudie
par les Sénateurs.

Ils ne craignirent pas d'avancer que par le moyen de leurs figures magiques, & l'art de la divination, ils avoient déjà pénétré tout le secret de ce mystère, qui consistoit en ce que les Espagnols étoient fils du soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des régions orientales; qu'ainsi leur plus grand enchantement étoit la présence de leur pere, dont la puissante ardeur leur communiquoit tant de force qu'elle les faisoit approcher de la nature des immortels: mais que cette influence cessant après le coucher du soleil, les Espagnols devenoient alors foibles & flétris comme les herbes des prairies: d'où ils concluoient qu'il falloit les attaquer durant la nuit, parce qu'on les auroit exterminés avant

que le soleil leur pere en fçût rien.

Les graves Senateurs, fort satisfaits de cette importante découverte, donnerent de grands éloges au profond sçavoir des Magiciens; & ordonnerent à leur Général d'agir en conséquence: tout se prépara pour l'exécution. Quoique Cortez ignorât ce qui se passoit dans la Ville de Tlascala & dans le camp de Xicotencal, il se tenoit prêt à tout événement. Pour empêcher que l'oisiveté d'un campement ne fît relâcher quelque chose de la vigilance des Officiers & de la discipline militaire, il faisoit de continuelles sorties, tantôt pour repousser quelques troupes ennemies qui paroïssent auprès du camp, & qui ne se retiroient jamais qu'avec pertes, tantôt pour faire contribuer les villages voisins, à qui il faisoit un traitement assez favorable pour gagner aux Espagnols les cœurs de ces peuples & une grande abondance de vivres. Cependant il posoit plusieurs sentinelles au loin, & faisoit faire la garde à toute rigueur: les chevaux étoient sellés toutes les nuits,

XXXI.
Plus sages
mesures de
Cortez, qui
profite de
tout.

avec la bride à l'arçon , & le soldat qui quittoit ses armes , étoit condamné à dormir armé ou à ne point dormir.

XXXII.

Le quartier des Espagnols est attaqué de nuit par les Indiens, qui se retirent avec perte & confusion.

Ces regles d'exacritude , dont un habile Général ne se dispense jamais lorsque l'ennemi est proche , furent alors fort nécessaires à Cortez ; car la nuit destinée à l'assaut étant arrivée , les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui marchoit vers le camp , au petit pas , & dans un grand silence : on le garda de même dans le camp ; & cependant on garnit promptement le rempart , & toutes les troupes placées dans leurs postes laisserent approcher Xicotencal , qui se faisoit suivre par dix mille Indiens choisis , & bien armés. D'abord il donna trois attaques en différens endroits du quartier , & cet ordre fut exécuté avec beaucoup de diligence & de hardiesse par les Indiens ; mais on les reçut si vigoureusement , que plusieurs y perdirent la vie , & les autres restèrent d'autant plus épouvantés , qu'ils avoient compté attaquer des murailles sans défense. La surprise de

Xicotencal cedant à la colere, il ordonna encore qu'on revînt de tous côtés à l'assaut : les Indiens s'y portèrent une seconde fois avec une valeur ou une férocité si extraordinaire, qu'ils s'aidoient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart : ils y recevoient sans s'étonner les blessures, qu'ils rendoient plus profondes en se pouffant dans les armes des Espagnols ; la mort de ceux qui tomboient ne ralentissoit pas la fureur des autres. Le combat duroit déjà depuis longtems avec un grand carnage, lorsque Xicotencal désespérant du succès, & déjà trop affoibli, fit sonner la retraite ; il n'étoit pas cependant à la fin de ses pertes.

Cortez avoit l'œil à tout, & connoissant la foiblesse des Indiens & leur désordre dans la fuite, il sortit avec une partie de ses gens : les cavaliers avoient garni de sonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux vaincus : il les jeta en effet dans une telle frayeur, qu'ils ne songe-

M vj

XXXIII.

On poursuit
les fuyards,
& on en fait
un nouveau
carnage.

rent qu'à fuir de tous côtés fans faire la moindre résistance. Au retour du soleil la campagne se trouva couverte d'Indiens morts ou blessés. Du côté des Espagnols il n'y eut que deux ou trois soldats blessés, & un Zempoale tué ; ce qui paroissoit un miracle à tous ceux qui considéroient l'effroyable quantité de dards, de fleches & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Chrétiens ne furent point insensibles à ce trait de la divine Providence, & ils célébrèrent avec joie une troisième ou quatrième victoire, qui leur avoit si peu coûté. Mais ils ignoroient encore l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlascalca, dont la sottise ou la fourberie servit à élever toujours plus leur réputation, & à leur faire obtenir la paix, le meilleur fruit de la guerre.

XXXIV.
Le Senat es-
frayé deman-
de la paix, &
ordonne à
Xicotencal
de poser les
armes.

La nouvelle de cette dernière déroute jetta les Tlascalteques dans la plus grande frayeur : le peuple commença à crier partout qu'il falloit faire la paix ; les nobles, non moins consternés que le vulgaire, pen-

soient de même, quoiqu'ils fissent moins de bruit, & la première indignation des Sénateurs tomba sur les Magiciens; deux ou trois des plus anciens, sans expier leur crime, perdirent la vie avec leur sang sur les autels de leurs dieux. Après cette exécution, le Sénat assemblé pour délibérer, donna alors aux lumières de Magiscatzin l'avantage d'avoir connu le premier la vérité; on envoya à Xicotencal un ordre exprès de faire cesser toute hostilité, l'avertissant qu'on alloit nommer des Ambassadeurs pour proposer la paix à Cortez, & l'arrêter aux meilleures conditions qu'on pourroit obtenir en faveur de la République.

Mais tant de défaites n'avoient pas encore vaincu l'obstination du fier Xicotencal; il refusa d'obéir à ses Maîtres, & répondit insolument que lui & ses soldats étoient le véritable Sénat, & qu'ils auroient soin de soutenir la gloire de la nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les peres de la patrie. Il se préparoit donc à donner un second assaut durant la nuit suivante au camp

XXXV.

Révolte du Général Indien : il envoie des espions dans le camp des ennemis.

des Espagnols. Pour marcher à cette action , non-seulement avec plus de troupes , mais aussi avec plus de connoissance ; comme il sçavoit que l'ardeur du gain attiroit au camp des étrangers les payfans des villages voisins pour y apporter des vivres , il fit choisir quarante soldats Indiens des plus habiles , & il les envoya au camp , chargés de fruits , de poules & de maïs , afin qu'ils pussent entrer dans la place , & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité.

XXXVI. Les espions travestis entrèrent en effet dans le camp , & trafiquerent familièrement avec les soldats Espagnols une bonne partie de la matinée , jusqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils observoient trop curieusement la hauteur des murailles : il en donna avis au Général , qui fit arrêter aussi-tôt & examiner séparément ces Indiens : ils avouèrent la vérité sans beaucoup de résistance ; quelques-uns pressés par la rigueur des tourmens , & les autres par la seule crainte. Ils convenoient tous que cette même nuit le camp devoit

Les espions
fontreconnus
& arrêtés.

être attaqué , que Xicotencal s'y trouveroit avec vingt mille hommes, & qu'il avoit donné rendez-vous aux espions à une lieue du quartier, afin de disposer ses attaques sur leur rapport.

Ce fut aussi sur leurs dépositions, que Cortez quoiqu'indisposé fit ses arrangemens, & qu'il mit en délibération de quelle manière il puniroit des espions qui méritoient la mort selon les loix de la guerre. Jugeant néanmoins qu'il étoit alors plus utile de se rendre redoutable que de se satisfaire, il ordonna qu'on coupât les mains à quatorze ou quinze de ces espions qui avoient été les plus obstinés à celer la vérité, les autres n'eurent que les pouces coupés, & ce fut dans cet état qu'il les renvoya à Xicotencal, avec ordre de lui dire de sa part qu'on s'ennuyoit de l'attendre; & que le Général des Etrangers leur avoit laissé la vie, afin que les observations qu'ils avoient faites sur les fortifications ne fussent point perdues pour lui. L'étonnement de Xicotencal & son chagrin furent

XXXVII.

Traitement
qu'on leur
fait: le Senat
dégrade son
Général, &
toute l'armée
se dissipe.

d'autant plus grands, qu'il alla s'imaginer que les Etrangers n'auroient pû connoître ses espions sans avoir quelque chose de divin. Sur ces réflexions, il penchoit, pour la première fois, du côté de la retraite, lorsqu'elle devint une nécessité pour lui : car divers Ministres envoyés par le Senat arriverent en même-tems, & lui ordonnerent de quitter le bâton de Général, parce que pour punir sa désobéissance & son insolente réponse, le Senat l'avoit dépouillé du commandement des troupes de la République. Il fut défendu en même-tems aux Capitaines de lui obéir, sous peine d'être déclarés traîtres à la patrie. Dans ce moment tous les Caciques prirent le chemin de leurs Provinces ; les Tlascalteques, celui de leur Ville, & Xicotencal humilié se trouva trop heureux qu'on lui ôtât les armes des mains.

XXXVIII. Les Espagnols n'étant pas encore informés de tous ces mouvemens, passèrent cette nuit sous les armes ; le jour suivant les Indiens qui apportoient des vivres, les assure-

Les Tlascalteques humiliés demandent la paix.

rent que l'armée des Tlascalteques étoit rompue, & qu'ils demandoient la paix. On ne se fioit pas encore à ces bruits, jusqu'à ce qu'on vit enfin arriver une grande troupe d'Indiens, conduite par quatre personages vénérables, fort parés à leur manière : ils étoient suivis de leurs Senateurs, après lesquels vingt outrente Tamenes marchaient chargés de toutes sortes de vivres. Ils n'avançoient qu'en faisant toujours bien des signes de respect & des révérences, & lorsqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs hommages en encensant le fort. On leur demanda de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires ? Ils dirent qu'ils étoient envoyés par le Senat & par la République de Tlascalala, pour traiter de la paix.

Introduits devant Cortez, qui les reçut avec un air de sévérité capable d'imprimer du respect & de la crainte, les Indiens réitérèrent leurs encensemens, & exposèrent le sujet de leur ambassade, en disant : » Que » les Otomies & les Chontales, » peuples barbares qui leur étoient

XXXIX.
Discours de
leurs Ambaf-
sadeurs, peu
sincère.

» alliés , s'étoient assemblés & a-
 » voient fait la guerre contre la vo-
 » lonté du Senat , dont l'autorité
 » n'avoit pas été assez puissante pour
 » réprimer les premiers mouvemens
 » & la férocité de ces brutaux :
 » qu'on leur avoit enfin fait mettre
 » bas les armes , & que la Répu-
 » blique souhaitoit ardemment la
 » paix : qu'ils ne la demandoient
 » pas seulement au nom du Senat ,
 » mais encore en celui de la No-
 » bleſſe & du peuple : que le Géné-
 » ral pouvoit dès ce moment entrer
 » dans leur Ville avec tous ſes ſol-
 » dats , qui y demeureroient autant
 » qu'il leur plairoit , avec cette af-
 » ſurance qu'ils y ſeroient traités
 » & révéérés comme les enfans du
 » ſoleil & les freres de leurs dieux ».

XL.

La réponſe
 de Cortez eſt
 ſévère & me-
 ſurée.

Si tout ce diſcours déguisoit mal
 leur tort au ſujet de la guerre paſ-
 ſée , il ne laiſſoit pas de témoigner
 la ſincérité de leur diſpoſition pré-
 ſente à la paix : & néanmoins le Gé-
 néral conſervant toujours un air
 grave & ſévère , & diſſimulant la
 ſatiſfaction qu'il reſſentoit de leur
 ſoumiſſion , répondit : » que la paix

» qu'ils propofoient étoit conforme
 » à fon inclination ; mais qu'ils la
 » recherchoient après une guerre
 » trop injufte & trop infolente ,
 » pour l'obtenir fi aifément & pour
 » ne la pas acheter. Qu'on verroit
 » comment ils perfévéreroient à la
 » defirer , & comment ils agiroient
 » pour la mériter : qu'il tâcheroit
 » cependant de retenir la juftice
 » lere de fes Capitaines , en diffimu-
 » lant les raifons qu'ils avoient de
 » prendre les armes , & retardant
 » le châtement fans baiffer le bras ,
 » afin qu'une prompte fatisfaction
 » de leur faute les pût faire profiter
 » du tems qu'il y a entre la menace
 » & le coup ».

Cortez avoit plufieurs raifons de renvoyer ces Ambaffadeurs en doute du fuccès de leur négociation : il vouloit prendre le tems de fe remettre & d'examiner la fincérité de la propofition. Il craignoit d'ailleurs que les Senateurs de Tlafcala ne fe rendiffent plus fiers & plus difficiles , s'ils le trouvoient trop facile à accepter d'abord un accommodement. La fuite fit voir la fageffe de

XLI.
 Motifs de ce
 Général : po-
 litique de
 Montezuma.

cette politique. Le bruit des victoires des Espagnols & des exploits de Cortez se répandoit dans toutes les parties de l'Amérique : on ne parloit d'autre chose dans toutes les Cours : celle de Montezuma surtout y étoit fort attentive. Si ce Prince trouvoit un plaisir secret de voir aux mains une nation qu'il haïssoit, avec des Etrangers qu'il n'aimoit point, il n'étoit pas sans inquiétude sur les suites ; & la réunion des deux peuples après leur guerre, étoit un objet qui le faisoit trembler.

XLII.
Démarches
mal concer-
tées de ce
Prince.

Toute son application alloit donc à rompre ou à prévenir l'union entre les Espagnols & les Tlascalteques, & pour cet effet il résolut d'envoyer de nouveaux Ambassadeurs avec de nouveaux présens à Cortez : le prétexte étoit de le féliciter du succès de ses armes, & de le prier de l'aider à châtier l'insolence des Tlascalteques révoltés : mais le motif le plus essentiel de l'ambassade étoit de faire de nouvelles instances pour détourner les Espagnols du dessein de venir à sa

Cour. Ces tentatives souvent réitérées avoient toujours été inutiles, & Dieu permit que cet Empereur en les renouvelant encore sans espérance de succès, s'aveuglât sur des moyens plus efficaces qu'il avoit en main, parce que la justice divine vouloit punir ses crimes, & sa miséricorde préparer les voies à la prédication de l'Evangile pour le salut de plusieurs peuples.

Cinq Mexicains des plus considérables entre les nobles étoient les Chefs de l'ambassade, ils avoient passé avec quelques précautions sur les terres de Tlascala, & arriverent au camp des Espagnols un peu après que les Ministres de la République en étoient partis. Cortez les reçut avec beaucoup de civilité, il leur donna une audience favorable, & témoigna autant de respect que de reconnoissance pour les bontés de l'Empereur, dont le présent étoit fort considérable : néanmoins il différa sa réponse, parce qu'il étoit bien aise que les Ambassadeurs vissent avec quelle soumission les Tlascalteques lui demandoient la paix.

XLIII.
Nouveaux
présens, &
nouveaux
ambassadeurs
de sa part.

Cela s'accordoit avec les vues de ces Ambassadeurs, qui avoient ordre de s'arrêter quelque tems auprès du Général pour observer tout : mais ils ne sçurent pas s'observer eux-mêmes ; par leurs questions indiscrettes, ils découvrirent bientôt & le secret de leurs instructions, & les frayeurs de Montezuma, & de quelle importance étoit la paix avec les Tlascalteques.

XLIV. Grande députation du Senat : discours de Xicotencal, en présence des Mexicains. Cependant en exécution d'un ordre du Senat, tous les bourgs & villages circonvoisins portoient au camp des Espagnols toutes sortes de vivres, sans que les payfans osassent recevoir la moindre récompense ; & deux jours après on découvrit sur le chemin de Tlascala un grand cortège qui s'approchoit avec toutes les marques de paix : le Général ordonna qu'on leur laissât l'entrée libre, & pour les recevoir il se fit accompagner par les Ambassadeurs de Mexique, en leur faisant entendre qu'il confioit à leur discrétion une chose qu'il appréhendoit qu'ils ignorassent. Le Chef des Tlascalteques étoit Xicotencal même,

accompagné de cinquante nobles de
 sa faction ou de ses parens, tous
 extrêmement parés à leur manière.
 Après les révérences ordinaires,
 Xicotencal commença son discours,
 en avouant qu'il étoit le seul cou-
 pable de toutes les hostilités qui s'é-
 toient commises, parce qu'il s'étoit
 imaginé que les Espagnols étoient
 du parti de Montezuma, dont le
 nom même lui donnoit de l'hor-
 reur; mais qu'à présent il se faisoit
 un grand plaisir de venir se rendre
 entre les mains de son vainqueur,
 comme ayant été le premier témoin
 de ses merveilleux exploits; qu'il
 souhaitoit avec passion mériter, par
 cette soumission & par cette recon-
 noissance, le pardon de sa Républi-
 que, au nom & par l'autorité de
 laquelle il se présentoit, non pour
 proposer, mais pour demander hum-
 blement la paix, & pour la rece-
 voir en la maniere qu'il plairoit aux
 Espagnols de l'accorder; qu'il la de-
 mandoit une, deux & trois fois au
 nom du Sénat, de la noblesse & du
 peuple de Tlascala, suppliant in-
 stamment le Général, qu'il lui plût

honorer leur Ville de sa présence : qu'il y trouveroit des logemens préparés pour son armée , & toute la vénération , tout le service qu'il pouvoit se promettre d'un peuple , qui étant naturellement fier & vaillant , ne croyoit pas se faire tort de le prier & de lui obéir. Qu'il demandoit seulement , non comme une condition de la paix , mais comme une grace que le Général leur accorderoit par pitié , qu'on traitât humainement les habitans , & que la licence des soldats épargnât leurs dieux & leurs femmes.

XLV.
Cortez dif-
fere de se
rendre à Tla-
scala,

Le discours & la franchise de Xicotencal plurent beaucoup à Cortez : il le lui témoigna d'une manière obligeante ; mais reprenant aussitôt un air plus sévère , il lui remontra avec un peu de véhémence le peu de raison que la République avoit eu de retenir ses députés , de lui faire ensuite une guerre si injuste , & lui en particulier de soutenir cette injustice avec tant d'obstination. Il conclut en disant qu'il accordoit la paix qu'on demandoit , que son armée ne feroit aucune violence ,

violence, ni aucune extorsion sur son passage, & que lorsque l'occasion se présenteroit d'aller à Tlascalala il leur en donneroit avis.

Ce retardement affligea Xicotencal, qui le regardoit comme une marque de défiance, & jettant les yeux sur les Capitaines Espagnols, il leur dit : » Vous avez raison, ô » grands Teules, de punir notre » franchise par votre défiance : ce- » pendant s'il ne fuffit pas pour être » cru, que toute la République de » Tlascalala vous parle par ma bou- » che, moi qui suis le Général de » ses troupes, & tous ceux qui me » suivent, les plus nobles & les pre- » miers capitaines de la nation, » nous resterons ici en ôtages pour » votre sûreté : nous demeurerons » prisonniers, même enfermés sous » votre pouvoir autant de tems » que vous ferez dans notre Ville ».

Cortez, quoique bien flatté de ce discours, répondit : » Que cette » assurance n'étoit pas nécessaire » pour lui persuader que les Tlascal- » teques souhaitoient un accord » dont ils avoient tant de besoin ;

XLVI.

Humbles in-
stances de
Xicotencal.

XLVII.

Ce que Cor-
tez répond de
fier & d'obli-
geant.

Tome III.

N

» & que les Espagnols n'avoient
 » que faire d'ôtages pour entrer dans
 » la Ville de Tlascala, & pour s'y
 » maintenir en sûreté, comme ils
 » l'avoient fait au milieu de ses
 » troupes en armes : cependant
 » qu'on pouvoit s'assurer constam-
 » ment de la paix sur sa parole, &
 » qu'il iroit à la Ville le plutôt qu'il
 » lui seroit possible ». En finissant
 ainsi l'audience, Cortez conduisit
 les Ambassadeurs jusqu'à la porte de
 son logis, où il embrassa Xicoten-
 cal, & lui tendant la main, il lui
 dit : » qu'il ne tarderoit de lui payer
 » sa visite, qu'autant de tems qu'il en
 » falloit pour dépêcher les Ambas-
 » sadeurs de Montezuma ».

XLVIII.
 Indiscrétion
 des Ambassa-
 deurs de Mon-
 tezuma.

Les Mexicains se trouvant seuls
 avec le Général, continuerent à se
 déclarer avec beaucoup d'indiscré-
 tion : ils débiterent par des raille-
 ries sur le traité de paix, & sur
 ceux qui le proposoient : ils blâ-
 moient la facilité des Espagnols à se
 laisser persuader ; & s'adressant à
 Cortez, ils lui dirent par manière
 d'instruction : » qu'ils admiroient
 » qu'un homme si habile ne connût

» pas encore les Tlascaltèques ,
 » gens barbares, qui se maintenoient
 » bien moins par leurs forces que
 » par leurs ruses ; qu'il prît donc
 » bien garde à ce qu'il feroit , parce
 » qu'ils ne fongoient qu'à profiter
 » de sa confiance pour le perdre lui
 » & tous ses soldats ».

Sur la réponse de Cortez , qui ne
 vouloit ni refuser la paix à des gens
 qui la demandoient , ni manquer à
 sa parole , & au devoir qui étoit le
 but de ses armes ; les Mexicains le
 prièrent de vouloir au moins diffé-
 rer de six jours son entrée dans
 Tlascala , afin que deux d'entr'eux
 eussent le tems d'aller instruire l'Em-
 pereur de ce qui se passoit , pendant
 que les autres attendroient ses or-
 dres. Cortez l'accorda , dans l'espé-
 rance que ses égards pour Monte-
 zuma leveroient peut-être les diffi-
 cultés qu'il faisoit de se laisser voir.
 Mettant ainsi à profit les différen-
 tes dispositions des Tlascalteques &
 des Mexicains , l'habile Général en-
 chérissoit la paix qu'il faisoit desi-
 rer aux uns & craindre aux au-
 tres.

XLIX.

A quoi se
 réduit leur
 dernière de-
 mande.

L.
Nouvelle
Ambassade de
Montezuma,
qui se rend
tributaire du
Roi Catholi-
que.

On ne tarda point à connoître l'utilité de cette politique par la nouvelle ambassade & les nouveaux présens de Montezuma, sur-tout par le discours que fit l'un des Ambassadeurs, en déclarant : » Que l'Em-
» pereur, Souverain du Mexique,
» desiroit avec passion être ami &
» allié du grand Prince à qui les
» Espagnols obéissoient, & dont la
» majesté paroissoit avec tant d'é-
» clat en la valeur de ses Sujets.
» Que cette passion portoit leur
» Empereur à payer tous les ans un
» tribut à ce Prince, & à partager
» avec lui les richesses immenses
» dont son pays abondoit, parce
» qu'il le réveroit comme le fils du
» soleil, ou au moins comme le Sei-
» gneur de ces heureuses regions
» d'où on voit naître la lumière ;
» mais que ce traité devoit être
» précédé par deux conditions. La
» première, que Cortez & ses sol-
» dats s'abstinssent de faire aucune
» alliance avec les peuples de Tlaf-
» çala, puisqu'il n'étoit pas raison-
» nable qu'étant si obligés à la
» libéralité de l'Empereur, ils con-

» fervassent quelque liaison avec ses
 » ennemis. La seconde, qu'ils ache-
 » vassent de se persuader que le des-
 » sein qu'ils avoient d'aller à Mexi-
 » que n'étoit ni possible ni raisonna-
 » ble ; puisque selon les loix de
 » l'Empire, les Souverains ne pou-
 » voient se laisser voir à des Etran-
 » gers, & que ses Sujets ne le souf-
 » friroient pas ».

Comme le Général souhaitoit que ces Ambassadeurs fussent témoins de la paix qu'il feroit avec la République, il ne leur fit pas de réponse, leur disant seulement qu'il étoit à propos de les laisser reposer après les fatigues de leurs voyages, & qu'il les dépêcheroit en peu de tems. Cependant les Senateurs de Tlascalala inquiets du retardement, résolurent d'aller en corps au camp des Espagnols, afin de les amener dans leur Ville, ou au moins de ne pas y retourner eux-mêmes sans avoir convaincu le Général de la sincérité de leur procédé, & déconcerter toutes les négociations de Montezuma.

II.
 Cortez diffé-
 re la répon-
 se aux Am-
 bassadeurs.

LII.
Le Senat de
Tlascala se
rend en corps
au camp des
Espagnols :
discours d'un
illustre Sénate-
teur.

Ils partirent donc avec une nombreuse & superbe suite; Magiscatzin étoit à leur tête avec le pere de Xicotencal, vénérable vieillard que le grand âge avoit privé de l'usage des yeux, mais dont l'esprit encore vif & solide, faisoit rechercher ses avis par tous les Sénateurs. Cortez les ayant reçus avec toutes les politesses qu'ils méritoient, l'aveugle s'avancant le premier, pria ceux qui le conduisoient de l'approcher du Général des Orientaux; il l'embrassa avec une extrême joie, & lui parla ainsi : » Généreux Capitaine, » que tu fois, ou non, de la race des » immortels, tu as maintenant en » ton pouvoir le Sénat de Tlascala, » qui vient te rendre ce dernier témoignage de son obéissance. Nous » ne venons point excuser la faute » de notre Nation, mais seulement » nous en charger, avec quelque » confiance d'appaïser ta colere par » notre sincérité. C'est nous qui » avons résolu de te faire la guerre, » mais c'est nous aussi qui avons » conclu de te demander la paix. » L'effet de la premiere résolution

» n'a été que trop prompt , l'autre
 » tarde trop à paroître , mais les
 » plus mures délibérations ont cette
 » qualité : on n'efface qu'avec peine
 » ce qui s'imprime avec difficulté, &
 » je puis assurer que ce retardement
 » nous a donné une plus parfaite
 » connoissance de ta valeur , & qu'il
 » a exercé notre constance. Nous n'i-
 » gnorons pas que Montezuma s'ef-
 » force de te détourner de notre al-
 » liance ; écoute-le comme notre
 » ennemi , si tu ne le consideres pas
 » comme un tyran , tel qu'il doit
 » déjà te le paroître , puisqu'il te re-
 » cherche à dessein de te persuader
 » une injustice. Nous ne demandons
 » pas que tu nous assistes contre lui,
 » nos seules forces nous fussent
 » contre tout ce qui ne sera pas toi ;
 » mais nous verrons avec déplaisir
 » que tu prennes quelque assurance
 » sur ses promesses , parce que nous
 » connoissons bien ses artifices & ses
 » intrigues ; & maintenant , malgré
 » mon aveuglement , il s'offre à moi
 » de certaines lumieres qui me dé-
 » couvrent de loin le péril où tu
 » t'engages. Il se peut faire que Tlaf-

» cala obtiendra dans le monde une
 » illustre réputation , pour avoir en-
 » trepris ta défense ; mais laissons
 » au tems à te détromper , il ne
 » faut point être Prophete pour ju-
 » ger ce qui peut résulter de la ty-
 » rannie de Montezuma , & de notre
 » fidélité. Tu nous a offert la paix ,
 » si Montezuma ne te retient , pour-
 » quoi te refuse-tu à nos prieres ?
 » Pourquoi ne veux-tu pas honorer
 » notre Ville de ta présence ? Nous
 » venons , résolus de gagner une
 » fois ta confiance , ou de mettre
 » entre tes mains notre liberté ;
 » choisis de ces deux partis celui qui
 » te fera le plus agréable ; car pour
 » nous , il n'y a point de milieu en-
 » tre la nécessité d'être tes amis , ou
 » tes esclaves. »

LIII.

Réponse fa-
 vorable du
 Général Es-
 pagnol.

Il étoit difficile de tenir contre de
 telles soumissions : aussi Cortez fit-il
 une réponse favorable aux Sénateurs ,
 les régala de quelques présens , &
 leur donna sa parole qu'il iroit loger
 dans leur Ville , dès qu'il auroit des
 Indiens propres à conduire l'artillerie ,
 & à porter le bagage. Le Sénat se
 retira fort satisfait.

fait ; & le jour suivant commençoit à peine à paroître , qu'on vit à la porte du camp cinq cens Tamenes, si adroits & si forts, qu'ils disputoient entr'eux à qui porteroit les plus gros fardeaux.

Toutes choses étant disposées pour la marche, l'armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions dont on ne se dispensoit jamais. Les Sénateurs, escortés de tous les Nobles, vinrent au-devant des Espagnols bien loin hors de la Ville ; & après leurs révérences accoutumées, ils marcherent aussitôt à la tête de l'armée. Les cris, les battemens des mains, & toutes les acclamations, dont on avoit été comme étourdi durant toute la marche, redoublèrent avec plus de bruit à l'entrée de la Ville, parce que le son des cors, des flûtes, des tymbales, & de tous les autres instrumens, se mêla à la voix de la populace. Les femmes jettoient toutes sortes de fleurs sur les Espagnols ; les Sacrificateurs, revêtus de leurs robes de cérémonie, les attendoient avec leurs brasiers de

LIV.

De quelle
maniere il est
reçu à Tlascala.

copal ; & la sincérité de ce peuple paroiffoit également fur tous les vi-fages , quoyqu'en diverfes manieres. Les Ambaffadeurs de Montezuma en furent les témoins involontaires , parce que Cortez les avoit amenés malgré leur réfiftance , voulant les faire loger auprès de foi , afin qu'ils fuflent affurés fous fa protection.

LV.

L'alliance
entre les 2
nations est fi-
gnée au grand
avantage de
toutes les
deux.

Ce fut le 23 Septembre 1519 , que le Général figna cette glorieufe paix , & cette alliance , qui fut d'une fi grande conféquence pour la fuite des conquêtes : fi tous les autres aliés le fervirent utilement dans fon entreprife , les Tlafcalteques contribuerent plus particulièrement au fuccès : auffi cette Province a-t-elle toujours joui depuis de plufieurs beaux privilèges , qui font autant de monumens honorables de fon ancienne & constante fidélité.

LVI.

Court féjour
de l'armée.

Le féjour de l'armée Efpagnole dans la Ville de Tlafcala , & la fage conduite de Cortez , fervirent à refferrer toujours davantage les liens d'effime & de confiance , que des befoins communs avoient déjà formés entre les deux nations. Tout

y contribua jusqu'aux exercices de Religion, entre des peuples qui n'avoient point encore la même.

La plus belle salle du quartier des Espagnols fut d'abord destinée à servir de Chapelle : on y éleva un autel de plusieurs degres ; on le para avec le plus de bienfiance qu'il fut possible, & tous les jours on y offroit les saints Mystères en présence des Indiens, qui y affisoient avec autant d'admiration que de respect : s'ils n'étoient pas dévots, au moins prenoient-ils un soin extrême de ne point troubler la dévotion des autres, & ils se rendoient fort attentifs à tout : les plus sages faisoient aussi de plus profondes réflexions à ce qui frappoit leurs sens. Un jour Magiscatzin parla ainsi à Cortez :

» Je ne sçai si vous êtes immor-
 » tels, mais vos actions & celles de
 » vos soldats paroissent surnaturelles:
 » nous y reconnoissons ce caractère
 » de bonté & de grandeur, que nous
 » attribuons à nos dieux. Mais nous
 » ne comprenons pas ces cérémo-
 » nies, dont il semble que vous
 » rendiez hommage à une autre Di-

LVII.

Premier ex-
 xercice du
 Christianisme
 dans la Ville
 de Tlascala.

LVIII.

Réflexions
 du Sénateur
 Magiscatzin.

» vinité supérieure : l'appareil est
 » d'un sacrifice ; cependant nous n'y
 » voyons point les victimes, ni les
 » offrandes, dont on appaise les
 » dieux ; & d'ailleurs nous sçavons
 » qu'il ne peut y avoir de sacrifice,
 » à moins que quelqu'un ne meure
 » pour le salut de tous les autres. »

LIX.

Cortez parle
 avec zèle con-
 tre l'idolâtrie,
 & laisse au
 Pere Olme-
 do le soin
 d'expliquer
 le dogme Ca-
 tholique.

La raison naturelle pouvoit aller
 jusques-là, & c'étoit à la foi à faire
 le reste. Cortez ne perdit pas cette
 occasion de dire bien de bonnes cho-
 ses contre les égaremens des idolâ-
 tres ; & quoiqu'il parlât avec beau-
 coup de chaleur contre l'idolâtrie,
 parce que son bon esprit lui four-
 nissoit des raisons capables de com-
 battre la multiplicité des dieux, &
 l'erreur abominable de leurs sacri-
 fices ; néanmoins quand il vint à
 parler des Mystères de notre Reli-
 gion, il jugea que ce sujet devoit
 être traité avec plus de science & de
 lumiere ; & comme il sçavoit par-
 ler, & se taire à propos, il en lais-
 sa l'explication au Pere Olmedo.
 Celui-ci essaya d'amener par degrés
 ces infidèles à la connoissance de la
 vérité, en leur développant, avec

autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de notre créance, comme l'unité de Dieu, la corruption du genre humain par le péché, la nécessité d'un Réparateur, la nature, les qualités, les actions, les souffrances de ce divin Médiateur, & la dignité de son sacrifice pour le salut des hommes.

C'étoient toujours les premières instructions que les Missionnaires donnoient aux payens, lorsqu'ils pouvoient se faire entendre à eux, & en être écoutés. Mais cela demandoit du tems, du travail, & des prières : aussi étoit-il rare qu'il se fît quelque solide conversion dans le bruit des armes & la rapidité des conquêtes. On ne fut donc pas surpris si Magiscatzin, & les Sénateurs qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'espérance d'abandonner leurs superstitions : ils disoient que le Dieu adoré par les Espagnols étoit très-grand, & peut-être au-dessus de leurs dieux ; mais que chacun étoit maître dans son pays ; que chez eux ils avoient besoin d'un dieu contre les foudres & les tempêtes ;

LX.

Les idolâtres, plus étonnés qu'éclairés, ne se rendent pas encore ; ces faux sages raisonnent en enfans sur le polytéisme.

d'un autre contre les torrens & les déluges qui emportoient quelquefois leurs maisons ; d'un qui les assistât dans la guerre ; d'un quatrième contre les maladies & les mortalités , ainsi que dans les autres nécessités , parce qu'il n'étoit pas possible qu'un seul Dieu fournît à toutes ces choses.

LXI.

Cortez augmente toujours ses forces , par de nouvelles alliances.

Tel étoit l'aveuglement de ces prétendus sages , qui écoutèrent plus favorablement la proposition de se soumettre au Roi d'Espagne : ils s'offrirent sans peine à devenir ses vassaux , après avoir demandé s'il ne les protégeroit pas contre Montezuma , dont la puissance leur étoit toujours d'autant plus formidable , que leur République étoit bornée de tous côtés des Provinces de l'Empire , hors celui du nord , où ses limites se trouvoient resserrées , plutôt que bornées par la grande Cordillere , dont les montagnes presqu'inaccessibles , donnoient communication aux Tlascalteques avec les Otomies , les Totonagues , & les autres nations barbares , dont ils cultivoient l'alliance

pour un intérêt commun : les uns servoient de rempart aux autres, & en étoient mutuellement secourus contre l'ennemi de tous. D'où il résulroit que Cortez, en gagnant l'amitié des Tlascalteques, s'assuroit celle de plusieurs peuples très-belligueux.

La fin de cette conversation fut la priere que firent les Sénateurs de la tenir secrete, sur-tout ce qui regardoit le changement de Religion, parce que si leurs dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lâcheroient les déluges des eaux qui les détruiroient entièrement. Tout ce que le Général put en obtenir alors, fut qu'on seroit cesser les sacrifices du sang humain, parce qu'il les convainquoit qu'ils étoient contraires à la Loi de Nature : par-là il délivra un bon nombre de misérables captifs, destinés à servir de victimes aux jours de leurs grandes fêtes; & on rompit différentes prisons, différentes cages, où on tenoit & engraissoit ces malheureux.

Cette complaisance des Chefs de

LXII.

Il fait cesser les sacrifices du sang humain dans les temples de Tlascala.

LXIII.

Il auroit été

truit militai-
rement les
idoles, si le
Pere Olmedo
n'eût arrêté
l'ardeur de
son zèle.

Tlascala ne satisfaisoit pas encore le Général : déjà il proposoit à ses soldats d'aller mettre en pieces toutes les idoles, dont les temples étoient remplis : le Pere Olmedo arrêta cette impétuosité de zèle, en montrant avec une fermeté religieuse, qu'il n'étoit point sans scrupule de la violence qui avoit été faite aux Indiens de Zempoala, parce qu'elle ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile, & qu'agir de la sorte, c'étoit, à proprement parler, abatre les autels, & laisser les idoles dans les cœurs. Il ajouta fort sensément, que la conversion des infidèles demandoit plus de tems, plus de douceur, plus d'instruction : qu'avant que d'introduire le culte du vrai Dieu, il falloit bannir celui du démon ; & que cette guerre devoit se faire d'une autre maniere & avec d'autres armes, à l'imitation des Apôtres. Cortez se rendit à ces raisons, & ne chercha plus qu'à gagner les cœurs des Indiens, & à leur rendre le Christianisme aimable par les effets.

LXIV
Les Amba-

Les Ambassadeurs de Montezuma

ayant été témoins de la soumission ^{fadeurs de}
 de ces peuples, qu'ils croyoient in- ^{Montezuma}
 domptables, le Général ne tarda ^{se retirent}
 plus à les renvoyer avec une ré- ^{peu satisfaits,}
 ponse aussi courte qu'adroite: il leur
 dit qu'ils pouvoient rapporter à
 Montezuma ce qui s'étoit passé en
 leur présence; les instances & les
 empressements des Tlascalteques à
 demander la paix, qu'ils avoient
 méritée par leurs soumissions, ainsi
 que par l'affection & la bonne cor-
 respondance avec laquelle ils la
 maintenoient. Après ces paroles il
 donna aux Ambassadeurs une es-
 corte, & ils partirent, aussi per-
 suadés que peu satisfaits de la réso-
 lution qu'il leur avoit témoignée de
 vouloir paroître devant Monte-
 zuma.

Cependant les principaux bourgs ^{LXV.}
 de la Province, & les nations al- ^{Autres peu-}
 liées, envoioient tous les jours au ^{ples qui se}
 Général leurs Députés pour lui ren- ^{déclarent}
 dre obéissance; & il en faisoit faire ^{vassaux du}
 des actes publics en bonne forme, ^{Roi d'Espa-}
 autorisés par le nom du Roi Catho- ^{gne.}
 lique, déjà connu & reveré entre
 ces peuples, avec un caractère de

sincérité & de respect, qui ne pouvoit paroître suspect.

LXVI.

Volcan de
Popocatepel:
vaines super-
stitutions des
Indiens.

Un accident qui arriva en ce même tems, surprit également les Indiens & les Espagnols : le Volcan de *Popocatepel*, au sommet d'une haute montagne à huit lieues de Tlascala, vomit tout d'un coup des tourbillons de cendres & de fumée, avec tant de rapidité & de force, que l'impétuosité des vents ne les empêchoit point de s'élever fort haut : ils se séparoient ensuite & se répandoient en divers endroits, & formoient des nuées plus ou moins obscures, selon la quantité & la qualité des cendres. Ces tourbillons de tems en tems étoient mêlés de globes de feu, qui sembloient se diviser en une infinité d'étincelles. La vue de cette fumée n'épouvançoit point les Indiens, déjà accoutumés à voir ce phénomène : mais les globes de feu, beaucoup plus rares, les affligeoient beaucoup : ce qui n'étoit qu'un amas, ou de pierres enflammées que le Volcan lançoit en haut, ou de pieces de quelque matiere combustibile, qui duroit

autant que le feu y trouvoit d'aliment ; ces gens superstitieux le regardoient avec frayeur , comme des présages de quelque malheur , dont ils se croyoient menacés. Ils s'imaginoient que lorsque ces étincelles , au lieu de retomber dans le Volcan , se répandoient en l'air , elles étoient les ames des tyrans , dont les dieux en courroux se servoient comme d'instrumens dont ils vouloient punir les peuples.

Quelques Sénateurs entretenoient Cortez de ces rêveries ; & le Général faisoit attention à cette idée qu'ils avoient de l'immortalité des ames , & du supplice des méchans , pour les conduire familièrement à la connoissance de la vérité , lorsque Diego d'Ordaz vint lui demander la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan , s'offrant de pousser jusqu'au haut de la montagne , & de découvrir ce secret de la Nature. Cette proposition (où il entroit peut-être autant de vanité que de témérité) fit trembler tous les Sénateurs : ils n'oublièrent rien pour détourner ce Capitaine de

LXVII.
Témérité
d'un Capitaine
Espagnol.

courir ainsi à une mort certaine : ils avouoient que le bas de la montagne étoit un pays charmant & délicieux, & que les plus déterminés de leur Ville se hazardoient bien quelquefois à aller visiter quelques hermites de leurs dieux retirés sur cette montagne, environ à la moitié de sa hauteur ; mais qu'au de-là on n'avoit jamais vû des traces d'une créature raisonnable ; que la montagne même sembloit en défendre l'accès par des tremblemens & des mugiffemens effroyables.

EXVIII.

Ce que le
Volcan a de
plus effrayant
ne peut arrê-
ter l'intrépide
d'Ordaz.

Tout cela étoit vrai, mais d'Ordaz n'en suiyoit pas moins sa pointe. Il partit accompagné de deux soldats Espagnols, & de quelques nobles Indiens, qui s'offrirent de le conduire jusqu'aux hermites, se plaignant de ce qu'il les choissoit pour être les témoins de sa mort. Ceux-ci s'arrêterent aux hermitages, & les trois Espagnols monterent hardiment à travers les rochers, s'aidant des mains autant que des pieds, jusqu'au haut de la montagne : ils étoient peu éloignés de l'ouverture du Volcan, lorsqu'ils sentirent que

la terre trembloit sous leurs pieds, & ces violentes secouffes étoient accompagnées de mugiffemens encore plus effroyables : un moment après le Volcan pouffa en l'air un tourbillon de feu, de fumée & de cendres : lorsque le tourbillon fut parvenu à sa hauteur, il répandit sur les trois Espagnols une pluie de cendres, si épaiffes & si chaudes, qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher, où les deux soldats risquerent d'être étouffés. Néanmoins l'intrépide Ordazvoyant que le tremblement ne se faisoit plus sentir, que le bruit s'appaisoit, & que la fumée n'étoit plus si épaisse, il anima ses soldats, & s'approcha jusqu'à la bouche du Volcan.

Ce fut peut-être le premier mortel, qui vit au fond de cette ouverture une grande masse de feu, qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matiere liquide & fort luisante : il considéra l'étendue de cette horrible bouche, qui, occupant presque tout le sommet de la montagne, pouvoit avoir près d'un quart de lieue de circonférence. Il ne re-

LXIX.

Il arrive à l'ouverture, & fait ses observations sur cette grande masse de feu.

vint joindre les Indiens, qu'après avoir fait toutes ses observations. Cette action, que les uns regarderent avec admiration, comme la plus grande preuve d'un courage héroïque, étoit alors considérée par les sages, comme une curiosité bizarre & téméraire : le tems en fit connoître la conséquence : nous en verrons la fuite deux ans après.

LXX.
On délibere
sur la route
quedoit pren-
dre l'armée :
raisons pour
& contre cel-
le de Cho-
lula.

Cependant les Tlascalteques n'omettoient rien pour retenir autant qu'ils pouvoient les Espagnols dans leur Ville : depuis près de vingt jours ce n'étoit que des Fêtes publiques, ou des réjouissances, mêlées de tous les exercices qui pouvoient faire paroître leur adresse & leur agilité. Enfin Cortez ayant marqué le jour du départ, il fut question de la route qu'on devoit prendre : le dessein du Général étoit de passer par la Ville & la Province de *Cholula*. On sçavoit, il est vrai, que ces peuples rusés & traitres, rendoient une obéissance d'esclaves à Montezuma, qui n'avoit point de Sujets plus soumis ni plus fidèles : c'est ce qui allarmoit les Sénateurs

& les Caciques amis de Cortez ; ils lui dirent que toutes les Provinces voisines de Cholula regardoient cette Ville comme une terre sacrée , parce qu'elle renfermoit dans l'enceinte de ses murailles plus de quatre cents temples de dieux bizarres , qui affommoient le monde à force de prodiges : que par cette raison , il étoit trop dangereux de passer sur leurs terres , sans quelque marque de leur approbation.

Avant qu'on eût pris une dernière résolution sur ce sujet , on vit arriver de nouveaux Ambassadeurs de Montezuma avec un présent & des assurances que leur Empereur consentoit enfin que les Espagnols vinssent à sa Cour , où on recevoit favorablement les propositions dont ils étoient chargés : ils ajoutèrent qu'on avoit préparé à Cholula un logement pour le Général & pour son armée. Ces offres , aussi gracieuses que peu attendues , redoublèrent les soupçons de Cortez & les inquiétudes des Tlascalteques : Magiscatzin , le plus affectionné de tous à la personne du Général , le

LXXI.

Montezuma consent enfin que les Espagnols continuent leur marche vers la Capitale , & les invite à passer par Cholula : nouveau sujet de craindre une trahison.

pressa plus que jamais de prendre une autre route. Cortez pour lui donner la satisfaction d'apprendre qu'il lui sçavoit bon gré de ses soins, & qu'il faisoit fond sur son conseil, assembla ses Capitaines & leur proposa la difficulté. On pesa les raisons de part & d'autre, & on conclut qu'on ne pouvoit plus refuser le logement que les Mexicains offroient, sans que cela parût un soupçon pris mal-à-propos; & quand il seroit fondé, il ne faudroit point s'embarquer à de plus hautes entreprises, en laissant derriere soi des traîtres les armes à la main; qu'il convenoit au-contraire d'aller à Cholula, pour découvrir les desseins de Montezuma, & donner une nouvelle réputation à l'armée par le châtiement de sa perfidie. Magiscatzin céda lui-même à ces raisons; mais il demanda permission d'assembler les troupes de la République, & de marcher au secours de ses amis en un peril si évident, disant qu'il n'étoit pas juste, que pour être invincibles, ils ôtassent aux Tlascalteques la gloire d'être reconnus fidèles.

les.

les. Quoique Cortez sentît bien le risque, & que cette offre ne lui déplût pas, il se fit prier pour l'accepter.

Les réponses des oracles jettoient Montezuma dans de nouvelles frayeurs; le démon, que le voisinage des Chrétiens embarrassoit, le pressoit par d'horribles menaces de les éloigner: tantôt il agitoit les Sacrificateurs & les Devins jusqu'à la fureur, afin qu'ils irritassent l'esprit du Prince; tantôt il lui apparoissoit sous la figure de ses idôles, & il lui parloit pour souffler de plus près l'indignation & la colere. Mais si d'un côté il lui ôtoit la hardiesse de se laisser voir à cette redoutable Nation: de l'autre il lui en représentoit le petit nombre si méprisable, qu'il paroissoit véritablement honteux d'employer ouvertement toutes les forces de l'Empire contre une poignée d'Etrangers. Ainsi cet Empereur revenant toujours à la ruse & à l'artifice, ne songeoit alors qu'à tirer les Espagnols de Tlascala, où il ne pouvoit leur dresser des piè-

LXXII.

Violentes
agitations de
Montezuma,
des Sacrifi-
cateurs & des
Devins.

ges, & à les envoyer à Cholula où il en avoit de tout préparés.

LXXIII. Les Caciques de Cholula commencent à se déceler. Sur ces connoissances ou ces justes soupçons, il semble que les Espagnols feroient Montezuma selon ses desirs, en persistant dans le dessein d'aller à Cho'ula. D'ailleurs ceux qui étoient chargés de leur préparer des logemens n'envoyoit pas visiter le Général, ainsi que faisoient les peuples du voisinage : Cortez le fit remarquer aux Mexicains, qui voulurent excuser les Caciques de Cholula, en convenant néanmoins de leur faute. Peu de tems après on vit arriver de la part de cette Ville quelques Indiens malpropres, & en trop petit nombre, pour oser se dire Ambassadeurs suivant l'usage du pays. Les Tlascalteques ne manquèrent pas de faire ces observations pour en tirer de nouveaux indices contre la mauvaise intention du peuple de Cholula : & Cortez, sans se laisser voir à ces Envoyés, leur fit ordonner de s'en retourner à l'heure même, disant en présence des Mexicains, que les Caciques de Cholula sçavoient bien

mal les loix de l'honnêteté, puisqu'ils vouloient réparer une faute d'attention par une incivilité.

Au jour du départ, les Espagnols s'étant rendus à la campagne pour y former leur bataillon & celui des Zempoales, ils y trouverent une armée de Tlascalteques prête à marcher par l'ordre du Senat sur les remontrances de Magiscatzin. Cette armée étoit d'autant plus nombreuse, que toutes les Nations alliées de Tlascala y avoient joint leurs troupes d'élite, distinguées par la couleur de leurs pennaches & par la différence de leurs enseignes. Les Chefs dirent à Cortez qu'ils avoient ordre de la République de servir sous lui, & de suivre ses étendards en cette expédition, non-seulement sur les terres de Cholula, mais encore jusqu'à Mexique, où ils voyoient le grand danger de son entreprise. Le Général leur en témoigna sa reconnoissance par bien des caresses; mais il fut obligé de prendre un air d'autorité, pour leur faire comprendre qu'il n'avoit pas besoin alors de tant de monde, puisqu'il

LXXIV.

Une armée
entière de
Tlascalteques
veut accom-
pagner celle
des Espa-
gnols : Cor-
tez n'en re-
tient que six
mille hom-
mes.

O ij

ne faisoit ce voyage que pour établir une bonne paix : il les satisfit enfin en permettant que quelques troupes le suivissent avec leurs Commandans , & que le gros se réservât prêt à marcher à son secours dans le besoin. De cette grande multitude d'hommes il n'en retint que six mille.

LXXV.
Comolimens
des Députés
de Cholula.

On n'avoit que cinq lieues à faire de Tlascala à Cholula , & après la quatrieme on jugea à propos de faire halte , pour ne point entrer de nuit dans une Ville suspecte , & si peuplée. Peu de tems après qu'on eût assis le camp , & donné les ordres nécessaires à la sûreté des troupes , on reçut les Ambassadeurs de la Ville , plus qualifiés & plus propres que les premiers. Ils apportoient des rafraichissemens , & toutes sortes de vivres : après bien des révérences , leur compliment se réduisit à excuser la négligence de leurs Caciques , sous prétexte qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala , parce que ces peuples étoient leurs ennemis , & à exagérer la joie que leurs Citoyens ressentoient de l'hon-

neur dont ils alloient jouir , en recevant des hôtes si fameux par leurs grandes actions , & si aimables par leur bonté.

Cortez reçut les excuses & les présens , & le jour suivant au lever du soleil , il continua sa marche , avec d'autant plus de précaution , que personne ne paroïsoit encore de la part de la Ville pour recevoir l'armée. Les Espagnols approchoient toujours les armes à la main , prêts à combattre , lorsqu'ils virent paroître les Caciques & les Sacrificateurs , accompagnés d'un grand nombre d'Indiens désarmés. Leurs marques de soumission étoient grandes , & leurs démonstrations de joie paroïsoient sinceres. Mais au moment qu'ils apperçurent les troupes des Tlascalteques , qui faisoient l'arrière-garde , il s'éleva un murmure ou un bruit confus qu'on ne comprenoit pas , jusqu'à ce qu'ils firent entendre , » que les Habitans » de Tlascala ne pouvoient pas entrer en armes dans leur Ville , puisqu'ils étoient leurs ennemis , & » rebelles à leur Empereur. Ils prie-

LXXVI.

Les Caciques de cette Ville mêlent leurs marques de bonne volonté , avec des murmures contre les Tlascalteques.

» rent qu'on les obligéât à s'arrê-
 » ter , ou qu'on les renvoyât en
 » leur Ville , comme un obstacle à la
 » paix qui se devoit publier. »

LXXVII. Le Général trouvoit quelque in-
 justice à refuser la demande , & peu
 de sûreté à l'accorder : il commu-
 niqua l'affaire à ses Capitaines , & il
 fut résolu de proposer aux Tlascalte-
 ques de camper hors de la Ville ,
 jusqu'à ce qu'on eût pénétré le des-
 sein de ces Caciques. On fut plus
 que satisfait de leur docilité ; car
 en prévenant toutes les instances ,
 ils répondirent d'abord , qu'ils n'é-
 toient point venus à dessein de con-
 tester , mais d'obéir ; qu'ils alloient
 dès ce moment établir leur loge-
 ment hors de Cholula , en un en-
 droit d'où ils pussent courir promp-
 tement au secours de leurs amis ,
 puisque les Espagnols vouloient bien
 risquer leurs vies , en la commet-
 tant à la foi de ces traîtres.

LXXVIII. Les Caciques de Cholula ayant
 applaudi à cet arrangement , l'en-
 trée des Espagnols dans leur Ville ,
 fut accompagnée de toutes les cir-
 constances de celle qu'ils avoient

LXXVII.
 Cortez fait
 un arrange-
 ment, qui est
 applaudi de
 tous.

LXXVIII.
 Entrée fort
 bruyante.

faite à Tlascala ; un effroyable concours de peuple, des acclamations étourdissantes, des fleurs qu'on répandoit sur les étrangers, & des bouquets qui leur furent présentés par les femmes : tout cela mêlé d'une infinité de révérences de la part des Caciques, de parfums de celle des Sacrificateurs, & du tonnerre d'une musique dont les instrumens faisoient retentir toutes les rues. Outre les Habitans de Cholula, qui passaient le nombre de quarante mille, & les autres Indiens qui y arrivoient continuellement, ou comme à un sanctuaire de leurs dieux, ou comme en un lieu célèbre par le négoce ; la circonstance présente y en avoit attiré une foule incroyable. Le logement préparé pour l'armée étoit composé de deux ou trois grandes maisons qui se touchoient, où les Espagnols & les Zempoales se fortifierent, & mirent leurs corps-de-garde suivant l'usage de la guerre.

Les trois ou quatre premiers jours tout sembloit annoncer la tranquillité, la bonne foi, & la confiance la

LXXIX.

Les Caciques ne cachent pas longtems

O iv

leur véritable
dessein.

plus parfaite. Les Caciques faisoient assiduellement leur cour au Général, cherchoient à se familiariser avec les Capitaines, & fournissoient les vivres en profusion. Mais quoique naturellement fourbes, ils ne furent pas assez habiles pour cacher long-tems leur dissimulation & leur malice. L'abondance des vivres diminueoit peu à peu; les caresses des Caciques cessèrent tout d'un coup, & les Ambassadeurs de Montezuma ne cachèrent plus leurs fréquentes conférences avec les Sacrificateurs. On entendoit des railleries, on voyoit des airs de mépris sur les visages des Habitans: tous ces indices marquoient quelque nouveauté, & réveilloient les soupçons mal endormis. Cortez cherchoit à pénétrer la vérité des desseins de ces Indiens, lorsqu'elle se découvrit d'elle-même par un coup de la Providence, qui prévient toutes les diligences des hommes, & dont les Espagnols ressentirent si souvent les effets dans la fuite de cette conquête.

LXXX. Une vieille Indienne, des plus nobles & des mieux alliées de Cho-

Secret dévoilé dans le

Iula, avoit lié une étroite amitié avec Marine, qu'elle visitoit quelquefois, attirée par la douceur & par l'agrément qu'elle trouvoit en cette personne. L'Indienne vint un jour voir Marine plutôt qu'elle n'avoit accoutumé, avec un air inquiet & effaré. Elle la tira à part, & en lui recommandant beaucoup le secret, par le ton même de sa voix, elle plaignit le misérable esclavage où elle étoit réduite, & la pressa de quitter ces vilains étrangers, & de se retirer en son logis, qu'elle lui offrit comme un azyle. Marine, qui étoit fort éclairée, ajusta d'abord ce préambule avec les autres indices; & feignant qu'elle étoit retenue par force parmi cette nation qu'elle haïssoit, prit des mesures pour la fuite, & accepta l'offre de l'azyle avec tant de marques de reconnaissance, que la vieille Indienne prit une entière confiance & lui découvrit tout son cœur. Elle dit, qu'à tout événement, elle devoit se retirer à l'heure même, parce qu'on approchoit du moment marqué par les Indiens pour exter-

plus grand
détail, par
l'imprudence
d'une vieille
Indienne.

miner les Espagnols, & qu'elle auroit un grand regret de voir périr avec eux une personne de son mérite ; que Montezuma avoit envoyé vingt mille hommes de guerre, qui n'étoient pas éloignés, afin de donner plus de chaleur à cette action ; que de ce gros il étoit déjà entré à la file six mille soldats choisis ; qu'on avoit distribué une grande quantité d'armes entre les Habitans, fait provision de pierres sur les terrasses, & tiré à travers les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles ils avoient planté des pieux fort aigus, & recouvert la tranchée de la même terre sur des appuis légers & fragiles, afin de faire tomber & estropier les chevaux : que Montezuma vouloit faire périr tous les Espagnols ; néanmoins qu'il avoit mandé qu'on lui en envoyât quelques-uns en vie, afin de satisfaire à sa curiosité, & à son devoir envers les dieux, & qu'il avoit fait présent à la Ville d'un tambour de guerre, dont le creux étoit travaillé avec un artifice singulier, à dessein de les animer par cette faveur militaire. Ma-

rine lui dit, qu'elle avoit bien de la joie de ce qu'ils avoient conduit si prudemment cette entreprise. Elle feignit alors de vouloir s'enfuir avec la vieille, ne lui demandant qu'un moment pour faire un petit paquet de ses pierreries & de quelques hardes. Cependant elle courut avertir Cortez, qui envoya prendre l'Indienne; & la misérable, effrayée, ou convaincue, confessa tout aux premières menaces.

Deux soldats Tlascalteques déguisés en paysans, vinrent presqu'en même-tems, & dirent à Cortez de la part de leurs Commandans, qu'il n'oubliât pas sa vigilance ordinaire, parce qu'ils avoient vu de leur camp, que les Habitans de Cholula faisoient passer leurs meubles & leurs femmes aux Villes voisines; ce qui marquoit assurément qu'ils méditoient quelque trahison: on apprit d'ailleurs, que dans un temple le plus célèbre de la Ville, on avoit fait un sacrifice de dix enfans de l'un & de l'autre sexe; cérémonie dont ils usoient lorsqu'ils vouloient entreprendre quelque action

LXXXI.

Cortez recevoit de nouvelles preuves, & de la trahison, & des préparatifs déjà avancés pour la faire réussir.

O vj

de guerre. Deux ou trois Zempoales arrivèrent en ce moment ; ils avoient découvert par hazard , en se promenant par la Ville , les tranchées qu'on avoit creusées , & des fossés , des palissades que les Indiens avoient faites , afin de conduire les chevaux droit au précipice.

LXXXII. On n'avoit pas besoin de plus fortes preuves pour s'affurer des mauvais desseins de ce peuple ; néanmoins Cortez voulut encore en tirer des lumieres plus claires , & mettre tout le droit de son côté , par une conviction manifeste de quelques témoins irréprochables , & de leur nation même , à qui il prétendoit faire avouer toute cette menée : pour cet effet il envoya quérir le premier Sacrificateur dont les autres dépendoient , & en même-tems il s'en fit amener deux ou trois autres de la même profession. Ces gens avoient beaucoup d'autorité auprès des Caciques , & encore plus dans l'esprit du peuple. Il les examina séparément , sans témoigner qu'il se doutât du fait , mais seulement en leur faisant des repro-

Les Sacrificateurs arrêtés & interrogés , avouent tout.

ches de cette perfidie, dont il leur marquoit tout le projet en détail, sans déclarer la maniere dont il l'avoit appris, afin d'augmenter leur surprise, & de leur donner une plus haute idée de sa science. Aussi ces gens, persuadés qu'ils parloient à quelque divinité, qui pénétrait jusqu'au fond de leurs pensées, n'osèrent défavouer la trahison, & déclarerent jusqu'aux moindres circonstances de la conspiration dont ils accusoient Montezuma, qui l'avoit dressée, & qui les y avoit engagés par ses ordres. Le Général les fit mettre en prison, de peur qu'ils n'excitassent quelque tumulte dans la Ville. Il fit aussi observer les Ambassadeurs Mexicains, sans leur permettre de sortir, ni d'avoir aucun commerce avec les Habitans; & après avoir assemblé ses Capitaines, il leur fit part de tout ce qu'il avoit appris sur ce sujet. Il leur proposa les moyens de châtier les traîtres, & appuya son dessein de si fortes raisons, qu'ils entrèrent tous dans son sentiment, en remettant la disposition de toutes choses à sa prudence.

Non seulement

LXXXIII. Ce que Cortez propose aux Caciques de Cholula. Après ces diligences, Cortez manda les Caciques qui gouvernoient la Cité, & publia qu'il étoit résolu de partir le jour suivant : ce n'est pas qu'il eût rien de préparé pour son voyage, ni qu'il lui fût possible de le faire ; mais il vouloit leur retrancher le tems de faire de plus grands apprêts. Il demanda aux Caciques des vivres pour la subsistance de ses troupes durant la marche ; des Indiens propres à porter le bagage, & deux mille hommes de guerre qui pussent l'accompagner, ainsi que les Tlascalteques & les Zempoales en avoient usé. Les Gouverneurs firent quelque chicane malicieuse sur la demande des vivres, & des Indiens de charge ; mais ils accorderent avec joie les deux mille hommes de guerre, sur quoi le Général & eux avoient des intentions fort opposées. Cortez les demandoit afin de désunir leurs forces, & d'avoir sous sa main une partie des traitres qu'il vouloit punir ; & les Caciques les offroient à dessein d'introduire ces ennemis couverts parmi les Espagnols, & de s'en servir quand l'occasion s'en présenteroit.

Tout cela fut communiqué aux Chefs des Tlascalteques, qui eurent ordre de se tenir prêts, & de s'approcher de la Ville au point du jour, comme pour suivre la marche de l'armée; & du moment qu'ils entendoient la première décharge, d'entrer dans Cholula à vive force, & de venir se joindre aux Espagnols. Les Zempoales tinrent leurs armes prêtes, & on leur déclara les motifs de cet ordre; après quoi le Général ayant posé ses corps-de-gardes & ses sentinelles, suivant que l'occasion présente le demandoit, il fit venir en sa présence les Ambassadeurs de Montezuma. Alors, comme s'il leur eût révélé confidentiellement un secret qu'ils sçavoient déjà, il dit: qu'il avoit découvert & vérifié une grande conjuration, que les Caciques & les Habitans de Cholula avoient formée contre sa personne. Il leur expliqua le détail de tout ce qu'ils avoient préparé pour venir à bout de ce dessein criminel, contre les loix de l'hospitalité, l'établissement de la paix, & la parole de leur Prince. Il ajouta, qu'il avoit non-

LXXXIV.

Sa diligence
& ses précautions envers les amis & les ennemis.

LXXXV.

LXXXVI.
LXXXVII.
LXXXVIII.
LXXXIX.
LXXXX.



seulement découvert cette trahison par sa pénétration & par sa vigilance, mais qu'il en avoit tiré l'aveu des principaux conjurés, qui prétendoient s'en disculper par une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avoient l'insolence de dire qu'ils agissoient par les ordres, & sur l'assurance du secours de Montezuma, afin d'exterminer les Espagnols par cette infâme voie; mais qu'il n'étoit ni vraisemblable, ni croyable, qu'un si grand Prince eût fait un si horrible projet. Que cette raison le pouvoit à les châtier de l'injure qu'ils faisoient à l'Empereur, avec toute la rigueur de ses armes, & qu'il leur communiquoit son dessein, afin qu'ils en comprissent la justice, & qu'ils scussent que le crime en lui-même ne l'offensoit pas tant que cette circonstance, de voir des perfides autoriser une trahison par le nom de leur Prince.

LXXXV.
Les Ambassadeurs de Montezuma défavouent la conduite des

Les Ambassadeurs feignirent autant qu'ils le purent, qu'ils ne savoient rien de la conjuration, & tâchèrent de sauver au moins l'honneur de leur Prince, en suivant le

chemin que Cortez leur avoit ouvert exprès, afin d'affoiblir le sujet qu'il avoit de se plaindre : car il ne vouloit pas encore rompre avec Montezuma, ni se faire d'un Prince très-puissant, mais réduit à dissimuler, un ennemi redoutable & déclaré.

Habitans de Cholula.

Les Indiens de charge arriverent au point du jour en petit nombre, avec quelque peu de vivre, ce qui témoignoit d'autant plus leur mauvais dessein. Les gens de guerre vinrent après à la file : le prétexte étoit d'accompagner les Espagnols durant leur voyage ; mais ils avoient ordre de charger l'arrière-garde à un certain signal, quand l'occasion s'en présenteroit. Les Caciques ne purent pas se ménager sur cet article ; au contraire ils donnerent une autre preuve de leur mauvaise intention, en envoyant plus de troupes qu'on ne leur en avoit demandé. Le Général les fit poster séparément : pour lui il monta à cheval avec ceux qui devoient le suivre, après quoi il fit appeller les Caciques, afin de les informer de sa résolution. Quel-

LXXXVI.

Les Caciques continuent à se trahir eux-mêmes : leur châtement suit de près la menace.

ques-uns d'eux se présenterent, les autres s'excuserent, & Marine dit aux premiers, par l'ordre de Cortez, que leur trahison étoit découverte, & qu'on en avoit résolu le châtiment, dont la rigueur leur feroit connoître qu'il leur auroit été bien plus avantageux de conserver la paix qu'ils rompoient avec tant de perfidie. A peine eut-elle commencé ses protestations sur le mal qui leur alloit arriver, que ces Caciques se retirèrent en fuyant vers leurs troupes, & donnerent le signal du combat par des injures & des menaces qui s'entendirent de loin. Alors Cortez commanda que son Infanterie attaquât les Indiens de Cholula; qu'il tenoit renfermés en plusieurs endroits de son quartier, & quoiqu'on les trouvat les armes à la main à dessein d'exécuter leur trahison, & qu'ils fissent de grands efforts pour se réunir, ils furent néanmoins taillés en pièces, enforte qu'il ne s'en sauva que ceux qui purent se cacher, ou sauter par-dessus les murailles, en se servant de leurs lances, & de la légereté qui leur est naturelle.

Après qu'on eut ainsi assuré le quartier, on donna le signal aux Tlascalteques, & les Espagnols s'avancèrent par la principale rue. On détacha à la tête quelques Zempoales, afin qu'ils découvrirent les tranchées, & que les cavaliers pussent éviter le danger. Cependant les Habitans de Cholula ne se négligeoient pas. Du moment qu'ils virent la guerre ouverte, ils firent venir le reste des troupes de Mexique; ils garnirent les portiques & les tours de quelques temples d'une partie de leurs soldats, & partagèrent le reste en plusieurs bataillons, à dessein de charger les Espagnols, dont les premiers rangs commençoient à paroître dans la place, & à se mêler avec les ennemis, lorsque le bataillon des Tlascalteques vint tomber sur leur arrière-garde. Cette attaque imprévue les jeta dans une si grande frayeur, qu'ils ne sçurent prendre aucun parti, ni de se sauver, ni de se défendre. Les Espagnols ne trouvoient plus que de l'embarras, & point de résistance en ces misérables, qui fuyoient un

LXXXVII.

Ils courent

aux armes,

& ils s'em-

barrassent

par le grand

nombre.

pénil, pour se jeter en un autre, sans sçavoir quel étoit le plus grand. Ils n'alloient en avant que pour tâcher de s'échapper, & le plus souvent, au lieu des mains, dont ils avoient oublié l'usage, ils présentoient l'estomach aux coups. Il en demeura plusieurs en cette espee de combat; néanmoins le plus grand nombre se fauva dans les temples, dont on voyoit les degrés & les terrasses chargées plutôt que défendues. Les Mexicains en avoient entrepris la défense; mais ils se trouverent si pressés par la foule des Habitans qui s'y jetterent en désordre, qu'ils ne pouvoient se tourner, & à peine eurent-ils la liberté de tirer quelques fleches.

LXXXVIII.

Il s refusent
la paix, & ne
sçavent pas
se défendre.

Le Général s'approcha en bon ordre du plus grand de ces temples, & commanda à ses Truchemens de publier à haute voix, qu'il seroit bon quartier à tous ceux qui descendoient pour se rendre. Il fit répéter cela par trois fois; & comme il vit que ces soins étoient inutiles, il ordonna qu'on mît le feu aux tours de ce temple; & les Auteurs

assurent que cet ordre fut exécuté à toute rigueur, & que plusieurs Indiens furent misérablement consumés par le feu, ou écrasés sous les ruines.

On attaqua les autres temples de la même manière, après quoi les soldats victorieux se répandirent par la Ville, qui fut entièrement défolée, & la guerre cessa, faute d'ennemis. Les Tlascalteques s'emportèrent à de grands excès en ce pillage, & on eut beaucoup de peine à les retenir. Ils firent plusieurs prisonniers, & se chargèrent de meubles & de marchandises précieuses. Ils se jetterent particulièrement sur les magasins à sel, dont ils envoyèrent à l'heure même plusieurs charges à leur Ville; l'ardeur du pillage n'étant pas assez forte pour leur faire oublier les besoins de leur Patrie. Il demeura dans les rues de Cholula plus de six mille hommes tués, tant des Mexicains que des Habitans.

Cortez revint enfin à son quartier avec les Espagnols & les Zempoales; & on en marqua un aux

LXXXIX.
Six mille Indiens sont brûlés, ou passés au fil de l'épée.

XC.
Après ce massacre, qu'on appelle unchânement,

on publie un
pardon géné-
ral : la Ville
est repeulée.

Tlascalteques dans la Ville même ; après quoi il donna ordre qu'on mît en liberté tous les prisonniers, de quelque nation qu'ils fussent. Ils étoient tous des plus considérables, qu'on avoit réservés comme un butin de grand prix. Cortez les fit amener en sa présence, ayant déjà commandé qu'on fît venir les Sacrificateurs, qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne qui avoit découvert la conspiration, & les Ambassadeurs de Montezuma. Il leur dit en peu de mots, qu'il étoit sensiblement touché de ce que les Habitans de cette Ville l'avoient poussé à les châtier avec tant de rigueur ; & après avoir exagéré leur crime, & rassuré leurs esprits, en témoignant que sa justice étoit satisfaite, & sa colere appaisée, il envoya publier un pardon général de tout ce qui s'étoit passé, sans aucune exception ; & il demanda aux Caciques, comme une grace, qu'ils prissent soin de repeupler la Ville, en rappelant ceux qui étoient en fuite, & en rassurant ceux que la peur avoit fait cacher.

XCI.
Les prison-

Ils ne pouvoient encore se per-

suader qu'il fût bien vrai qu'ils étoient libres, tant ils avoient l'esprit occupé de ces cruautés dont ils ufoient envers les prisonniers. Enfin ils rendirent graces au vainqueur, en baissant plusieurs fois la terre; & ils s'offrirent à exécuter tous les commandemens avec une très-humble soumission. Les Ambassadeurs firent ce qu'ils pûrent pour cacher leur confusion, en félicitant le Général sur l'heureux succès de cette journée. Il leur rendit leurs complimens, en leur laissant toute la joie de se croire bien masqués, afin de les tenir en confiance, & de se conserver par ce beau dehors, le secret d'engager Montezuma à condamner lui-même ses propres artifices.

Le lendemain du combat, Xicotencal arriva à la tête de vingt mille hommes, que la République de Tlascala envoyoit au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'on avoit reçu de la conjuration. Ils firent alte hors de la Ville, où Cortez alla les voir, après leur avoir envoyé des rafraîchissemens. Il caressa

niers déli-
vrés rendent
graces au
vainqueur, &
les Ambassa-
deurs de
Montezuma
le félicitent.

XCII.

Armée des
Tlascalte-
ques, que
Cortez con-
gédie poli-
ment.

fort tous les Chefs, en leur témoignant qu'il étoit bien obligé à leur zèle & à leurs soins; après quoi il leur fit comprendre qu'ils devoient se retirer, en disant à Xicotencal & à ses Capitaines, que leur secours ne lui étoit plus nécessaire pour la réduction de Cholula, & que devant prendre le chemin de Mexique, il n'étoit pas à propos de réveiller la jalousie de Montezuma, ni de l'obliger à lui déclarer la guerre, en introduisant dans ses Provinces une si grosse armée de Tlascalteques, qui étoient ses ennemis déclarés. Ils n'avoient rien à dire contre ces raisons; au contraire, ils avouèrent ingénument qu'ils en étoient convaincus; ainsi ils offrirent seulement au Général de tenir leurs troupes prêtes à marcher à son secours, du moment qu'il s'en présenteroit quelque occasion.

XCHI.
 Traité d'alliance & de paix entre deux peuples, par la médiation de Cortez.

Avant que de renvoyer les Tlascalteques, Cortez voulut établir une amitié réciproque entr'eux & les Habitans de Cholula. Il en fit la proposition; & après avoir écarté toutes les difficultés, comme son autorité

rité

rité étoit fort respectée dans les deux partis, il en vint à bout en peu de jours. On fit un acte authentique d'alliance & d'union entre les deux Villes, & les peuples de leur Domaine, en présence des Magistrats, & avec toutes les solemnités & les cérémonies qu'ils pratiquoient en de pareilles rencontres. Ce Traité fut un coup d'une très-adroite politique, par laquelle Cortez ouvrit un chemin libre aux Tlascalteques, afin qu'ils pussent lui conduire avec plus de facilité les secours dont il auroit besoin; & aussi afin qu'il ne trouvât point cet obstacle à sa retraite, s'il arrivoit que le succès de son voyage ne répondît pas à ses espérances.

C'est ainsi que Don Antoine de Solis rapporte les faits, dans son Histoire de la conquête du Mexique, généralement estimée. Nous sçavons qu'un autre Auteur Espagnol, plus ancien que lui, & dont nous ne pouvons que respecter l'autorité, a parlé dans cette occasion, comme en bien d'autres endroits, d'une manière moins favorable à Cortez, & à sa nation. Mais ni le mérite supé-

XCIV.

Réflexions
sur ces évé-
nemens, dif-
féremment
rapportés par
de graves au-
teurs.

rieur de ce pieux Auteur, ni la foule des Ecrivains étrangers qui l'ont suivi, ni l'aveu des excès plus que monstrueux de plusieurs autres conquérans, ne doivent pas faire refuser à Cortez la justice qu'il a méritée, autant par une conduite ordinairement sage & modérée, que par son habileté & ses talens militaires. On ne sçauroit ni refuser à plusieurs peuples de l'Amérique, ce caractère de douceur & de simplicité, que le célèbre Don Barthelemi de Las-Casas leur attribue; ni dissimuler la dureté, la tyrannie, & les autres crimes de quelques-uns de leurs vainqueurs: l'horreur de ces forfaits, aussi injurieux à l'humanité qu'à la Religion, est telle que la longueur des siècles n'en effacera point le souvenir: le saint Evêque de Chiapa les a quelquefois représentés avec les couleurs les plus fortes, & sans exagérer: on ne peut douter que les périls auxquels il s'est exposé pour les faire cesser, ces forfaits, & les grands travaux qu'il a entrepris pour cela, n'ayent bien enrichi sa couronne. Mais ne s'exposeroit,

on pas à s'écarter également de la justice & de la vérité, si on entreprenoit de faire indistinctement, & l'apologie de tous les Indiens, & la censure de tous les Militaires, dont il a plû à la Providence de se servir pour châtier des peuples idolâtres, & les mettre dans l'heureuse nécessité d'écouter un jour les Prédicateurs de l'Evangile.

Dans le cas dont il s'agit à présent, Cortez n'a point besoin d'apologie, puisque Montezuma la fit lui-même. Les Espagnols étoient sur leur départ de Cholula, lorsqu'on y vit arriver de nouveaux Ambassadeurs de l'Empereur : ce Prince informé de tout ce qui s'étoit passé, vouloit lever toute sorte d'ombrage : c'est pourquoi ses Ambassadeurs parlant en son nom, rendirent grâces à Cortez de ce qu'il avoit puni la sédition. Ils exagéroient la colere & le ressentiment de Montezuma, qui pouffoit l'artifice jusqu'à donner aux habitans de Cholula le nom de traitres, qu'ils n'avoient mérité qu'en lui obéissant. Tout cela étoit doré par un

XCV.
Montezuma;
en condamnant la conspiration de ceux de Cholula, fait l'apologie de Cortez.

riche présent , qui fut étalé avec ostentation. Le Général fit à ces nouveaux Ambassadeurs l'accueil & la réponse qu'il convenoit , & l'armée partit.

XCVI.
Marche de
l'armée.

Elle passa la première nuit dans un Village de la Jurisdiction de *Guacocingo*, dont les habitans & les voisins portèrent une assez grande provision de vivres , & quelques présens de peu de valeur , mais capables de témoigner l'affection avec laquelle ils avoient attendu les Espagnols. Cortez trouva entre ces peuples les mêmes dispositions qu'il avoit reconnues dans les Provinces plus éloignées de Montezuma ; & en politique , il ne fut pas fâché de voir ces humeurs se répandre si près du cœur , jugeant qu'un Prince ne peut pas être fort redoutable , lorsque par sa tyrannie il a perdu l'amour de ses peuples , qui est le plus ferme appui du trône.

XCVII.
Cortez est
averti d'une
embuscade
dressée par
les Officiers
de Montezuma.

Le lendemain l'armée continua sa marche par un chemin très-rude , sur des montagnes , qui s'attachoient de hauteur en hauteur à celle du Volcan. Le Général marchoit en

grand respect, parce qu'un des Caciques de *Guacocingo* lui avoit dit en le quittant : » qu'il ne se fiât point » aux Mexicains, qu'ils lui avoient » dressé une forte embuscade à la » descente des montagnes, & qu'ils » avoient bouché avec des pierres » & des arbres coupés, le grand » chemin par où on descend à la Province de *Chalco*; que d'ailleurs » ils avoient ouvert & aplani au » commencement de la descente, » un autre chemin impraticable, » dont ils avoient augmenté les précipices que la Nature y avoit formés, en les escarpant encore à la main, à dessein de conduire insensiblement l'armée en ces défilés, & de la charger inopinément en un endroit où les chevaux ne pussent se retourner, ni les soldats asseoir le pied pour combattre ».

L'incommodité des chemins étoit encore augmentée par celle d'un vent furieux, & d'une quantité de neige : on parvint enfin au haut de la montagne, & on trouva d'abord deux chemins peu éloignés l'un de

XCVIII:

Il évite adroitement le piège, au grand étonnement des ambassadeurs Mexicains.

l'autre ; le premier étoit fort embarrassé ; le second paroïsoit aisé & accommodé depuis peu : Cortez attentif à tout , & accoutumé à profiter de tout , n'eut point de peine à reconnoître le piège ; mais sans marquer ni soupçon , ni inquiétude , il demanda aux Ambassadeurs Mexicains , qui marchaient auprès de sa personne , pourquoi ces chemins se trouvoient ainsi disposés ? Ils répondirent qu'ils avoient fait applanir le plus aisé , & boucher l'autre , parce qu'il étoit très-difficile. Le Général avec la même tranquillité , répartit : vous connoissez mal les gens qui m'accompagnent ; ce chemin que vous avez embarrassé , est celui qu'ils vont suivre , par la seule raison qu'il est difficile : car lorsqu'on nous donne le choix , l'inclination des Espagnols se porte toujours au moins aisé. Il fit donc débarrasser le premier chemin , & le suivit , au grand étonnement des Ambassadeurs , qui trouvoient un double sujet d'admiration & de crainte dans la bisarrerie apparente de cette résolution. C'est ainsi que Cortez sça-

voit s'éloigner du péril, & ruiner les desseins de Montezuma, en faisant semblant de les ignorer.

Les Indiens qui composoient l'embuscade, se croyant découverts, au moment que, de leur poste, ils reconnurent que les Espagnols s'en éloignoient, ne songerent qu'à se retirer avec autant de frayeur, que s'ils avoient été poussés par une armée victorieuse. Celle des Espagnols descendit dans la plaine sans aucun obstacle, se logea commodément au pied de la montagne, & y passa la nuit avec toutes les précautions que peut inspirer une juste défiance. Cependant Montezuma désolé du mauvais succès de ses artifices, sembloit devenir & plus dévot, & plus cruel, à mesure qu'il étoit plus affligé : il ne sortoit presque pas des temples, & multipliant les sacrifices, il souilloit tous les autels du sang impur des victimes humaines; quand il apprit, sur-tout, que son dernier stratagème n'avoit tourné qu'à sa confusion, & que déjà les Espagnols étoient dans la Province de Chalco, il parut hors

XCIX.

Frayer & fuite des ennemis, mais personne n'est plus déconcerté que l'Empereur.

344 HISTOIRE GÉNÉRALE
du bon sens, ne sçachant à quoi se
déterminer.

C. Dans cette extrémité, il fit assembler tous ses Magiciens, & tous les
Il a recours à l'art des Magiciens, Devins : ils étoient en grande réputation & en grand nombre dans le pays : on assure que plusieurs avoient un commerce effectif avec les démons. Votre science, leur dit ce Prince, m'est aujourd'hui nécessaire pour retenir ces étrangers qui s'avancent toujours, & dont la conduite me donne de si justes soupçons. Il leur ordonna donc d'aller au-devant des Espagnols, afin de les mettre en fuite, ou de les endormir par la force de leurs charmes, puisqu'ils avoient accoutumé de produire des effets bien plus surprenans, en des occasions de moindre importance : les plus belles promesses & les plus terribles menaces accompagnèrent cet ordre.

Cl. On se mit aussitôt en devoir de l'exécuter, avec tant de zèle, que plusieurs troupes de ces forciers se joignirent en peu de tems, armés de toute la confiance que leur donnoit l'esprit d'orgueil, & de ce
Qui marchent en troupe au devant des Espagnols.

pouvoir souverain qu'ils croyoient avoir sur toute la Nature, ils marcherent sans crainte vers les Espagnols : le malheureux fort des magiciens de Tlascala n'avoit pu intimider ceux de Mexique.

Le Pere Joseph d'Acoſta, & quelques autres Auteurs, que Solis a cru dignes de foi, rapportent que ces enchanteurs, arrivés au chemin de Chalco, commencerent à faire leurs cercles & leurs invocations; que le démon leur apparut sous la figure d'une de leurs plus horribles idoles; & que tous ces misérables s'étant d'abord prosternés pour l'adorer, le dieu prétendu, sans se laisser fléchir à leurs humiliations, leur parla ainsi : » le tems est venu, » misérables Mexicains, que vos » conjurations vont perdre toute » leur force : maintenant tous nos » pactes sont rompus. Rapportez à » Montezuma que le Ciel a résolu » sa ruine, à cause de ses cruautés » & de ses tyrannies, & pour lui » représenter plus sensiblement la » désolation de son Empire, jetez » les yeux sur cette malheureuse

CII.

Récit de
plusieurs gra-
ves Histo-
riens.

» Ville abandonnée de vos dieux «.
A ces mots le démon disparut , &
les forciers , dit-on , virent toute
la Ville de Mexique en feu.

CIII.

Défolation
& paroles re-
marquables
de Montezu-
ma.

Ce qu'il y a de vrai , c'est que
cette Ville ne brûloit pas alors , &
que les Charlatans revinrent faire
part à l'Empereur de leur aventure,
sur laquelle ils fondoient leur dé-
charge. Montezuma fut si déconcerté
de ce récit, qu'il parut quelque tems
comme muet & immobile. Reve-
nant ensuite à lui-même , il dit :
que pouvons-nous faire davantage,
puisque nos dieux nous abandon-
nent , que les étrangers viennent ;
que le Ciel même tombe sur nous ?
Il ne faut pas nous cacher ; il n'est
pas glorieux que le malheur nous
attrappe en fuyant comme des lâ-
ches J'ai seulement une extrê-
me compassion des vieillards , des
enfans , & des femmes , à qui les
mains manquent dans la nécessité de
se défendre.

CIV.

On se résout
à recevoir les
Espagnols
dans la Ville
Royale.

Dès ce moment on commença à
traiter de la maniere dont on rece-
vroit les Espagnols , de la solemnité
& de l'appareil de leur réception.

Chacun prenoit occasion de discourir librement de leurs exploits, des prodiges dont le Ciel avoit annoncé leur venue, & des marques qu'ils avoient d'être ces hommes de l'orient, qui avoient été promis à leurs ancêtres.

Il est vrai que ces hommes extraordinaires, quoiqu'au voisinage de Mexique, ignoroient encore tout ce qui s'y passoit : ils n'avoient aucune connoissance, ni des opérations infructueuses des magiciens, ni des nouvelles dispositions de la Cour. Cortez néanmoins ne perdit pas le tems : le principal Cacique de Chalco, avec ses voisins, étoit venu le saluer & lui offrir quelques présens. Le Général connut d'abord que les Ambassadeurs Mexicains, toujours présens à la conversation, leur étoient suspects : il tira donc ces Caciques à part, & par le moyen des Truchemens, il les obligea à répandre en sa présence tout ce qu'ils avoient sur le cœur. Ils se plaignirent amèrement de l'orgueil, de la cruauté, & de la tyrannie de Montezuma, qui les accabloit de

CV.
Gémissemens
& plaintes amères du Cacique de Chalco.

corvées, & de tributs, ajoutant qu'il regardoit leurs femmes mêmes, comme une contribution due à ses infâmes voluptés, & à celles de ses Ministres, puisqu'ils les choissoient & les enlevoient suivant leur caprice, sans que la fille fût en sûreté entre les bras de sa mere, ni la femme dans la couche de son mari.

CVI.

Concours
des Mexi-
cains aux ap-
proches de
Cortez, qui
les effraye,
sous prétext-
e de leur
faire hon-
neur.

L'armée étant arrivée à *Amaneca*, Bourg assez peuplé, situé sur le grand lac de Mexique, moitié en terre-ferme, & moitié sur l'eau, il s'y fit d'abord un grand concours de Mexicains; la seule curiosité pouvoit les attirer, mais ils étoient tous en armes avec leurs parures de guerre, & leur nombre augmentoit toujours. Cela commençoit de donner quelque inquiétude, & Cortez sans témoigner ses soupçons, se servit de quelques actions d'éclat, comme pour faire honneur aux Mexicains; mais en effet pour leur donner de la crainte, & les écarter: il montra la férocité des chevaux en les mettant en action, & fit faire en l'air une décharge de quelques pieces d'artillerie. Il n'en fallut pas d'avan-

tage pour faire vuider le camp avant que la nuit fût venue. On ne pénétra point à quel dessein cette multitude d'Indiens s'étoit ainsi approchée en armes.

Le lendemain matin, l'armée étoit prête à marcher, lorsque quatre nobles Mexicains vinrent avertir Cortez que le Prince Cacumatzin, neveu de Montezuma & Seigneur de Tezeuco, venoit le visiter de la part de son oncle. Quelques momens après, ce Prince parut suivi d'un superbe cortège, & porté sur les épaules de ses Officiers dans une espece de chaise couverte de plumes rares & de diverses couleurs. Le Général alla le recevoir à la porte de son logement; après la cérémonie des révérences de part & d'autre, Cacumatzin, jeune Prince d'environ vingt-cinq ans, prit sa place d'un air libre & cavalier; & il parla comme un homme qui ne se laissoit point surprendre à l'admiration d'un spectacle extraordinaire. S'il témoigna poliment au Général, & à tous les Chefs de l'armée, le plaisir qu'il sentoit de les voir; il n'oublia ni la

CVII.
Le Roi de
Tezeuco en-
voye compli-
menter le
Général, &
vient lui-mê-
me le visiter.

reconnoissance de Montezuma, pour la peine qu'ils avoient prise, ni le desir où il se trouvoit d'établir une bonne correspondance & une ferme amitié avec le grand Prince de l'Orient qui les envoyoit, & dont il devoit reconnoître la grandeur, par des raisons qu'il leur diroit lui-même.

CVIII.
Réponse de
Cortez à ce
Prince.

Cortez, sans s'écarter de la manière mystérieuse, dont il avoit toujours entretenu le respect & la crainte dans l'esprit de ces peuples, répondit : » que son Roi étant un » Monarque qui ne reconnoissoit » rien d'égal à soi en ces pays d'où » le soleil naissoit, avoit aussi des » raisons importantes d'offrir son » amitié à Montezuma, & de lui » communiquer des choses qui regardoient essentiellement sa personne & sa dignité; que ses propositions ne seroient point indignes de la reconnoissance de l'Empereur : pour lui, qu'il ne pouvoit » s'empêcher d'estimer infiniment la » bonté que ce Prince avoit de recevoir son ambassade ».

CIX.
L'armée cons.

Cacumatzin, sans répliquer, re-

cut avec joie les présens de Cortez, & accompagna l'armée jusq' à Tezeuco. On continua la marche sur la chauffée, sans séjourner à Tezeuco, parce que le Général avoit résolu de passer trois lieues plus avant, jusq' à *Iztacpalapa*, d'où il prétendoit, le jour suivant, faire son entrée de bonne heure dans la Ville de Mexique. A la moitié du chemin de Tezeuco à *Iztacpalapa* sur le lac, on trouvoit un gros bourg, appelé *Quitlavaca*, dont le Cacique, fort propre & bien accompagné, sortit au-devant du Général, & le pria d'honorer la Ville de son séjour pour cette nuit: il demanda cette grace avec tant de marques d'affection, qu'on se rendit à ses vives instances. Cortez d'ailleurs n'étoit point fâché de prendre des connoissances plus particulieres; car voyant alors le péril de plus près, il avoit quelque crainte que les Mexicains ne rompissent la chauffée; ce qui auroit été d'un très-grand embarras pour ses troupes.

L'armée trouva un logement très-commode à *Quitlavaca*, dont les

tinue la marche sur la chauffée: un cacique s'empresse de la recevoir.

CX.
Gracieuse
réception à

Quitlavaca : Habitans régalerent leurs hôtes ;
 ce qu'on y apprend de favorable. avec toute sorte d'honnêteté & de
 franchise. Le Cacique ne différa pas
 de découvrir l'envie qu'il avoit de
 secouer le joug de Montezuma , &
 il animoit les Espagnols à cette en-
 treprise , qu'il représentoit comme
 fort aisée ; il leur disoit que la chauf-
 fée qui alloit jusqu'à Mexique , étoit
 plus large & mieux entretenue que
 celle qu'ils avoient passée ; qu'il n'y
 avoit rien à appréhender sur le che-
 min , ni dans les bourgs qui le bor-
 doient ; que la Ville d'Iztacpalapa ,
 par où ils devoient passer , étoit pai-
 sible , & que ses Habitans avoient
 ordre de recevoir & de bien traiter
 les Espagnols : que le Seigneur de
 cette Ville étoit parent de Monte-
 zuma , mais qu'ils ne devoient rien
 craindre de la part des amis de cet
 Empereur , parce qu'il avoit l'esprit
 abattu , par la vûe des prodiges que
 le Ciel lui avoit envoyés ; par les
 réponses de ses oracles , & par le
 récit des merveilleux exploits de
 leur armée ; qu'ainsi ils le trouve-
 roient entièrement porté à la paix ,
 & plus disposé à souffrir qu'à provo-
 quer.

Le Cacique disoit la vérité, & son discours venoit fort à propos pour empêcher que l'esprit du soldat ne s'effrayât, par la vûe de tant d'objets si différens & si admirables, par lesquels on pouvoit juger de la grandeur de cette Cour, & du pouvoir formidable du Souverain. Les raisons du Cacique, & ses réflexions sur l'abattement de Montezuma, eurent tant de pouvoir en cette occasion, que tous les soldats se firent un sujet de joie de ce qui devoit causer leur étonnement. Le lendemain, un peu après le lever du soleil, Cortez mit son armée en bataille sur la même chaussée, suivant la capacité du terrain, où huit cavaliers pouvoient marcher de front. Quatre cens cinquante Espagnols, sans compter les Officiers, & six mille Indiens, Tlascalteques, Zempoales, ou autres nations alliées, composoient alors cette armée, qui continua sa marche sans aucune nouvelle aventure, jusqu'à Iztacpalapa, où on devoit faire alte.

Le Seigneur de cette grande Ville vint recevoir l'armée, accompagné

CXI.
On s'avance
sans crainte
& sans em-
baras.

CXII.
Trois Prins
ces viennent

faire leurs
présens au
Général Es-
pagnol.

du Seigneur de Magiscatzingo, & de celui de Cuvoacan, Villes sur le même lac : chacun des trois Princes portoit son présent à part, composé de divers fruits, de gibier, & autres raffraîchissemens en quantité, avec des joyaux d'or de la valeur de dix mille marcs : ils se présentèrent ensemble & se firent connoître, en disant chacun son nom & sa dignité. L'entrée des Espagnols, leur logement dans Iztacpalapa, & le traitement qu'on leur fit, tout répondit à ces premières politesses. On remarqua seulement, que les habitans du lieu y parloient plus avantageusement de Montezuma & de ses actions, qu'on ne faisoit ailleurs.

CXIII. Le lendemain huitième jour de
Quatre mille Nobles se
présentent à l'armée, qui
fait son entrée dans la Capitale le 8.
Nov. 1519. Novembre 1519, l'armée continua sa marche, n'ayant plus que deux lieues de chaussée pour arriver à la Ville Royale de Mexique. A la moitié du chemin, plus de quatre mille Nobles vinrent recevoir l'armée, & leurs complimens l'arrêterent long-tems. Dès qu'ils eurent passé de l'autre côté du pont, ils se rangerent à droite & à gauche pour

laisser l'entrée libre. On découvrit alors une grande rue fort large, dont les maisons bâties d'une même simétrie, étoient chargées d'un peuple infini aux balcons, & sur les terrasses. Il est vrai que personne ne paroïssoit dans la rue; Montezuma, comme on le dit à Cortez, avoit ordonné qu'elle fût ainsi dégagée, parce qu'il vouloit venir lui-même recevoir le Général, & lui donner un témoignage singulier de sa bienveillance.

Peu de tems après parut la première troupe du cortège de l'Empereur. Deux cens Nobles de sa maison, richement parés, mais pieds nus, marchaient sur deux colonnes en silence, & avec une modestie qui surprenoit ceux qui n'étoient pas au fait de leurs usages. Au moment qu'ils furent à la tête des troupes, ils se rangerent contre la muraille, & laisserent voir de loin une autre troupe, plus grande & plus ornée. Montezuma étoit au milieu, porté sur les épaules de ses favoris en une litiere d'or bruni, qui brilloit avec une proportion bien mé-

CXIV.

Montezuma
paroit enfin :
accueil qu'il
fait au Général
des étrangers.

nagée. Quatre Mexicains des plus élevés en dignité marchoient autour de la litiere, & foutenoient une espece de dais de plumes vertes. Trois des principaux Magistrats précédoient le Monarque, avec des verges d'or à la main, qu'ils levoient en haut de tems en tems, avertissant par ce signal, que l'Empereur approchoit, afin que tout le monde se jettât à terre, & que personne ne fût assez hardi pour le regarder; ce qui étoit un crime puni comme le sacrilege. Cortez descendit de cheval avant que l'Empereur s'approchât; Montezuma mit en même tems pied à terre, où quelques Indiens avoient étendu des tapis, de peur qu'il ne la touchât de ses pieds. Ayant les deux mains appuyées sur les bras des Seigneurs de Tezeuco & d'Iztaepalapa, ses neveux, il fit quelques pas avec beaucoup de gravité en s'approchant de Cortez: celui-ci s'étant avancé fit une profonde révérence, que Montezuma lui rendit, en mettant la main près de terre, & la portant ensuite à ses levres.

Cette action, & celle de sortir pour recevoir lui-même l'armée, épuisèrent toutes les réflexions des Indiens, qui en tirèrent enfin des conséquences bien avantageuses à la gloire des Espagnols : on ne pouvoit se persuader qu'un Empereur, dont les Sujets révéroient tous les decrets avec une soumission aveugle, eût fait ces démarches sans de grandes raisons ; & sur-tout un Montezuma, qui affectoit dans toutes les occasions un orgueil, qu'il confondoit avec la majesté. Nous verrons cependant qu'il soutint jusqu'à la fin ces démonstrations d'estime envers les Espagnols, & de respect même envers le Général. Le discours de Cortez, court & modeste, étoit conforme au sujet ; & la réponse de Montezuma fut aussi concise, mais où la discrétion parut conserver toute la bienséance. Ils se firent sur le champ un présent l'un à l'autre : Cortez ne craignit pas de mettre lui-même au col de l'Empereur une précieuse chaîne d'émail, qu'il conservoit pour cette occasion ; & Montezuma mit lui-même au col de

CXV.

Ce qui surprend les Mexicains, les prévient en faveur des Espagnols.

Cortez un collier, qu'on croyoit être la plus riche piece de son trésor. Après quoi ce Prince ordonna à un de ses neveux d'accompagner le Général jusqu'à son logement, tandis qu'il se retiroit lui-même à son Palais, avec la même pompe & la même gravité.

CXVI.

Un grand
Palais sert de
logement à
toute l'ar-
mée.

Le logement préparé pour les Espagnols, étoit une grande maison, que le pere de Montezuma avoit fait bâtir, avec tant de magnificence, qu'elle ne cedit pas en grandeur au principal Palais des Empereurs, & avoit en même tems toutes les apparences d'une forteresse, des murs forts & flanqués d'espace en espace, avec des tours qui servoient d'appui & de défense. Toute l'armée y trouva de quoi se loger commodément; & le premier soin du Général fut de la reconnoître lui-même exactement par-tout, afin de poser ses corps-de-garde, de poster son artillerie, & de fermer bien son quartier. Quelques salles destinées aux Officiers, étoient tendues de tapisseries. Outre une grande quantité de vivres, on trouva encore

un magnifique repas, tout préparé pour le Général, pour ses Capitaines, & pour tous les soldats. Un nombre considérable d'Indiens destinés à les servir à table, s'acquitterent de leur fonction, toujours en silence, & avec une promptitude qui ne laissoit rien à desirer. Montezuma ne borna pas là les politesses de cette célèbre journée.

Sur le soir ce Prince, suivi du même cortége, alla visiter le Général, qui en ayant été averti, fut le recevoir dans la première cour, avec tout le respect que demandoit une telle faveur. L'ayant accompagné jusqu'à la porte de son appartement, Cortez lui fit une profonde révérence; & le Souverain alla prendre sa place, & commanda aussi-tôt qu'on approchât un siège pour le Général. Il fit signe aux Nobles de sa suite de se ranger contre les murailles; le Général ordonna la même chose à ses Officiers; & lorsque les Truchemens furent arrivés, il voulut commencer son discours; mais Montezuma fit connoître qu'il vouloit parler, avant que

CXVII.

L'Empereur se rend en cérémonie au quartier des Espagnols.

360 HISTOIRE GÉNÉRALE
de donner audience. Selon le rap-
port des Auteurs , il s'expliqua
ainsi :

CXVIII.
Discours du
Monarque.

» Illustre Capitaine , & généreux
» Etrangers , avant que je puisse
» écouter l'ambassade du grand Prin-
» ce qui vous a envoyé , il est à
» propos que vous & moi récipro-
» quement , nous promettons de
» mépriser & d'oublier ce que la re-
» nommée a divulgué touchant nos
» personnes & notre conduite. On
» vous aura dit de moi , en quelques
» endroits , que je suis un des dieux
» immortels , en élevant ma per-
» sonne & mon pouvoir jusqu'au
» Ciel. D'autres vous auront fait
» entendre , que la fortune s'est épu-
» sée à m'enrichir ; que les murail-
» les & les tuiles de mes Palais sont
» d'or , & que la terre s'affaisse sous
» le poids de mes trésors ; enfin quel-
» ques-uns auront voulu vous per-
» suader que je suis un tyran cruel
» & superbe , qui abhorre la justice ,
» & qui ne connoît pas l'humanité.
» Les uns & les autres vous ont
» trompé également par leurs exa-
» gérations ; & afin que vous ne
» VOUS

» vous imaginiez pas que je fais un
 » dieu, & que vous connoissiez l'il-
 » lusion de ceux qui se sont forgés
 » cette vision, cette partie de mon
 » corps, *dit-il en découvrant son bras,*
 » fera paroître à vos yeux défabu-
 » sés, que vous parlez à un homme
 » mortel, de la même espece que les
 » autres hommes, mais plus noble
 » & plus puissant qu'eux. Je ne nierai
 » pas que mes richesses ne soient
 » grandes; mais l'imagination de
 » mes Sujets y ajoute beaucoup.
 » Cette maison où vous logez est un
 » de mes Palais, regardez ces mu-
 » railles, elles sont faites de pierre
 » & de chaux, matiere vile, qui ne
 » doit son prix qu'à son emploi; &
 » par l'un & par l'autre de ces exem-
 » ples, jugez si l'on ne vous a pas
 » trompé de la même maniere, lors-
 » qu'on vous a exagéré mes tyran-
 » nies. Au moins suspendez votre
 » jugement, jusqu'à ce que vous
 » vous soyez éclaircis de mes rai-
 » sons, & ne comptez point sur le
 » langage de mes Sujets rebelles,
 » jusqu'à ce que vous ayez exami-
 » né, si ce qu'ils appellent misere,

Tome III.

Q

» n'est point un châtiment, & s'ils
» ont droit des'en plaindre sans cesser
» de le mériter. C'est ainsi que l'on
» nous a informé de ce qui regarde
» vos personnes & vos actions.
» Quelques-uns nous ont assuré que
» vous étiez des dieux, que les bê-
» tes farouches vous obéissoient,
» que vous teniez les foudres entre
» vos mains, & que vous comman-
» diez aux élémens. D'autres nous
» vouloient faire croire que vous
» étiez méchans, emportés, super-
» bes; que vous vous laissiez domi-
» ner aux vices, & que vous aviez
» une soif infatiable de l'or que no-
» tre terre produit, Cependant je re-
» connois déjà que vous êtes des
» hommes de la même composition
» & de la même pâte que nous,
» quoiqu'il y ait quelque différence
» qui naît des diverses influences,
» que la qualité du pays inspire aux
» mortels. Ces bêtes qui vous obéis-
» sent sont, à mon avis, de grands
» cerfs que vous avez apprivoisés,
» & instruits de cette science impar-
» faite, qui peut être comprise par
» l'instinct des animaux, Je conçois

» aussi fort bien que ces armes qui
 » ressemblent à la foudre , sont des
 » tuyaux d'un métal que nous ne
 » connoissons pas , dont l'effet , pa-
 » reil à celui de nos sarbacanes ,
 » vient d'un air pressé , qui cherche
 » à sortir , & qui pousse impétueu-
 » sement tout ce qui s'oppose à son
 » passage. Le feu que ces tuyaux
 » jettent avec un bruit terrible , est
 » tout au plus un secret surnaturel
 » de la même science , que celle
 » dont nos sages font profession.
 » Dans tout le reste de ce qu'on a
 » rapporté de votre procédé , je
 » trouve encore , suivant ce que
 » mes Ambassadeurs ont remarqué
 » sur vos inclinations , que vous
 » avez de la bonté & de la Religion ;
 » que vos chagrins sont fondés en
 » raison , que vous souffrez les fati-
 » gues avec joie , & qu'entre vos
 » autres vertus , on voit de la libé-
 » ralité , qui ne s'accorde guère
 » avec l'avarice , enforte qu'autant
 » les uns que les autres , nous de-
 » vons effacer les impressions qu'on
 » avoit voulu nous donner , & sça-
 » voir bon gré à nos yeux de ce

» qu'ils ont défabusé notre imagi-
» nation. Cela étant ainfi établi ,
» j'ai fouhaité que vous fçûffiez ,
» avant que de me parler , que l'on
» n'ignore pas entre nous autres ,
» & que nous n'avons pas besoin
» de votre perfuafion , pour croire
» que le grand Prince à qui vous
» obéiffiez , descend de notre ancien
» Quezalcoal , Seigneur des fept ca-
» vernes de Navatlaques , & Roi
» légitime de ces fept Nations , qui
» ont fondé l'Empire du Mexique.
» Nous avons appris par une de ces
» prophéties , que nous révérans
» comme une vérité infaillible , con-
» formément à la tradition des fie-
» cles , confervée dans nos Annales ,
» qu'il étoit forti de ce pays-ci pour
» aller conquérir de nouvelles ter-
» res du côté de l'Orient , & qu'il
» avoit laiffé des promeffes certai-
» nes , que dans la fuite des tems fes
» descendans viendroient modérer
» nos loix , & réformer notre gou-
» vernement , fur les regles de la
» raifon. Ainfi , comme les carac-
» tères que vous portez ont du rap-
» port à cette prophétie , & que le

» Prince de l'Orient qui vous en-
 » voye, fait éclater, par vos ex-
 » ploits mêmes, la grandeur d'un si
 » illustre Ayeul, nous avons déjà
 » résolu de consacrer à son service
 » tout ce que nous avons de pou-
 » voir, & j'ai trouvé qu'il étoit à
 » propos de vous en avertir, afin
 » que vos propositions ne soient
 » point embarrassées par ce scrupule,
 » & que vous attribuiez les excès de
 » ma douceur à cette illustre ori-
 » gine ».

Ce discours de Montezuma, qui fut écouté de tous avec la plus grande attention, donnoit assez de matière à Cortez pour répondre avec dignité, sans s'écarter même de ces agréables illusions qu'il trouvoit établies dans l'esprit de tous les Indiens, en faveur des Espagnols. Les anciens Mémoires rapportent la réponse du Général en ces termes :

» Seigneur, après vous avoir re-
 » mercié humblement de cet excès
 » de bonté, qui vous fait écouter si
 » favorablement notre ambassade,
 » & de cette haute & souveraine
 » connoissance que vous employez

CXIX.
 Réponse de
 Cortez au
 long discours
 de Montezu-
 ma.

» en notre faveur , en méprisant ;
 » d'une manière si avantageuse pour
 » nous , les faux préjugés de l'opi-
 » nion ; je puis vous dire aussi qu'à
 » notre égard , nous avons traité
 » celle que l'on doit avoir de vous ,
 » avec tout le respect & toute la vé-
 » nération qui est due à votre gran-
 » deur. On nous a dit beaucoup de
 » choses de votre personne dans les
 » terres de votre Empire. Les uns la
 » mettent entre les divinités ; d'au-
 » tres en noircissoient jusqu'aux
 » moindres actions ; mais ces dif-
 » cours s'enflent ordinairement par
 » des outrages qu'ils font à la véri-
 » té , puisque comme la voix des
 » hommes est l'organe de la renom-
 » mée , elle prend souvent la teinture
 » de leurs passions ; & celles-ci , ou
 » ne conçoivent jamais les choses
 » comme elles sont , ou ne les rap-
 » portent jamais comme elles les
 » conçoivent. Les Espagnols , Sei-
 » gneur , ont une vue pénétrante ,
 » qui sçait distinguer les différentes
 » couleurs que l'on donne au dif-
 » cours. Nous n'avons ajouté foi ni
 » à vos Sujets rebelles , ni à vos

CXXIX
 F. 101
 C. 101
 L. 101
 M. 101

» flatteurs ; & nous paroiffons de-
 » vant vous , convaincus que vous
 » êtes un grand Prince , aimant la
 » justice & la raifon , fans que nous
 » ayons befoin du rapport de nos
 » fens , pour connoître que vous
 » êtes mortel. Nous fommes auffi
 » de la même condition , quoi-
 » que plus vaillans , fans comparai-
 » fon , que vos Sujets , & d'un en-
 » tendement bien élevé au-deffus du
 » leur , parce que nous fommes nés
 » fous un climat , dont les influences
 » ont beaucoup de vertu. Les ani-
 » maux qui nous obéiffent , ne font
 » point auffi comme vos cerfs ; ils
 » ont bien plus de noblefse & de
 » fierté , & tout brutes qu'ils font ,
 » ils ont de l'inclination à la guerre ,
 » & fçavent aspirer à la gloire de
 » leur Maître par une efpece d'am-
 » bition. Le feu qui fort de nos ar-
 » mes , eft un effet naturel de l'in-
 » duftrie des hommes , fans que
 » dans fa production il entre rien de
 » cette connoiffance dont vos Ma-
 » giciens font profeflion ; science
 » abominable parmi nous , & digne
 » d'un plus grand mépris que l'igno-

Qiv.

» rance même. J'ai cru devoir éta-
» blir ces principes, afin de satis-
» faire aux avis que vous nous avez
» donnés ; après quoi je dirai, Sei-
» gneur, avec toute la soumission
» qui est due à votre Majesté, que
» je viens la visiter en qualité d'Am-
» bassadeur du plus grand & du plus
» puissant Monarque, que le soleil
» éclaire, aux lieux où il prend sa
» naissance. J'ai ordre de vous ex-
» poser en son nom, qu'il souhaite
» être votre ami & votre allié, sans
» s'appuyer sur ces anciens droits
» dont vous avez parlé, & sans au-
» tre fin que d'ouvrir le commerce
» entre vos deux Monarchies, &
» d'obtenir par cette voie le plaisir
» de vous désabuser de vos erreurs ;
» & quoique selon la tradition de
» vos histoires mêmes, il pût pré-
» tendre une reconnoissance plus po-
» sitive dans les terres de votre do-
» maine, il ne veut néanmoins user
» de son autorité, que pour gagner
» votre créance, sur des choses en-
» tièrement à votre avantage ; &
» afin de vous faire entendre que
» vous, Seigneur, & vous autres

» nobles Mexicains qui m'écoutez ,
 » vivez dans un abus terrible , par la
 » religion que vous professez , en
 » adorant des bois insensibles , qui
 » sont les ouvrages de vos mains &
 » de votre caprice , puisqu'il n'y a
 » véritablement qu'un seul Dieu ,
 » qui n'a ni principe , ni fin , & qui
 » est le principe éternel de toutes
 » choses. C'est lui dont la puissance
 » infinie a créé de rien cet ouvrage
 » admirable des Cieux , qui a fait le
 » soleil qui nous éclaire , la terre
 » qui nous fournit des alimens , &
 » le premier homme , de qui nous
 » descendons , avec une égale obli-
 » gation de reconnoître & d'adorer
 » notre première cause. C'est cette
 » même obligation qui est imprimée
 » dans vos ames , dont vous recon-
 » noissez l'immortalité , & que
 » vous profitez néanmoins , en
 » rendant un culte d'adoration
 » aux démons , esprits immondes
 » que Dieu a créés , & qui , en pu-
 » nition de leur ingratitude & de
 » leur rebellion contre lui , ont été
 » précipités dans ce feu souterrain ,
 » dont vous avez quelque représen-

Qv.

» tation imparfaite, dans l'horreur de
» vos volcans. La malice & l'envie,
» qui les rendent ennemis du genre
» humain, les obligent continuelle-
» ment à solliciter votre perte, en
» se faisant adorer sous la figure de
» ces idoles abominables. C'est leur
» voix que vous entendez quelque-
» fois dans les réponses de vos ora-
» cles, & ils forment ces illusions
» que les erreurs de l'imagination
» introduisent en votre entende-
» ment. Mais, Seigneur, je con-
» nois que ce n'est pas ici le lieu de
» traiter des mystères d'une si haute
» doctrine : ce même Monarque en
» qui vous reconnoissez une si an-
» cienne supériorité, vous exhorte
» seulement à nous écouter sur ce
» point, sans aucune préoccupation,
» afin que vous puissiez goûter le
» repos que votre esprit trouvera
» dans la vérité, & que vous appre-
» niez combien de fois vous avez ré-
» sisté à la raison naturelle, qui vous
» donnoit des lumières capables de
» vous faire connoître votre aveu-
» glement. C'est la première chose
» que le Roi mon maître souhaite de

» votre Majesté : c'est le principal
 » article de ma proposition, & le
 » plus puissant moyen d'établir avec
 » une parfaite amitié l'alliance de
 » deux Couronnes, sur les fonde-
 » mens inébranlables de la Reli-
 » gion, qui, sans laisser aucune di-
 » versité dans les sentimens, unira
 » les esprits par les liens d'une même
 » volonté ».

C'est ainsi que Cortez scût main-
 tenir dans l'esprit de l'Empereur la
 réputation de ses forces, sans s'é-
 loigner de la vérité, & qu'il se ser-
 vit adroitement de l'origine que les
 Indiens donnoient eux-mêmes à son
 Roi, pour donner plus d'autorité à
 son ambassade. Il n'y eut que l'arti-
 cle de la Religion, qui ne plut point
 à un Prince idolâtre. Cela parut par
 la repliche de Montezuma ; car en
 se levant de son siege, il dit à Cor-
 tez : » Je reçois avec beaucoup de
 » reconnoissance, l'alliance & l'a-
 » mitié que vous me proposez de la
 » part du grand Prince descendant
 » de Quezalcoal. Mais je crois que
 » tous les dieux sont bons : le vôtre
 » peut être tel que vous le dites ,

CXX.

Montezuma
 ne souffre
 point qu'on
 touche à sa
 Religion.

Qvj

» sans faire tort aux miens. Ne son-
 » gez maintenant qu'à vous reposer,
 » puisque vous êtes chez vous, où
 » vous serez servi avec tout le soin
 » qui est dû à votre valeur, & au
 » grand Prince qui vous a envoyé ».

CXXI.

Dans tout
 le reste il fait
 admirer la sa-
 gesse & la gé-
 nérosité d'un
 grand Prince.

On chercheroit inutilement quel-
 que justesse dans ces paroles d'un
 idolâtre à un Chrétien : *Votre Dieu*
peut être tel que vous le dites, sans
faire tort aux miens. Cependant si
 Montezuma parloit sans fuite sur la
 Religion, il faut avouer que dans
 tout le reste il parloit & agissoit
 avec autant de sagesse que de géné-
 rosité. Avant que de partir, il pré-
 senta lui-même à Cortez diverses
 pièces d'orfèvrerie, avec quantité
 de robes de coton, & d'autres ou-
 vrages de plumes fort bien travail-
 lés; présent considérable, & pour
 la valeur, & pour la maniere dont
 il étoit offert. Montezuma distri-
 bua de plus quelques bijoux de
 prix à tous les Espagnols, qui se
 trouvoient à l'Audience: ce qu'il fit
 en Prince généreux, sans témoigner
 qu'on lui en étoit obligé. La com-
 plaisance avec laquelle il regardoit

le Général & ses Capitaines, mon-
troit la satisfaction qu'il sentoit de
se voir soulagé de ses inquiétudes
passées.

Le jour suivant, Cortez deman-
da audience, & il l'obtint avec tant
de facilité, que les Officiers, ou
Maîtres des cérémonies, qui doi-
vent l'accompagner à cette visite,
arriverent avec la réponse. Le Gé-
néral s'habilla fort galamment, sans
oublier ses armes, qui passoi-
ent pour une parure militaire. Il étoit
suivi des Capitaines Pierre d'Alva-
rado, Gonzale de Sandoval, Jean
Velasquez de Leon, & Diego d'Or-
daz, avec six ou sept soldats de con-
fiance, entre lesquels se trouvoit
Bernard Diaz del Castillo, qui a
écrit cette Histoire.

Un peuple infini, qui remplissoit
les rues, sans les embarrasser, s'em-
pressoit de voir passer les Espagnols;
& les révérences étoient toujours
accompagnées d'acclamations, en-
tre lesquelles on entendoit souvent
répéter le mot de *Teulés*: cette pa-
role dont on sçavoit déjà la valeur,
ne déplaisoit point à des gens, qui

CXXII.

Cortez va
à l'Audience
de l'Empe-
reur.

CXXIII.

Acclama-
tions du peu-
ple.

fondoient leur plus grande assurance, sur le respect qu'on avoit pour leurs personnes.

CXXIV. ^{Grandeur & magnificence du Palais Royal.} On découvrit de fort loin le Palais de Montezuma, dont la magnificence marquoit assez celle des Princes qui l'avoient bâti. Sans nous arrêter ici à faire une longue description de ce superbe édifice, il suffit de dire avec les Auteurs que Solis a suivis, qu'on y entroit par trente portes, qui répondoient sur autant de rues différentes; & que tout le reste étoit parfaitement assorti, tant pour le goût des ornemens & des richesses, que pour la multitude, la noblesse, & la propreté des Officiers du Souverain. Les Espagnols observoient tout, tout leur paroïssoit nouveau, & contribuoit à imprimer du respect; la grandeur du Palais, les cérémonies de la réception, & jusqu'au profond silence de ce grand nombre de domestiques.

CXXV. ^{Réception faite au Général.} Montezuma étoit debout, paré de toutes les marques de sa Souveraineté: il s'avança quelques pas au-devant du Général, lui mit les mains sur les épaules, lorsqu'il s'a-

baissoit pour le saluer ; & ayant montré un visage caressant aux Espagnols qui l'accompagnoient , il s'assit , fit donner des sièges à Cortez , ainsi qu'à tous ceux de sa suite , & ne leur laissa point la liberté de les refuser. La visite fut longue , & en maniere de conversation. La nécessité de se servir de Truchement de part & d'autre , ne pouvoit que contribuer beaucoup à cette longueur.

L'Empereur débuta par diverses questions sur l'Histoire Naturelle & politique des pais orientaux , approuvant à propos ce qui lui paroissoit juste ; & montrant qu'il sçavoit appuyer par des raisonnemens le sujet qu'il avoit quelquefois de douter. Il revint enfin à la dépendance & à l'obligation qu'avoient les Mexicains de reconnoître le descendant de leur premier Roi. Il sembloit s'applaudir de ce que la prophétie touchant les étrangers avoit été accomplie sous son regne , après les promesses faites depuis tant de siècles à ses Prédécesseurs. On ne peut douter que cette créance , toute vaine & méprisable qu'elle étoit dans

CXXVI.
Entretiens
intéressans.

CXXVI.
Entretiens
intéressans.

son origine, & dans toutes ses circonstances, ne flattât agréablement les Espagnols, puisqu'elle étoit pour eux, en cette occasion, d'une si grande conséquence, qu'elle leur avoit beaucoup servi à s'introduire dans ce grand Empire. Ce ne fut pas cependant sur cet article que Cortez insista, mais il tourna fort adroitement le discours sur la Religion : entre les éclaircissements qu'il donnoit à l'Empereur, des loix & des coutumes de sa nation, il parla de celles qui obligent tous les Chrétiens en général, afin que par cette opposition, les vices & les abominations de l'idolâtrie parussent plus horribles. De-là il prit occasion de se récrier particulièrement contre les sacrifices du sang humain, & contre la brutale coutume de manger les hommes qu'on avoit sacrifiés ; brutalité dont la Nature même doit avoir horreur, & cependant introduite dans la Cour même de Montezuma.

CXXVII.
Terribles
préventions
d'un Prince

Si la généreuse liberté de Cortez ne plut pas à l'Empereur, elle ne fut pas cependant tout-à-fait inutile,

puisque Montezuma , confus , ou idolâtre : ce qu'il consent de retrancher.
 touché par la force de la raison ,
 bannit de dessus sa table les plats de
 chair humaine : mais il n'osa défend-
 re absolument cette viande à ses
 Sujets , & il ne se rendit point sur
 l'article des sacrifices : toujours ob-
 stiné idolâtre , il soutint que ce n'é-
 toit pas une cruauté d'offrir à ses
 dieux des prisonniers de guerre , qui
 étoient déjà condamnés à la mort ,
 & il ne voulut point convenir que
 sous le nom de prochain on dût com-
 prendre jusqu'à ses ennemis. Ce
 Prince dissimuloit ici , qu'au défaut
 des prisonniers de guerre , il faisoit
 souvent sacrifier bien des pauvres
 innocens. S'il avoit d'ailleurs assez
 de lumière pour reconnoître quel-
 ques avantages de la Religion chré-
 tienne , & pour ne prétendre point
 soutenir indifféremment tous les
 abus de la sienne , la crainte le re-
 tenoit toujours dans cette fausse
 idée , que ses dieux étoient bons en
 son pays , comme celui des Chré-
 tiens l'étoit aux lieux où il regnoit ;
 & il ne se faisoit point une petite
 violence pour cacher son chagrin ,

quand il se sentoit pressé par la force des argumens qu'on lui proposoit. Ni dans cette conversation, ni dans plusieurs autres, le Pere Olmedo ne reussit pas mieux que le Général à persuader un Prince dont l'orgueil tenoit toujours l'esprit & le cœur fermés à la grace.

CXXVIII.

Il conduit les Espagnols dans le grand temple : zèle de Cortez.

Cette assistance ne se faisoit pas sans ostentation. Un des premiers jours, comme Montezuma faisoit voir à Cortez, au Pere Olmedo & aux Capitaines, la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut leur montrer aussi le plus grand de ses temples. Il les avertit d'abord de s'arrêter un peu à l'entrée; & il s'avança pour consulter avec ses Sacrificateurs, s'il étoit permis de faire paroître en la présence de leurs dieux, des gens qui ne les adoroient pas: on conclut qu'on pouvoit les admettre, pourvû qu'ils ne fissent point d'irrévérence: aussi-tôt quelques anciens Sacrificateurs porterent cette parole aux Espagnols: toutes les portes du temple furent ouvertes en même tems, & Montezuma prenoit la peine d'expliquer lui-

même aux Espagnols, ce qu'il y avoit de mystérieux : il leur montrait les lieux destinés au service du temple, l'usage des vases ou des autres instrumens, & ce que chaque idole représentoit : le récit de ces ridicules cérémonies excita le rire de quelque Espagnol, ce que l'Empereur ne fit pas semblant d'apercevoir ; il se contenta de jeter un regard sur les étrangers, pour les contenir. Mais le Général, toujours zélé, lui dit alors : permettez-moi, Seigneur, de planter la Croix de Jesus-Christ, devant ces images du diable, & vous verrez si elles sont dignes d'adoration, ou de mépris.

La foi de ce Militaire étoit assez grande, pour qu'il espérât qu'il arriveroit à ces idoles, en présence du Crucifix, ce qui étoit arrivé au dieu Dagon en présence de l'Arche. On ne fit point l'épreuve ; car la fureur des Sacrificateurs éclata à cette proposition : & Montezuma dissimulant une partie de son ressentiment, se contenta de dire aux Espagnols :
Vous pourriez bien accorder à ce lieu l'attention que vous devez à ma per-

CXXIX.

Fureur des sacrificateurs :
politique de
Montezuma.

sonne. A ces mots il sortit du temple afin qu'ils le suivissent, & s'arrêtant sous le portique, il ajouta avec moins d'émotion : » mes amis, » vous n'avez maintenant qu'à retourner en vos quartiers, » car je veux demeurer ici pour demander pardon à mes dieux, de l'excès de ma patience.

CXXX.

On élève un autel au vrai Dieu, & on arbore la Croix, avec le consentement de Montezuma, qui assiste quelquefois aux saints exercices.

Après cette expérience, Cortez, de l'avis même des deux Aumôniers, prit la résolution de ne plus parler de cet article, jusqu'à un tems plus propre, puisque tout ce qui attaquoit le culte impie ne servoit qu'à irriter ou endurcir davantage le cœur de Montezuma. On obtint cependant sans peine la liberté de rendre au vrai Dieu un culte public, dans la Ville même de Mexique. Montezuma même envoya les Intendants de ses bâtimens, afin qu'on bâtît un Temple à ses dépens, selon les desirs du Général, tant il avoit de passion de ménager l'esprit de Cortez, & de se procurer à lui-même le repos au sujet de son idolâtrie. Dans le Palais même, qui servoit de logement aux Espagnols, on

nétoya d'abord un des principaux salons, & on y éleva un Autel, où l'on mit un tableau de la très-sainte Vierge. On dressa une grande Croix devant la porte du salon, qui devint ainsi une Chapelle fort propre, où on disoit tous les jours la Messe, on y récitait des prières, & on y faisoit plusieurs autres exercices de piété. L'Empereur ne refusoit pas de s'y trouver quelquefois, accompagné de ses Princes & d'une partie de ses Ministres, qui ne pouvoient s'empêcher de louer la douceur de notre sacrifice, quoiqu'ils n'en connussent encore ni la nature, ni la vertu.

Les Mexicains, pour faire plaisir aux Espagnols, ou pour se faire honneur à eux-mêmes, leur monroient avec ostentation tout ce qu'ils pouvoient avoir de rare, de beau, ou de curieux: ils produisoient de même ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute sorte de jeux: ils y méloient aussi l'ambition de faire briller leur adresse au maniement des armes, & leur agilité aux autres exercices. Montezuma, contre sa coutume, sembloit avoir renoncé à

CXXXI.

Empresse-
ment des Me-
xicains & de
la Cour, à
divertir &
flatter les Es-
pagnols.

CXXXII.

Empresse-
ment des Me-
xicains & de
la Cour, à
divertir &
flatter les Es-
pagnols.

la majesté, pour être comme le promoteur de ces spectacles, ou de ces réjouissances publiques. Il menoit toujours avec soi Cortez, & les autres Capitaines Espagnols; ce qui leur attiroit beaucoup de respect de la part de tous ses Sujets. Les visites étoient fréquentes, & rendues avec exactitude: le Général alloit au Palais, & l'Empereur venoit au quartier du Général, où il ne se laissoit pas d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne, qu'il regardoit comme une Région céleste. Il ne négligeoit pas même les moyens de gagner le cœur & l'affection des soldats, par des présens de bijoux & de raretés, qu'il distribuoit avec discernement. Les Nobles, à son imitation, tâchoient de se rendre agréables aux étrangers, par des offices qui tenoient de la soumission; & le peuple plioit le genou devant le moindre soldat Espagnol.

CXXXII.

Un Général de Montezuma dans les Provinces, inquiète les alliés des Espagnols,

- Dans le même tems Jean d'Escalante, laissé pour Gouverneur de *Vera-Cruz*, ne s'occupoit qu'à maintenir en paix la nouvelle Colonie, à fortifier la place, & à conserver

les amis & les alliés qui l'environnoient. Cet état de tranquillité fut troublé par l'imprudenc d'un Officier de Montezuma : ce Capitaine Mexicain, nommé *Qualpopoca*, commandoit toutes les troupes répandues sur les frontieres de Zempoala : il les avoit rassemblées pour donner main forte aux Commissaires qui venoient recueillir les impôts : si l'exercice de leur Commission étoit toujours redoutable, la licence des soldats, & leurs violences dans cette occasion, l'étoient encore plus.

Les Tonaques de la montagne, dont cette armée ravageoit les campagnes, & détruisoit les habitations, vinrent se plaindre à Escalante, le priant de prendre les armes en faveur de ses alliés. Le Gouverneur, avant que d'en venir aux voies de fait, envoya quelques personnes au Général Mexicain, pour lui demander, comme à son ami, qu'il suspendît les actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel ordre de l'Empereur, puisqu'il n'étoit pas vraisemblable qu'on lui eût commandé d'agir ainsi contre la paix,

CXXXIII.
Conduite du
Gouverneur
de Vera-
Cruz.

tandis que Montezuma avoit permis aux Ambassadeurs du Monarque d'Orient, de venir à sa Cour pour établir une alliance durable entre les deux Couronnes.

CXXXIV.
Réponse fi-
re de Qual-
popoca: com-
bat où il est
défait.

Les Envoyés étoient deux Zem-
poales, gens de bon esprit, & qui
résidoient à Vera-Cruz. La réponse
de Qualpopoca fut, qu'il sçavoit
fort bien comprendre & exécuter
les ordres de son Prince; & que si
quelqu'un prétendoit s'opposer au
châtiment des rebelles, *un Général
de Montezuma pouvoit soutenir en plei-
ne campagne les résolutions qu'il for-
moit dans le cabinet.* Cela étoit clair.
Escalante ne pût dissimuler l'outrage,
ni refuser le défi à la vue de tous
les Indiens intéressés dans une cause
commune. Informé que le nombre
des ennemis n'alloient qu'à quatre
mille, il assembla un gros de deux
mille Indiens de la montagne, se mit
à la tête de ces troupes bien ar-
mées à leur maniere, prit quarante
soldats Espagnols, & deux piéces
d'artillerie, & marcha vers les
Provinces qui reclamoient son se-
cours. Qualpopoca vint au-devant de

de lui , avec ses troupes en bon ordre ; & les deux armées s'étant rencontrées près d'un petit Bourg , qu'on a nommé depuis *Almeric* , le combat commença avec une égale résolution de part & d'autre : cependant les Mexicains lâchèrent bientôt pied , & se retirèrent en désordre. Les Totonagues qui étoient avec les Espagnols , prirent en même tems l'épouvante , & tournerent le dos ; les vainqueurs fuyoient d'un côté , & les vaincus de l'autre. Cependant les Mexicains tout occupés du soin de se sauver , ne s'apperçurent pas du désordre où la fuite des Totonagues laissoit la petite armée Espagnole , & ne songerent qu'à se retirer dans le Bourg , proche du champ de bataille ; Escalante s'en approcha avec ses quarante Espagnols , fit mettre le feu aux maisons en plusieurs endroits ; & au moment que la flamme parut , il chargea avec tant de vigueur les Mexicains , que sans leur donner le tems de reconnoître le peu de monde qui les suivoit , il les défit & les poussa hors de ce lo-

gement, d'où ils se jetterent en fuyant dans le bois.

CXXXV.
Sept Espagnols tués ; le Gouverneur & Jean d'Arguello font du nombre.

La victoire étoit entiere ; mais on crut l'avoir achetée cherement, parce que le Gouverneur & sept soldats Espagnols furent blessés mortellement. Un des sept, appelé Jean d'Arguello, natif de la Ville de Leon, d'une taille & d'une force extraordinaire, tomba blessé dans un tems où il ne pût être secouru, & fut enlevé mort par les Mexicains ; les six autres & le Gouverneur moururent de leurs blessures, au bout de trois jours, dans la Ville de Vera-Cruz.

CXXXVI.
Chagrin & réflexions de Cortez, à cette nouvelle.

Le Conseil écrivit à Cortez pour lui rendre compte de tout cela ; & deux soldats Tlascalteques, déguisés en Mexicains, lui apportèrent la lettre à Mexique, dans le tems même que Montezuma sembloit lui prodiguer les caresses & les faveurs. Le Général ne pût apprendre cette nouvelle qu'avec une sensible affliction : il en fit part à ses Capitaines ; & sans leur marquer tout le chagrin qu'elle lui causoit, il les pria seulement de faire leurs réflexions.

xions sur cet accident, & de lui laisser le tems de former une résolution telle qu'il plairoit à Dieu lui inspirer, leur recommandant sur-tout le secret.

S'étant retiré ensuite dans son appartement, il réfléchit long-tems sur tous les inconvéniens qu'on pouvoit craindre, & sur les moyens qu'il convenoit de prendre dans une circonstance aussi critique. On rapporte que ce Général passa ainsi une grande partie de la nuit à se promener dans une salle, & qu'il y découvrit alors, comme par hasard, un endroit maçonné depuis peu, où Montezuma avoit ferré tous les trésors de son pere : après les avoir vûs, Cortez fit refermer cette cache, sans permettre qu'on enlevât aucune chose. Cela ne fit point diversion à ce qui l'occupoit plus fortement. Il fit appeller quelques Indiens de son armée, les plus habiles & les plus affectionnés, & leur demanda s'ils n'avoient pas remarqué, dans les paroles, ou les manieres des Mexicains, quelque chose qui les fît soupçonner. On lui répon-

CXXXVII:

Ce qu'il découvre par hazard, & ce qu'on vient lui apprendre.

dit que le menu peuple ne songeoit qu'à se divertir, dans les fêtes que l'on donnoit aux Espagnols, & qu'il les révéroit, parce qu'il les voyoit honorés par l'Empereur; mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & mystérieux, qu'ils tenoient des conférences secrètes, & qu'on avoit entendu dire à quelques-uns, *qu'il seroit aisé de rompre les ponts des chauffées.* Deux ou trois Indiens ajouterent qu'il leur avoit été dit, que peu de jours auparavant on avoit apporté à Montezuma la tête d'un Espagnol, & qu'il avoit commandé qu'on la cachât soigneusement, après l'avoir considérée avec beaucoup d'étonnement, à cause de la fierté & de la grosseur de cette tête; ce qui convenoit fort à celle d'Arguello. Nouvelle preuve que Montezuma avoit eu part à l'entreprise de son Général.

CXXXVIII.

Discours de
Cortez à ses
Capitaines.

Après bien des réflexions, Cortez assembla tous ses Capitaines; il leur exposa le fait, & ce qu'il avoit appris: sans dissimuler les difficultés qui pouvoient se présenter, & sans leur expliquer encore ses senti-

mens, il laissa à chacun la liberté de
 dire les siens. Les avis se trouve-
 rent assez partagés ; & le Général
 les ayant recueillis, loua le zèle de
 tous, & dit : » que la proposition
 de demander un passeport à Monte-
 » zuma pour se retirer, ne lui plai-
 » soit pas, parce qu'après s'être ou-
 » vert par la voie des armes le che-
 » min pour arriver à la Cour de ce
 » Prince, il rabattroit beaucoup de
 » son estime, s'il venoit à connoî-
 » tre qu'ils eussent besoin de sa fa-
 » veur pour en sortir. Que s'il étoit
 » mal intentionné, il pourroit ne
 » leur accorder un passeport, qu'à
 » dessein de les défaire en leur re-
 » traite ; & que s'il le refusoit, ils
 » seroient obligés de sortir de la
 » Ville contre sa volonté, & de se
 » jeter dans le péril, après avoir
 » déclaré leur foiblesse. Qu'il ap-
 » prouvoit encore moins le parti de
 » se retirer secretement, parce que
 » ce seroit s'exposer à la honte de
 » passer pour des fugitifs, & que
 » Montezuma pourroit leur couper
 » le chemin aisément, étant averti
 » de leur marche, par le moyen de

» ses Couriers : qu'ainfi, fuyant fon
» sentiment, la retraite n'étoit alors
» ni utile, ni honorable, parce que
» de quelque maniere qu'on la fît,
» ce feroit toujours aux dépens de
» leur réputation, & qu'en perdant
» leurs amis & leurs alliés, qui ne
» fubfiftoient que par elle, ils de-
» meureroient fans trouver un pou-
» ce de terre en tout cet Em-
» pire, où ils puffent mettre le pied
» en affurance. Ces confidérations,
» ajouta-t-il, me perfuadent que
» ceux qui ont du penchant à de-
» meurer ici fans faire aucun mou-
» vement nouveau, jufqu'à ce qu'on
» ait trouvé les moyens d'en fortir
» avec honneur, & qu'on ait vû
» tout ce qu'on peut tirer d'une ef-
» pérance fi flatteufe; ceux-là, dis-
» je, ont pris le parti le plus con-
» forme à la raifon. Véritablement
» le rifque eft égal, quelque réfo-
» lution qu'on puiſſe prendre; mais
» la gloire eft fort différente, & ce
» feroit un malheur que des Espa-
» gnols n'ont pas encore mérité,
» que celui de mourir par choix, &
» fans honneur. Je ne doute pas que

» nous ne puissions nous maintenir
 » ici ; la maniere d'y parvenir est
 » ce qui m'embarasse. Je fais quel-
 » que attention sur ces bruits qui
 » commencent à courir entre les
 » Mexicains. Le malheur arrivé à
 » Vera-Cruz demande bien des ré-
 » flexions : la tête d'Arguello, dont
 » on a régélé Montezuma, témoi-
 » gne qu'il a eu connoissance de l'ac-
 » tion de son Général ; & son silen-
 » ce sur cette affaire nous avertit de
 » ce que nous devons croire de ses
 » intentions. Mais quand tout cela
 » se présente sous une même vue,
 » il me paroît que pour nous soute-
 » nir dans cette Ville en un état
 » moins chancelant, il faut tenter
 » quelque chose de grand, qui étour-
 » disse ses Habitans, & qui réta-
 » blisse l'estime que ces accidens ont
 » pû ébranler dans leurs esprits.
 » Pour ce sujet, après avoir rejeté
 » d'autres desseins, qui feroient plus
 » de bruit & moins d'effet, j'ai
 » jugé qu'il étoit plus à propos de
 » nous rendre maîtres de la person-
 » ne de Montezuma, en l'emme-
 » nant prisonnier en notre quartier.

» Le prétexte de la prison, si mon
» raisonnement est juste, doit être
» la mort d'Arguello, dont il a eu
» connoissance, & la perfidie dont
» son Général a usé en violant la
» paix. Nous devons déclarer que
» nous sommes instruits de ces ac-
» tions, qui nous offensent, puis-
» qu'il ne faut point paroître igno-
» rer ce qu'ils sçavent parfaitement,
» d'autant plus qu'ils sont persuadés
» que rien ne nous est caché, & que
» cette erreur de leur imagination,
» avec les autres de même nature,
» se doivent au moins tolérer, en
» considération du secours que nous
» en tirons. J'apperçois, comme un
» autre, les difficultés & les accidens
» qu'une telle entreprise entraîne
» nécessairement avec soi; mais les
» exploits les plus glorieux naissent
» des plus grands périls, & Dieu
» nous favorisera. Les merveilles,
» par lesquelles il s'est déclaré pour
» nous en cette expédition, nous
» obligent à croire que c'est lui-même
» qui nous a inspiré cette longue per-
» sévérance: sa cause est le premier
» motif de notre entreprise; & je

» ne ſçauois me perſuader qu'il
 » nous ait conduit juſqu'ici par une
 » grace extraordinaire de ſa Provi-
 » dence , à deſſein de nous jeter
 » dans un embarras inſurmontable ,
 » & de nous abandonner à notre
 » foibleſſe dans nos plus grands be-
 » ſoins. Le Général s'étendit avec
 » tant de force ſur cette confi-
 » ration , que la vigueur de ſon
 » courage paſſa dans le cœur
 » de tous ceux qui l'écoutoient ;
 » ils revinrent ſans peine à ſon
 » avis , & n'admiroient pas moins
 » ſon genie que ſa fermeté. On
 » ſe ſépara ainſi , après avoir ré-
 » ſolu d'arrêter Montezuma , & re-
 » mis la diſpoſition de cet exploit ,
 » à la prudence de Cortez » .

Entrepren- dre d'arrêter priſonnier
 un puiffant Monarque dans ſa Capi-
 tale , au milieu de ſa Cour , & avec
 une poignée de gens ! l'Hiſtoire
 fournit-elle un autre exemple d'une
 pareille audace ? Mais la prudence
 militaire s'éloigne moins des extré-
 mités , que la prudence politique ;
 & un héros n'eſt point appellé té-
 méraire , s'il ferme les yeux au péril .

CXXXIX.

Ce qui dé-
 termine à ſui-
 vre une réſo-
 lution , la
 plus hardie
 qui fut ja-
 mais .

R. v.

quand il n'a point d'autre ressource. Cortez se voyoit également perdu, soit qu'il fit une retraite, qui lui ôtoit sa réputation; soit qu'il se maintînt dans son poste, sans la rétablir par quelque action extraordinaire. Si on veut juger de cette résolution & de son exécution, par le succès, ou on y reconnoîtra le doigt de Dieu, ou on avouera au moins qu'il n'appartient qu'aux grands courages d'avoir des vues élevées au-dessus du commun.

CXL.

Cortez rend
une visite à
l'Empereur.

L'heure à laquelle les Espagnols alloient rendre visite à l'Empereur fut choisie pour exécuter ce qui avoit été conclu. Le Général fit mettre tout son monde sous les armes dans son quartier: il commanda qu'on tint les chevaux prêts, sans pourtant faire du bruit, ni aucun mouvement jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenues des rues jusqu'au Palais de Montezuma, par des brigades de soldats; & il alla au Palais, accompagné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, François de Lugo & Alfonse

d'Avila, suivis par trente soldats, qu'il avoit choisis. Montezuma sortit au-devant d'eux suivant sa coutume : chacun prit sa place, & les Officiers du Prince se retirèrent aussitôt dans un autre appartement, ainsi qu'ils le pratiquoient toujours, par son ordre. Lorsque les Interprètes se furent approchés, Cortez commença à se plaindre, en laissant paroître sur son visage tout le chagrin dont il étoit rempli.

Il représenta d'abord l'action de Qualpopoca, appuyant sur l'insolence d'avoir assemblé une armée, & attaqué ses compagnons en violant la paix, & la sauve-garde Royale sur laquelle ils se reposoient; il traita comme un crime dont Dieu & les hommes demandoient satisfaction, la perfidie dont les Mexicains avoient usé, en massacrant un Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier, pour venger sur lui, de sang froid, la honte de leur défaite. Il s'étendit enfin sur l'article le plus touchant, qui étoit l'infâme maniere dont Qualpopoca & ses Capitaines prétendoient se décharger, en

CXL.

Il se plaint de son Général, & laisse paroître ses soupçons contre le Prince même.

publiant qu'une insulte si déraisonnable s'étoit faite par l'ordre de l'Empereur. Cortez ajouta, que Sa Majesté devoit lui sçavoir bon gré de ce qu'il n'en avoit rien cru, parce que ce seroit une action indigne de sa grandeur, de les favoriser en un endroit, & de les détruire dans un autre.

CXLII.

L'Empereur se défend mal : Cortez ose lui proposer de se rendre prisonnier.

Montezuma parut interdit, & interrompit Cortez, pour protester que ces ordres ne venoient point de lui; & le Général dit, qu'il étoit convaincu que l'Empereur n'avoit aucune part à une si mauvaise action; mais que les soldats Espagnols ne seroient jamais satisfaits, & ses Sujets ne cesseroient point de croire ce que son Général assuroit, jusqu'à ce qu'ils lui eussent vû donner quelque témoignage éclatant & extraordinaire, qui effaçât entièrement l'impression que cette calomnie avoit faite dans les esprits. Qu'il venoit donc lui demander, que sans faire du bruit, & comme de son propre mouvement, il vînt au logement des Espagnols, & qu'il se déterminât à n'en point sortir, jus-

qu'à ce que tout le monde fût éclairci qu'il n'avoit point trempé dans une semblable perfidie. Sur quoi Cortez lui fit beaucoup valoir cette considération, qu'une si généreuse confiance, digne d'une ame Royale, n'appaiseroit pas seulement le chagrin du Prince qui les avoit envoyés à sa Cour, & le soupçon des soldats; mais qu'elle tourneroit à son honneur & à sa gloire: qu'il lui donnoit sa parole, comme Cavalier & comme Ministre du plus grand Prince de la terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect dû à sa personne, puisqu'ils n'avoient point d'autre dessein, que celui de s'assurer de sa volonté, afin de pouvoir lui rendre leurs services & leur obéissance avec plus de vénération.

Montezuma répondit assez brusquement, que les Princes de son rang n'étoient point faits pour la prison, & que quand il s'oublieroit de sa dignité, jusqu'au point de se laisser réduire à une si grande bassesse, ses Sujets ne le permettroient pas.

CXLIII.
Cortez rés-
pouse du
Prince.

CXLIV.
Réplique vi-
ve de Cor-
tez, qui n'est
point satis-
fait des offres
les plus satis-
faisantes.

Cortez répliqua, que si Montezuma prenoit le parti de venir au quartier de bonne grace, sans obliger les Espagnols à perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il se soucioit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses soldats, sans que l'amitié qu'ils avoient ensemble en fût blessée. Enfin Montezuma commençant à sentir le péril, se jeta sur diverses propositions; il répétoit avec quelques marques de foiblesse, qu'il n'étoit pas un homme à se cacher, ni à s'enfuir sur les montagnes. Il offrit d'envoyer à l'heure même prendre Qualpopoca, & tous ses Officiers, & de les remettre entre les mains de Cortez: il vouloit même donner ses deux fils en ôtage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole.

CXLV.
Brusquerie
de quelques
Capitaines.

Aucun de ces partis ne plaisoit à Cortez, & Montezuma ne se rendoit pas. Les Capitaines présens à cette contestation, parurent se mutiner, comme s'ils vouloient termi-

ner la question par les voies de fait ; & Jean Velasquez de Leon dit tout haut : *laissons-là les discours , il faut s'en saisir , ou le poignarder.*

Sans entendre ces paroles , Montezuma comprit que c'étoit une menace , & demanda à Marine ce que cet Officier disoit avec tant d'emportement. Seigneur , répondit Marine , d'une maniere à témoigner qu'elle craignoit d'être entendue , vous courez un grand risque , si vous ne cedez aux instances que ces gens vous ont faites , puisque vous connoissez leur résolution , & le secours furnaturel dont ils sont assistés dans leurs entreprises. Je suis née sujette de votre Majesté , je n'ai point de pensées qui n'aillent à votre avantage , & je suis assez avant dans leur confiance , pour être instruite de tous leurs desseins. Si vous allez avec eux , vous y serez traité avec tout le respect qui est dû à votre personne ; mais si vous leur résistez davantage , je ne répons pas de votre vie.

Ayant entendu ce discours , qui n'avoit peut-être pas moins de réa-

CXLVI.

Une femme
acheve d'in-
timider , ou
d'éblouir
Montezuma.

CXLVII.

Le pauvre
Empereur se

prend sur un
prétexte de
Religion.

lité que d'adresse, Montezuma se
leva de son siege, & dit aux Espa-
gnols : *Je me confie à vous, allons à
votre logement, les dieux le veulent
ainsi, puisque vous l'emportez, & que
j'y suis résolu.*

CXLVIII.

Il fait paroître
en même-
tems beau-
coup de bas-
sesse, & au-
tant de gran-
deur d'ame.

Tout ceci paroît peu croyable ;
& les suites le paroîtront encore
moins, à ceux qui connoissent la
prudence de Cortez, qui pouvoit
être si facilement accablé ; & l'or-
gueil de Montezuma, dont la fierté
n'étoit pas moins grande que sa
puissance redoutable : les faits ce-
pendant ne sont pas moins réels. On
sçait que Montezuma n'étoit ni chré-
tien, ni philosophe ; cependant,
après qu'il eut pris sa résolution, on
vit dans toute sa conduite, non-
seulement beaucoup d'égalité, de
douceur & de modération, mais
aussi beaucoup de dignité, de sa-
gesse, & une grandeur d'ame qui
le rendoit respectable, même dans
les liens.

CXLIX.

Ordres qu'il
donne à ses
domestiques,

Ayant appelé ses domestiques, il
leur commanda de faire préparer sa
litte ; d'avertir aussi les Officiers
qui devoient l'accompagner, & il

dit à ses Ministres, que pour certaines raisons d'Etat, qu'il avoit concertées avec ses dieux, il avoit arrêté d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols; qu'il vouloit bien leur apprendre sa résolution sur ce sujet, afin qu'ils en fissent part à son peuple: à quoi il ajouta, qu'il y alloit de son propre mouvement, & pour son avantage.

Il ordonna encore à un Capitaine de ses gardes, d'aller prendre Qualpopoca, & tous les Chefs de son armée, qui l'avoient servi dans l'irruption sur les terres des Zempoales & des Totonagues. Il lui donna le sceau de l'Empire, qu'il portoit toujours attaché à son bras droit, & l'avertit de prendre des soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnés publiquement, & en présence des Espagnols.

L'Empereur sortit ainsi de son Palais avec son cortège ordinaire: les Espagnols, autour de sa litière, le gardoient sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant d'abord répandu que les étrangers enlevoient

CL:
Et à un Capitaine de ses Gardes.

CLII.
En se rendant au quartier des Espagnols, il arrête un seul signe de la main.

L'Empereur, toutes les rues se trouverent remplies de peuple, qui sembloit menacer d'un soulèvement général : les Mexicains pouffoient de grands cris, & quelques-uns se jetoient à terre comme des gens désespérés. Par un seul signe de la main, Montezuma fit succéder un profond silence à cette confusion de cris, & il tranquillisa ses Sujets, en disant, que bien loin d'être prisonnier, il alloit librement passer quelques jours avec les étrangers ses amis, pour se divertir avec eux. En arrivant au quartier des Espagnols, il commanda à ses Gardes de renvoyer la foule du peuple ; & à ses Ministres de publier que personne n'excitât le moindre tumulte, sous peine de la vie.

CLII.
 Précautions
 du Général
 Espagnol.

Ce Prince ayant choisi son appartement, toutes les pièces en furent parées en un moment par ses Officiers, & des plus beaux meubles de sa garde-robe. Cortez cependant mit de bons corps-de-garde à toutes les avenues de ce grand Palais, & avança des sentinelles dans les rues, sans oublier aucune des précautions qu'il

jugeoit nécessaires. Tous les soldats avoient ordre de laisser entrer les Officiers de l'Empereur, qu'on connoissoit, ainsi que les Nobles & les Ministres, qui venoient faire leur cour. On observoit néanmoins de n'en recevoir qu'un certain nombre à mesure que les autres fortoient, & cela sous prétexte d'éviter la confusion.

Le Général alla visiter Montezuma dès le soir même, après avoir demandé audience, & observé les mêmes cérémonies dont il usoit auparavant. Les Capitaines, & les soldats successivement, s'acquitterent de leur devoir, & remercièrent l'Empereur de ce qu'il honoroit cette maison de sa présence. Ce Prince se montroit aussi gai & aussi content avec eux, que si aucun n'avoit été témoin de sa première résistance à ce changement. Il leur distribua de sa main des joyaux qu'il avoit apportés exprès, pour leur ôter la pensée qu'il lui restoit encore quelque chagrin. On eut beau observer ses actions & ses discours, on ne remarqua jamais en lui, ni

CLIII.

Générosité
de Montezuma ; égalité
d'esprit ; application à
tout ce qui étoit du gouvernement.

foiblesse, ni diminution d'estime ou d'amitié pour les Espagnols. Il ne paroïssoit pas possible d'allier plus parfaitement, avec un état de dépendance, la majesté du Souverain. Jamais ce Prince ne découvrit à aucun de ses domestiques le secret de sa prison. Il faisoit les fonctions de Souverain, avec le même ordre qu'il observoit dans sa pleine liberté : il donnoit ses audiences, & tenoit son conseil aux heures ordinaires : il conféroit avec ses Ministres, & s'appliquoit au gouvernement de ses États, s'attachant surtout à empêcher qu'on connût qu'il n'étoit pas libre.

CLIV. Ses manieres avec les Espagnols étoient toujours polies & pleines d'affection : il parloit avec eux tout le tems que ses affaires lui laissoient, & il disoit quelquefois qu'il ne se trouvoit plus sans eux. Aussi tous cherchoient-ils à lui plaire, & rien ne paroïssoit le charmer davantage que les respects qu'ils lui rendoient.

Complaisant à l'excès sur tout le reste, Montezuma est toujours intraitable sur le point de la Religion.

Montezuma étoit moins traitable sur le fait de la Religion. Cortez ne se laissoit point de lui en parler dans

les conversations familières; le Pere Olmado appuyoit les raisons du Général avec le même zèle, & avec plus de solidité ou d'étendue, & Marine expliquoit en langue Mexicaine les raisonnemens de ce Religieux, à quoi elle ajoutoit avec beaucoup d'affection, les raisons familières d'une personne revenue depuis peu de ses erreurs, & qui étoit encore pénétrée de tous les motifs qui l'avoient heureusement défabusée. Mais sur ce point l'esprit de Montezuma étoit, & fut toujours aveuglé, & son cœur endurci.

Il y avoit déjà vingt jours que Montezuma se trouvoit dans le quartier des Espagnols, & que ses Sujets, les Nobles, comme les autres, se contentoient de murmurer tout bas sur sa détention, sans oser rien entreprendre pour le venger, lorsque le Capitaine des Gardes amena prisonniers Qualpopoca, & ses principaux Officiers, qui s'étoient rendus sans résistance, à la vue du sceau Impérial. Le Capitaine les conduisit droit à Montezuma, qui eut le tems de leur expliquer ses

CLV.

Qualpopoca
& ses Offi-
ciers sont
présentés à
l'Empereur,
& par son or-
dre à Cortez.

dernières intentions : après cela cet Officier passa avec ses prisonniers à l'appartement de Cortez , à qui il les remit , en lui disant , que l'Empereur lui envoyoit ces coupables , afin qu'il tirât d'eux la vérité , & qu'il les punît avec toute la rigueur qu'ils avoient méritée. Qualpopoca & ses Officiers ne se firent pas presser , pour avouer qu'ils avoient rompu la paix de leur autorité privée ; qu'ils avoient provoqué les Espagnols de Vera-Cruz , & que d'Arguello , leur prisonnier de guerre , avoit été exécuté par leur ordre.

CLVI.
L'aveu fin-
gère des Of-
ficiers Mexi-
cains ne les
sauve point.

Ils ne dirent pas un mot de l'ordre reçu de l'Empereur , jusqu'à ce qu'ayant reconnu qu'on alloit les juger , & les punir en rigueur , ils tâcherent de sauver au moins leur vie , en attribuant à un ordre de Montezuma tout ce qu'ils avoient fait. Mais Cortez ne voulut point écouter cette décharge , qu'il traita d'imposture ordinaire aux coupables convaincus. Jusques-là la politique de ce Général ne paroissoit pas s'écarter des regles : en témoignant

être satisfait du tour que Montezuma donnoit à cette affaire, & de la simple disgrâce des coupables, la cause des Espagnols n'en devenoit que meilleure, & il s'attachoit toujours plus fortement un Empereur qui avoit déjà poussé aussi loin sa patience, que ses marques d'affection pour des étrangers.

Cortez agit sur d'autres principes; & on auroit assez de peine à justifier en tout sa conduite. D'abord, il fit juger militairement des Officiers, qui n'avoient fait qu'exécuter les ordres du Roi, leur maître, & on les condamna à mort, avec cette circonstance, qu'ils seroient brûlés publiquement devant le Palais royal, comme criminels de lèze-majesté: ce n'est pas tout; de peur que l'Empereur ne s'agrit, Cortez résolut de le tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace. Suivi de trois ou quatre Capitaines, de Marine qui lui servoit de Truchement, & d'un soldat qui portoit des fers, il alla trouver l'Empereur; il n'oublia aucune des révérences, dont il témoignoit or-

CLVII.
Cruauté &
mauvaise po-
litique de
Cortez.

dinairement son respect à ce Prince; après quoi élevant fierement sa voix, il eut l'insolence de lui dire :

CLVIII.
Son discours. » Que Qualpopoca & les autres
» coupables étoient condamnés à
» mourir, après avoir confessé leur
» crime, qui les rendoit dignes de
» cette punition; mais qu'ils l'en
» avoient chargé lui-même, en fou-
» tenant affirmativement qu'ils ne
» l'avoient commis que par les or-
» dres de l'Empereur. Qu'ainsi il
» étoit nécessaire qu'il se purgeât
» par quelque mortification person-
» nelle, de ces indices si violens,
» parce qu'encore que les Souve-
» rains ne fussent point soumis aux
» peines de la Justice ordinaire, ils
» étoient néanmoins sujets à une
» loi supérieure, qui avoit droit sur
» leurs couronnes, & qu'ils de-
» voient imiter en quelque façon les
» coupables, quand ils se trouvoient
» eux-mêmes convaincus, & qu'ils
» vouloient donner quelque satis-
» faction à la justice du Ciel ».

CLIX.
Sonaudace. Il commanda alors d'un ton ferme
& absolu, qu'on mît les fers à Mon-
tezuma; & sans lui donner le tems
de

de répondre, il tourna brusquement le dos, le laissant en cet état. Le Monarque, étourdi d'un tel attentat, fut quelque tems comme un homme hors de soi, qui n'a ni la force de résister, ni le cœur de se plaindre. S'il donna d'abord quelques marques de chagrin, il revint bientôt de ces mouvemens, parce que son malheur lui parut être un effet de la volonté de ses dieux. Marine l'exhortoit pieusement à la patience; & ceux de ses domestiques qui étoient présens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans oser lui parler; ils se jetoient seulement à ses pieds, pour les soulager du poids des fers.

Cortez cependant, après avoir donné ordre de doubler toutes les gardes, sans permettre que l'Empereur eût alors aucune communication avec ses Ministres, ne perdit point de tems à presser l'exécution des criminels: il les fit conduire au supplice & brûler en présence d'une multitude innombrable de peuple. On eût dit qu'un esprit de vertige étoit tombé sur ces Indiens. Une si

CLX.
Montezuma
dans les fers,
officiers Me-
xicains bru-
lés publique-
ment par or-
dre de Cor-
tez.

terrible exécution faite sous leurs yeux, sur leurs Officiers, & par l'ordre de quelques étrangers, qui tout au plus pouvoient être regardés comme des Ambassadeurs d'un autre Prince, ne put ni ranimer leur courage, ni armer leurs mains, quoiqu'ils fussent bien plusieurs milliers de Mexicains pour un Espagnol. On peut penser que cette étonnante tranquillité venoit en partie de ce que les uns regardoient la hardiesse des Espagnols, comme fondée sur la tolérance de l'Empereur, (qu'ils ne sçavoient pas être alors aux fers) & que les autres confidéroient l'entreprise de Qualpopoca, comme d'autant plus odieuse, qu'il en avoit chargé son Souverain. Au reste ce n'est pas le seul endroit de cette Histoire où on a de la peine à reconnoître la vraisemblance même dans la vérité.

CLXI.

Mauvais
compliment
de Cortez;
plus sage po-
litique de
l'Empereur.

D'abord après l'exécution, Cortez retourna en diligence à l'appartement de l'Empereur, le salua, & dit, qu'on venoit de punir ces traîtres qui avoient eu l'insolence de

noircir la réputation de leur Souverain ; & que pour le Prince il avoit rempli son devoir , en se soumettant à la justice de Dieu , par ce petit sacrifice qu'il lui avoit fait de sa liberté. Il commanda alors qu'on ôtât les fers à l'Empereur , ou , selon quelques Auteurs , il se mit à genoux pour les lui ôter lui-même ; & il ajouta que Montezuma pouvoit se retirer à son Palais quand il lui plairoit , puisque la cause de sa détention n'avoit plus lieu. Il lui présentoit le parti qu'il sçavoit bien que l'Empereur n'accepteroit pas , parce qu'il lui avoit entendu dire plusieurs fois , & fort positivement , qu'il ne convenoit ni à sa dignité , ni à la sûreté des Espagnols , qu'il retournât en son Palais , jusqu'à ce que ceux-ci se retirassent de sa Cour.

En effet, Montezuma ne pouvoit que perdre l'estime de ses Sujets , & les Espagnols se seroient trouvés exposés aux plus grands dangers , si les Mexicains étoient une fois vaincus que l'Empereur avoit été long-tems leur prisonnier , & qu'il

CLXII.

Pour ménager les intérêts des Espagnols , Montezuma demeure encore leur prisonnier , & se montre à son peuple com-

S ij

me s'il étoit
libre.

ne tenoit sa liberté que de leurs mains. Ce Prince s'expliqua bien clairement, en répondant à Cortez, que le desir qu'il témoignoit de le rétablir dans son Palais, lui étoit très-agréable; mais qu'il ne vouloit alors faire aucune nouvelle démarche sur ce sujet, pour l'intérêt des Espagnols mêmes, parce que s'il étoit une fois en sa maison, sa Noblesse & son peuple le presseroient de prendre les armes contr'eux, afin de réparer l'injure qu'il en avoit reçue. C'étoit dire qu'il vouloit demeurer encore quelque tems en prison, pour couvrir & protéger de son autorité ceux qui n'avoient point craint de l'y conduire, & de l'y retenir autant qu'il leur avoit plû.

CLXIII.

Il communi-
que son des-
sein à Cor-
tez.

Peu de jours après l'exécution dont on a parlé, l'Empereur crut qu'il ne devoit point différer de donner à ses Sujets la consolation de le voir. Il dit donc au Général, que pour son honneur propre, & pour l'intérêt des Espagnols mêmes, il désiroit de se montrer à son peuple, parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit détenu par violence, ce

qui pourroit avoit des suites fâcheuses, si l'on n'y apportoit promptement du remède, par cette apparence de liberté.

Cortez répondit comme il devoit à cette politesse; & comme la première sortie de Montezuma étoit pour aller visiter ses temples, le Général obtint de lui, qu'il aboliroit dès ce jour-là les sacrifices du sang humain. Ces abominables sacrifices cessèrent en effet d'être publics dans la Ville de Mexique: si l'on en fit encore quelques-uns, ce fut à portes fermées, comme un crime dont on se cachoit.

Le peuple célébra cette première vue de son Prince, par de grandes réjouissances; & Montezuma pour répondre à ces acclamations, se montra libéral jusqu'à l'excès, par plusieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des distributions entre le menu peuple. Depuis ce tems-là il sortoit librement pour aller, ou au Palais, ou à ses autres maisons de plaisir, & il menoit quelquefois Cortez avec lui, lorsque la visite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de cérémonie.

S iij

CLXIV.

Ce que ce Général obtient pour l'abolition des sacrifices du sang humain.

CLXV.

Joie du peuple: libéralités & attentions de l'empereur.

Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols: ce qui fit que les Mexicains s'accoutumèrent enfin à considérer cette persévérance comme une faveur qu'il faisoit aux étrangers, en sorte que tous les Ministres & les Nobles de l'Empire faisoient déjà leur cour au Général, & recherchoient son crédit auprès du Prince: tous les Espagnols, sur-tout les Capitaines, recevoient des présens & des respects de tout le monde.

CLXVI.

Adresse de Cortez pour s'instruire de tout ce qui regarde l'empire du Mexique.

L'habile Général mettoit cependant tout à profit pour ses vastes desseins: il insinuoit dans l'esprit de Montezuma & de ses Ministres, les plus grands sentimens d'estime & de vénération pour le Prince qui l'avoit envoyé: il louoit la clémence de ce Monarque, il exagéroit son pouvoir; & tous ces discours, coulés avec adresse, firent une si douce impression sur les cœurs des Mexicains, que le commerce avec les Espagnols, & l'alliance entre les deux nations, leur parurent une chose à souhaiter, comme très-avantageuse à l'Etat. Cortez acquéroit en

même tems un fond de lumières & de connoissances importantes, sans qu'il parût avoir d'autre motif que celui d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique, des montagnes & des rivieres, des mines les plus considérables, de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, de la qualité de ces mers, des rades & des ports les plus assurés.

Dans toutes ses demandes & observations, Cortez paroissoit si éloigné de tout dessein secret, que Montezuma, pour l'instruire plus parfaitement, fit dessiner par ses Peintres, assistés de quelques Sçavans en cette connoissance, une espece de carte géographique, qui représentoit l'étendue de son domaine, & il fit remarquer à Cortez toutes les singularités dignes de quelque attention. Il permit même que quelques Espagnols allassent reconnoître les mines les plus fameuses, ainsi que les ports & les rades propres à recevoir les vaisseaux. Cortez propoisoit cette reconnois-

CLXVII.

Montezuma satisfait la curiosité de Cortez, sans pénétrer ses desseins.

fance, sous prétexte de porter à son Prince une relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans cet Empire; & Montezuma n'agréa pas seulement la proposition, il nomma encore quelques-uns de ses soldats pour accompagner les Espagnols, & dépêcha par-tout des ordres, afin de leur procurer les passages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient sçavoir. Tout cela prouve que ce Prince n'avoit alors aucune inquiétude sur l'arrivée des étrangers, & que son intention de leur faire plaisir s'accordoit parfaitement avec ses paroles.

CLXVIII.
Occupations
sérieuses du
Général.

Dans le tems que Cortez, par la faveur de Montezuma, jouissoit d'une si utile tranquillité, il n'oublioit pas ce qui lui avoit été rapporté touchant la rupture des ponts & des chauffées; & de là il formoit le dessein de faire bâtir deux brigantins, pour se rendre maître du passage sur le lac, à tout événement. Il falloit cacher le dessein, & faire cependant concourir l'Empereur & les Mexicains à l'exécution de son

objet. Il y réussit en parlant quelque-fois à Montezuma de ces vastes embarquations, dont les Espagnols se servoient, & de la facilité qu'ils avoient à les mettre en mouvement, en faisant travailler le vent quand il leur plaisoit, afin de soulager les Rameurs. Les discours du Général conduisirent insensiblement le Prince à souhaiter de voir ces Palais flottans, comme on les appelloit; & on ne pouvoit apprendre ce secret sans démonstration, parce que les Mexicains ignoroient absolument l'usage des voiles, & l'Empereur croyoit qu'il y alloit de sa grandeur que ses matelots se rendissent habiles en cet art.

On eut bientôt tout ce que l'on souhaitoit pour l'appareil des brigantins, & on en commença la fabrique par le moyen de quelques charpentiers qui se trouvoient entre les soldats Espagnols: ceux de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein nécessaire à la construction du corps de ces bâtimens, suivant les ordres de Montezuma, Cortez faisoit amener en mê-

CLXIX.

Deux brigantins sur le lac de Mexique amusent Montezuma, & tous ses Sujets.

Sv

me tems de Vera-Cruz , la mâturation, les voiles , la ferrure , & les autres agrès des navires qu'on avoit mis à fond. Les brigantins ayant été bientôt achevés , & mis en état de servir , l'Empereur voulut en faire lui-même la première épreuve , en s'y embarquant avec les Espagnols , afin de s'instruire plus exactement de tous les secrets de cette navigation : pour ce sujet il fit préparer une célèbre chasse en un des endroits du rivage , où le lac entroit plus avant dans les terres. Au jour marqué tous les canots qui le suivoient ordinairement parurent sur le lac , remplis de ses Officiers & de ses Chasseurs. On n'avoit pas négligé d'augmenter le nombre des rameurs , dans l'espérance de donner une grande réputation à la légereté des bâtimens du pays , aux dépens de ceux des étrangers. On fut bientôt détrompé , car les brigantins ayant le vent favorable , n'eurent pas plutôt déployé les voiles , & mis les rames en l'eau , qu'ils laisserent bien loin derrière eux toute cette flotte de canots , avec une surprise extrême

des Indiens. Montezuma parut le voir avec autant de satisfaction que de surprise : il se plut tellement à railler les Canoteurs, sur les vains efforts qu'ils avoient fait en voguant après les brigantins, qu'il sembloit tirer quelque gloire de la victoire des Espagnols.

La nouveauté fit son effet ordinaire sur les esprits : ils admiroient sur-tout le maniement du timon & des voiles, qui, selon leur expression, commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairés louoient cette invention comme un secret de quelque art qui excédoit la portée de leur esprit ; & le vulgaire la confidéroit comme l'effet d'une science surnaturelle, ou d'un empire sur les élémens. Tout cela releva encore l'estime qu'on faisoit déjà des Espagnols ; & ce qui en résulta de plus avantageux, fut qu'on reçut avec un applaudissement général ces bâtimens, dont la construction avoit un autre objet, & ne servit pas peu à la conquête de l'Empire, comme nous verrons ailleurs.

CLXX.

Admiration
des Indiens,
& dessein se-
cret des Es-
pagnols.

CLXXI.
Le Roi de
Thezeuco
médite une
révolte.

Les Espagnols continuoient à recevoir journellement des preuves de la bonne volonté de Montezuma, & de l'estime de ses Sujets : cependant, au même tems qu'ils y jouissoient d'un repos si favorable, il s'éleva une tempête qui faillit à déconcerter toutes leurs mesures ; l'orage fut excité par Cacumatzin, neveu de Montezuma, Roi de Thezeuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce jeune Prince, dont le jugement n'égalait pas l'ambition, forma sourdement le dessein de s'acquérir une gloire immortelle entre ceux de sa nation, en attaquant les Espagnols, sous prétexte de rendre la liberté à son Souverain, & en effet pour usurper sa place. Sa naissance, ses talens lui paroissoient des titres à lui faire espérer la couronne de l'Empire à la première élection ; & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort près.

CLXXII.
Il y dispose
adroitement
es esprits.

D'abord il travailla à saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Montezuma, en insinuant que c'étoit par

bassesse & faute de courage que ce Prince demeuroit dans une sujettion indigne de la Majesté. Il représentoit d'un autre côté la hardiesse ou la violence des Espagnols, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insupportable, & il n'oublioit aucune des raisons qui pouvoient rendre ces étrangers méprisables & odieux aux nobles Mexicains. Ayant répandu avec succès cette semence de révolte dans l'esprit de ces petits Souverains qui regnoient sur le grand lac de Mexique, Cacumatzin assembla secrètement dans son Palais, non-seulement ses parens & ses amis, mais aussi plusieurs Rois, plusieurs Caciques, & autres Seigneurs ou Capitaines qui avoient tous beaucoup d'autorité, de réputation, & un grand nombre de gens de guerre sous leur commandement.

Ce fut devant cette assemblée que le jeune Roi de Tezeuco exagéra beaucoup le misérable état « où se » trouvoit l'Empereur, paroissant » avoir perdu jusqu'au souvenir de

CLXXIII.

Son discours
devant des
Princes & des
Grands de
l'Empire.

» sa propre liberté , & l'obligation
 » qu'ils avoient tous , comme de
 » fidèles Sujets , de conspirer à le
 » tirer de cette indigne servitude.
 » Il prouva la sincérité de son zèle
 » par les liens du sang , qui l'obli-
 » geoient à prendre part aux disgraces
 » de son oncle. Après cela Cacumatzin se déclara contre les Espagnols , dont il représenta toutes les démarches comme autant d'attentats contre la majesté de l'Empereur & de l'Empire ».

CLXXIV. Ce discours fut prononcé avec tant de vivacité , qu'il emporta toutes les voix : chacun s'offrit de servir en personne : il faut en excepter le seul Prince *Matalcingo* , parent de l'Empereur , au même degré que *Cacumatzin*. Mais toutes les raisons de politique ou de bienfaisance qu'il put alléguer contre un complot aussi violent qu'injurieux au Souverain , furent hautement rejetées , & il se vit lui-même traité avec beaucoup de mépris : il souffrit patiemment cette injure , pour avoir le moyen de servir son Prince.

CLXXV.
L'Empereur

Ce fut en effet par son canal que

Montezuma apprit cette conjuration, dans le même tems que Cortez en étoit informé par la diligence de ses espions. Ils se chercherent aussi-tôt pour se communiquer un secret, que chacun croyoit devoir apprendre à l'autre. L'Empereur s'expliqua le premier; & il le fit d'une maniere qui marquoit également, & la sincérité de son affection pour les Espagnols, & la grandeur de son ressentiment contre le Chef des conjurés, qu'il se proposoit de châtier avec toute la rigueur que ce crime méritoit. Cortez, après avoir fait entendre qu'il étoit bien instruit de tout, répondit à l'Empereur, qu'il étoit véritablement fâché d'avoir été la cause ou l'occasion du soulèvement de ses Sujets, & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remède qu'il étoit nécessaire d'y apporter; qu'ainsi il venoit lui demander la permission de marcher droit à Tezeuco avec les Espagnols, afin d'arrêter le mal à sa source, & de lui amener Cacumatzin pieds & mains liés, avant qu'il se fût joint

& Cortez apprennent en même tems cette conjuration, sans en être effrayés.

aux autres conjurés, & qu'il les pouffât dans la nécessité d'employer des remèdes plus violens.

LXXVI.
L'Empereur
se charge de
la dissiper.

Montezuma rejetta absolument ce projet ; & quoiqu'il sentît bien que ce seroit au préjudice de son autorité qu'il se serviroit des armes des étrangers pour punir les attentats de ses propres Sujets, il se contenta de dire qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette démarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Méxicains à vouloir se séparer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible : qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil, afin de ranger ces rebelles à la raison ; & que s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de médiateurs en cette affaire.

LXXVII.
Les voies de
la douceur ne
lui ayant pas
réussi, Mon-
tezuma vit
arrêter le re-
belle par ses
propres do-
mestiques.

Ce Prince jugea donc à propos d'essayer d'abord de ramener les rebelles par les voies de la douceur ; & lorsqu'on les vit inutiles par l'insolente obstination de Cactumatzin, Cortez revint à son premier projet, & Montezuma continua à le rejeter, disant que cette affaire étoit de la nature de celles

où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains, & qu'on le laissât se conduire suivant la connoissance qu'il avoit de l'humeur de son neveu, & des motifs de son extravagance. L'Empereur prit en effet si bien ses mesures, que le Roi de Tezeuco fut saisi durant la nuit dans son logis, & par ses propres domestiques. Embarqué d'abord sur un canot qu'on tenoit prêt, il fut amené à Mexique sans qu'il pût se défendre. Montezuma laissa paroître alors toute sa colere, qu'il avoit tenue cachée : ainsi sans permettre à Cacumatzin de le voir, il le fit mettre dans la prison destinée à la garde des Nobles, le traitant comme coupable d'un crime digne du dernier supplice.

Un frere de Cacumatzin, Prince vaillant, sage, & fort estimé des Grands & du peuple, avoit échappé peu de jours auparavant des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire assassiner en trahison, & l'Empereur l'avoit reçu dans son Palais au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert de la

CLXXVIII.

Par l'avis de Cortez on dégradé le rebelle, sans le faire périr, & on met à sa place son frere, jeune Prince plus sage & plus méritant que lui,

fureur de son frere. Cortez jetta les yeux sur lui, & pour s'en faire un puissant ami, il travailla à le faire placer sur le trône de Tezeuco, au lieu de Cacumatzin. Il représenta donc à l'Empereur qu'il n'y auroit point de sûreté à punir du dernier supplice un criminel d'une si haute considération, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement; qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui seroit moins de bruit, & seroit néanmoins assez rigoureux pour imprimer de la terreur à tous ses partisans; que le jeune homme qu'il lui proposoit avoit de meilleures inclinations; qu'il lui devoit déjà la vie, & qu'il lui seroit encore redevable d'une couronne, & d'autant plus engagé à reconnoître ce bienfait, qu'il avoit à le soutenir contre son frere; qu'enfin par cette disposition, l'Empereur donnoit par avance le Royaume à celui qui en devoit hériter, & conservoit à son sang la dignité de premier Electeur, qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.

Cette pensée plut beaucoup à Montezuma & à tout son Conseil: sur quoi ses Ministres dresserent un decret, en vertu duquel Cacumatzin fut dépossédé de toutes ses dignités, & son frere nommé pour lui succéder au Royaume & à l'Electorat. L'Empereur fit venir le nouveau Roi, & durant l'acte ou les cérémonies de l'investiture, il lui fit un discours, réduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidélité; à quoi il ajouta en présence de toute l'assemblée, qu'il avoit pris cette résolution par le conseil de Cortez, afin de faire comprendre au jeune Prince qu'il étoit redevable de sa couronne au Général. Le couronnement se fit avec de nouveaux applaudissemens dans la Ville de Tezeuco. Tout l'Empire applaudit de même à un jugement, qui en couronnant le mérite, punissoit les coupables sans répandre du sang; & on l'attribua à l'élévation du génie des Espagnols, parce qu'on n'attendoit pas une semblable modération de celui de Montezuma.

CLXXIX.
Cérémonie
du couronne-
ment du nou-
veau Roi de
Thezeuco.

CLXXX.
Tous les conjurés se dissipent, & obtiennent leur grace par la médiation de Cortez.

Ce nouveau procédé fut d'une telle conséquence pour ébranler les autres conjurés, qu'ils rompirent aussitôt les troupes qu'ils avoient déjà assemblées : ils eurent tous recours à la clémence de l'Empereur, & obtinrent leur pardon par l'intercession de Cortez, à qui ils s'adressoient pour cela. Ainsi une tempête qui s'étoit formée contre lui, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du péril avec un nouvel éclat & une plus haute réputation. Il en étoit cependant redevable, moins à son adresse, qu'à la Providence qui ne permit point que Montezuma se prêtât à ses premières vûes qui étoient violentes.

CLXXXI.
L'Empereur se résout à renvoyer les Espagnols.

Ce fut dans ces circonstances favorables que Montezuma prit enfin la résolution de renvoyer Cortez en répondant à son Ambassade. Bien des motifs le sollicitoient à cela : son honneur, son repos, sa sûreté, la tranquillité de l'Etat, les vœux de ses peuples, & la nécessité de prévenir de nouveaux troubles. Il auroit bien voulu dire à Cortez qu'il hâtât le terme de son retour ; mais

il ne trouvoit pas les ouvertures propres à lui faire cette proposition avec bienséance ; & il ne vouloit pas l'offenser. Il prépara donc cette matiere avec beaucoup de réflexion & d'habileté. Ayant prévu toutes les réponses de Cortez, & ce qu'il falloit repliquer à ses raisons, il attendit que ce Général vînt le visiter ; il le reçut sans marquer aucun changement en ses actions, ni en ses discours ; & il fit tomber la conversation sur le sujet du Roi d'Espagne, dont il parloit souvent, appuyant sur la vénération qu'il avoit pour ce Monarque ; & tournant adroitement le même sujet à son but, il dit qu'il avoit résolu de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit en qualité de successeur de Quezalcoal, & le Seigneur propriétaire de l'Empire de Mexique.

La pensée de Montezuma n'étoit pas, & n'avoit jamais été de remettre le domaine de son Empire au Roi d'Espagne ; mais il vouloit congédier Cortez avec honneur : quelques présens & quelques cérémonies de plus, l'embarassoient moins

CLXXXII.
Insinuations
flatteuses
qu'il fait à
Cortez.

que la présence des Espagnols toujours armés, & toujours redoutables à une nation qui ne sentoit pas assez ses forces, ou qui craignoit trop les foudres des étrangers; c'est ainsi que les Indiens appelloient alors les armes à feu. Montezuma ajouta donc qu'il étoit prêt d'assembler la Noblesse de ses États, & de faire cet aveu en leur présence, afin qu'à son imitation ils rendissent tous l'hommage qu'ils devoient à son Prince, & qu'ils l'établissent par quelque contribution, dont il avoit dessein de leur montrer l'exemple, ayant déjà préparé des joyaux, & d'autres présens de grand prix, afin de satisfaire de sa part à cette obligation; qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne par tout ce qu'elle possédoit de plus précieux, & qu'il ne désespéroit pas qu'on n'en mît ensemble une quantité si considérable, que ce présent pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince, comme la première reconnoissance de l'Empire du Mexique.

CLXXXIII.

Ce Général

Cette proposition flatta Cortez,

fans remplir toutes ses espérances. en est flatté & mécontent.
 Il avoit souvent exalté parmi ses Officiers le service qu'ils rendoient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient celui de Mexique à devenir son tributaire : il leur représentoit les grandes richesses dont on pourroit accompagner cette agréable nouvelle, afin que la relation n'en parût point toute nue, & peu croyable à la Cour de Castille. Or ce que Montezuma venoit de proposer au Général remplissoit tout cet objet. Mais Cortez avoit encore de plus grandes vues : il ne croyoit pas qu'il lui fût impossible de se maintenir à Mexique, jusqu'à ce qu'on eût appris en Espagne l'état & le progrès de son entreprise, & qu'on lui eût envoyé les ordres qu'il devoit suivre. Sa confiance étoit fondée sur la bonne volonté que Montezuma lui témoignoit ; sur les amis qu'il acquéroit tous les jours en cette Cour ; enfin sur les heureux succès qui venoient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes se placer sous sa main.

Cependant Montezuma, qui alloit CLXXXIV.
 à son but, dépêcha promptement Montezuma en conféd

quence assem-
ble les Prin-
ces & les
Grands du
Royaume.

ses ordres pour assembler les Grands de son Empire, suivant sa coutume, quand il se présentoit quelque affaire importante, sans faire citer les plus éloignés, afin de parvenir plutôt à ce qu'il prétendoit obtenir par cette diligence. Les Princes, les Caciques, les autres Seigneurs, & les plus nobles, se rendirent à la Cour en si grand nombre, qu'ils auroient pû donner quelque soupçon, si on en eût ignoré le motif & l'usage. Montezuma sans perdre de tems, les assembla aussi-tôt dans l'appartement où il demouroit; & là en présence de Cortez, qui fut appelé à cette conférence, avec ses Truchemens & quelques-uns de ses Capitaines, il représenta avec beaucoup de dignité à ses grands Vassaux, l'engagement où ils se trouvoient de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur avantage; rien qu'il n'eût examiné avec soin & avec ses dieux, dont il avoit connu la volonté, par des témoignages sensibles.

CLXXXV.
Son discours
à l'Assemblée

Après ce prélude qui ne fut pas long, Montezuma déduisit en peu

de

de mots l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expédition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal, leur premier Empereur, & la prophétie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des pays orientaux, prédisant, par une inspiration du Ciel, que ses descendans reviendroient quelque jour regner en ces Provinces. Après cela il posa comme un fait incontestable, que le Roi des Espagnols, Souverain de ces régions orientales, étoit le légitime successeur de Quezalcoal; ajoutant, que si le Roi d'Espagne étoit venu maintenant en personne, comme il avoit envoyé ses Ambassadeurs, lui-même qui leur parloit, avoit tant d'amour pour la raison & pour ses Sujets, que le plus grand bien qu'il pourroit leur procurer, seroit d'être le premier à se dépouiller de la dignité qu'il possédoit, en remettant à ses pieds la couronne pour lui en laisser la disposition absolue, ou pour la recevoir de sa main. Cependant comme il se sentoit redevable à la bonté de ses dieux de lui avoir ac-

en présence
de Cortez.

cordé le bonheur de voir arriver de son tems une connoissance si desirée, il vouloit être le premier à déclarer sa joie, qui ne pouvoit être trop empressée en cette occasion; qu'il avoit donc résolu d'offrir dès ce moment son obéissance à ce Monarque, & de lui faire quelque service considérable, ayant destiné pour ce sujet les plus riches joyaux de son trésor; qu'il souhaitoit que sa Noblesse suivît son exemple, non-seulement en s'acquittant de la même reconnoissance, mais encore en l'accompagnant de quelque contribution de leurs biens, afin que le service étant plus grand, en parût plus éclatant aux yeux de ce Prince.

CLXXXVI.
Déclaration
adroite de
Cortez,

L'Empereur ne prononça pas ce discours, sans se faire quelque violence à lui-même: quand il vint à se déclarer vassal d'un autre Prince, il hésita; il cherchoit les termes; il s'attendrit; & les Mexicains qui connurent la cause de son agitation, accompagnèrent la douleur de leur Prince, par des sanglots poussés avec moins de retenue. Ce fut alors que Cortez, pour rassurer Monte-

Montezuma demanda la permission de parler, & dit, que l'intention de son Roi étoit fort éloignée de le déposer de sa dignité, & qu'il n'avoit aucun dessein d'introduire une nouvelle forme de gouvernement en son Empire, puisqu'il ne demandoit présentement que l'éclaircissement de son droit en faveur de ses descendants, à cause qu'il étoit si éloigné des régions qui composent ce vaste Empire, & si occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de très-long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé.

Nonobstant cette protestation, l'étonnement & la confusion qui s'étoient emparés de l'esprit des Mexicains subsistoient toujours: ils se regardoient & se taisoient, ne sachant comment ajuster leur réponse sur les sentimens du Souverain. Ce silence respectueux dura jusqu'à ce que le premier Magistrat, mieux informé des prétentions de l'Empereur, prit la parole & dit, que tous les nobles qui assistoient au conseil, respectoient Montezuma comme leur roi, & comme leur seigneur

CLXXXVII
 Qui ne calme
 point les in-
 quietudes des
 Seigneurs ;
 un Magistrat
 vient au se-
 cours.



naturel & légitime, & qu'ils étoient disposés d'obéir avec empressement à ce qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son exemple, puisqu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien médité & consulté avec le ciel; & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celui de sa voix, pour apprendre la volonté des dieux.

CLXXXVIII. Tous se rangerent à cet avis: & l'Empereur Charles-Quint fut, dès ce jour-là, reconnu comme le légitime héritier & successeur de Montezuma. On dressa un acte public de cette déclaration avec toutes les solennités qui parurent nécessaires, suivant le style des actes de foi & d'hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. Tout cela n'étoit que pure cérémonie de la part de Montezuma, & dans l'esprit de ses sujets politiques & timides: mais ils ne tarderent pas à connoître que le Roi Catholique étoit effectivement destiné par la Providence, à prendre une possession plus réelle de cette riche couronne.

CLXXXIX. Si Montezuma, dans l'impatience
Riches pré-

de se débarrasser des Espagnols, ne différa plus de remettre entre les mains de Cortez les riches présens qu'il tenoit tout prêts; ceux des nobles Mexicains suivirent de près sous le titre de contribution. Les uns & les autres consistoient en pièces d'or, & en quantité d'autres bijoux de même qualité; en quoi ils sembloient vouloir se surpasser les uns les autres: ils contendoient leur vanité en faisant la cour à leur Prince. Tout étoit adressé à Montezuma, & passoit par son ordre au quartier des Espagnols. On nomma un Intendant & un Trésorier pour tenir compte de ce qu'on recevoit; & on assembla en peu de jours une si grande quantité d'or, qu'en réservant les joyaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faisant fondre le reste, il monta à la somme de six cens mille marcs d'or en barres, de bon aloi. On en tira le quint pour le trésor du Roi; un autre quint pour le Général, à la charge de prendre sur son compte les dépenses publiques & nécessaires pour toute l'armée, Cortez mit encore à part la

sens de l'Em^{pe}reur & des Nobles, en forme de contribution.

somme pour laquelle il se trouvoit engagé envers Diego Velasquez, & ce qu'il avoit emprunté de ses amis dans l'Isle de Cuba. Le reste fut partagé entre les Capitaines & les soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

CXC.

Partage qui
fait des mé-
contens ;
Cortez arrê-
te les mur-
mures,

Quoique ce partage eût été fait avec beaucoup d'équité, il attira bien des murmures contre Cortez & contre les Capitaines, parce qu'à la vue de tant de richesses, ceux des soldats qui avoient le moins de mérite & de service, prétendoient une récompense égale aux autres. On convient cependant que les murmures des mutins cessèrent, par les libéralités que Cortez fit de son propre fonds à ceux qui se plaignoient. Ce Général avoit intérêt de contenter tous ses soldats, & il étoit en état de le faire : mais ce qui le surprit & l'embarrassa beaucoup, fut la résolution de Montezuma, à laquelle il ne s'attendoit pas.

CXCI.

Il est averti
de presser son
départ,

Ce Prince ayant fait appeller Cortez, & prenant un air sévère, contre sa coutume, il lui dit : » qu'il

» étoit à propos qu'il songeât à s'en
 » aller, puisqu'il avoit reçu toutes
 » ses dépêches; que tous les motifs
 » ou les prétextes de son séjour
 » ayant cessé, après avoir reçu une
 » réponse si favorable à son Roi, les
 » Mexicains ne pourroient se per-
 » suader que Cortez n'eût des vûes
 » dangereuses, s'ils le voyoient in-
 » sister sans sujet à demeurer à la
 » Cour, ni lui ne pourroit plus sou-
 » tenir son parti, du moment qu'il
 » abandonneroit celui de la rai-
 » son ».

Cette maniere de déclarer ses vo-
 lontés, en forme de menace, sur-
 prit si fort le Général, qu'il hésita
 un peu sur ce qu'il devoit répondre;
 mais sur une réflexion plus modé-
 rée, il se détermina tout d'un coup
 à témoigner de la soumission à la
 volonté de l'Empereur. Il s'excusa
 galamment d'avoir paru embarrassé
 lorsqu'il avoit vu Sa Majesté plus
 émue qu'à l'ordinaire, quoique ce
 qu'elle ordonnoit fût conforme à la
 raison. Il ajouta qu'il alloit presser
 son départ, & que la dernière gra-
 ce qu'il demandoit à l'Empereur,

CXCIJ.

Il ne peut
 cacher sa sur-
 prise, ni dis-
 simuler son
 embarras.

étoit qu'il voulût bien lui permettre de faire construire quelques vaisseaux propres à une si longue navigation, puisqu'il n'ignoroit point la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.

CXCH.

Montezuma
lui continue
ses marques
de satisfac-
tion.

Cortez marquoit ainsi son obéissance, lorsqu'il en suspendoit l'exécution. De son côté Montezuma, qui craignoit une autre réplique, embrassa le Général avec beaucoup de satisfaction, & loua sa réponse d'une manière à faire comprendre qu'il n'en espéroit pas une pareille. Se sentant donc obligé à Cortez de ce qu'il lui épargnoit une occasion de se brouiller avec lui, après l'avoir toujours chéri & estimé, il lui dit qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir les choses nécessaires à ce voyage; qu'il donneroit ordre au plutôt à la construction des vaisseaux, puisqu'il suffisoit pour la satisfaction de ses dieux, & pour le repos de ses Sujets, que Cortez eût marqué avec quelle promptitude il souhaitoit obéir aux premiers, & complaire aux autres.

On donna donc promptement les ordres nécessaires : Montezuma fit commander à tous les charpentiers de la côte de se rendre à Uliia, marquant les endroits où on couperoit le bois, & les bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge. Cortez dépêcha en même tems les ouvriers & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des brigantins, & qui étoient connus à Mexique : il discourut en public avec eux, du port & de la qualité des vaisseaux, ordonnant d'y employer le fer, le cordage & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncés. Tout cela paroissoit fait pour les apprêts d'un voyage résolu : ce qui assoupit les inquiétudes dont les esprits étoient émus. Non-seulement Montezuma, & les Mexicains, mais leurs dieux mêmes (c'est-à-dire leurs Prêtres) y furent trompés, & cessèrent pour quelque tems d'irriter, par leurs menaces, l'esprit de l'Empereur contre les Espagnols.

Lorsque Martin Lopez, destiné à présider à la construction des vaisseaux, alloit partir pour la Vera-

CXCIV.

On donne
des ordres
pour la construction des
vaisseaux.

CXCV.

Vûes & man
nége de Cortez.

T V

Cruz, Cortez lui parla en particulier pour lui recommander de ne point presser l'ouvrage, mais de mener cette affaire avec tant d'adresse, qu'on gagnât du tems sans faire paroître de la négligence. Le but de Cortez étoit d'attendre le retour de deux Capitaines, Portocarrero & Montexo, qu'il avoit envoyés en Espagne: car il espéroit qu'ils lui ameneroient quelque puissant secours, ou du moins qu'ils lui apporteroient une lettre de S. M. C. avec les ordres dont il avoit besoin pour la conduite de son entreprise: il n'avoit jamais abandonné la résolution de la pousser jusqu'au bout; & en cas qu'il se vît forcé de sortir du Mexique, il étoit résolu d'attendre les lettres d'Espagne à la Vera-Cruz, afin de se couvrir des fortifications de cette place, & de s'appuyer du secours des nations alliées pour faire tête aux Mexicains.

Fin du Tome III,





T A B L E

DES SOMMAIRES

Contenus dans le troisieme Volume.

LIVRE PREMIER.

- I. **T** *T E N D U E* de l'Empire du Me-
xicque. page 4
- II. **E** *Refferré d'une part par des mon-*
tagnes, & par la férocité de deux
petits peuples. 5
- III. *Il s'étendoit d'une autre par des con-*
quêtes faciles; la valeur chez les Mexi-
cains faisoit les Rois. 6
- IV. *Forces de cet Empire sous Montezuma.* 7
- V. *Religion des anciens Mexicains; ils*
adoroient une multitude de dieux, & re-
connoissoient un premier Etre, supérieur à
tous. 8
- VI. *Ils n'ignoroient point l'immortalité de*
l'ame, mais la superstition les rendoit

- cruels & prodigues dans l'enterrement de leurs Princes. 9
- VII. Dans tous les usages des Mexicains on retrouvoit, avec la superstition, leur inclination guerriere. 10
- VIII. Loix & cérémonies de leurs mariages; le divorce étoit permis, & l'adultere étoit puni de mort. 11
- IX. Cérémonies usitées à la naissance des enfans. 12
- X. Imitation de quelques-uns de nos Sacramens. 13
- XI. Attentions à l'éducation des enfans, soit du peuple ou des Nobles. Diversité de Colleges & de Maîtres. 14
- XII. Education des filles de qualité. 16
- XIII. Epreuves des jeunes Mexicains à la guerre. Ibid.
- XIV. Avantages qu'en retiroit la Patrie. 17
- XV. Les gens du peuple, comme les nobles, s'avançoient dans le militaire par des actions de valeur. 18
- XVI. Leur maniere de combattre les confondoit, à certains égards, avec les autres Indiens, & les distinguoit par d'autres endroits. 19
- XVII. Récompenses honorables inventées par Montezuma, pour exciter l'émulation: Ibid.
- XVIII. Calendrier des Mexicains, à quoi ils employoient les cinq derniers jours de l'année. 21
- XIX. Maniere de compter leurs semaines, leurs mois, leurs années, & leurs siècles. 22

DES SOMMAIRES. 44

- XX. Dans quel excès de terreur les Mexicains voyoient arriver le dernier jour du siecle. 23
- XXI. Autres excès de folle joie & de superstition, au lever du soleil suivant. 24
- XXII. Gouvernement civil & militaire de cet Empire. 25
- XXIII. Tribunaux & Jurisdictions ordinaires pour les impôts. 26
- XXIV. Dure politique de Montezuma. 27
- XXV. Tribut des Nobles ; devoirs de ses Ministres. 28
- XXVI. Juste rapport de toutes les parties du Gouvernement ; l'usage tenoit lieu de loix écrites, & abrégéoit bien les procès. Ibid.
- XXVII. Crimes capitaux ; le défaut d'intégrité dans un Ministre étoit toujours puni de mort. 31
- XXVIII. Maniere d'éprouver l'Empereur élu : cérémonie de son couronnement. 32
- XXIX. Discours instructif & à la louange du nouveau Souverain : ce qu'il promet avec serment à ses Sujets. 33
- XXX. Ce pacte ne peut être excusé de folie ou d'impiété. 34
- XXXI. Portrait de Montezuma : bonnes & mauvaises qualités : valeur, ambition & hypocrisie. 35
- XXXII. Montezuma élu Empereur, se montre tel qu'il est. 37
- XXXIII. Orgueil qui dégénere en impiété & en tyrannie. Ibid.
- XXXIV. Révolte de quelques Provinces qu'il entreprend de soumettre. 38
- XXXV. Pourquoi il en épargne quelques-unes. 39

XXXVI. Grandeur de la Capitale de cet Empire.	40
XXXVII. Deux grands lacs servent d'ornement & de défense à la Ville Royale.	Ibid.
XXXVIII. Dignes & chaussées d'une fabrique fort somptueuse.	41
XXXIX. Beauté & commodité des rues.	42
XL. Edifices publics.	43
XLI. Place appelée Tlateluco.	Ibid.
XLII. Foires célèbres, richesses & ouvrages rares.	44
XLIII. Ordre & police de ces marchés.	45
XLIV. Magnificence des temples; celui du Dieu de la guerre inspiroit de l'horreur, & son trésor étoit immense.	46
XLV. Diversité de temples & de divinités, que la crainte multiplioit.	48
XLVI. La réputation des armes d'Espagne commence à inquiéter la Cour de Mexique & son Souverain.	Ibid.
XLVII. La main de Dieu paroît ici avec éclat.	50
XLVIII. Obstacles à la conquête: jalousie, divisions des Conquistans.	Ibid.
XLIX. Leurs forces, peu proportionnées à celles de l'ennemi.	51
L. Autres obstacles à un changement de Religion.	52
LI. Zèle & ancien dévouement aux dieux de la Patrie.	53
LII. Autorité des Sacrificateurs; leurs imposantes fourberies.	54
LIII. Par quels moyens les Prêtres des idoles	

DES SOMMAIRES. 447

- se rendoient maîtres de toutes les affaires
publiques.* 55
- LIV. *Ce qui rendoit la petite armée Espa-
gnole formidable aux Sacrificateurs.* 56
- LV. *Dessin de la Providence dans la con-
quête de ce grand Empire.* 57
- LVI. *Entreprise sur Yucatan, d'abord man-
quée.* 58
- LVII. *Petite escadre de Diegue Velasquez,
qui va à la découverte.* 59
- LVIII. *Isle de Cozumel, Province d'Yuca-
tan.* 60
- LIX. *Riviere de Tabasco.* 62
- LX. *Les Indiens armés pour arrêter les Es-
pagnols : sage conduite du Général Gri-
jalva.* 63
- LXI. *Proposition qu'il fait aux Indiens.* 65
- LXII. *Réponse d'un Indien,* Ibid.
- LXIII. *Sujet de réflexions pour les Espa-
gnols.* 66
- LXIV. *Un Cacique fait des présens & con-
gédie les Espagnols.* 67
- LXV. *Ils continuent leur route.* Ibid.
- LXVI. *Riviere qui fut appelée des Bannie-
res.* 68
- LXVII. *Festin rustique ; trafic fort utile
pour les Espagnols.* 69
- LXVIII. *Première connoissance du nom & de
la puissance de Montezuma.* 70
- LXIX. *Isle des sacrifices ; pourquoi ainsi
nommée.* Ibid.
- LXX. *Isle de S. Jean d'Ulva.* 71
- LXXI. *Lieu gracieux & commode pour faire
un établissement, qu'on ne fit pas alors.*

- LXXII. *Nouvelles découvertes ; les Indiens attaquent vivement les Espagnols , qui détruisent leur flotte de canots.* 73
- LXXIII. *On est forcé de reprendre le chemin de Cuba.* 74
- LXXIV. *Bizarrie du Gouverneur de Cuba , qui ne peut pardonner à Grijalva d'avoir suivi ses ordres.* 75
- LXXV. *Ce qu'il demande à la Cour d'Espagne , & ce qu'il fait dans l'Isle de Cuba pour une nouvelle expédition.* 76
- LXXVI. *Il choisit Fernand Cortez pour Capitaine général : qualités de ce grand homme.* 78
- LXXVII. *Sa réputation , son mariage , & ses premiers emplois dans l'Isle de Cuba.* 79
- LXXVIII. *Il ajoute aux préparatifs de guerre déjà faits par le Gouverneur. Jalousie de ses ennemis.* 80
- LXXIX. *Velasquez dissimule quelque tems,* 81
- LXXX. *Et se déclare enfin ouvertement contre son propre choix : le Capitaine général fortifie sa petite armée , & le Gouverneur travaille à dégrader ce Général ; premières violences de Velasquez.* 82
- LXXXI. *Autres sages précautions de Cortez pour assurer le succès de l'entreprise.* 84
- LXXXII. *Nouvelles violences de la part de l'obstiné Gouverneur : tout se déclare contre lui.* 85
- LXXXIII. *Danger d'une émotion , qu'on prévient fort sagement.* 87

DES SOMMAIRES. 449

LXXXIV. <i>Le Gouverneur s'opiniâtre, & le Général part.</i>	88
LXXXV. <i>Ses forces & ses arrangements.</i>	Ibid.
LXXXVI. <i>Actes de Religion.</i>	89
LXXXVII. <i>Confiance chrétienne.</i>	90
LXXXVIII. <i>Tempête qui met la flotte en danger.</i>	91
LXXXIX. <i>Tous les vaisseaux se réunissent à Cozumel, où le Général corrige la faute d'un de ses Officiers.</i>	92
XC. <i>Discours de Cortez à ses troupes.</i>	Ibid.
XCI. <i>Sa conduite envers les Insulaires de Cozumel.</i>	95
XCII. <i>Idole qui donne le nom à cette Isle.</i>	96
XCIII. <i>Sage conseil d'un Cacique.</i>	97
XCIV. <i>Par quels motifs Cortez inspire la modération à ses soldats.</i>	98
XCV. <i>Il veut persuader au Cacique de renoncer à ses idoles.</i>	99
XCVI. <i>Le Cacique se tait; les Sacrificateurs crient, menacent, & les soldats brûlent les idoles.</i>	Ibid.
XCVII. <i>Consternation & surprise des idolâtres, ils méprisent leurs dieux, parce qu'ils ne se vengent pas: autel élevé au vrai Dieu.</i>	100
XCVIII. <i>La Croix arborée.</i>	102
XCIX. <i>On remet à la voile, & bientôt on revient à l'Isle pour sauver un vaisseau.</i>	103
C. <i>Les Insulaires font bien espérer de leur conversion à la Foi.</i>	104
CI. <i>Trait marqué de la Providence.</i>	Ibid.

- CII. *La délivrance d'un prisonnier chrétien.* 105
- CIII. *Quel étoit ce prisonnier : ses aventures.* Ibid.
- CIV. *En quel état il paroît devant Cortez.* 107
- CV. *Autre esclave Espagnol moins sage.* 108
- CVI. *On dispute le passage aux Espagnols sur la riviere de Tabasco.* 109
- CVII. *Les Indiens attaquent , & leur flotte est détruite ; autre combat sur terre.* 110
- CVIII. *Troisième plus difficile au milieu de la Ville de Tabasco.* 111
- CIX. *Les Indiens ne savent point profiter de leurs avantages ; en fuyant ils laissent de grandes provisions aux ennemis.* 112
- CX. *Un Indien baptisé apostasie , trahit les Espagnols , & est enfin sacrifié aux idoles par les sauvages.* 113
- CXI. *Nouveaux combats dans les plaines de Tabasco.* 114
- CXII. *Les Caciques alliés assemblent de plus grandes forces.* 115
- CXIII. *Bataille générale du 25 Mars 1519.* 116
- CXIV. *Gagnée par les Espagnols.* 117
- CXV. *Cortez rend la liberté à ses prisonniers.* 118
- CXVI. *Sa modération lui gagne la confiance des peuples ; il en fait des alliés utiles.* 119
- CXVII. *Le Cacique de Tabasco , précédé de ses Envoyés de différens rangs , vient faire ses présens & ses soumissions.* 120

DES SOMMAIRES. 451

- CXVIII. Ce Cacique présente à Cortez vingt
Indiennes, une desquelles est devenue cé-
lebre dans l'Histoire. 121
- CXIX. On presse le Cacique de renoncer à
ses idoles; ce qui n'est ni accordé, ni ab-
solument refusé. 123
- CXX. Cérémonies saintes; surprise religieu-
se; acclamations des Indiens. 124
- CXXI. Départ de l'armée. 125
- CXXII. Suites de la journée du 25 de Mars.
126
- CXXIII. Signes ou funestes présages, rap-
portés par Antoine Solis. 127
- CXXIV. Montezuma en est effrayé. 128
- CXXV. Discours d'un prétendu Laboureur
à l'Empereur Montezuma. 130
- CXXVI. Le paysan disparoît, comme avoit
déjà fait l'oiseau monstrueux. 133
- CXXVII. Réflexions. Ibid.
- CXXVIII. Montezuma abattu oublie ses for-
ces réelles, & met sa dernière ressource
dans une lâche politique. 134
- CXXIX. Cortez continue sa marche, & fait
toujours de nouvelles découvertes. 135
- CXXX. Premières avances des Officiers de
l'Empereur. 136
- CXXXI. Réponse de Cortez, qui tire quel-
que lumière de tout. 137
- CXXXII. Les Mexicains portent des vivres
aux Espagnols, & leur dressent des tentes.
Ibid.
- CXXXIII. Actes de Religion qui surprennent
les infidèles & les édifient. 138
- CXXXIV. Cortez traite avec magnificence
les Officiers de Montezuma, & demande

d'aller à sa Cour.	139
CXXXV. Magnifiques présens, & refus de voir le Prince.	140
CXXXVI. Instances & protestations du Général,	141
CXXXVII. Qui déconcertent les Officiers de Montezuma.	Ibid.
CXXXVIII. Les Peintres Indiens représentent par le pinceau tout ce qu'ils voyoient dans l'armée Espagnole.	142
CXXXIX. De quelle maniere Cortez anime & releve adroitement la représentation.	Ibid.
CXL. Effroi & terreur de tous les Mexicains, à la premiere décharge de l'artillerie.	143
CXLI. Présens pour l'Empereur, & pour ses Officiers.	145
CXLII. Montezuma envoie de nouveaux présens, plus riches que les premiers.	Ibid.
CXLIII. Cortez reçoit ces présens avec de grandes marques de reconnoissance & de respect; mais il n'insiste pas moins à vouloir continuer sa route.	146
CXLIV. Différentes impressions qu'avoit fait sur l'esprit des soldats Espagnols la richesse des présens de Montezuma.	148
CXLV. Abondance de vivres dans le camp des Espagnols.	149
CXLVI. Consternation de la Cour, & de tout le peuple de Mexique.	150
CXLVII. Sentimens différens parmi les Ministres & les politiques.	151
CXLVIII. Montezuma prend un milieu.	152

DES SOMMAIRES. 453

CXLIX. Retour du Capitaine Montexo.	153
CL. Réponse & nouveaux présens de Montexuma.	154
CLI. Occasion dont on profite pour donner aux Mexicains une première notion du Christianisme.	Ibid.
CLII. Réponse de Cortez au Général Mexicain.	155
CLIII. Indignation de Teutilé ; suite de sa retraite précipitée.	156
CLIV. Etonnement & murmure de l'armée Espagnole.	157
CLV. Fermeté de Cortez, son adresse pour ramener les esprits.	158
CLVI. Il écoute tranquillement les plaintes, & paroît les approuver.	159
CLVII. Il fait publier le retour de l'armée de l'Isle de Cuba.	161
CLVIII. Toute l'armée demande de pousser l'entreprise : Cortez se fait prier pour accorder ce qu'il desire avec passion.	162
CLIX. Nouvelles attentions du Général pour satisfaire tous ses soldats.	163
CLX. Tout le monde est content, ou paroît l'être.	164
CLXI. Le Cacique de Zempoala recherche la paix & l'amitié des Espagnols.	Ibid.
CLXII. Les Envoyés de ce Cacique apprennent à Cortez bien des choses importantes.	165
CLXIII. Sage & gracieuse réponse de Cortez.	166
CLXIV. Première Colonie Espagnole dans le Mexique : forme de son Gouvernement.	Ibid.

- CLXV. Pourquoi cette Colonie est appellée
Villa-Rica de Vera-Cruz. 167
- CLXVI. Chef d'œuvre de la politique de
Cortez. 168
- CLXVII. Il se démet du commandement de
l'armée : son discours dans le Conseil de la
Colonie. Ibid.
- CLXVIII. La Colonie n'accepte la démission
de Cortez , que pour le nommer de nouveau
Gouverneur & Capitaine général de l'armée
dans la nouvelle Espagne. 171
- CLXIX. Quelques partisans de *Velasquez*
murmurent fort indiscrettement. 173
- CLXX. Par un coup de vigueur *Cortez* arrête
les murmures , & fait trembler les sédi-
tieux , qui s'attachent à lui pour toujours.
Ibid.
- CLXXI. Marche de l'armée vers *Zempoala ;*
ce qu'on trouve dans un temple abandonné,
175
- CLXXII. Continuation de la marche , d'a-
bord fort triste , & bientôt après très-gra-
cieuse. 176
- CLX III. Autres marques qu'on marchoit
en pays ami. 177
- CLXXIV. Description de *Zempoala ; quel*
étoit son Cacicque : corps monstrueux avec
un esprit fort solide. 178
- CLXXV. *Politeſſes & libéralités du Caci-*
que. 179
- CLXXVI. Ses plaintes contre la tyrannie de
Montezuma. 180
- CLXXVII. *Cortez* ranime ses espérances ,
& commence à voir clair pour les ſiennes,
181

DES SOMMAIRES. 457

- CLXXVIII. *L'armée Espagnole continuant sa route, trouva la Ville de Quiabistan déserte; sur la parole de Cortez la confiance est rétablie, & la Ville aussi-tôt repeuplée.*
182
- CLXXIX. *Gémissemens de deux Caciques sur la tyrannie de Montezuma.* 184
- CLXXX. *Preuves réelles de l'excès de cette tyrannie: effroi des deux Caciques.* 185
- CLXXXI. *A quoi ils sont condamnés par quelques Officiers de Montezuma.* 186
- CLXXXII. *Cortez ordonne aux Caciques d'arrêter ces Officiers.* Ibid.
- CLXXXIII. *Les Caciques obéissent en tremblant, & s'applaudissent de leur courage.*
187
- CLXXXIV. *Politique de Cortez élevé dans ses vues, & peu scrupuleux dans les moyens.*
188
- CLXXXV. *A l'insçu des Caciques, Cortez renvoye deux de ces prisonniers à Montezuma.* 189
- CLXXXVI. *Il fait garder les autres sur ses vaisseaux.* 190
- CLXXXVII. *La réputation de Cortez vole par-tout; trente Caciques s'assemblent à Quiabistan pour lui offrir leurs services & leurs troupes.* 191
- CLXXXVIII. *Nombre & valeur des Indiens Totonagues.* 192
- CLXXXIX. *On fixe la Colonie dans un lieu fertile & gracieux.* Ibid.
- CXC. *Colere & fiere résolution de Montezuma.* 193
- CXCI. *Le rapport des deux prisonniers déx*

- livrés, diminue un peu le couroux de l'Em-
pereur. 194
- CXCII. Il prend d'autres mesures en faveur
de Cortez : noble ambassade, présens ma-
gnifiques : discours d'un Ambassadeur à
Cortez. 195
- CXCIII. En remettant les quatre derniers
prisonniers, Cortez fait beaucoup valoir ce
service : il justifie les Caciques, & persiste
fortement à vouloir aller à la Cour de Mon-
tezuma. 197
- CXCIV. Toutes les avances de Montezuma
relevent infiniment dans l'esprit des In-
diens le mérite de Cortez ; ils le mettent
presque au rang des dieux. 199
- CXCV. Jalousie de deux Caciques, qui
procure à Cortez l'occasion de s'attacher de
nouveaux alliés. 200
- CXCVI. Le Général marche en personne
contre Zimpazingo. 201
- CXCVII. Plaintes de quelques Sacrifica-
teurs, qui justifient les Habitans de Zim-
pazingo. Ibid.
- CXCVIII. Cortez reconnoît que les Zem-
poales l'avoient surpris. 203
- CXCIX. Il arrête leur impétuosité, & leur
fait restituer ce qu'ils avoient enlevé. 204
- CC. Plusieurs Caciques à la suite de celui
de Zimpazingo, reconnoissent le Roi d'Es-
pagne pour leur Souverain. Cortez réunit
tous ses alliés, & finit leurs querelles.
205
- CCI. Ce qui se passe à Zempoala entre le
Cacique & Cortez, qui veut lui faire aban-
donner le culte des idoles. 206
- CCII.

DES SOMMAIRES. 457

- CCII. *Sacrifices abominables : Cortez les arrête par la terreur de ses armes.* 208
- CCIII. *Le Cacique joint son commandement à celui du Général, pour désarmer les Sacrificateurs & le peuple idolâtre.* 209
- CCIV. *Le Général chrétien parle avec douceur pour désabuser les Sacrificateurs ; il n'en obtient rien.* 210
- CCV. *Les soldats Espagnols mettent les idoles en pieces ; les gentils cessent de révéler des dieux, qui ne sçavent ni se défendre, ni se venger.* 211
- CCVI. *Le Temple est purifié & béni : on y dresse un autel au vrai Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge ; & on y offre les divins Mystères.* Ibid.
- CCVII. *La Ville de Zempoala, aujourd'hui la nouvelle Seville, est toute chrétienne.* 212
- CCVIII. *Un vaisseau de l'Isle de Cuba vient se joindre à la flotte de Cortez.* 213
- CCIX. *Le Général & la Colonie envoient au Roi Catholique de grosses sommes, avec une relation de ce qui s'étoit déjà fait dans la nouvelle Espagne.* 214
- CCX. *Conclusion de ces dépêches, que deux Capitaines sont chargés de porter à la Cour de Castille.* 215
- CCXI. *Trahison de quelques foibles soldats découverte & punie.* 216
- CCXII. *Les réflexions de Cortez approuvées de tous les Officiers, le porterent à mettre tous ses gros vaisseaux en pieces : raisons & avantages de ce parti.* 218

CCXIII. <i>En quoi consistoit l'armée Espagnole, & le secours qu'on pouvoit retirer des alliés.</i>	219
CCXIV. <i>Derniers ordres de Cortez avant son départ de Vera-Cruz.</i>	220
CCXV. <i>Quelques vaisseaux du Gouverneur de la Jamaïque paroissent sur la côte : présentions de ce Gouverneur.</i>	221
CCXVI. <i>Réponse de Cortez,</i>	222
CCXVII. <i>Qui arrête sept soldats de cet équipage.</i>	223
CCXVIII. <i>Marche des Espagnols & des Caciques alliés.</i>	Ibid.
CCXIX. <i>Zèle de Cortez : réflexion des deux Aumôniers.</i>	224
CCXX. <i>Marche extrêmement pénible.</i>	Ibid.
CCXXI. <i>Le Cacique de Zocotlan vient visiter le Général.</i>	225
CCXXII. <i>Seconde visite de ce Cacique, bon serviteur de Montezuma.</i>	226
CCXXIII. <i>Il relève beaucoup la puissance & la grandeur de son Maître.</i>	Ibid.
CCXXIV. <i>Réponse fiere du Général Espagnol.</i>	227
CCXXV. <i>Le Cacique baisse un peu le ton, & fait quelques libéralités.</i>	229
CCXXVI. <i>L'avis de ce Cacique sur la route que les Espagnols devoient prendre, paroit suspect à Cortez.</i>	230
CCXXVII. <i>On marche vers Tlascala.</i>	231



LIVRE SECOND.

- I. **Q**UELS étoient les *Tlascalteques*, & leur République. 232
- II. *Cortez* fait demander le passage sur les terres de *Tlascala*. 233
- III. *Marques* qui faisoient connoître & respecter les *Ambassadeurs*. Ibid.
- IV. Ceux du Général *Espagnol* sont introduits dans le Sénat de *Tlascala*. 234
- V. Leur discours. Ibid.
- VI. Courte réponse du Sénat. 236
- VII. Les *Envoyés* sortent, & le Sénat délibère ; partage dans les avis. 237
- VIII. Discours de *Magiscatzin*, l'un des plus graves Sénateurs, dont il sera souvent parlé. 238
- IX. *Xicotencal*, jeune Sénateur & Militaire, s'oppose à la demande. 242
- X. Résolution du Sénat. 246
- XI. *Cortez* s'avance & franchit heureusement un premier obstacle. 247
- XII. Il bat un gros des ennemis, avec des forces bien inférieures. 249
- XIII. Il en met un autre en fuite, & on découvre une nombreuse armée. 250
- XIV. Préludes d'une sanglante bataille. 251
- XV. Horrible carnage d'Indiens. 252
- XVI. Les *Tlascalteques* vaincus se retirent comme en triomphe. 253.

- XVII. Tête d'une jument, important trophée pour les barbares. 255
- XVIII. On se prépare de part & d'autre à une nouvelle action. 256
- XIX. Les Envoyés de Cortez reviennent vers leur Général : ce qu'ils lui apprennent n'annonce point la paix. 257
- XX. Cortez va reconnoître le pays, & fait des prisonniers. 258
- XXI. Il renvoie les prisonniers, & en demandant de nouveau la paix, il fait les plus terribles menaces. 259
- XXII. Cruauté & réponse insolente de Xicotencal. 260
- XXIII. Le Général Espagnol s'avance avec sa petite armée, & Xicotencal vient à lui avec cinquante mille Indiens bien armés. Ibid.
- XXIV. Combat meurtrier : les bataillons Espagnols sont mis en désordre, & ceux des Indiens taillés en pieces. 262
- XXV. Défaite & fuite des Tlascalteques ; imprudence de l'impétueux Xicotencal, qui gâte ses affaires. 263
- XXVI. Découragement & murmures de quelques soldats Espagnols : on les assemble. 264
- XXVII. Cortez les ramene tous au bon sens, par un seul discours. 266
- XXVIII. Acclamation générale ; sage résolution. 270
- XXIX. Embarras du Sénat de Tlascala, qui a recours aux Magiciens. 271
- XXX. Ridicule imagination de ces fourbes ; écoutée & applaudie par les Sénateurs. 272

DES SOMMAIRES. 461

- XXXI. Plus sages mesures de Cortez, qui profite de tout. 273
- XXXII. Le quartier des Espagnols est attaqué de nuit par les Indiens, qui se retirent avec perte & confusion. 274
- XXXIII. On poursuit les fuyards, & on en fait un nouveau carnage. 275
- XXXIV. Le Sénat effrayé demande la paix, & ordonne à Xicotencal de poser les armes. 276
- XXXV. Révolte du Général Indien : il envoie des espions dans le camp des ennemis. 277
- XXXVI. Les espions sont reconnus & arrêtés. 278
- XXXVII. Traitement qu'on leur fait : le Sénat dégrade son Général, & toute l'armée se dissipe. 279
- XXXVIII. Les Tlascalteques humiliés demandent la paix. 280
- XXXIX. Discours de leurs Ambassadeurs, peu sincère. 281
- XL. La réponse de Cortez est sévère & mesurée. 282
- XLI. Motifs de ce Général : politique de Montezuma. 283
- XLII. Démarches mal concertées de ce Prince. 284
- XLIII. Nouveaux présens, & nouveaux Ambassadeurs de sa part. 285
- XLIV. Grande députation du Sénat ; discours de Xicotencal, en présence des Mexicains. 286
- XLV. Cortez diffère de se rendre à Tlascala. 288

- XLVI. *Humbles instances de Xicotencatl* 289
- XLVII. *Ce que Cortez répond de fier & d'obligéant.* Ibid.
- XLVIII. *Indiscrétion des Ambassadeurs de Montezuma.* 290
- XLIX. *A quoi se réduit leur dernière demande.* 291
- L. *Nouvelle Ambassade de Montezuma, qui se rend tributaire du Roi Catholique.* 292
- LI. *Cortez diffère la réponse aux Ambassadeurs.* 293
- LII. *Le Sénat de Tlascala se rend en corps au camp des Espagnols : discours d'un illustre Sénateur.* 294
- LIII. *Réponse favorable du Général Espagnol.* 296
- LIV. *De quelle manière il est reçu à Tlascala.* 297
- LV. *L'alliance entre les deux nations est signée au grand avantage de toutes les deux.* 298
- LVI. *Court séjour de l'armée.* Ibid.
- LVII. *Premier exercice du Christianisme dans la Ville de Tlascala.* 299
- LVIII. *Réflexions du Sénateur Magiscatzin.* Ibid.
- LIX. *Cortez parle avec zèle contre l'idolâtrie, & laisse au Pere Olmedo le soin d'expliquer le dogme Catholique.* 300
- LX. *Les idolâtres, plus étonnés qu'éclairés, ne se rendent pas encore; ces faux sages raisonnent en enfans sur le polytéisme.* 301
- LXI. *Cortez augmente toujours ses forces.* 301

DES SOMMAIRES. 463

- par de nouvelles alliances. 302
- LXII. Il fait cesser les sacrifices du sang humain dans les temples de Tlascalala. 303
- LXIII. Il auroit détruit militairement les idoles, si le Pere Olmedo n'eût arrêté l'ardeur de son zèle. Ibid.
- LXIV. Les Ambassadeurs de Montezuma se retirent peu satisfaits. 304
- LXV. Autres peuples qui se déclarent vassaux du Roi d'Espagne. 305
- LXVI. Volcan de Popocatepel; vaines superstitions des Indiens. 306
- LXVII. Témérité d'un Capitaine Espagnol. 307
- LXVIII. Ce que le Volcan a de plus effrayant ne peut arrêter l'intrepide d'Orduz. 308
- LXIX. Il arrive à l'ouverture, & fait ses observations sur cette grande masse de feu. 309
- LXX. On délibere sur la route que doit prendre l'armée: raisons pour & contre celle de Cholula. 310
- LXXI. Montezuma consent enfin que les Espagnols continuent leur marche vers la Capitale, & les invite à passer par Cholula: nouveau sujet de craindre une trahison. 311
- LXXII. Violentes agitations de Montezuma, des Sacrificateurs & des Devins. 313
- LXXIII. Les Caciques de Cholula commencent à se déceler. 314
- LXXIV. Une armée entiere de Tlascalteques veut accompagner celle des Espa
- Viy

gnols : Cortez n'en retient que six mille hommes.	315
LXXV. Complimens des Députés de Cholula.	316
LXXVI. Les Caciques de cette Ville mêlent leurs marques de bonne volonté, avec des murmures contre les Tlascalteques.	317
LXXVII. Cortez fait un arrangement, qui est applaudi de tous.	318
LXXVIII. Entrée fort bruyante.	Ibid.
LXXIX. Les Caciques ne cachent pas long-tems leur véritable dessein.	319
LXXX. Secret dévoilé dans le plus grand détail, par l'imprudenc d'une vieille Indienne.	320
LXXXI. Cortez reçoit de nouvelles preuves, & de la trahison, & des préparatifs déjà avancés pour la faire réüssir.	323
LXXXII. Les Sacrificateurs arrêtés & interrogés, avouent tout.	324
LXXXIII. Ce que Cortez propose aux Caciques de Cholula.	326
LXXXIV. Sa diligence & ses précautions envers les amis & les ennemis.	327
LXXXV. Les Ambassadeurs de Montezuma désavouent la conduite des Habitans de Cholula.	328
LXXXVI. Les Caciques continuent à se trahir eux-mêmes; leur châtimeut suit de près la menace.	329
LXXXVII. Ils courent aux armes, & ils s'embarrassent par le grand nombre.	331
LXXXVIII. Ils refusent la paix, & ne savent pas se défendre.	332
LXXXIX. Six mille Indiens sont brûlés	

DES SOMMAIRES. 465

- ou passés au fil de l'épée. 333
- XC. Après ce massacre, qu'on appelle un
châtiment, on publie un pardon général :
la Ville est repeuplée. Ibid.
- XCI. Les prisonniers délivrés rendent grâces
au vainqueur, & les Ambassadeurs de
Montezuma le félicitent. 334
- XCII. Armée des Tlascalteques, que Cortez
congedie poliment. 335
- XCIII. Traité d'alliance & de paix entre
deux peuples, par la médiation de Cortez.
336
- XCIV. Réflexions sur ces évènements, diffé-
remment rapportés par de graves Auteurs.
337
- XCV. Montezuma, en condamnant la conf-
piration de ceux de Cholula, fait l'apo-
logie de Cortez 339
- XCVI. Marche de l'armée. 340
- XCVII. Cortez est averti d'une embuscade
dressée par les Officiers de Montezuma.
Ibid.
- XCVIII. Il évite adroitement le piège, au
grand étonnement des Ambassadeurs Me-
xicains. 341
- XCIX. Frayeur & fuite des ennemis, mais
personne n'est plus déconcerté que l'Empe-
reur. 343
- C. Il a recours à l'art des Magiciens, 344
- CI. Qui marchent en troupes au-devant des
Espagnols. Ibid.
- CII. Récit de plusieurs graves Historiens.
345
- CIII. Désolation & paroles remarquables de
Montezuma. 346

- CIV. On se résout à recevoir les Espagnols dans la Ville Royale. Ibid.
- CV. Gémiffemens & plaintes ameres du Cacique de Chalco. 347
- CVI. Concours des Mexicains aux approches de Cortez, qui les effraye, sous prétexte de leur faire honneur. 348
- CVII. Le Roi de Thezeuco envoie complimenter le Général, & vient lui-même le visiter. 349
- CVIII. Réponse de Cortez à ce Prince. 350
- CIX. L'armée continue sa marche sur la chauffée; un Cacique s'empresse de la recevoir. Ibid.
- CX. Gratieuse réception à Quitlavaca: ce qu'on y apprend de favorable. 351
- CXI. On s'avance sans crainte & sans embarras. 353
- CXII. Trois Princes viennent faire leurs présens au Général Espagnol. Ibid.
- CXIII. Quatre mille Nobles se présentent à l'armée, qui fait son entrée dans la Capitale le 8 Novembre 1519. 354
- CXIV. Montezuma paroît enfin; accueil qu'il fait au Général des étrangers. 355
- CXV. Ce qui surprend les Mexicains, les prévient en faveur des Espagnols. 357
- CXVI. Un grand Palais sert de logement à toute l'armée. 358
- CXVII. L'Empereur se rend en cérémonie au quartier des Espagnols. 359
- CXVIII. Discours du Monarque. 360
- CXIX. Réponse de Cortez au long discours de Montezuma. 363
- CXX. Montezuma ne souffre point qu'on tou-

DES SOMMAIRES. 467

- che à sa Religion. 371
 CXXI. Dans tout le reste il fait admirer la
 sagesse & la générosité d'un grand Prince. 372
 CXXII. Cortez va à l'Audience de l'Empe-
 reur. 373
 CXXIII. Acclamations du peuple. Ibid.
 CXXIV. Grandeur & magnificence du Palais
 Royal. 374
 CXXV. Réception faite au Général. Ibid.
 CXXVI. Entretiens intéressans. 375
 CXXVII. Terribles préventions d'un Prince
 idolâtre : ce qu'il consent de retrancher. 376
 CXXVIII. Il conduit les Espagnols dans le
 grand temple ; zèle de Cortez. 378
 CXXIX. Fureur des Sacrificateurs ; politi-
 que de Montezuma. 379
 CXXX. On élève un autel au vrai Dieu ,
 & on arbore la Croix , avec le consente-
 ment de Montezuma , qui assiste quelquefois
 aux saints exercices. 380
 CXXXI. Empressement des Mexicains & de
 la Cour , à divertir & flatter les Espa-
 gnols. 381
 CXXXII. Un Général de Montezuma dans
 les Provinces , inquiète les alliés des Espa-
 gnols. 382
 CXXXIII. Conduite du Gouverneur de Vera-
 Cruz. 383
 CXXXIV. Réponse fiere de Qualpopoca ;
 combat où il est défait. 384
 CXXXV. Sept Espagnols tués ; le Gou-
 verneur & Jean d'Arguello sont du nom-
 bre. 386

- CXXXVI. *Chagrin & réflexions de Cortez à cette nouvelle.* Ibid.
- CXXXVII. *Ce qu'il découvre par hasard, & ce qu'on vient lui apprendre.* 387
- CXXXVIII. *Discours de Cortez à ses Capitaines.* 388
- CXXXIX. *Ce qui détermine à suivre une résolution, la plus hardie qui fut jamais.* 393
- CXL. *Cortez rend visite à l'Empereur.* 394
- CXLI. *Il se plaint de son Général, & laisse paroître ses soupçons contre le Prince même.* 395
- CXLII. *L'Empereur se défend mal; Cortez ose lui proposer de se rendre prisonnier.* 396
- CXLIII. *Courte réponse du Prince.* 397
- CXLIV. *Réplique vive de Cortez, qui n'est point satisfait des offres les plus satisfaisantes.* 398
- CXLV. *Brusquerie de quelques Capitaines.* Ibid.
- CXLVI. *Une femme acheve d'intimider ou d'éblouir Montezuma.* 399
- CXLVII. *Le pauvre Empereur se rend sur un prétexte de Religion.* Ibid.
- CXLVIII. *Il fait paroître en même tems beaucoup de bassesse, & autant de grandeur d'âme.* 400
- CXLIX. *Ordres qu'il donne à ses domestiques,* Ibid.
- CL. *Et à un Capitaine de ses gardes.* 401
- CLI. *En se rendant au quartier des Espagnols, il arrête un soulèvement par un seul signe de la main.* Ibid.

DES SOMMAIRES. 469

- CLII. Précautions du Général Espagnol. 402
- CLIII. Générosité de Montezuma ; égalité d'esprit ; application à tout ce qui étoit du gouvernement. 403
- CLIV. Complaisant à l'excès sur tout le reste, Montezuma est toujours intraitable sur le point de la Religion. 404
- CLV. Qualpopoca & ses Officiers sont présentés à l'Empereur, & par son ordre à Cortez. 405
- CLVI. L'aveu sincère des Officiers Mexicains ne les sauve point. 406
- CLVII. Cruauté & mauvaise politique de Cortez. 407
- CLVIII. Son discours. 408
- CLIX. Son audace. Ibid.
- CLX. Montezuma dans les fers ; Officiers Mexicains brûlés publiquement par ordre de Cortez. 409
- CLXI. Mauvais compliment de Cortez ; plus sage politique de l'Empereur. 410
- CLXII. Pour ménager les intérêts des Espagnols, Montezuma demeure encore leur prisonnier, & se montre à son peuple comme s'il étoit libre. 411
- CLXIII. Il communique son dessein à Cortez. 412
- CLXIV. Ce que ce Général obtient pour l'abolition des sacrifices du sang humain. 413
- CLXV. Joie du peuple ; libéralités & attentions de l'Empereur. Ibid.
- CLXVI. Adresse de Cortez pour s'instruire de tout ce qui regarde l'Empire du Mexique. 414

- CLXVII. Montezuma satisfait la curiosité
de Cortez, sans pénétrer ses desseins. 415
- CLXVIII. Occupations sérieuses du Général.
416
- CLXIX. Deux brigantins sur le lac de Me-
xique amusent Montezuma, & tous ses Su-
jets. 417
- CLXX. Admiration des Indiens & dessein
secret des Espagnols. 419
- CLXXI. Le Roi de Thezeuco médite une ré-
volte. 420
- CLXXII. Il y dispose adroitement les es-
prits. Ibid.
- CLXXIII. Son discours devant des Princes
& des Grands de l'Empire. 421
- CLXXIV. Un seul Prince s'oppose sans suc-
cès à la conspiration. 422
- CLXXV. L'Empereur & Cortez apprennent
en même tems cette conjuration, sans en
être effrayés. 423
- CLXXVI. L'Empereur se charge de la dissi-
per. 424
- CLXXVII. Les voies de la douceur ne lui
ayant pas réussi, Montezuma fait arrêter
le rebelle par ses propres domestiques. Ibid.
- CLXXVIII. Par l'avis de Cortez on dégrade
le rebelle sans le faire périr, & on met à sa
place son frere, jeune Prince plus sage &
plus méritant que lui. 425
- CLXXIX. Cérémonie du couronnement du
nouveau Roi de Thezeuco. 427
- CLXXX. Tous les conjurés se dissipent, & ob-
tiennent leur grace par la médiation de
Cortez. 428
- CLXXXI. L'Empereur se résout à renvoyer

DES SOMMAIRES: 471

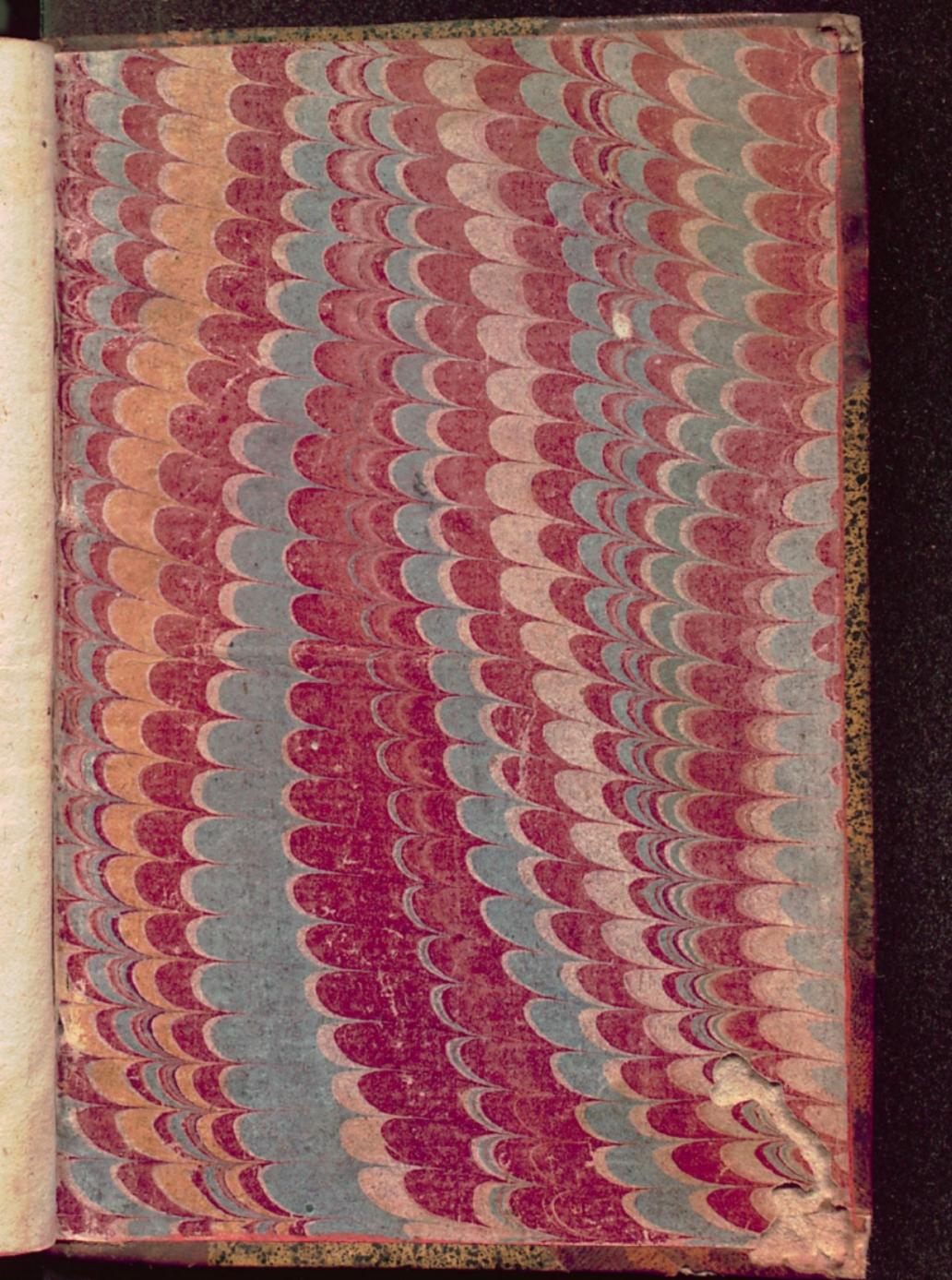
<i>les Espagnols.</i>	Ibid.
CLXXXII. <i>Insinuations flatteuses qu'il fait à Cortez.</i>	429
CLXXXIII. <i>Ce Général en est flatté & mécontent.</i>	430
CLXXXIV. <i>Montezuma en conséquence assemble les Princes & les Grands du Royaume.</i>	431
CLXXXV. <i>Son discours à l'Assemblée en présence de Cortez.</i>	432
CLXXXVI. <i>Déclaration adroite de Cortez.</i>	434
CLXXXVII. <i>Qui ne calme point les inquiétudes des Seigneurs : un Magistrat vient au secours.</i>	435
CLXXXVIII. <i>Le Roi Catholique est reconnu héritier & successeur légitime de Montezuma.</i>	436
CLXXXIX. <i>Riches présens de l'Empereur & des Nobles, en forme de contribution.</i>	437
CXC. <i>Partage qui fait des mécontents ; Cortez arrête les murmures.</i>	438
CXCI. <i>Il est averti de presser son départ.</i>	Ibid.
CXCII. <i>Il ne peut cacher sa surprise, ni dissimuler son embarras.</i>	439
CXCIII. <i>Montezuma lui continue ses marques de satisfaction.</i>	440
CXCIV. <i>On donne des ordres pour la construction des vaisseaux.</i>	441
CXCV. <i>Vûes & manège de Cortez.</i>	Ibid.

Fin de la Table du Tome III.



ABZ 6078

(3)



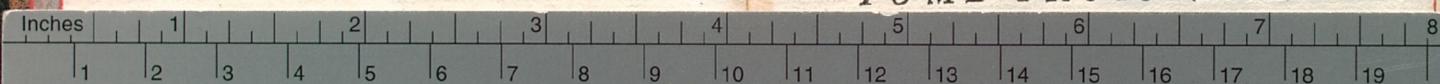
HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

*QUI comprend l'Histoire naturelle, Ecclésiastique,
Militaire, Morale & Civile des contrées
de cette grande partie du Monde.*

PAR le R. P. TOURON, de l'Ordre des
Freres Prêcheurs.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE



Farbkarte #13

B.I.G.

